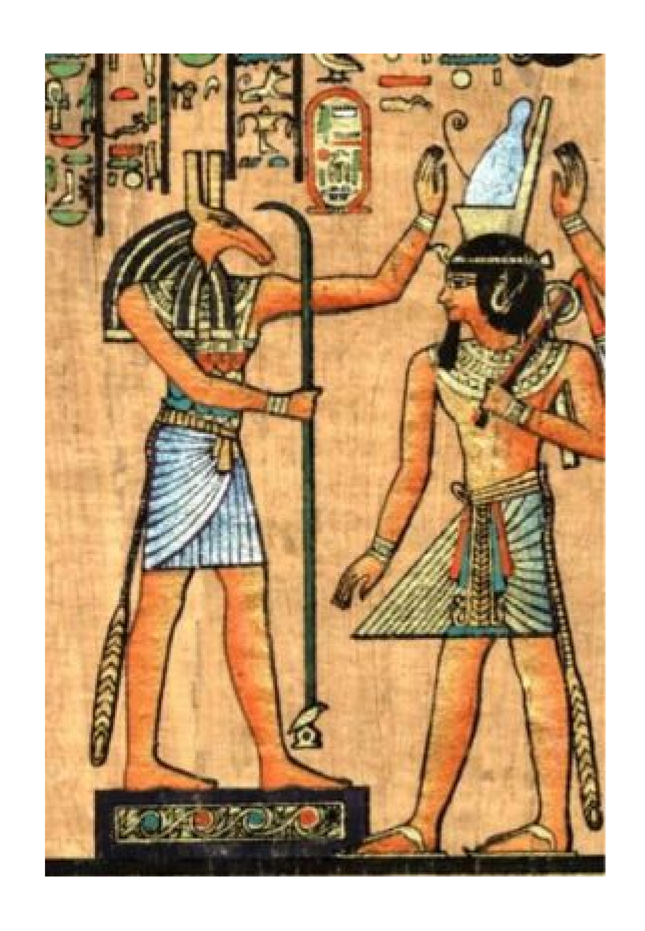
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Bolesław Prus

(Aleksander Glowacki)

LE PHARAON

(1897)

Table des matières

Livre I

Chapitre premier

En cette trente-troisième année du règne heureux de Ramsès XII, l’Égypte célébra deux fêtes qui emplirent ses habitants de fierté et d’allégresse.

Au mois de Mehir, c’est-à-dire en décembre, l’effigie du dieu Chons était rentrée à Thèbes, couverte de riches présents. Cette statue sacrée avait parcouru, durant trois ans et neuf mois, tout le pays de Buchten. Elle y avait guéri la fille du roi, Bent-Res, et chassé les mauvais esprits non seulement de la famille royale, mais aussi de la forteresse de Buchten. Au mois de Farmuti, qui correspond à février, le maître de la Haute et de la Basse Égypte, seigneur de Phénicie et de neuf autres pays, Mer-Amen Ramsès XII, après avoir consulté les dieux dont il est l’égal, avait désigné comme erpatrès, c’est-à-dire héritier du trône, son fils Cham-Semmerer-Amen-Ramsès.

Ce choix avait grandement réjoui les prêtres, les nomarques, l’armée, les paysans et tout ce qui vit en terre d’Égypte. En effet, les autres fils du pharaon, nés d’une princesse hittite, étaient, par une malédiction inexplicable, habités d’esprits mauvais. L’un d’entre eux, âgé de vingt-huit ans, ne pouvait plus marcher depuis sa majorité ; un autre s’était coupé les veines ; le troisième, trop amoureux des boissons capiteuses, avait sombré dans la folie et, se prenant pour un singe, passait ses journées perché au haut des arbres.

Au contraire, le quatrième fils, Ramsès, né de la fille de l’archiprêtre Amenhotèpe, Nikotris, était robuste comme le bœuf Apis, courageux comme un lion et sage comme les prêtres eux-mêmes. Depuis sa prime enfance, il aimait s’entourer de soldats et, alors qu’il n’était encore que prince, il avait coutume de dire :

– Si les dieux consentaient un jour à me faire pharaon, je

conquerrais, comme Ramsès le Grand, neuf nations dont l'Égypte ignore jusqu'aux noms, je construirais un temple plus grand que Thèbes tout entière, et je me ferais élever une pyramide à côté de laquelle celle de Chéops serait pareille à un maigre buisson rampant sous un palmier géant !

Ayant finalement obtenu le titre envié d'erpatrès, le jeune prince demanda à son père de lui donner le commandement du fameux corps d'armée de Memphis. Ramsès XII, après avoir consulté les dieux, répondit qu'il accéderait à cette prière à condition que le jeune prince fasse la preuve de ses qualités de stratège. Un conseil fut réuni, sous la présidence du ministre de la Guerre, Herhor, archiprêtre d'Amon à Thèbes. L'assemblée décida qu'au cours du mois de juin le prince héritier rassemblerait dix régiments dispersés le long d'une ligne qui joint la ville de Memphis à celle de Pi-Uto, sur le golfe Sébennytique. Il conduirait cette armée, équipée et en ordre de bataille, vers l'est, vers la route qui conduit de Memphis à Chetem, aux frontières du désert d'Égypte. Pendant ce temps, le général Nitager, chef suprême des armées qui protègent l'Égypte de la perpétuelle menace asiatique, partirait des lacs Amers à la rencontre de l'héritier du trône. Les deux armées se heurteraient aux environs de la ville de Pi-Bailos, mais dans le désert, afin que les paysans ne soient pas troublés dans leur travail. Le jeune prince serait proclamé vainqueur s'il ne se laissait pas surprendre par l'ennemi et s'il réussissait à rassembler toutes ses troupes et à les mettre sur pied de guerre. Le ministre de la Guerre lui-même, Herhor, devait accompagner le jeune Ramsès et faire ensuite rapport au pharaon sur le déroulement des manœuvres.

Un canal d'irrigation et une route séparaient le désert des plaines fertiles de Gosen. Le canal courait de Memphis au lac Timrah, à travers la région cultivée, tandis que la route serpentait en bordure du désert.

À la mi-juin, la concentration des troupes était chose faite.

Neuf régiments étaient rassemblés sur la route, à hauteur de Pi-Bailos, sous les ordres du prince héritier. Ils étaient munis de leur matériel de guerre et de tout leur équipement. Le prince lui-même avait pris le commandement ; il avait envoyé des éclaireurs afin d'éviter toute attaque par surprise, attaque toujours possible dans cette région parsemée de collines et de ravins. Il avait voulu se rendre compte lui-même de l'équipement de ses soldats, veillant à ce qu'ils aient de bonnes armes, des manteaux pour la nuit, de la viande et du poisson séché en abondance.

Les vieux généraux admiraient le zèle et la prudence du jeune prince et ils appréciaient sa simplicité. Il avait laissé sa Cour, ses litières et ses tentes à Memphis et allait à cheval d'un régiment à l'autre, habillé comme un simple officier. Grâce à tant d'activité, la concentration des troupes s'était déroulée sans retard.

Il n'en allait pas de même avec l'état-major du prince ; ni avec le régiment grec qui l'accompagnait. L'état-major, devant prendre le chemin le plus court, était parti de Memphis le dernier, avec un camp considérable. Chaque officier était suivi de sa litière portée par quatre esclaves noirs, de son char de guerre à deux roues, d'une tente somptueuse ainsi que d'innombrables caisses remplies de vêtements, de nourriture et de boissons. En outre, toute une troupe de chanteuses et de danseuses accompagnait les officiers dans ce déplacement, et chacune des femmes exigeait un char attelé de bœufs ainsi qu'une litière.

Lorsque cette foule sortit de Memphis, elle prît plus de place sur la route que l'armée du prince elle-même. De plus, elle avançait si lentement que les machines de guerre, placées en queue du convoi, partirent avec une journée de retard sur l'horaire prévu. Enfin, pour comble de malheur, les chanteuses et danseuses, dès qu'elles eurent aperçu le désert, furent prises de frayeur et, pour les calmer, il fallut s'arrêter pour la nuit plus

tôt que d'ordinaire ; les tentes furent dressées et l'on donna une grande fête. Celle-ci plut tellement à toutes ces femmes, elles trouvèrent tant de charme à ces divertissements nocturnes sur un fond de désert sauvage, qu'elles déclarèrent ne plus vouloir se produire que dans le désert. Mais l'héritier du trône, ayant appris ce qui se passait dans son état-major, ordonna d'accélérer la marche et de renvoyer toutes les danseuses à Memphis.

Le ministre de la Guerre, Herhor, accompagnait l'état-major, mais en qualité de simple observateur. Il avait fait porter sa litière en tête de la colonne et il suivait le rythme de marche de cette dernière.

Herhor était un homme de quarante ans environ, robuste, de caractère renfermé. Il parlait peu et ne regardait guère les hommes dans les yeux. Comme tout Égyptien, il avait les bras, les jambes et la poitrine nus, et était chaussé de sandales. Il était vêtu d'une étoffe passée autour des reins et d'une sorte de petit tablier à raies blanches et bleues. En tant que prêtre, il portait sur l'épaule gauche une peau de panthère. Il se rasait la barbe et le crâne. En tant que soldat, il se coiffait d'un casque prolongé par un tissu recouvrant la nuque, étoffe également rayée de bleu et de blanc. Il portait au cou une triple chaîne d'or et tenait, sous le bras gauche, un glaive court enfoncé dans une gaine somptueuse.

La litière du ministre était constamment entourée par trois hommes. L'un d'entre eux portait l'éventail, un autre la masse, symbole du pouvoir, le troisième la boîte de papyrus. Ce dernier s'appelait Pentuer. Il était à la fois prêtre et scribe. Son visage était maigre et ascétique. Pentuer était issu du peuple, mais ses dons l'avaient porté à d'importantes fonctions.

Quoique le ministre marchât en tête de la colonne, il n'ignorait rien de ce qui se passait derrière lui. Toutes les heures environ, un soldat, un prêtre, quelquefois un esclave, s'approchait, comme distraitement, de la litière de Herhor et

disait quelques mots à ce dernier. Parfois, Herhor inscrivait ce qu'il venait d'apprendre, mais la plupart du temps il le notait dans sa mémoire, qu'il avait prodigieuse. Personne ne prêtait attention à ce manège : les officiers, grands seigneurs, étaient trop préoccupés par leurs fonctions, leurs conversations ou leurs chants pour observer le ministre.

Le 15 juin, l'état-major de l'héritier du trône campa pour la nuit à une lieue du gros des troupes qui occupaient déjà leurs positions de combat le long de la route au-delà de Pi-Bailos. À l'aube, les collines du désert prirent des teintes violettes et le soleil apparut derrière elles. La terre de Gosen plongea dans un bain de lumière rose, et les villages, les temples, les palais des seigneurs, les masures des paysans semblaient autant de flammes allumées au milieu de la verdure. Bientôt, l'occident se fit d'or, et on eût dit que la verte terre de Gosen fondait dans une vapeur brillante, tandis que les canaux s'emplissaient d'argent fondu. Puis, les collines virèrent au mauve. Leur ombre noire faisait des taches sombres sur le sable clair du désert.

Les sentinelles postées le long de la route voyaient distinctement, au-delà du grand canal, les champs couverts de palmiers. Du lin poussait là, du blé aussi, et l'orge de la deuxième récolte mûrissait déjà. Des paysans sortaient des huttes disséminées entre les arbres ; ils avaient la peau cuivrée et ne portaient pour tout vêtement que le petit tablier égyptien. Les uns allèrent vers les canaux, qu'ils devaient nettoyer et d'où ils puisaient l'eau à l'aide de machines semblables aux balanciers des puits. D'autres se dispersèrent entre les arbres et commencèrent la cueillette des figues et des raisins. Des enfants couraient de tous côtés. Des femmes vêtues de chemises sans manches vaquaient à leurs besognes.

Cependant, la route se couvrait de soldats. Un groupe de cavaliers passa au galop ; il fut suivi d'un régiment d'archers, puis apparurent les frondeurs armés de glaives courts, et portant des sacs gonflés de projectiles. À cent pas derrière eux

marchaient deux groupes de fantassins, le javelot ou la hache au poing. Ils portaient des boucliers ; leur poitrine était protégée par une sorte de cotte de mailles, et ils s'abritaient du soleil sous des casques garnis de tissu retombant sur les épaules. L'étoffe qui les habillait était bleue rayée de blanc, ou bien jaune rayée de noir, ce qui les rendait semblables à de grands frelons.

La litière du ministre, entourée de fantassins, suivait l'avant-garde. Derrière elle marchait le régiment grec, casqué de cuivre et couvert d'armures ; sa marche pesante faisait penser au marteau qui résonne dans la forge. Derrière les Grecs, on entendait le grincement des chars. Tout ce déploiement de troupes avançait dans la poussière dorée, écrasé par la chaleur ardente.

Soudain, un cavalier se détacha de l'avant-garde et alla avertir Herhor de l'arrivée du prince. Le ministre eut à peine le temps de quitter sa litière qu'un groupe d'hommes à cheval apparut sur la route. Ils descendirent de leurs montures et s'avancèrent vers Herhor qui vint à leur rencontre ; ils se saluèrent mutuellement à plusieurs reprises, tout en marchant.

– Sois le bienvenu, fils du pharaon, puisses-tu vivre éternellement ! dit le ministre.

– Sois le bienvenu, puisses-tu vivre longtemps, père vénéré ! répondit l'héritier du trône.

Puis, sans transition, il ajouta :

– Vous avancez comme si l'on vous avait scié les jambes. Et Nitager sera sur nous d'ici deux heures !

– Tu dis vrai. Ton état-major marche très lentement.

– Eunane m'a dit, Ramsès désigna un officier couvert d'amulettes, debout près de lui, Eunane m'a dit que vous n'avez pas envoyé de patrouilles dans les ravins ; pourtant, c'est de là que pourrait surgir l'ennemi en temps de guerre.

– Je ne suis pas ici pour commander mais pour observer, répondit calmement Herhor.

– Et que fait Patrocle ?

– Patrocle escorte les machines de guerre, avec les Grecs.

– Et Tutmosis, mon cousin et lieutenant ?

– Il paraît qu'il dort encore.

Ramsès frappa rageusement du pied et se tut. C'était un beau jeune homme au visage d'une douceur féminine ; la colère ajoutait encore à son charme. Il était vêtu d'une tunique à raies blanches et bleues et coiffé d'un casque aux mêmes couleurs. Il portait au cou une chaîne en or et sous le bras gauche un glaive à la poignée étincelante.

– Je crois, Eunane, dit le prince en s'adressant à l'officier, que toi seul veilles ici à mes intérêts !

L'officier couvert d'amulettes se prosterna jusqu'au sol.

– Tutmosis est un paresseux, dit le prince. Eunane, retourne à ton poste. Que l'avant-garde, au moins, ait un chef !

Puis, jetant un coup d'œil sur la suite qui l'entourait.

– Qu'on avance ma litière. Je suis épuisé.

– Les dieux connaissent donc la fatigue ? murmura derrière lui Eunane.

– Va donc rejoindre ton poste ! ordonna le prince.

– Ne veux-tu pas que j'aille patrouiller dans les ravins ? demanda l'officier à voix basse. Je t'en prie, donne-moi des ordres ! Partout où je me trouve, mon cœur t'est acquis. Je voudrais deviner tes moindres volontés...

– Je connais ton dévouement, répondit Ramsès. Va vite et

veille à tout.

Eunane se tourna vers Herhor.

– Père vénéré, je me mets humblement à tes ordres, dit-il.

À peine Eunane fut-il parti qu'un grand tumulte s'éleva en queue de la colonne en marche. On ne parvenait pas à retrouver la litière du prince héritier. Soudain, bousculant les soldats grecs, apparut un jeune homme bizarrement accoutré. Il portait une chemise de fine mousseline, un tablier richement brodé, et une étoffe parsemée de fleurs d'or jetée sur l'épaule gauche. Mais ce qui rendait le personnage particulièrement insolite, c'était la perruque soigneusement frisée qui lui couvrait le crâne et la petite barbiche semblable à une queue de chat qui lui ornait le menton. C'était Tutmosis, l'homme le plus élégant de Memphis. Même en campagne il portait des vêtements fastueux et se frottait de parfums précieux.

– Salut à toi, Ramsès, s'écria-t-il en traversant le cercle d'officiers qui entourait le prince. Figure-toi que ta litière a disparu ; tu devras donc te résigner à monter dans la mienne, indigne de toi, certes, mais point trop inconfortable.

– Je suis irrité contre toi, coupa Ramsès. Tu dors au lieu de surveiller tes soldats.

– Comment, je dors ? s'indigna Tutmosis. Celui qui t'a dit cela mérite de perdre sa langue ! Sachant que tu arrivais, voilà une heure que je m'habille, que je me parfume, que je me baigne, pour t'accueillir dignement. Je t'ai d'ailleurs fait préparer un bain exquis !

– Et pendant ce temps, ton régiment avance sans son chef !

– Comment pourrais-je commander un régiment qu'accompagnent le ministre de la Guerre et un stratège comme Patrocle ?

Le prince se tut. Tutmosis s'approcha de lui et lui dit, à voix

basse.

– De quoi as-tu l’air, fils de pharaon ? Tu es sans perruque, tes cheveux et tes vêtements, sont couverts de poussière, ta peau est noire et gercée... La reine mère te chasserait de sa Cour si elle te voyait dans cet état !...

– Je suis horriblement fatigué.

– Monte donc dans ma litière. Tu y trouveras des roses parfumées, des oiseaux rôtis et un cruchon de vin de Chypre. J’ai également réussi – il baissa la voix – à cacher Segura dans le camp...

– Elle y est vraiment ? demanda vivement le prince.

Ses yeux brillèrent un instant.

– Que l’armée continue sa marche, proposa Tutmosis. Nous attendrons Segura ici...

Mais Ramsès s’était ressaisi.

– Ne me tente pas ! Dans deux heures, ce sera la bataille, tu le sais bien...

– Mais il ne s’agit pas d’une vraie bataille !

– En tout cas, elle décidera de mon sort en tant que chef.

Tutmosis sourit.

– Ne prends pas tout cela trop au sérieux. Je gage que, hier déjà, le ministre de la guerre a envoyé un rapport favorable. Tu l’auras, ton corps d’armée !

– Peu importe. Aujourd’hui, les manœuvres doivent être mon unique souci.

– Je ne comprends pas cet attrait que tu éprouves pour la guerre : elle empêche de se laver pendant des mois, puis on s’y

fait tuer... Quelle horreur ! Ah ! Si tu voulais revoir Segura ! Il suffirait que tu l'aies vue...

– C'est bien pourquoi je ne veux pas la voir, dit Ramsès avec décision.

On annonça la litière de Tutmosis. À ce moment, un cavalier arriva au galop. Il descendit rapidement de cheval et s'approcha en courant. Des amulettes dansaient sur sa poitrine. C'était Eunane ; il semblait fort agité. On l'entoura avec curiosité, ce qui, visiblement, lui fit plaisir.

– Erpatrès, mon seigneur ! Écoute-moi, s'écria-t-il en saluant Ramsès. Conformément à tes ordres, je me trouvais en tête de la colonne et j'observais la route lorsque j'aperçus devant nous deux splendides scarabées. Les deux insectes sacrés traversaient le chemin...

– Et alors ? interrompit Ramsès.

– Eh bien, continua Eunane, en regardant vers Herhor, nous avons, mes hommes et moi, rendu hommage aux animaux sacrés, ainsi que la religion l'ordonne, puis nous avons arrêté notre marche. En effet, c'est là un présage si important que nous n'avons pas osé marcher de l'avant sans avoir demandé des ordres.

– Je vois que tu es véritablement un pieux Égyptien, quoique tes traits soient ceux d'un Hittite, répondit Herhor.

Puis, s'adressant aux officiers :

– Nous ne continuerons pas par la route, car nous pourrions écraser les insectes sacrés. Pentuer, dis-moi, peut-on contourner la route en prenant par ce ravin ?

– Certes oui, répondit le scribe du ministre. Ce ravin est long d'une lieue et il débouche sur la route à hauteur de Pi-Bailos.

– Mais c'est une perte de temps énorme ! intervint le prince d'une voix irritée.

Sa suite attendait la décision avec une anxiété visible. Ramsès s'en aperçut et il s'adressa à Herhor :

– Quel est ton avis, père vénéré ?

– Regarde tes officiers et tu comprendras que tu dois prendre le ravin.

On vit alors le général grec, Patrocle, sortir du rang.

– Si tu permets, erpatrès, mes soldats continueront par la route. Eux ne craignent pas les scarabées !

– Tes soldats ne craignent même pas les tombes des rois, rétorqua Herhor. Pourtant, il ne doit pas y faire bon, car ceux qui ont tenté de les approcher n'en sont pas revenus.

Confus, le Grec s'effaça.

– Avoue, père vénéré, qu'un tel obstacle n'arrêterait même pas un âne, dit Ramsès d'une voix vibrante de colère.

– C'est bien pourquoi un âne ne sera jamais pharaon, répliqua calmement le ministre.

– Dans ce cas, tu conduiras toi-même l'armée par le ravin ! s'écria Ramsès. Je ne connais rien à la stratégie sacrée, et d'ailleurs je suis fatigué. Accompagne-moi, cousin, dit-il à Tutmosis.

Puis ils s'éloignèrent dans la direction des collines désertes.

Chapitre II

Le ministre Herhor chargea immédiatement un de ses lieutenants de remplacer Eunane à la tête de l'avant-garde. Puis il fit descendre dans le ravin les machines de guerre qui devaient escorter les soldats grecs. Les chars et les litières des officiers partirent en dernier lieu.

Pendant que Herhor donnait ces ordres, son porteur d'éventail s'approcha du scribe Pentuer et lui dit à voix basse :

– Je crois qu'on ne pourra plus jamais emprunter cette route...

– Pourquoi donc ? demanda le jeune prêtre. Nous n'avons pu continuer simplement parce que deux scarabées sacrés nous barraient le chemin, il aurait pu nous arriver malheur.

– De toute façon, le malheur est sur nous. Tu as vu comme le prince s'est mis en colère contre le ministre ? Or, notre maître n'est pas de ceux qui oublient...

– Ce n'est pas le prince qui s'est irrité contre notre maître mais notre maître qui a blâmé le prince, répondit Pentuer. Et il a bien fait, car l'héritier du trône se croit déjà un autre Ménès...

– Ou Ramsès le Grand ? dit le porteur d'éventail.

– Ramsès le Grand obéissait aux dieux, ce qui a valu à son nom de figurer dans les inscriptions des temples. Par contre, Ménès, le premier pharaon d'Égypte, a troublé l'ordre établi et il doit à la seule bonté des prêtres de ne pas avoir sombré dans l'oubli...

– Pentuer, mon ami, tu es un sage, dit son compagnon. Aussi, tu devrais savoir qu'il nous est indifférent d'avoir dix

maîtres ou d’en avoir onze...

– Oui, mais il n’est pas indifférent au peuple d’extraire chaque année une seule montagne d’or pour les prêtres, ou bien d’en extraire deux : une pour les prêtres et une autre pour le pharaon, dit Pentuer, les yeux brillants.

– Tu as des méditations dangereuses, dit à voix basse le porteur d’éventail.

– Et toi-même, combien de fois ne t’es-tu pas indigné du luxe excessif de la cour du pharaon et de ses nomarques ? demanda le prêtre étonné.

– Tais-toi donc, souffla l’autre. Ne parlons pas de cela maintenant !

Les machines de guerre, auxquelles on avait attelé des bœufs, avançaient à présent dans le désert. Eunane, tout en les accompagnant, se demandait avec inquiétude pourquoi le ministre lui avait retiré le commandement de l’avant-garde. Voulait-il lui confier un poste plus important ? Il se rassurait comme il pouvait et, de temps à autre, lançait des cris d’encouragement aux Grecs qui entouraient les machines de guerre.

Le convoi avançait depuis une bonne heure entre les deux murailles abruptes du ravin lorsque l’avant-garde s’immobilisa. Un autre ravin coupait perpendiculairement le premier. En son milieu, coulait un canal d’irrigation.

Averti de l’obstacle, Herhor ordonna de combler immédiatement le canal. Aussitôt, des centaines de soldats grecs munis de pelles se mirent au travail. Les uns détachaient des pierres des talus du ravin, les autres précipitaient les rochers dans le canal et les recouvraient de sable.

Soudain, on vit monter du fond du ravin un homme tenant une pioche à la main. C’était un vieux paysan entièrement nu. Il

observa un instant ce que faisaient les soldats, puis se jeta sur eux en criant :

– Que faites-vous, maudits païens, vous ne voyez donc pas que vous comblez un canal ?

– Et toi, comment oses-tu injurier les soldats de Sa Sainteté le pharaon ? demanda Eunane, arrivé entre-temps sur les lieux.

– Je vois que toi, tu es Égyptien. Sache donc que ce canal est la propriété d'un grand seigneur : le régisseur du scribe de celui qui porte l'éventail du nomarque de Memphis ! Prends donc garde à ce que tu fais !

– Continuez votre travail ! ordonna Eunane aux soldats grecs.

Ceux-ci ignorant la langue égyptienne, observaient la scène sans comprendre.

– Ils continuent à combler mon canal ! cria le paysan plein de colère. Gare à vous, brigands ! hurla-t-il en se précipitant avec sa pioche sur un des soldats.

Le Grec lui arracha la pioche des mains et envoya le vieillard rouler sur le sol. Puis il reprit son travail. Le paysan se releva, le visage en sang. Il avait perdu toute son ardeur et se mit à gémir.

– Mon seigneur, dit-il, j'ai creusé ce canal dix années durant, jour et nuit, en semaine comme pendant les jours de fête. Mon maître m'a promis que si je parvenais à amener l'eau dans ce vallon que vous voyez, il me céderait un cinquième de la récolte et me donnerait la liberté... Vous entendez ? La liberté ! Pour moi et mes trois enfants ! Pitié, par tous les dieux, pitié !...

Il leva les bras au ciel et poursuivit, s'adressant à Eunane :

– Ils ne me comprennent pas, ces étrangers barbus, cette

engeance, ces frères des Juifs et des Phéniciens ! Mais toi, écoute-moi ! Depuis dix ans, pendant que les autres allaient au marché ou à la fête, ou à la procession du temple, je venais, moi, dans ce ravin lugubre. Je négligeais la tombe de ma mère pour creuser ce canal ; j'oubliais même le culte des morts pour assurer un jour à mes enfants un lopin de terre et la liberté ! Que de fois la nuit m'a surpris ici ! Que de fois j'ai entendu le cri des hyènes et vu briller les yeux des loups ! Mais je ne m'enfuyais pas, car l'espoir de liberté retenait mes jambes... Un jour, je vis un lion s'avancer vers moi ; je me mis à genoux et je le suppliai : « Seigneur, ne me dévore pas ! Je ne suis qu'un esclave ! » Le lion eut pitié de moi, les loups m'ont épargné, et c'est vous, des Égyptiens...

Le paysan se tut subitement. Il avait vu approcher le ministre et sa suite. À l'éventail, il avait reconnu qu'il s'agissait de quelqu'un d'important, et à la peau de panthère il avait compris que c'était un prêtre. Il courut à lui et, se mettant à genoux, frappa le sol du visage.

– Que veux-tu ? demanda Herhor.

– Veuille m'écouter, splendeur céleste ! s'écria le paysan. Que le bonheur soit sur toi, que tes entreprises réussissent, que le Nil te soit favorable !

– Que veux-tu donc ? répéta le ministre avec agacement.

– Bon seigneur, psalmodiait le paysan, maître en toutes choses, père du pauvre, protecteur de l'infortuné... Fais que je puisse bénir ton nom à tout jamais mais... Rends la justice, noble seigneur !...

– Il demande qu'on ne touche pas à son fossé, expliqua Eunane.

Le ministre haussa les épaules et se dirigea vers le canal à demi comblé sur lequel on venait de jeter une passerelle. Le paysan, désespéré, lui enlaça les jambes.

– Qu’on l’écarte ! cria Herhor, comme si une vipère l’avait mordu.

Le scribe Pentuer détourna la tête. Son visage maigre était devenu livide. Ce fut Eunane qui saisit le paysan par le cou. Il ne parvenait pas à détacher le malheureux des jambes du ministre et appela des soldats à la rescousse. Herhor fut libéré en un instant et traversa le pont de bois.

Les soldats empoignèrent le paysan et le portèrent jusqu’au bout de la colonne. Là, ils lui administrèrent cent coups de bambou puis l’abandonnèrent à l’entrée du ravin.

Ensanglanté, fou de frayeur, le misérable s’assit sur le sable ; au bout d’un instant, il se dressa sur ses pieds et se mit à fuir en direction de la route en gémissant :

– Terre, engloutis-moi ! Maudit soit le jour qui m’a vu naître !... Il n’y a pas de justice pour les esclaves et les dieux eux-mêmes dédaignent les êtres qui n’ont des mains que pour travailler, des yeux que pour pleurer et de dos que pour recevoir des coups !... Ô mort, réduis mon corps en poussière afin que dans les champs d’Osiris je ne renaisse pas esclave.

Chapitre III

Bouillonnant de colère, le prince Ramsès escaladait la colline en compagnie de Tutmosis. Ce dernier avait perdu toute son élégance : sa perruque était de travers, sa barbiche s'était détachée et il la tenait à la main ; son visage était pâle sous la couche de fard.

Parvenu au sommet, le prince s'arrêta. Du ravin montaient le tumulte des machines de guerre et les cris des soldats. Devant eux s'étendait la plaine de Gosen, éclaboussée de soleil.

Le prince étendit le bras devant lui.

– Regarde, dit-il à Tutmosis, ici sont mes terres et là sont mes soldats. Or ici les maisons les plus belles sont les demeures des prêtres, et là le chef suprême est un prêtre !... Puis-je tolérer cela ?

– Il en a toujours été ainsi, dit Tutmosis en jetant autour de lui un regard craintif pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls.

– C'est faux ! Je connais l'histoire de ce pays. Les pharaons seuls commandaient jadis l'armée et dirigeaient l'État ; ils ne passaient pas leurs journées à prier et à faire des sacrifices, mais à gouverner...

– Mais si Sa Sainteté le pharaon trouve que c'est bien ainsi...

– Mon père ne trouve pas bien que les nomarques règnent en maîtres dans leurs villes, que le vassal éthiopien se considère comme l'égal du roi des rois ; il ne trouverait pas bien non plus que son armée contourne deux scarabées parce que le ministre de la guerre est un prêtre !

– C’est un grand guerrier, pourtant ! murmura Tutmosis, de plus en plus effrayé.

– Lui, un grand guerrier ? Parce qu’il a battu une poignée de brigands libyens qui devraient fuir à la seule vue des soldats égyptiens ? Vois plutôt comment se comportent nos voisins ! Israël ne paie pas le tribut, ou paie de moins en moins ; les Phéniciens retirent chaque année quelques-uns de leurs vaisseaux de notre flotte ; nous sommes menacés sans cesse par les Hittites, ce qui nous force à entretenir une armée importante ; Babylone et Ninive bougent au point que toute la Mésopotamie s’en ressent !... Et quel est, en dernier ressort, le résultat du gouvernement des prêtres ? Il est que mon grand-père avait cent mille talents de revenus annuels et cent soixante mille soldats, tandis que mon père n’a plus qu’un revenu de cinquante mille talents et cent vingt mille hommes ! Et quels soldats ! S’il n’y avait pas les régiments grecs pour les encadrer, ils n’obéiraient plus qu’aux prêtres !

– Comment sais-tu tout cela et d’où te viennent toutes ces pensées ?

– Comment je le sais ? Mais ce sont les prêtres qui m’ont élevé, alors que je n’étais pas encore héritier du trône. Ils m’ont révélé leurs secrets... Mais tu verras dès que je serai devenu pharaon, je poserai sur leur échine ma sandale de cuivre ! En premier lieu, je puiserai dans leur trésor, car il s’est démesurément gonflé et il dépasse de loin celui du pharaon...

– Malheur à toi et malheur à moi ! soupira Tutmosis. Tu as des pensées qui feraient fuir cette colline si elle pouvait te comprendre... Et de quelles forces disposes-tu ? Quels sont tes partisans ? Quels soldats as-tu ? Le peuple tout entier, mené par les prêtres, se dressera contre toi ! Qui restera à tes côtés ?

Le prince écoutait en silence. Enfin, il répondit :

– L’armée...

– La plus grande partie suivra les prêtres !

– Les régiments grecs...

– Une goutte d'eau dans le Nil !

– Les fonctionnaires...

– Ils sont acquis à tes ennemis !

Ramsès secoua tristement la tête et se tut.

Ils descendirent l'autre flanc de la colline. Soudain, Tutmosis, qui marchait en avant, s'arrêta.

– Je crois rêver ! s'écria-t-il. Regarde, Ramsès : une deuxième Égypte s'abrite derrière ces rochers !

– C'est sans doute encore une de ces propriétés appartenant aux prêtres, et qui ne paie pas l'impôt, dit le prince avec amertume.

Il regarda attentivement et vit une vallée fertile, en forme de fourche, dont les extrémités se cachaient derrière les rochers. On apercevait les chaumières des paysans, la maison du propriétaire, nette et soignée, des palmiers, des oliviers, de la vigne, des jeunes cyprès et même quelques petits baobabs. Un cours d'eau serpentait à travers la propriété.

Ils entendirent quelque part au milieu des vignes, une voix de femme qui appelait ou plutôt qui chantait sur un air triste :

– Où es-tu, petit poulet ? Où es-tu, réponds, car je te cherche partout. Tu t'es enfui, et pourtant je te nourris de bon grain... N'oublie pas que si la nuit te surprend, tu ne retrouveras plus le chemin de la maison et l'épervier du désert te dévorera...

Le chant approchait des deux jeunes gens. La chanteuse n'était plus qu'à quelques pas lorsque Tutmosis, écartant les buissons, s'écria :

– Regarde, Ramsès, quelle fille splendide !

Au lieu de répondre, le prince bondit sur le sentier et barra le chemin à la chanteuse. C'était une belle jeune femme aux traits grecs et au teint très clair. Des cheveux noirs apparaissaient sous le voile qu'elle portait sur la tête. Elle était vêtue d'une robe blanche et soyeuse, qu'elle relevait d'une main pour marcher plus aisément ; le tissu laissait transparaître des seins fermes et gracieux.

– Qui es-tu ? demanda Ramsès.

Ses yeux brillaient, toute colère l'avait quitté.

– Père, au secours ! cria la jeune femme, s'arrêtant net.

Elle se calma cependant mais ses yeux de velours gardèrent leur expression inquiète.

– D'où viens-tu ? demanda-t-elle à Ramsès d'une voix qui tremblait légèrement. Je vois que tu es soldat. Or les soldats n'ont pas le droit de pénétrer ici.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que tu es ici sur les terres d'un grand seigneur, le vénéré Sesofris...

– Ah ! Vraiment ! dit Ramsès en souriant.

– Ne ris pas, insolent, mais tremble plutôt ! Sesofris est scribe chez le seigneur Chairès, qui porte l'éventail du premier homme de Memphis. Mon père l'a vu et s'est prosterné devant lui.

– Ah ! Vraiment ? répéta Ramsès toujours en riant.

– Tu as décidément bien de l'audace, dit la jeune femme en fronçant les sourcils. Si ton visage était moins doux, je te prendrais pour un mercenaire grec ou pour un brigand.

– Il ne l’est pas encore, mais il deviendra peut-être le plus grand brigand d’Égypte, intervint Tutmosis, tout en rajustant sa perruque.

– Et toi, tu as l’air d’un danseur, répliqua la jeune femme.

Elle semblait rassurée.

– Oh oui ! J’en suis sûre, continua-t-elle, je t’ai vu au marché de Pi-Bailos ; tu charmais des serpents...

Les deux jeunes gens s’amusaient de plus en plus.

– Et toi, qui es-tu ? demanda Ramsès à la jeune femme, tout en lui prenant la main, qu’elle retira aussitôt.

– Ne sois pas si entreprenant ! Je suis Sarah, fille de Gédéon, régisseur de cette propriété.

– Tu es Juive ? demanda le prince, et son visage s’assombrit.

– Quelle importance ? s’écria Tutmosis. Tu crois les Juives moins douces que les Égyptiennes ? Elles sont plus pudiques et plus difficiles à conquérir ; elles n’en ont que plus de charme en amour !

– Vous êtes donc des païens, dit Sarah avec calme. Reposez-vous, si vous êtes fatigués, cueillez des raisins et repartez en paix. Vous n’êtes pas les bienvenus ici.

Elle fit un mouvement pour partir. Ramsès la retint.

– Attends... Tu me plais, et tu ne peux nous quitter ainsi.

– Tu es fou ! Personne, dans cette vallée, n’oserait me parler de cette façon !

– Vois-tu, dit Tutmosis, ce garçon est officier dans le régiment Ptah et scribe du seigneur qui porte l’éventail du nomarque de Habu...

– Il a l’air d’un officier, dit Sarah en regardant attentivement Ramsès. Peut-être est-il un grand seigneur lui-même ? ajouta-t-elle, troublée.

– Quel que soit mon rang, ta beauté le surpasse, dit-il. Mais, réponds-moi, est-il vrai que vous mangez de la viande de porc ?

Sarah le regarda d’un air offusqué et Tutmosis dit :

– On voit que tu ne connais pas les Juives ! Sache qu’un Juif préférerait mourir plutôt que manger de la viande de porc que, pour ma part, je trouve d’ailleurs fort bonne...

Mais Ramsès s’obstinait.

– Est-il vrai que vous tuez les chats ? demanda-t-il, en regardant Sarah dans les yeux, et en lui prenant la main.

– Cela aussi est faux, archi-faux, protesta Tutmosis. Tu aurais pu me demander tout cela au lieu de dire des sottises... Tu sais bien que j’ai eu trois maîtresses juives...

– Jusqu’à présent, tu as dit la vérité, mains maintenant tu mens ! interrompit Sarah. Une Juive ne sera jamais la maîtresse de personne ! ajouta-t-elle fièrement.

– Même pas celle du scribe du seigneur qui porte l’éventail du nomarque de Memphis ? demanda Tutmosis en souriant ironiquement.

– Même pas de celui-là !

– Même pas la maîtresse de celui qui porte l’éventail ?

Sarah eut une hésitation.

– De celui-là non plus ! répondit-elle après un instant.

– Et du nomarque lui-même ?

La jeune femme parut interloquée. Elle regarda attentivement les deux hommes ; ses yeux s'étaient remplis de larmes, ses lèvres tremblaient.

– Mais qui êtes-vous donc ? demanda-t-elle avec effroi. Vous descendez des montagnes, comme des voyageurs qui demandent de l'eau et du pain... Mais vous me parlez comme de grands seigneurs... Qui êtes-vous ? Ton glaive – elle se tourna vers Ramsès – est serti d'émeraudes et tu portes au cou une chaîne en or comme n'en possède pas même notre maître, le vénéré Sesofris !

– Dis-moi plutôt si je te plais ? demanda Ramsès.

Il tenait serrées dans les siennes les mains de la jeune femme et plongeait son regard dans le sien.

– Tu es beau comme l'ange Gabriel, mais j'ai peur de toi, car je ne sais qui tu es...

Soudain un son de trompettes retentit au-delà des montagnes.

– On t'appelle, dit Sesofris au prince.

– Et si j'étais aussi grand seigneur que ton Sesofris ? demanda Ramsès à la jeune femme.

– Cela se peut, murmura Sarah.

– Et si je portais l'éventail du nomarque de Memphis ?

– Tu es peut-être plus grand que cela, même...

La sonnerie du clairon retentit à nouveau.

– Ramsès, nous devons partir ! insista Tutmosis.

– Et si j'étais... l'héritier du trône, me suivrais tu ? interrogeait le prince.

– Jehovah ! s'écria Sarah, et elle tomba à genoux.

Les trompettes sonnaient maintenant de tous côtés.

– Allons, vite ! cria Tutmosis, affolé. Tu n'entends donc pas qu'on sonne l'alarme.

Le prince détacha son collier d'or et le passa au cou de Sarah.

– Donne-le à ton père, dit-il. Et dis-lui que je t'achète. À bientôt !

Il prit sa bouche, avec fougue, et elle, tombant à genoux, lui enlaça les jambes de ses mains. Il s'arracha à l'étreinte, s'éloigna de quelques pas, puis revint et caressa longuement le beau visage et les longs cheveux noirs. Il ne semblait pas entendre l'appel impatient des trompettes.

– Au nom du pharaon, je t'enjoins de me suivre ! cria Tutmosis, et il prit le prince par le bras.

Ils se mirent à courir dans la direction d'où venait la sonnerie des trompettes. Par moments, Ramsès trébuchait comme un homme ivre. Ils commencèrent enfin l'escalade de la colline d'en face.

« Et cet homme-là veut tenir tête aux prêtres ! » songeait Tutmosis.

Chapitre IV

Le prince et son compagnon mirent un bon quart d'heure à escalader la colline ; les sonneries de trompette se faisaient de plus en plus pressantes. Parvenus au sommet, ils virent ce qui se passait dans la vallée.

À leur gauche, ils apercevaient la route couverte des soldats du prince ; à droite s'élevait un énorme tourbillon de poussière : l'ennemi arrivait de l'est. À l'endroit où le ravin rejoignait la route, se passait quelque chose d'étrange : les soldats grecs, tirant les machines de guerre, s'étaient arrêtés et, dans le désert, entre la route et le ravin, s'était glissée une colonne de soldats étrangers dont les piques brillaient au soleil.

Le prince dévala la pente et rejoignit son état-major. Il s'approcha vivement du ministre de la guerre.

– Que se passe-t-il ? Pourquoi sonnez-vous l'alarme au lieu d'avancer ? demanda-t-il avec colère.

– Nous sommes coupés du reste de l'armée, répondit Herhor.

– Coupés ?... Par qui ?

– Par trois régiments de Nitager, qui ont surgi du désert.

– Mais alors, c'est l'ennemi qui est là, près de la route ?

– C'est Nitager lui-même ! répondit calmement le ministre.

Le prince devint livide. Une colère terrible envahit son visage, ses yeux semblaient sortir des orbites. Il tira son glaive et courut vers les soldats grecs, en criant d'une voix rauque :

– Suivez-moi ! En avant sur ceux qui nous barrent la

route !

– Vive l’erpatrès ! cria Patrocle, tirant lui aussi son épée. En avant, fils d’Achille ! ordonna-t-il à ses soldats. Nous allons montrer à ces vachers égyptiens qu’on ne nous arrête pas !

Les trompettes sonnèrent la charge. En quatre rangs serrés, les Grecs s’ébranlèrent. En quelques instants, ils furent en face des régiments égyptiens et ralentirent, hésitants.

– En avant ! criait le prince, brandissant son glaive.

Les Grecs baissèrent leurs lances. Dans les rangs adverses, il y eut un flottement, puis les piques se baissèrent aussi. À ce moment, une voix puissante retentit.

– Qui êtes-vous, bande de fous ?

– Les soldats de l’héritier du trône ! répondit Patrocle.

Il y eut un silence.

– Ouvrez les rangs, dit la même voix puissante.

Le front des soldats égyptiens s’ouvrit, tel un portail, et les Grecs passèrent.

Un militaire aux cheveux blancs, coiffé d’un casque doré et d’une armure, s’approcha de Ramsès et le salua.

– Tu as vaincu, erpatrès, dit-il. Seul un grand chef se tire ainsi d’embarras !

– C’est toi, Nitager, le brave des braves ? dit le prince.

À ce moment Herhor s’approcha. Il avait entendu la conversation et dit sèchement à Ramsès :

– Je me demande comment se seraient terminées ces manœuvres si tu t’étais heurté à un adversaire aussi irréfléchi que toi !

– Laisse donc ce jeune homme ! dit Nitager en souriant. Il a montré les griffes d'un fils de pharaon, n'est-ce pas assez ?

Voyant le ton que prenait la discussion, Tutmosis intervint.

– Comment se fait-il que tu sois ici, demanda-t-il à Nitager, alors que le gros de tes troupes se trouve en face de nous ?

– Je savais que l'armée et l'état-major venant de Memphis marchaient comme des tortues, pendant que le prince rassemblait ses troupes près de Pi-Bailos, répondit Nitager d'un ton sarcastique. J'ai voulu, pour m'amuser, vous surprendre... Pour mon malheur, le prince est intervenu et a contrecarré mes plans. Agis toujours ainsi avec l'ennemi ! acheva-t-il, en se tournant vers Ramsès.

– Et s'il se trouve un jour opposé à un ennemi supérieur en nombre, comme aujourd'hui ? demanda Herhor.

– La sagesse vaut mieux que la force, répondit le vieux général. L'éléphant est cent fois plus fort que l'homme, et pourtant celui-ci le vainc...

Herhor écoutait en silence.

Les manœuvres furent déclarées terminées. Le prince alla rejoindre ses troupes à Pi-Bailos, accompagné du ministre et des généraux. Il y fit ses adieux aux troupes qui partaient vers l'est. Il se mit ensuite en route pour Memphis, acclamé sur son passage par les habitants de la région de Gosen.

Peu à peu, cependant, la route se vida et ils avancèrent en silence. Au moment où ils passaient près de la colline où, quelques heures plus tôt, il s'était égaré, Ramsès fit signe à Tutmosis.

– Tu vas aller trouver Sarah, dit-il.

– Oui...

– Tu diras à son père que je lui donne mon domaine près de Memphis...

– J'ai compris. Elle sera à toi après-demain.

Tutmosis se glissa discrètement dans la foule des soldats et disparut.

Face à l'entrée du ravin qu'avaient emprunté les machines de guerre se dressait un vieux tamarinier. Arrivée là, l'avant-garde du prince s'arrêta.

– Des scarabées nous coupent de nouveau la route ? dit le prince au ministre, en souriant.

– Nous allons voir, répondit Herhor, impassible.

Ils regardèrent : un homme, nu, était pendu à l'arbre. Des officiers s'approchèrent et reconnurent le cadavre du paysan dont les soldats avaient détruit le canal.

– Il a bien fait de se pendre ! s'écria Eunane. Le croiriez-vous, il a osé importuner le ministre !

Ramsès descendit de cheval et s'approcha de l'arbre. Le paysan pendait, la tête en avant ; sa bouche était grande ouverte, ses yeux pleins d'horreur. On eût dit qu'il voulait parler et que la voix lui manquait.

– Le malheureux ! murmura le prince.

Puis, il rejoignit la colonne et se fit raconter l'histoire du paysan ; après quoi, longtemps, il avança en silence. L'image du pendu s'était imprimée dans son esprit, et il sentait qu'une grande injustice avait été commise, une injustice qu'un fils de pharaon se devait de réparer.

La chaleur était insupportable. La poussière desséchait la bouche et brûlait les yeux. La colonne s'arrêta. Nitager était en conversation avec le ministre.

– Mes officiers, disait le vieux général, ne fixent pas le sol mais regardent devant eux. C'est pourquoi, sans doute, l'ennemi ne les surprend-il jamais...

– Cela me rappelle une dette à régler, répondit Herhor, et il ordonna de réunir les officiers et les soldats.

– Et maintenant, dit-il, qu'on fasse venir Eunane.

Lorsque celui-ci fut arrivé, Herhor prit la parole.

– Avec la fin des manœuvres, dit-il, je reprends en main le commandement suprême de l'armée.

Les assistants courbèrent la tête.

– En premier lieu, je me dois de rendre la justice.

Les officiers se regardèrent avec inquiétude.

– Eunane, continua le ministre, je sais que tu as toujours été un de nos meilleurs officiers...

– Tu dis vrai, seigneur ! répondit Eunane, confondu de satisfaction.

Les officiers regardaient Eunane avec envie.

« Celui-là recevra une haute récompense ! » pensaient-ils.

– Tu es non seulement courageux, mais pieux aussi, poursuivit Herhor ; non seulement pieux, mais encore prévoyant. Les dieux t'ont comblé de bienfaits : ils t'ont donné un regard de vautour...

– Tes paroles ne sont que vérité, approuva Eunane. Sans ma vue perçante, je n'aurais pas aperçu les scarabées sacrés...

– Oui, interrompit le ministre, et nous aurions commis un sacrilège. Aussi, pour ta récompense, je te donne cette bague à l'effigie de la déesse Mut qui te protégera ta vie durant...

Il enleva de son doigt une bague en or et la remit à Eunane. Les assistants applaudirent bruyamment à ce geste.

Mais le ministre demeurait immobile et Eunane attendait la suite des éloges.

– Et maintenant, reprit le ministre, dis-moi, Eunane, pourquoi n’as-tu pas rapporté où était allé le prince pendant que l’armée marchait dans le ravin ? Tu as commis là une faute, car nous avons dû sonner l’alerte dans le voisinage de l’ennemi !

– Mais j’ignorais où était le prince, les dieux me sont témoins ! répondit Eunane, étonné.

Herhor secoua la tête.

– Il n’est pas possible qu’un homme qui aperçoit, à cent pas, dans le sable, deux scarabées, n’aperçoive pas un personnage aussi considérable que l’héritier du trône !...

– Je ne l’avais pas vu, je le jure ! s’écria Eunane, se frappant la poitrine. D’ailleurs, je n’étais pas chargé de veiller sur le prince !

– Je t’avais pourtant déchargé du commandement de l’avant-garde ! Avais-tu autre chose à faire ? dit Herhor. Tu étais absolument libre, comme un homme qui doit avoir l’œil sur tout. Or, tu ne l’as pas fait. En temps de guerre, tu mériterais la mort...

Le malheureux officier pâlit.

– Mais j’ai pour toi un cœur de père, dit Herhor, et en raison des services que tu as rendus, je laisse parler ma bienveillance. Tu recevras seulement cinquante coups de fouet.

– Mais, mon seigneur !

– Eunane, tu as su être heureux, sache maintenant avoir du courage et accepte ta peine comme il sied à un officier de le

faire, trancha le ministre.

À peine eut-il fini de parler que déjà des officiers s'emparèrent d'Eunane, l'étendirent sur le sol et lui assenèrent cinquante coups de bambou sur la peau dénudée.

L'officier reçut les coups sans broncher. Quand ce fut terminé, il voulut même se relever tout seul, mais ses forces l'abandonnèrent et on dut le porter sur un chariot à deux roues qui allait le conduire jusqu'à Memphis.

Couché à plat ventre dans la voiture dont les secousses avivaient encore ses douleurs, le pauvre officier songeait mélancoliquement que le vent change moins vite en Basse Égypte que les revers de fortune dans la vie d'un militaire.

Les deux serviteurs du ministre, le porteur d'éventail et le scribe Pentuer, se parlaient en marchant comme ils en avaient l'habitude.

– Que penses-tu de la mésaventure d'Eunane ? demanda le premier.

– Et toi, que penses-tu du paysan qui s'est pendu ? répondit le scribe.

– Je crois que la corde lui a été douce, dit le porteur d'éventail ; quant à Eunane, il surveillera plus attentivement, à l'avenir, les faits et gestes du prince.

– Tu te trompes, répondit Pentuer. Désormais, Eunane n'apercevra plus jamais de scarabée, fut-il aussi gros qu'un cheval. Et en ce qui concerne le paysan, ne penses-tu pas qu'il devait être très, très malheureux dans notre Égypte ?

– Tu ne connais pas les paysans !

– Oh si ! Je les connais ! J'ai grandi parmi eux, j'ai vu mon père irriguer la terre, nettoyer les canaux, semer, récolter, et surtout payer les impôts. C'est toi qui ignores ce qu'est la vie

d'un paysan, chez nous... Il est esclave, un enclave qu'on marie, à qui on reprend sa femme, qu'on bat, qu'on tue parfois, qu'on fait travailler surtout...

Le porteur d'éventail haussa les épaules.

– Tu es intelligent, et tu ne comprends cependant pas certaines choses. Il faut des hommes pour toutes les tâches, et chacun a la sienne. Le bœuf laboure, l'âne porte des fardeaux, moi j'évente mon maître, le paysan, lui, laboure et paie l'impôt...

– On a saccagé un canal que cet homme avait mis dix années à creuser !

– Et ton travail à toi, le ministre ne le détruit-il pas ? Qui donc sait que c'est toi qui gouvernes le pays, et non pas Herhor ?

– Tu te trompes, dit le scribe. C'est lui qui gouverne réellement. Il détient tout le pouvoir ; je n'apporte, moi, que les idées. Et puis, on ne me bat pas ; ni toi non plus d'ailleurs.

– Mais on a battu Eunane, et cela peut aussi nous arriver. C'est pourquoi, nous devons nous contenter de notre sort... Oui, décidément, Pentuer, tu rumines des idées bien dangereuses !

Pendant ce temps, Eunane souffrait mille douleurs sur son chariot. Il se fit donner à manger, avala une galette frottée d'ail et but une gorgée de bière aigre. Le cocher chassait avec une branche les mouches qui bourdonnaient autour des plaies.

L'armée du prince vainqueur approchait de Memphis.

Chapitre V

Le soleil descendait à l'horizon lorsque l'état-major du prince arriva en vue de Memphis. Les innombrables canaux d'irrigation rafraîchiraient la brise ; la route courait de nouveau au milieu de champs fertiles où l'on apercevait les paysans encore au travail malgré l'heure tardive. Le désert, lui, rougeoyait sous le couchant, et les montagnes semblaient flamber sur le ciel.

Ramsès s'arrêta tout à coup et fit faire demi-tour à son cheval. Les généraux l'entourèrent ; les rangs des soldats approchèrent de lui. Ramsès était éclatant de beauté, tel un jeune dieu, sous la lumière pourprée. Aussi, tous le regardaient avec admiration et fierté.

Le prince leva le bras, et il se fit un grand silence. Alors il s'adressa aux soldats :

– Officiers et soldats ! Les dieux m'ont accordé aujourd'hui la joie de vous commander ; cette joie, je veux que vous la partagiez. C'est pourquoi, chaque soldat recevra une drachme ; les Grecs, qui ont forcé les rangs adverses auront droit à deux drachmes de même que les soldats de Nitager qui ont voulu nous couper le passage...

Un murmure de contentement s'éleva des rangs.

– Vive notre chef ! Vive l'héritier du trône ! criait-on.

Le prince reprit :

– Je donne cinq talents à partager entre mes officiers et Nitager et dix talents à répartir entre le ministre et mes généraux...

– Je renonce à ma part ; qu'elle aille aux soldats ! dit Herhor.

– Vive le prince, vive le ministre ! crièrent soldats et officiers.

La nuit tombait rapidement. Ramsès fit ses adieux aux troupes et partit au galop pour Memphis. Herhor prit les devants lui aussi, dans sa litière.

Lorsqu'ils furent seuls, le ministre appela le scribe Pentuer.

– Tu te rappelles tout ? demanda-t-il.

– Oui, maître.

– Décidément, ta mémoire est infaillible, et, de plus, tu es humble. Tu peux donc juger mieux que quiconque les actes et l'intelligence de l'héritier du trône...

Le ministre se tut. Rarement il lui était arrivé de tant parler d'une seule traite.

– Aussi, dis-moi, Pentuer : Sied-il au prince de proclamer ainsi publiquement ses volontés ? Seul, un pharaon, un traître ou un homme irréfléchi agit de cette façon...

La nuit était totale. Le ciel clignotant d'étoiles recouvrait les canaux et le désert de Basse Égypte ; les plantes respiraient dans la fraîcheur nocturne.

– Dis-moi encore, continuait le ministre, où le prince va-t-il prendre les vingt talents qu'il a imprudemment promis à l'armée ? À supposer même qu'il les trouve, il est dangereux de faire des présents aux soldats alors qu'on n'a pas de quoi payer leur solde... Je sais que tu penses comme moi ; retiens donc bien tout ce que tu as vu, pour pouvoir le répéter au collège des prêtres.

– Le collège va donc se réunir bientôt ? demanda Pentuer.

– Pour le moment, il n’y a pas de raisons de le faire. Je vais d’abord essayer de dompter notre prince en faisant intervenir la main paternelle… Ce garçon a de solides qualités de courage et d’énergie, mais si, au lieu de les employer pour le bien de l’Égypte, il s’en sert contre elle…

Le ministre se tut pour de bon, cette fois. Ils s’engagèrent dans une allée sombre, bordée d’arbres, qui menait droit à Memphis.

Pendant ce temps, Ramsès arrivait au palais du pharaon.

Le palais royal de Memphis se dressait un peu en dehors de la ville, sur une hauteur, au milieu d’un grand parc. Des arbres rares y poussaient : baobabs du Sud, cèdres, sapins et chênes du Nord. Grâce aux soins de jardiniers habiles, ils vivaient des dizaines d’années et atteignaient une hauteur considérable.

Une allée ombragée menait au grand portail, haut d’une dizaine de mètres. De chaque côté de ce portail s’élevait une tour large de trente mètres et haute de vingt. Des petites fenêtres carrées y étaient percées et le toit en était plat. Une des tours abritait la garde du Palais, l’autre un prêtre qui observait les astres. Les tours étaient prolongées par des bâtiments longs et bas ; des sentinelles en parcouraient les toits. Enfin, des deux côtés du portail, se dressaient d’immenses statues.

Lorsque le prince, en compagnie de quelques cavaliers, approcha du palais, la garde le reconnut malgré l’obscurité. Un soldat vint à sa rencontre.

– Le palais est déjà fermé ? demanda le prince.

– Oui, seigneur. Sa Sainteté le pharaon habille les dieux pour la nuit.

– Que fera-t-il ensuite ?

– Il recevra le ministre de la Guerre.

– Et puis ?

– Il regardera des danses, prendra son bain et dira les prières du soir.

– Je ne serai donc pas reçu aujourd’hui ?

– Demain, après la séance du Conseil.

– Et que font les reines ?

– La première reine prie. Votre mère, elle, reçoit l’envoyé phénicien qui a apporté des présents de Tyr.

– Parmi ces présents, y a-t-il des femmes ?

– Il y en a quelques-unes, paraît-il, et chacune porte pour dix talents de bijoux.

– Que signifient ces torches, dans les jardins ? demanda le prince en regardant vers le fond du parc.

– On fait descendre de son arbre le frère de Votre Grandeur ; il y est depuis midi...

– Et il refuse de descendre ?

– Oh ! Maintenant, il descendra : on lui a promis de le conduire dans une auberge où boivent les embaumeurs de cadavres...

– Et que dit-on des manœuvres d’aujourd’hui ? demanda Ramsès.

– On dit que l’état-major a été encerclé et coupé du reste de l’armée.

– Et quoi encore ?

Le soldat hésita.

– Dis ce que tu sais ! ordonna le prince.

– On a prétendu aussi qu'à cause de cet insuccès, Votre Grandeur a fait pendre le guide et donner cinq cents coups de fouet à un officier...

– C'est faux ! dit à mi-voix un des officiers de l'escorte du prince.

– C'est bien ce que nous pensons ! dit le soldat.

Le prince fit demi-tour et se dirigea vers son palais, dans le bas du parc.

C'était une construction en bois, en forme de cube, haute d'un étage ; deux terrasses superposées en faisaient le tour. À l'intérieur brillaient des torches qui éclairaient des panneaux de bois sculpté. Sous le toit du bâtiment, entouré d'une balustrade, se dressaient des tentes.

Le prince fut accueilli par des serviteurs à demi nus qui se prosternèrent à son entrée. Il se débarrassa de ses vêtements, prit son bain dans une baignoire de pierre puis se drapa dans une toge blanche serrée à la taille par une cordelière. Il monta ensuite à l'étage, mangea un gâteau de blé et quelques dattes, but un peu de bière. Puis il alla sur la terrasse et s'étendit sur un divan recouvert de peaux de lion. Il ordonna de faire entrer Tutmosis dès qu'il serait arrivé.

Vers minuit, une litière s'arrêta devant la maison. Tutmosis en descendit ; il monta les marches de la terrasse en bâillant. Il semblait exténué. À son entrée, le prince bondit de son divan.

– Ah ! Te voilà enfin ! s'écria-t-il.

– Tu ne dors pas encore, après toutes les fatigues de la journée ? s'étonna Tutmosis.

– Parle-moi de Sarah !

– Elle sera ici après-demain, dit Tutmosis.

– Après-demain seulement ?

– Comment, seulement ? Je t'en prie, Ramsès, va dormir. Tu es fatigué et tu ne sais plus ce que tu dis.

– Et son père ? demanda le prince, qui ne paraissait pas avoir entendu.

– C'est un homme raisonnable, sourit Tutmosis. Il s'appelle Gédéon. Lorsque je lui ai dit que tu voulais sa fille, il a commencé par se rouler à terre et s'arracher les cheveux. J'ai mangé et bu en attendant que passe cet accès de douleur paternelle, puis j'ai précisé mes propositions. Gédéon a d'abord juré qu'il préférait voir sa fille morte plutôt que déshonorée. Je lui ai alors proposé ton domaine de Memphis, sur le Nil. Il s'est indigné... J'ai ajouté alors au domaine un talent d'or par an. Il s'est mis à soupirer et m'a dit que sa fille avait étudié pendant trois ans à Pi-Bailos : j'ai dû concéder un talent de plus. Toujours inconsolable, Gédéon m'a rappelé qu'il perdrait par ta faute une bonne place chez son maître Sesofris ; cela t'a coûté dix vaches laitières... Enfin, le père de Sarah m'a confié qu'il avait pour sa fille un brillant mariage en vue ; j'ai dû, en conséquence, lui céder encore une chaîne et un bracelet en or, plus un jeune taureau... Ainsi, ta Sarah te coûtera donc annuellement un domaine et deux talents et, au comptant, dix vaches, un taureau, une chaîne et un bracelet. Voilà pour Gédéon ; quant à Sarah, tu es libre de lui faire tous les cadeaux que tu voudras !

– Et qu'a dit Sarah à tout cela ?

– Pendant que nous discutions, elle se promenait dans le jardin. Quand le marché fut conclu, elle a déclaré à son père – je te le donne en mille – que s'il n'avait pas été d'accord pour te la donner, elle se serait jetée du haut des rochers ! Tu peux donc dormir sur tes deux oreilles, conclut Tutmosis.

– Oh non ! dit le prince d'un air sombre. Sais-tu que nous

avons rencontré un paysan pendu, sur le chemin du retour ?

– Ah ! Ça, c'est plus grave que les scarabées ! dit Tutmosis.

– Il s'était pendu, continua Ramsès, parce que mes soldats avaient détruit le canal qu'il avait mis dix ans à creuser...

– Eh bien ! Il dort en paix, lui. Fais de même.

– Cet homme a été victime d'une injustice, poursuivait Ramsès. Il faut retrouver ses enfants, les racheter et leur donner une terre à cultiver...

– Oui, mais fais-le discrètement, interrompit Tutmosis. Sinon, tous les paysans vont commencer à se pendre...

– Ne plaisante pas ! Si tu avais vu l'expression de ce pendu, tu n'en dormirais pas, tout comme moi.

Soudain, une voix basse mais claire s'éleva quelque part dans les fourrés du jardin.

– Que le dieu qui n'a pas sa place dans les temples te bénisse, Ramsès !

Les deux jeunes hommes se penchèrent au-dessus de la balustrade.

– Qui es-tu ? demanda le prince.

– Je suis le malheureux peuple égyptien, dit la même voix claire.

Puis ce fut le silence. Le prince appela des serviteurs et ordonna de fouiller le jardin à la lueur des torches. On lâcha les chiens. Mais on ne trouva personne.

– Qui cela pouvait-il être ? demanda le prince, fort troublé, à Tutmosis. Peut-être le fantôme de ce paysan ?

– Un fantôme ? Je n'en ai jamais rencontré qui parle, et

pourtant j'ai été de garde, bien souvent, près des temples et des tombeaux. Je crois plutôt que c'est un ami qui t'a parlé.

– Mais pourquoi se cacherait-il ?

– Qu'importe ? Nous avons des dizaines d'ennemis cachés ; sois heureux d'avoir au moins un ami que tu ignores.

– Je ne pourrai plus dormir ! dit le prince.

– Mais si ! Cesse de t'agiter, étends-toi sur ce divan, et le sommeil viendra. Il a le don inappréciable de voiler non seulement les yeux, mais aussi la mémoire...

Ramsès se coucha. Tutmosis lui glissa un oreiller sous la tête, puis, ayant baissé les parois de toile de la tente, il s'étendit lui-même sur le sol. Bientôt, ils plongèrent tous deux dans le sommeil.

Chapitre VI

Pour entrer dans le palais du pharaon, à Memphis, il fallait passer sous un portail flanqué de deux tours hautes de cinq étages et appelées pylônes. Ceux-ci étaient décorés de bas-reliefs du haut en bas. En haut du portail, on apercevait les armoiries du royaume : une sphère ailée autour de laquelle étaient enroulés deux serpents. Les bas-reliefs représentaient d'une part Ramsès le Grand, tenant dans la main une hache levée, d'autre part ils figuraient un sacrifice religieux.

Ces pylônes imposants, ce portail massif, ces bas-reliefs où la piété côtoyait la cruauté, créaient une impression quelque peu effrayante. On éprouvait le sentiment qu'il était difficile de pénétrer dans ces murs, pénible d'y vivre et impossible d'en sortir.

Le portail franchi, on entrait dans une vaste cour parsemée d'orangers, de palmiers et de cèdres. Au centre de la cour jaillissait une fontaine ; les allées étaient recouvertes de sable de couleur. Des fonctionnaires marchaient de tous côtés en se parlant à voix basse.

De la cour, on avait accès à une grande salle soutenue par douze colonnes ; de petites fenêtres dans les murs et une grande ouverture dans le plafond laissaient passer une lumière tamisée. Il y faisait frais et presque sombre ; on distinguait cependant des fresques murales représentant des scènes de guerre ou de sacrifices religieux. Les couleurs de ces peintures étaient très vives, et se composaient essentiellement de vert, de rouge et de bleu.

Dans le fond de la salle, debout sur la mosaïque colorée, se tenaient des prêtres et de hauts fonctionnaires, vêtus de blanc et les pieds nus. Il y avait aussi là le ministre Herhor et deux

généraux : Nitager et Patrocle. Le pharaon les avait convoqués ce matin-là.

Ramsès XII était encore dans sa chapelle, priant les dieux. Les dignitaires qui l’attendaient semblaient inquiets et abattus. Seul Herhor paraissait indiffèrent et Patrocle impatient. Nitager troublait de temps à autre le silence de sa voix sonore. À chacune de ses interventions, les courtisans se regardaient, offusqués, et leurs regards semblaient dire :

« Il faut excuser ce rustre qui passe sa vie à combattre les barbares... »

Soudain, un bruit d’armes retentit. Deux rangées de soldats, coiffés de casques dorés et tenant à la main leur glaive nu, pénétrèrent dans la salle, suivis de prêtres. Enfin apparut le pharaon, porté sur un trône et entouré de volutes d’encens.

Le maître de l’Égypte, Ramsès XII, était un homme d’environ soixante ans, au visage fatigué. Il était vêtu d’une toge blanche et portait sur la tête une toque rouge et blanche, ornée d’un serpent ; il tenait une longue canne à la main.

À son entrée, les assistants se prosternèrent. Seul Patrocle, le Grec, se contenta de mettre un genou à terre et se releva aussitôt. Une litière s’arrêta sous le baldaquin surmontant le trône en bois d’ébène. Le pharaon descendit lentement et s’assit sur le trône. À sa droite vint se placer un scribe, à sa gauche un juge, tous deux coiffés d’immenses perruques.

Sur un signe du pharaon, les assistants s’agenouillèrent sur le sol, et le scribe prit la parole.

– Maître et seigneur, ton serviteur Nitager, qui garde nos frontières orientales, est venu t’apporter ses hommages et le tribut des peuples vaincus : un vase de porphyre plein d’or, du bois précieux, trois cents bœufs et cent chevaux.

– C’est là un misérable tribut, dit Nitager. De vrais trésors,

nous en trouverons sur les bords de l'Euphrate où des rois orgueilleux méritent qu'on leur rappelle les temps de Ramsès le Grand...

– Réponds à Nitager, dit le pharaon au scribe, que ses paroles seront prises en considération, et demande-lui ce qu'il pense de mon fils et successeur qu'il a rencontré hier près de Pi-Bailos ?

– Mon maître, dit le scribe, te demande...

Soudain, à l'indignation des courtisans, le général l'interrompit.

– J'ai fort bien entendu ce que mon maître a dit... Son interprète devait être l'héritier du trône et non toi, grand scribe !

Le scribe regarda Nitager avec effroi, mais le pharaon intervint.

– Nitager a raison, dit-il.

Le ministre de la guerre fit un profond salut.

Le juge dit aux prêtres, aux soldats et aux fonctionnaires qu'ils pouvaient se retirer, et il quitta lui-même la salle, suivi du scribe. Le pharaon, Herhor et les deux généraux restèrent seuls.

– J'ai une plainte à formuler, dit Nitager. Ce matin, le prêtre qui m'a introduit auprès de toi m'a ordonné de laisser mes sandales dans l'antichambre. Or, chacun sait qu'il y a vingt ans déjà tu m'as accordé la faveur de me présenter chaussé devant toi.

– Tu as raison, dit le pharaon. Un certain désordre règne depuis quelque temps à ma Cour.

– Dis un seul mot, maître, et mes vétérans remettront l'ordre, s'écria Nitager.

Sur un signe de Herhor, des serviteurs avaient apporté des sandales et chaussé Nitager ; ils placèrent également des tabourets pour le ministre et les généraux.

Lorsqu'ils furent assis, le pharaon demanda :

– Dis-moi, Nitager, crois-tu que mon fils deviendra un bon chef ? Parle franchement !

– Écoute-moi, maître : je te le jure sur les cendres de mes ancêtres, ton fils deviendra un grand guerrier. Quoique jeune encore, il a su rassembler ses troupes, les équiper et les mettre en route. Mieux encore : lorsque je lui eus barré la route, il a brillamment conduit ses soldats à l'attaque. Tu verras, il vaincra les Assyriens, or il le faut, si nous ne voulons pas que nos fils les aperçoivent un jour sur les rives du Nil.

– Quel est ton avis, Herhor ? demanda le pharaon au ministre.

– Je pense qu'en ce qui concerne les Assyriens, les soucis de Nitager sont prématurés. Nous ne sommes pas encore remis de nos récentes campagnes : nous devons reconstituer des forces avant d'en entreprendre de nouvelles. Quant à l'héritier du trône, Nitager a raison lorsqu'il dit que ce jeune prince a des qualités de chef : il est rusé comme un renard et violent comme un lion. Mais il a commis hier de nombreuses erreurs...

– Qui n'en commet pas ? intervint Patrocle qui, jusque-là, avait gardé le silence.

– Le prince, continua le ministre, a bien conduit ses troupes mais il a négligé l'état-major, ce qui nous a valu de nous faire surprendre par Nitager.

– Ramsès comptait peut-être sur ta présence pour l'aider ? demanda Nitager.

– On ne doit jamais compter sur personne, lorsqu'il s'agit de la guerre, répondit Herhor.

– Mais si tu n’avais pas forcé l’année à quitter la route et à prendre ce ravin, à cause de deux scarabées… dit Patrocle.

– Tu es un étranger et un païen de surcroît, coupa Herhor, c’est pourquoi tu parles ainsi. Nous, Égyptiens, savons que lorsque l’armée et le peuple cesseront d’honorer le scarabée, ce sera le début de l’anarchie.

– L’armée est là pour maintenir l’ordre ! intervint Nitager.

– Quelle est, en définitive, ton opinion sur le prince ? demanda le pharaon à Herhor.

– Maître et seigneur, répondit le ministre, donne à Ramsès une chaîne en or et dix talents, mais ne lui confie pas encore le corps d’armée Menfi. Il est trop jeune et trop inexpérimenté pour ce commandement. Le crois-tu l’égal d’un Patrocle ou d’un Nitager ?

Le pharaon mit une main sous le menton, se recueillit, et dit :

– Allez en paix. Je ferai ce que me conseillera la sagesse et la justice.

Les dignitaires firent un profond salut et Ramsès s’éloigna en direction de ses appartements.

Lorsque les deux généraux se retrouvèrent seuls dans l’antichambre, Nitager s’adressa à Patrocle :

– Je vois, dit-il, qu’ici les prêtres règnent en maîtres. Mais aussi quel homme habile, ce Herhor ! Il l’a emporté sur nous avant que nous n’ayons pu ouvrir la bouche… Et le prince n’aura pas son corps d’armée !

– Il m’a si bien flatté que je n’ai pas osé intervenir, dit Patrocle.

– D’ailleurs, il a quelque peu raison, car il voit loin : à la

suite du prince, de jeunes damoiseaux, de ceux qui vont à la guerre accompagnés de danseuses, s'introduiraient dans l'armée ; le prince leur confierait les postes les plus élevés, ce qui mécontenterait les vieux officiers. La discipline des troupes s'en trouverait ébranlée et leur combativité réduite... Oui, Herhor est un sage !

– Pourvu que sa sagesse ne nous coûte pas plus cher que l'inexpérience de Ramsès, murmura le Grec.

Le pharaon avait gagné son cabinet de travail, après avoir traversé de nombreuses pièces aux murs couverts de fresques ; des prêtres se tenaient à toutes les portes. Le cabinet lui-même était une pièce haute de deux étages, aux murs d'albâtre sur lesquels les événements marquants du règne de Ramsès XII étaient représentés par des peintures colorées et dorées. Il y avait dans la salle un autel en forme de pyramide tronquée, les armes du pharaon, des fauteuils finement sculptés et des tables couvertes de menus objets.

Lorsque le pharaon entra, un des prêtres alluma de l'encens devant lui. Puis l'héritier du trône fut annoncé. Il entra d'un pas rapide et salua profondément son père. L'inquiétude se lisait sur son visage.

– Je suis heureux de te voir revenu en bonne santé, erpatrès, dit le pharaon.

– Sois béni éternellement, répondit le prince.

– Mes conseillers viennent de m'entretenir de ton zèle et de ton habileté, continua le pharaon.

Le prince écoutait avidement, le regard fixé sur le visage du pharaon.

– Tu recevras donc ta récompense, poursuivit celui-ci. Je te donne un collier, dix talents et deux régiments grecs.

Le prince semblait stupéfait, il demanda d'une voix

sourde :

– Et le corps d'armée ?

– Dans un an, nous referons des manœuvres et, si tu les exécutes sans erreur aucune, tu recevras le commandement que tu convoites.

– C'est Herhor qui a voulu me nuire ! cria le prince, maîtrisant mal sa colère.

Il regarda autour de lui et ajouta :

– J'aimerais tant pouvoir te parler seul à seul, père... Mais il y a toujours tant d'étrangers autour de nous...

Le pharaon fit un geste et tout son entourage disparut.

– Qu'as-tu à me dire ?

– Une seule chose, père. Herhor est mon ennemi ; il m'a calomnié auprès de toi et m'a infligé l'humiliation de me voir refuser le commandement.

– Herhor est mon fidèle serviteur et ton fidèle ami. C'est grâce à lui que tu es héritier du trône. C'est moi, et moi seul, qui n'ait pas voulu confier un corps d'armée à un chef qui s'est laissé encercler...

– Mais j'ai rétabli la jonction avec mes troupes ! s'écria le prince, accablé. Et si Herhor ne m'avait pas fait contourner deux scarabées...

– Tu aurais donc voulu qu'un prêtre négligeât la religion en présence des troupes ?

– Sache, père, dit Ramsès d'une voix tremblante, que pour ne pas déranger les scarabées, on a détruit un canal en construction et tué un homme.

– Cet homme s'est pendu lui-même !

– À cause de Herhor.

– Dans les régiments que tu as si bien rassemblés, trente hommes sont morts d'épuisement et plusieurs centaines sont malades.

Le prince baissa la tête.

– Ramsès, dit le pharaon, tes paroles ne sont pas celles d'un grand seigneur, mais d'un homme irrité. Or, la colère n'est pas sœur de la justice.

– Mais, mon père, si la colère m'emporte, c'est parce que je vois la malveillance de Herhor et des prêtres à mon égard.

– Tu es toi-même petit-fils d'archiprêtre, et ce sont les prêtres qui t'ont élevé... Tu connais mieux leurs secrets qu'aucun autre prince ne les a jamais connus.

– J'ai pu aussi mesurer leur orgueil insensé et leur soif du pouvoir. Et comme ils savent que j'y mettrai fin, ils sont mes ennemis dès à présent. Herhor ne veut pas me confier même un corps d'armée, car il veut commander l'armée entière !

Le prince s'arrêta, effrayé d'en avoir trop dit. Mais le pharaon leva sur lui son regard clair et dit calmement :

– C'est moi qui gouverne le pays et commande l'armée, et c'est de moi qu'émanent tous les ordres. J'exerce la justice et je me penche sur le sort de mon peuple, de mes ministres, de mon successeur... Il se trompe lourdement, celui qui croit que j'ignore la moindre des intrigues qui m'entourent.

– Si tu avais pu voir de tes propres yeux le déroulement des manœuvres, père...

– Peut-être aurais-je vu, coupa le pharaon, un chef qui abandonne son armée au moment décisif et poursuit une jeune Juive dans les buissons... Mais je veux ignorer de telles broutilles.

Le prince se jeta aux genoux de son père.

– Tutmosis t’en a parlé, seigneur ?

– Tutmosis est un enfant, tout comme toi. Il fait des dettes, se croyant déjà chef d’état-Major de ton corps d’armée et il s’imagine que l’œil du pharaon ne le voit pas dans le désert…

Chapitre VII

Quelques jours plus tard, le prince Ramsès fut convoqué par sa mère, la reine Nikotris, deuxième épouse du pharaon et première dame d'Égypte.

Elle était bien digne d'être la mère d'un roi. Grande, aux formes opulentes, très belle encore malgré ses quarante ans, elle était surtout remarquable par la majesté qui émanait d'elle malgré ses vêtements d'une extrême simplicité.

La reine reçut son fils dans une pièce au sol de faïence. Elle se tenait assise dans un fauteuil sculpté, sous un palmier. Un petit chien était étendu à ses pieds et une esclave noire agitait un éventail au-dessus d'elle. L'épouse du pharaon était couverte d'une cape de mousseline brodée d'or ; sur sa perruque brillait un diadème décoré de bijoux en forme de lotus.

Le prince fit, en entrant, un grand salut que la reine lui rendit. Puis elle demanda :

– Pourquoi, Ramsès, m'as-tu demandé de te recevoir ?

– Depuis deux jours, mère, j'attends cet instant !

– Je savais que tu étais fort occupé ; je l'étais aussi. Aujourd'hui, nous pourrons parler à notre aise.

– Mère, ta froideur me glace comme le vent nocturne du désert, au point que je n'ose plus te soumettre ma requête...

– Tu as sans doute besoin d'argent ?

Accablé, Ramsès baissa la tête.

– Combien te faut-il ? demanda la reine.

– Quinze talents.

– Mais, s’écria la reine, il y a quelques jours à peine, tu as reçu dix talents du trésor royal !

Puis, se tournant vers l’esclave noire, elle ajouta :

– Va donc te promener dans le jardin, mon enfant.

Quand ils furent seuls, elle reprit :

– Ta Juive est donc si exigeante ?

Ramsès rougit, mais ne leva pas la tête.

– Tu sais bien que ce n’est pas d’elle qu’il s’agit, répondit-il. J’ai promis aux soldats une récompense, et je suis incapable de la leur donner.

La reine dévisagea son fils en silence.

– Il en est toujours ainsi, dit-elle enfin, lorsque le fils agit sans consulter sa mère. J’avais justement l’intention de te donner une esclave phénicienne que j’ai reçue de Tyr et qui a dix talents de dot... Mais tu as préféré la Juive...

– Elle me plaît ! Tu ne trouveras d’aussi belle femme ni parmi tes esclaves, ni même parmi les épouses du pharaon !

– Mais elle est Juive !

– Tu es prévenue contre elle, mère, et j’en souffre... Sais-tu qu’il est faux que les Juifs mangent du porc et tuent les chats ?

La reine sourit.

– Tu parles comme un enfant, dit-elle en haussant les épaules, et tu oublies les paroles de Ramsès le Grand : « le peuple jaune est plus nombreux et plus riche que nous ; nous devons le combattre, mais prudemment, de peur qu’il ne devienne plus puissant encore. » Il me semble, vois-tu, qu’une

fille de ce peuple-là ne convient guère pour maîtresse à l'héritier du pharaon.

– Les paroles de Ramsès le Grand s'appliquent-elles à la fille d'un pauvre régisseur ? s'écria le prince. Et puis, où vois-tu des Juifs chez nous ? Ils ont quitté l'Égypte il y a trois siècles et fondé un ridicule petit État gouverné par des prêtres...

– Je vois, dit la reine en fronçant les sourcils, que ta Juive ne perd pas son temps. Or, n'oublie pas que les Juifs ont emporté d'Égypte plus de biens que n'en valait le travail de plusieurs générations ; ils ont aussi pris notre or, notre religion et nos lois, qu'aujourd'hui ils considèrent comme leurs. Sache enfin, ajouta-t-elle avec force, que les filles de ce peuple préfèrent la mort à la couche d'un étranger. Et s'il arrive qu'elles se donnent à un ennemi, c'est toujours à une fin politique ou dans l'intention de le tuer...

– Ce sont là des légendes que colportent les prêtres, mère ! Ils craignent de voir approcher du trône des hommes d'une autre religion, susceptibles de servir le pharaon contrairement à leurs intérêts...

La reine se leva. Elle semblait au comble de l'étonnement et observait son fils avec attention.

– C'est donc bien vrai, ce qu'on m'a dit : tu es l'ennemi des prêtres, toi leur disciple préféré !

– Je porte encore sur le dos la trace de leurs coups, répondit le prince.

– Mais ton aïeul, mon père, était archiprêtre, et il possédait dans le pays une grande autorité !

– C'est bien parce que mon grand-père était puissant et que mon père l'est que je ne veux pas, moi, tomber sous la coupe de Herhor !...

– C'est ton grand-père lui-même qui l'a appelé aux

fonctions qu'il exerce !

– Je l'en démettrai, moi !

La reine haussa les épaules.

– Et tu veux commander un corps d'armée ? dit-elle avec tristesse. Mais tu as l'allure d'une femme capricieuse bien plus que d'un chef !

– Comment cela ? interrompit le prince, se retenant pour ne pas laisser éclater sa colère.

– Je ne reconnais pas mon fils, continua la reine. Je ne vois pas en toi le futur maître de l'Égypte... La dynastie, lorsque tu l'incarneras, sera semblable à une embarcation désemparée sur le Nil... Tu chasseras les prêtres de la Cour, et qui te servira ? Qui surveillera la Basse et la Haute Égypte, les frontières, les Cours étrangères ? Or, le pharaon doit tout savoir et tout connaître...

– Les prêtres seront mes serviteurs, pas mes ministres !

– Ils sont tes meilleurs serviteurs. Grâce à leurs prières, ton père règne depuis trente-trois ans et évite des guerres qui pourraient être fatales...

– Aux prêtres !

– Au pharaon, au pays ! coupa la reine. Sais-tu quel est l'état du trésor qui vient de te verser dix talents et auquel tu en demandes encore quinze autres ? Sais-tu que les prêtres enlèvent aux temples leurs trésors pour aider l'État ? Sans eux, les biens royaux seraient déjà aux mains des Phéniciens.

– Une seule guerre victorieuse renflouera le trésor !

La reine éclata de rire.

– Décidément, Ramsès, tu es encore si jeune qu'on ne peut même pas te tenir rigueur de tes paroles impies ! Je t'en prie,

occupe-toi de tes régiments grecs, débarrasse-toi au plus vite de cette Juive, et quant aux problèmes politiques… laisse-les nous !

– Pourquoi dois-je me débarrasser de Sarah ?

– Parce que si elle te donne un fils, de nouvelles complications surgiront, et il y en a déjà suffisamment. Les prêtres, tu peux les détester, du moment que tu ne les injuries pas en public. Ils savent qu'ils doivent pardonner beaucoup à l'héritier du trône, surtout s'il est d'un caractère emporté. Le temps apaisera tout cela, pour le plus grand bien de la dynastie et de l'État, conclut la reine.

Le prince réfléchissait. Soudain, il demanda :

– Je ne puis donc pas compter sur le trésor pour me fournir de l'argent ? demanda-t-il.

– En aucun cas. Aujourd'hui déjà, on aurait dû cesser tout paiement si Tyr n'avait pas envoyé quarante talents.

– Que vais-je dire à l'armée ? dit Ramsès soucieux.

– Éloigne ta Juive et demande de l'argent aux prêtres… Ils t'en prêteront peut-être…

– Jamais ! Je préfère emprunter aux Phéniciens !

– Tu feras ce que tu voudras. Mais je te préviens que tu devras fournir d'importantes garanties et, une fois aux mains des Phéniciens, tu ne leur échapperas pas… Ils sont encore plus habiles que les Juifs.

– Une partie de mes revenus suffira pour rembourser cette dette.

– C'est ce que nous verrons. J'aurais sincèrement voulu t'aider, mais je ne le puis… dit la reine avec tristesse, en écartant les bras. Fais donc comme tu l'entends, mais n'oublie pas que les Phéniciens sont les rats de nos greniers…

Ramsès semblait hésiter à partir.

– As-tu encore quelque chose à me dire ? demanda la reine.

– Je voulais te demander... Il me semble, mère, que tu as des projets en ce qui me concerne... Quels sont-ils ?

La reine lui caressa le visage avec douceur.

– Plus tard, dit-elle. Pour le moment, tu es libre comme tout jeune noble égyptien. Profites-en. Mais viendra le temps, Ramsès, où tu devras prendre femme, avoir des enfants qui seront de sang royal, un fils qui sera ton héritier... Je pense déjà à ce temps-là.

– Et qu'as-tu projeté ?

– Rien de précis encore. Je pense seulement qu'il serait politiquement habile que tu épouses la fille d'un prêtre.

– Celle de Herhor, peut-être ? demanda le prince en souriant.

– Et pourquoi pas ? Herhor sera bientôt archiprêtre de Thèbes, et sa fille n'a que quatorze ans.

– Et elle serait heureuse de prendre auprès de moi la place de la Juive ? demanda ironiquement Ramsès.

– Tu devrais d'abord t'efforcer de faire oublier tes erreurs...

– Adieu, mère, je pars, dit Ramsès, coupant net à l'entretien. J'entends ici des choses si étranges que je crains de voir le Nil remonter vers ses sources ou les pyramides changer de place...

– Ne blasphème pas, mon enfant, murmura la reine, avec de la crainte dans le regard. On a vu dans ce pays, des prodiges plus étranges encore...

– Tu parles des murs du palais royal qui ont des oreilles ?

railla Ramsès.

– Je parle des pharaons morts au bout de quelques mois de règne, et des dynasties tombées subitement...

– Ces pharaons-là avaient négligé l'épée pour l'encensoir, répliqua le prince.

Il salua sa mère et sortit.

Lorsque le bruit de ses pas se fut éteint, le visage de la reine changea d'expression : il se couvrit d'une grande tristesse et ses yeux se remplirent de larmes.

Elle courut s'agenouiller devant la statue d'Isis et, ayant couvert d'encens les charbons ardents, elle se mit à prier :

– Isis, qui fait naître toutes créatures, qui protèges les récoltes, aie pitié de mon fils ! Que ton nom soit vénéré aussi longtemps que nos temples se mireront dans le Nil !

La reine toucha le sol du front. À ce moment, elle entendit au-dessus d'elle un murmure.

– La voix du juste est toujours entendue.

Elle se leva d'un bond et regarda autour d'elle. Il n'y avait personne dans la pièce. Aux murs, les fleurs peintes semblaient lui sourire et la déesse la regardait avec douceur du haut de son autel.

Chapitre VIII

Le prince rentra chez lui fort soucieux et fit appeler Tutmosis.

– Tu dois, dit-il, m'apprendre à trouver de l'argent.

– Oh ! s'esclaffa Tutmosis, c'est là une science que l'on n'apprend pas, même dans les meilleures écoles des prêtres...

– Non, interrompit le prince, là-bas, on apprend à ne pas emprunter d'argent !

– Si je ne craignais de blasphémer, sourit Tutmosis, je dirais que les prêtres perdent leur temps... Pauvres saints hommes !... Ils ne mangent pas de viande, se contentent d'une seule femme et ne savent pas ce que c'est qu'emprunter de l'argent !... Mais je vois avec plaisir, Ramsès, continua-t-il, que tu suis mon bon exemple et que, malgré ton jeune âge, tu comprends quelles douleurs provoque le manque d'argent. L'homme qui a besoin d'argent perd l'appétit, ne dort plus, ne s'intéresse plus aux femmes, il a froid dans la chaleur et chaud dans le froid ; il porte sa perruque de travers, oublie de se parfumer et ne trouve l'oubli que dans le vin... Ce sont là des symptômes que je remarque en toi. Mais, bientôt, tu connaîtras le plaisir d'oublier tes anciens soucis et tes nouveaux créanciers. Plus tard encore, tu éprouveras des émois inconnus : à l'échéance, tes créanciers viendront t'assaillir sous prétexte de te saluer, et tu te sentiras telle la gazelle pourchassée par le lion...

– Tout cela me paraît bien amusant, interrompit Ramsès en riant, mais ne me donne pas une seule drachme.

– Sois tranquille, l'arrêta Tutmosis. Je vais de ce pas

chercher le banquier phénicien Dagon, et ce soir tu auras retrouvé ta sérénité.

Il sortit, monta dans une petite litière entourée de serviteurs, et s'éloigna dans le parc.

À l'heure du coucher du soleil, Dagon, premier banquier de Memphis, arriva chez l'héritier du trône.

C'était un homme dans la force de l'âge, sec, au teint jaune, à l'allure robuste. Il était vêtu d'une tunique bleue, sur laquelle il avait jeté un manteau blanc. Il portait la barbe et les cheveux longs, ce qui lui donnait un air imposant à côté des Égyptiens à perruques et à barbiches.

Le palais du prince était à cette heure plein de jeunes nobles. Les uns étaient au bain, d'autres jouaient aux échecs, d'autres encore, sur la terrasse, buvaient en compagnie de danseuses, après avoir rabattu sur eux les portes des tentes. Le prince ne buvait pas, ne jouait pas, n'accordait pas un regard aux femmes ; il arpentait nerveusement la terrasse, en attendant l'arrivée du Phénicien.

Lorsqu'il l'aperçut dans sa litière, il descendit au premier étage, où il restait une pièce inoccupée.

Dagon entra presque aussitôt ; il mit un genou à terre et dit :

– Je te salue, soleil levant de l'Égypte ! Puisses-tu vivre éternellement et puisse ta gloire atteindre à des rivages que n'abordent jamais les vaisseaux phéniciens !

Le prince lui fit signe de se lever. Dagon continua, en gesticulant :

– Lorsque le distingué Tutmosis arrêta sa litière devant ma chaumière – ma maison, à côté de la tienne, est un taudis, erpatrès ! – j'ai tout de suite pensé qu'il venait de la part d'un grand seigneur. Il ne pouvait venir pour son propre compte, car

il n'a pas d'argent à donner et je n'en ai pas à lui prêter... Lorsqu'il m'eut dit que c'était toi qui voulais que moi, ton misérable esclave, te prête quinze talents, un grand bonheur me submergea...

Le prince écoutait avec une impatience contenue le bavardage du Phénicien. Celui-ci continuait :

– J'étais si heureux que j'ai offert des boucles d'oreilles à ma femme et une bague en or à ton esclave qui m'a versé de l'eau sur les doigts à mon arrivée, ici. Mais, à ce propos, dis-moi, seigneur, d'où vient cette cruche d'argent ?

– C'est le marchand Azarée, fils de Gaber, qui me l'a vendue pour deux talents.

– Tu achètes à des Juifs ? Qu'en diraient les dieux ?

– Azarée est un marchand tout comme toi, répondit le prince.

En entendant cela, Dagon se prit la tête dans les mains et se mit à gémir.

– Par Baal, par Bâlek et par Astoreth ! Azarée, un Juif, serait un marchand comme moi ? Comment puis-je subir de pareilles injures ? Prince tout-puissant, glapit le Phénicien, bat-moi, coupe-moi le bras, si j'ai falsifié de l'or, mais ne dis pas qu'un Juif peut porter le nom de marchand ! Ils peuvent traire tes chèvres, mais non pas s'occuper du commerce. Peuple d'esclaves et de voleurs !

Le prince sentit sa colère monter, mais il se calma aussitôt.

– Peux-tu, demanda-t-il brusquement au Phénicien, oui ou non, me prêter quinze talents ?

– Quinze talents ? Je n'ai même pas imaginé une telle somme !

– Assieds-toi et penses-y.

– Pour un talent, commença le Phénicien, confortablement installé, on peut acheter vingt colliers d'or, ou soixante vaches laitières, ou encore dix esclaves... Un talent, c'est une somme énorme !

Un éclair passa dans les yeux du prince.

– Si tu n'as pas quinze talents, coupa-t-il violemment...

Effrayé, le Phénicien glissa de son siège sur le sol.

– Fils du soleil, s'écria-t-il, qui, dans cette ville, n'aurait pas d'argent pour toi ? Je ne suis qu'un misérable dont l'or et les bijoux ne méritent pas un seul regard de toi... Mais, lorsque j'aurai fait le tour de tous les marchands phéniciens, leur disant qui m'envoie, je rassemblerai quinze talents. Mais ne me regarde pas de ces yeux menaçants, car tu me fais peur, gémit le Phénicien.

– Assieds-toi, dit le prince avec un sourire.

Dagon se réinstalla plus confortablement encore dans son fauteuil.

– Pour combien de temps as-tu besoin de ces quinze talents ? demanda-t-il.

– Pour un an environ.

– Disons tout de suite trois ans. Seul le Pharaon pourrait rendre quinze talents en un an, mais non pas un jeune prince qui reçoit de joyeux compagnons et de jolies femmes. Ah ! Ces femmes ! Est-il vrai, à propos, que tu as pris Sarah, la fille de Gédéon ?

– Quels intérêts veux-tu ? demanda le prince, qui fit semblant de ne pas avoir entendu.

– C'est là un détail dont tu ne dois même pas t'occuper.

Pour quinze talents, tu donneras cinq talents à l'an et, en trois ans, j'aurai tout récupéré moi-même sans que tu t'en aperçoives.

– Cela veut dire que tu me prêtes aujourd'hui quinze talents et que dans trois ans tu en reprendras trente ?

– La loi égyptienne permet que les intérêts soient égaux à la somme prêtée répondit le Phénicien.

– N'est-ce pas trop ?

– Trop ? s'écria Dagon. Tout grand seigneur entretient une grande Cour, a de grands biens et paie de grands intérêts ! J'aurais honte de te demander moins, et tu me ferais battre si j'exigeais moins de toi, héritier du trône...

– Et quand apporteras-tu l'argent ?

– L'apporter ? Dieux, un seul homme ne pourrait jamais le faire. Je ferai mieux : j'effectuerai tous les paiements, ainsi tu ne devras pas te préoccuper de ces détails sordides...

– Tu as l'air de connaître mes dettes ?

– Je les connais quelque peu, répondit négligemment le Phénicien. Tu dois envoyer six talents à l'armée de l'Est ; nos banquiers de Chetem et de Migdole s'en chargeront. Tu dois trois talents à Nitager ; et trois autres à Patrocle ; je ferai cela sur place... Quant à Gédéon et à Sarah, je leur ferai verser le nécessaire par ce brigand d'Azarée. Cela vaudra mieux ainsi pour toi : sinon, ils essaieraient de te voler.

Ramsès se mit à parcourir la pièce à pas nerveux.

– Tu veux donc une reconnaissance de dette pour trente talents ? demanda-t-il.

– Une reconnaissance de dette ? Mais pourquoi donc ? Que veux-tu que j'en fasse ? Voyons, il te suffira de me donner pour trois ans la gérance de tes domaines de Takens, Sès, Neha-

Ment. Neha-Pechu, Sebt-Het et Habu...

– T’en donner la gérance dit le prince. Cela ne me plaît guère.

– Mais, alors, comment veux-tu que je récupère mes trente talents ?

– Attends quelques jours. Je dois d’abord demander à mon comptable combien rapportent ces domaines.

– Tu n’as pas besoin de le demander, et d’ailleurs ton comptable sera incapable de te répondre. Chaque année, la récolte est différente et différents les revenus. Je pourrais y perdre, et ce n’est pas le comptable qui me dédommagera !

– Oui, mais vois-tu, j’ai la conviction que ces domaines rapportent bien plus de dix talents chaque année...

– Tu n’as pas confiance en moi, seigneur ? Soit. Je renonce au domaine de Sès... Tu te méfies encore ? Bon. J’abandonne celui de Sebt-Het... Mais nous n’avons que faire du comptable. C’est lui qui va t’enseigner ce que tu dois faire, peut-être ? Par Astoreth ! Je ne supporterais pas qu’un employé fit des remarques à mon seigneur ! Nous n’avons besoin ici que d’un scribe qui notera que tu me cèdes pour trois ans tel et tel domaine ; il faudra aussi seize témoins pour témoigner qu’un pareil honneur m’incombe... C’est tout...

Le prince, excédé, haussa les épaules.

– Apporte l’argent demain, dit-il au Phénicien. Trouve aussi un scribe et des témoins. Je ne veux pas m’occuper de tout cela.

– Tu es la sagesse même ! Puisses-tu vivre éternellement ! s’écria le Phénicien.

Chapitre IX

Sur la rive gauche du Nil, à l'extrémité de la banlieue Nord de Memphis, s'étendait la propriété que le prince héritier avait mise à la disposition de Sarah, fille de Gédéon.

C'était un domaine d'une vingtaine d'hectares, de forme carrée, disposé en gradins. La partie située dans le bas et inondée régulièrement par les crues du Nil, était consacrée à la culture du blé et des légumes. Un peu plus haut, là où les crues n'arrivaient pas toujours, on avait planté des palmiers et des arbres fruitiers. Dans le haut, enfin, se trouvaient un jardin, de la vigne ainsi que la maison.

Celle-ci était à un étage, en bois, munie comme toujours d'une terrasse surmontée d'une tente de toile. Au rez-de-chaussée logeait un esclave noir de Ramsès, à l'étage, Sarah avec sa servante Tafet. La maison était entourée d'un mur de pierres au-delà duquel on apercevait les étables et les communs. L'appartement de Sarah était petit, mais luxueux. Le sol était couvert de tapis ; aux portes et aux fenêtres flottaient des tentures de tissu à lignes multicolores. Le mobilier se composait de lits, de chaises, de coffres sculptés, de petites tables à trois pieds sur lesquelles étaient placés des vases pleins de fleurs, des cruchons de vin, des flacons de parfum, des coupes d'or et d'argent, des torchères de bronze. Tout était exquis d'élégance, de goût et de grâce.

Sarah habitait depuis dix jours déjà dans cette retraite, s'y cachant des hommes par peur et par honte ; en fait, les domestiques ne l'avaient même jamais entrevue. Elle passait ses journées à coudre, à tisser du drap ou à faire des couronnes de fleurs pour Ramsès. Parfois, elle allait sur la terrasse et, écartant prudemment le rideau de la tente, elle regardait le Nil couvert

de barques où retentissait un harmonieux chant d’hommes ; ou bien elle levait les yeux avec crainte sur les sombres pylônes du palais royal, qui se dressaient, silencieux et menaçants, de l’autre côté du fleuve. Alors, elle retournait en hâte à son travail et faisait venir auprès d’elle Tafet.

– Assieds-toi ici, disait-elle ; qu’as-tu donc à faire en bas ?

– Le jardinier a apporté les fruits et nous avons reçu du pain et du vin de la ville ; j’ai dû en prendre livraison.

– Reste près de moi et parle-moi, car j’ai peur...

– Tu es une enfant ! répondait en riant Tafet. Le premier jour, moi aussi j’avais peur ; mais cela n’a pas duré, car que craindrais-je alors que tous, ici, sont à genoux devant moi ? Pour toi, c’est sur la tête qu’ils marcheraient ! Va donc voir comme le jardin est beau. Fais un tour dans les champs où on récolte le blé ! Monte dans la barque dorée qui t’attend et fais-toi promener sur le Nil !...

– J’ai peur !

– Mais de quoi donc ?

– Je n’en sais rien. Tant que je couds, j’ai l’impression d’être à la maison ; je crois entendre arriver mon père... Mais lorsque le vent écarte les tentures et que je vois ce pays étranger, j’ai l’impression qu’un faucon m’a ravie et amenée dans son aire, que je ne pourrai plus jamais quitter !...

– Quelle enfant ! répéta Tafet. Si tu voyais quelle baignoire de cuivre t’a envoyée ce matin le prince ! Et quels cruchons merveilleux !

Après le coucher du soleil, à l’abri de l’obscurité, Sarah reprenait courage et passait de longues heures sur la terrasse à regarder le fleuve. Lorsqu’enfin apparaissait au loin une barque illuminée de torches, qui laissaient sur l’eau des traînées de sang, Sarah sentait son cœur vaciller. C’était Ramsès qui venait

à elle, et elle eût été incapable de dire ce qu'elle éprouvait. Était-ce la joie d'attendre cet homme si beau qui, quelques jours plus tôt, l'avait séduite d'un seul regard ? Était-ce la crainte de revoir son maître et seigneur ?

Un jour, son père vint la voir. C'était sa première visite. Sarah avait couru vers lui en pleurant, l'avait embrassé, lui avait lavé les pieds, l'avait parfumé. Gédéon était un homme grand et maigre, aux traits durs.

– Tu es enfin là, s'était écriée Sarah, et elle s'était remise à lui couvrir les mains de baisers.

– Je m'étonne moi-même d'être ici, répondit tristement Gédéon. Je suis entré comme un voleur et tout le long du chemin il m'a semblé que les Égyptiens me montraient du doigt et que les Juifs crachaient sur mon passage.

– Mais, père, tu m'as toi-même donnée au prince ! murmura Sarah.

– Que pouvais-je faire d'autre ? D'ailleurs, je me trompe en croyant que maintenant on me méprise. Les Égyptiens que je connais me saluent très bas ; notre maître Sesofris parle d'agrandir ma maison ; le seigneur Chairès m'a offert un baril de vieux vin, et notre nomarque lui-même m'a fait demander si tu étais en bonne santé et si je ne voulais pas devenir son régisseur.

– Et les Juifs ? demanda Sarah.

– Les Juifs ? Ils savent que je n'ai pas cédé de bon gré, et d'ailleurs chacun d'entre eux voudrait qu'on lui fît une telle violence... Dieu seul est juge ! Dis-moi plutôt comment tu vas ? acheva-t-il.

– Elle ne pourrait être mieux sur le sein d'Abraham ! dit Tafet. Toute la journée, on nous apporte du vin, des fruits, de la viande, tout ce que nous pouvons désirer. Et quelle baignoire

nous avons ! Toute en cuivre !

– Il y a trois jours, l'interrompit Sarah, le Phénicien est venu me voir. Il a insisté pour que je le reçoive...

– Il m'a donné une bague en or ! intervint Tafet.

– Il m'a dit, continuait Sarah, qu'il était le gérant de mon maître, et m'a offert deux bracelets, un collier de perles, et un coffret de parfums.

– Pour quelle raison t'a-t-il offert tout cela ? demanda son père.

– Pour rien. Il a simplement demandé que je rappelle à mon maître que Dagon est son plus fidèle serviteur.

– Tu amasseras bien vite un coffre de bracelets et de colliers, répondit Gédéon en souriant. Ah ! Fais vite fortune et rentre chez nous ! ajouta-t-il après un instant.

– Et que dirait mon maître ? demanda tristement Sarah.

Gédéon secoua la tête.

– Avant un an, dit-il, ton maître t'aura abandonnée. Si tu étais Égyptienne, il te prendrait dans sa maison. Mais une Juive...

– Tu crois vraiment qu'il m'abandonnera ? demanda Sarah avec un soupir.

– Laissons l'avenir en paix. Je suis venu passer le sabbat chez toi.

– J'ai de bons poissons, de la viande et des galettes, intervint Tafet. J'ai également acheté à Memphis un chandelier à sept branches et des bougies de cire. Le souper sera meilleur que chez Chairès lui-même.

Gédéon sortit avec sa fille sur la terrasse. Lorsqu'ils furent

seuls il dit :

– Tafet m'a dit que tu restais constamment à la maison. Pourquoi cela ? Tu devrais au moins sortir dans le jardin !

– J'ai peur ! murmura Sarah.

– Que crains-tu dans ton jardin ? Tu es la maîtresse, ici...

– Un matin, je suis sortie dans le jardin. Des hommes me virent et je les entendis se dire entre eux : « Regardez, c'est la Juive de l'héritier du trône. C'est à cause d'elle que les crues sont en retard ! »

– Ces hommes sont stupides, interrompit Gédéon. Ce n'est pas la première fois que les crues du Nil sont en retard d'une semaine. En tout cas, en attendant, sors le soir.

Sarah secoua la tête.

– Je ne veux pas s'écria-t-elle. Une autre fois, j'étais sortie le soir et je me promenais entre les oliviers. Je vis approcher soudain deux femmes... J'ai voulu fuir... Alors l'une d'elles me prit par la main et me dit : « Ne fuis pas, nous voulons te voir de près ! » Et l'autre se mit en face de moi et me regarda dans les yeux... J'ai cru, père, mourir sous ce regard tant il était terrible.

– Qui cela pouvait-il être, demanda Gédéon.

– L'une des deux femmes avait l'air d'une prêtresse.

– Et elle ne l'a rien dit ?

– Non. Seulement je l'ai entendue dire à l'autre, comme elles s'éloignaient : « Elle est vraiment belle... »

Gédéon réfléchit un instant.

– C'étaient peut-être deux grandes dames de la Cour, dit-il.

Le soleil se couchait et les deux rives du Nil se couvraient

d'une foule dense qui attendait impatiemment l'annonce de la crue.

Depuis deux jours déjà, le vent soufflait de la mer et le fleuve avait pris sa teinte verdâtre ; déjà le soleil avait dépassé l'étoile Sotis, mais, dans le puits sacré de Memphis, l'eau n'avait pas même monté d'un doigt. Les gens étaient inquiets, d'autant plus qu'en Haute Égypte les crues étaient normales, disait-on, et même s'annonçaient excellentes.

– On dirait que quelque chose les arrête près de Memphis, murmuraient les paysans.

Lorsque les étoiles apparurent dans le ciel, Tafet dressa la table, y plaça le chandelier à sept branches, alluma les bougies et annonça que le souper de sabbat était prêt.

Gédéon se couvrit la tête et, levant les bras au ciel, il pria :

– Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, Toi qui fis sortir notre peuple d'Égypte, Toi qui donnas aux esclaves une patrie, préserve-nous de la crainte dans laquelle nous sommes plongés sur cette terre étrangère et ramène-nous sur les rives du Jourdain...

À ce moment, une voix se fit entendre au-dehors :

– Sa Grandeur Tutmosis, serviteur de Sa Sainteté l'héritier du trône...

– Qu'il vive éternellement ! retentirent des voix dans le jardin.

– Sa Grandeur, continua la voix, envoie ses hommages à la plus belle des roses du Liban !

La voix se tut, et des sons de harpe et de flûte retentirent.

– De la musique ! cria Tafet en battant des mains. Nous souperons en musique !

Sarah et son père, d'abord effrayés, se mirent à rire et prirent place à la table.

– Qu'ils jouent ! dit Gédéon. Leur musique ne nous enlèvera pas l'appétit !

La flûte et la harpe jouèrent un couplet, puis une voix de ténor chanta :

– Tu es la plus belle de toutes les femmes qui se mirent dans les eaux du Nil. Tes cheveux sont plus noirs que les plumes du corbeau, tes yeux plus doux que ceux de la biche. Tu as la taille du palmier et la grâce du lotus. Tes seins sont comme les grappes de vigne dont le vin enivre les rois…

La flûte et la harpe résonnèrent à nouveau, puis le chant reprit :

– Viens te reposer dans le jardin. Les serviteurs t'apporteront des boissons. Viens, célébrons cette nuit et l'aurore qui va suivre… Ton amant reposera sur ta poitrine, à l'ombre du figuier, et toi tu l'abreuveras et tu accéderas à tous ses désirs…

Chapitre X

Soudain, le chant se tut, couvert par un bruit de voix.

– Païens, ennemis de l'Égypte, criait quelqu'un, vous chantez pendant que nous sommes dans l'inquiétude, et vous célébrez une Juive qui retarde la crue du Nil par ses magies...

– Gare à vous, répondit une autre voix. Vous êtes ici sur les terres de l'héritier du trône !

– Nous ne repartirons pas avant d'avoir vu la Juive et lui avoir fait part de nos griefs...

– Fuyons ! cria Tafet.

– Où veux-tu fuir ? demanda Gédéon.

– Jamais ! s'écria Sarah, que la colère gagnait. J'appartiens au prince héritier, et ces gens lui doivent le respect !

Avant que son père et sa servante n'aient pu la retenir, elle courut tout de blanc vêtue sur la terrasse en criant à la foule :

– Me voici ! Que me voulez-vous ?

Le tumulte se calma un instant, puis des voix menaçantes retentirent :

– Sois maudite, étrangère dont les péchés retiennent les eaux du Nil !

Des pierres sifflèrent dans l'air. L'une d'elles vint frapper Sarah au front.

– Père, au secours ! s'écria-t-elle en portant la main à la tête.

Gédéon la prit dans ses bras et la ramena à l'intérieur de la maison. Pendant ce temps, des hommes franchissaient le mur de la propriété et pénétraient dans le jardin. Tafet se mit à hurler, et l'esclave noir, saisissant une hache, se plaça en travers de la porte d'entrée ; il avertit les assaillants qu'il fracasserait le crâne au premier qui essayerait d'entrer.

– Envoyez donc quelques pierres à ce chien nubien ! cria quelqu'un.

Mais à ce moment on vit émerger du fond du jardin un homme au crâne rasé, les épaules couvertes d'une peau de panthère. La foule se tut.

– Un prêtre... Un saint homme... murmura-t-on.

– Égyptiens ! dit le prêtre d'une voix calme, comment osez-vous porter la main sur les biens de l'héritier du trône ?

– Une Juive impure habite ici. Elle empêche le Nil de monter... La misère nous attend !

– Hommes stupides ou de mauvaise foi ! continua le prêtre. Comment pouvez-vous croire qu'une femme influence la volonté des dieux ? Chaque année, le Nil est en crue. En a-t-il jamais été autrement, malgré la présence dans le pays de nombreux étrangers, souvent des prisonniers forcés à un lourd travail, et qui nous maudissent ? Ceux-là voudraient attirer sur nous tous les malheurs possibles ; ils voudraient que le soleil ne se lève plus ou que le Nil arrête ses crues... Et qu'advient-il de leurs prières ? Ou bien leurs dieux ne les entendent pas, ou bien ces dieux sont moins puissants que les nôtres. Comment voudriez-vous alors qu'une femme, qui se sent heureuse chez nous, puisse attirer des malheurs que nos plus grands ennemis sont impuissants à provoquer ?

– Il a raison, le saint homme, il a raison ! cria-t-on dans la foule.

– Et pourtant, le Juif Messu a fait naître la peste en Égypte, riposta une voix.

– Qu'il vienne ici, celui qui a parlé ! cria le prêtre. Qu'il vienne ici s'il n'est pas un ennemi de l'Égypte !

La foule s'agita, mais personne n'en sortit.

– Il y a parmi vous, continua le prêtre, des hommes mauvais tels des hyènes dans une bergerie. Ils se moquent de votre misère mais vous poussent à détruire la maison du prince héritier et à vous insurger contre le pharaon. Mais si vous les écoutiez et si votre sang coulait, ils se terreraient prudemment tout comme maintenant ils se cachent !

– C'est un saint homme, obéissons-lui, cria la foule.

Certains se prosternèrent devant le prêtre.

– Écoutez-moi, Égyptiens ! dit celui-ci. Pour vous récompenser de votre foi dans les paroles d'un prêtre et de votre obéissance au pharaon, une grâce vous a été accordée. Rentrez chez vous en paix et, peut-être, avant que vous ne soyez arrivés au bas de cette colline, le Nil aura commencé à monter...

– Puisses-tu dire vrai !

– Allez ! Plus grande sera votre foi et plus tôt vous aurez votre récompense.

– Allons vite ! Sois béni, saint père !

La foule commença à se disperser. Soudain, quelqu'un cria :

– Un miracle ! Un miracle !

– On a allumé des lumières sur la tour de Memphis ! Le Nil monte ! Regardez, des lumières s'allument partout ! Le saint père était un vrai prophète !

On chercha le prêtre mais il avait disparu dans l'obscurité.

La foule, furieuse quelques instants plus tôt, à présent reconnaissante, eut vite oublié et sa colère et l'étrange prêtre. Une joie immense s'empara d'elle ; elle se mit à courir vers les rives du fleuve. Des feux de bois s'allumèrent bientôt un peu partout au bord de l'eau, et un grand chant s'éleva :

– Sois béni, fleuve sacré ; tu donnes la vie à l'Égypte, tu arroses les prairies, tu abreuves la terre... Tu es le maître des poissons, des récoltes et des blés... Tu donnes le pain à des millions de malheureux...

Pendant ce temps, la barque brillamment illuminée de l'héritier du trône abordait au milieu des cris et des chants. Ces mêmes hommes qui, une heure plus tôt, voulaient piller la demeure du prince, se jetaient maintenant à terre devant lui, sautaient dans l'eau pour embrasser les rames de son embarcation.

Ramsès descendit, joyeux, accompagné de Tutmosis. Il entra dans la maison de Sarah. Lorsque Gédéon le vit, il dit à Tafet :

– Je ne tiens pas à rencontrer le maître de ma fille...

Il sauta le mur du jardin et disparut dans la nuit.

Tutmosis disait, tout en pénétrant dans la maison :

– Bonsoir, belle Sarah ! Je pense que tu nous recevras bien, précédés que nous sommes par les musiciens que je t'ai envoyés !...

Sarah parut sur le seuil, un bandeau sur le front. L'esclave noir et Tafet la soutenaient.

– Qu’as-tu ! demanda le prince, étonné.

– Il s’est passé ici des drames terribles ! s’écria Tafet. Des païens, ont attaqué ta maison, et l’un d’eux a blessé Sarah d’un coup de pierre...

– Quels païens ?

– Des Égyptiens ! dit la servante.

Le prince la regarda avec mépris. Puis, soudain, la colère l’envahit.

– Qui a frappé Sarah ? Qui a lancé la pierre ? demanda-t-il au Noir, en le saisissant par l’épaule.

– Ceux qui sont là-bas, au bord du fleuve, répondit l’esclave.

– Hé ! Les gardiens ! s’écria le prince. Armez tous les hommes et en avant contre cette racaille !

Le Noir reprit sa hache, les domestiques se rassemblèrent, les soldats de la suite du prince rajustèrent leurs glaives.

– Que veux-tu faire ? murmura Sarah, entourant de ses bras le cou du prince.

– Je veux te venger, dit-il. Celui qui te frappe me frappe !

Tutmosis pâlit et secoua la tête.

– Comment vas-tu reconnaître dans la nuit et dans la foule ceux qui ont commis ce méfait ? demanda-t-il.

– Peu importe ! La foule l’a commis, la foule paiera !

– Ce ne sont pas là des paroles de juge, dit Tutmosis. Or, tu dois être le juge suprême...

Le prince devint songeur. Son compagnon poursuivit :

– Réfléchis à ce que dira demain le pharaon !... Et quelle satisfaction pour tous tes ennemis d'apprendre que l'héritier du trône attaque son propre peuple, la nuit, à quelques pas du palais du pharaon ?

– Ah ! Si mon père m'avait donné, ne fût-ce que la moitié de son armée, j'aurais fait taire définitivement tous mes ennemis ! s'écria le prince, en frappant rageusement du pied.

– De plus, continua Tutmosis, rappelle-toi ce paysan... Tu pleurais la mort d'un innocent, et tu veux toi-même tuer des innocents !

– Assez ! interrompit le prince. Ne t'expose pas à ma colère ! Entrons.

Tutmosis se tut. Le prince prit Sarah par le bras et monta avec elle à l'étage. Il la fit asseoir près de la table, sur laquelle le repas était resté inachevé et, approchant un chandelier, il arracha le bandeau quelle portait au front.

– Mais, dit-il, ce n'est même pas une blessure, mais une simple contusion.

Il regarda Sarah avec attention.

– Je n'aurais jamais cru que tu puisses avoir un bleu... Cela change tellement le visage...

– Je ne te plais donc plus ? demanda Sarah tout bas, en levant sur lui des yeux pleins de crainte.

– Mais si ! D'ailleurs, la trace disparaîtra vite.

Puis il appela Tafet et l'esclave noir et se fit raconter en détail les événements de la soirée.

– C'est lui qui nous a défendus, dit Sarah en désignant le Noir : il s'est mis devant la porte, une hache à la main...

– Tu as fait cela ? demanda le prince à l'esclave.

– Je ne pouvais pas permettre que des étrangers pénètrent dans ta maison !

Le prince lui caressa la tête.

– Tu t'es conduit comme un homme courageux, dit-il. Je te donne la liberté. Demain, tu recevras une récompense et tu pourras retourner chez les tiens.

Le Noir vacilla, ses yeux brillèrent. Soudain, il se jeta à genoux et s'écria :

– Ne me chasse pas, seigneur !

– Soit, dit le prince. Reste chez moi, mais comme soldat libre. J'ai besoin d'hommes comme toi, ajouta-t-il en regardant Tutmosis. D'hommes qui parlent peu mais qui savent se battre...

Puis il lui demanda encore des détails sur l'incident, et lorsque le Noir lui eut parlé de l'intervention du prêtre et du miracle, le prince s'écria :

– Je suis le plus malheureux homme d'Égypte ! Bientôt je trouverai des prêtres jusque dans mon lit !... Mais d'où venait-il ? Qui était-il ?

Le Noir n'en savait évidemment rien. Il raconta seulement combien le prêtre avait été bienveillant à l'égard du prince et de Sarah, et que les hommes qui avaient attaqué la maison étaient des Égyptiens.

– C'est étrange, dit le prince en se jetant sur le lit. Mon esclave noir se révèle un bon soldat, un prêtre défend une Juive parce qu'elle m'appartient... Qui est ce prêtre étrange ? Puis voilà des Égyptiens, toujours à genoux devant le pharaon, qui attaquent la maison de son fils, à l'investigation d'inconnus... Décidément, il faut que je tire tout cela au clair !

Chapitre XI

C'était le mois de juillet. Le Nil était passé du vert au blanc, puis au rouge, et il montait toujours. Les basses terres étaient submergées, sur les hautes terres on effectuait en hâte la récolte du lin et de la vigne, car un terrain accessible encore le matin pouvait se trouver sous l'eau le soir.

Quoique la crue ne fût pas encore à son niveau le plus élevé, toutes les rives étaient déjà inondées. Les fermes, sur les collines, devenaient des îlots, et l'on circulait en barque entre les maisons. Le Nil se couvrait d'embarcations de toute sorte ; les unes servaient à la pêche, d'autres à la promenade, dans d'autres encore on transportait du bétail ou des récoltes. Parfois on voyait passer un énorme radeau descendant de Haute-Égypte, chargé de blocs de pierre extraits dans les carrières voisines du fleuve. L'air retentissait du grondement de l'eau montante, des cris effrayés des oiseaux et des chants joyeux des hommes. Le Nil monte, il y aura beaucoup de pain !

Une enquête avait été ouverte au sujet de l'attaque commise contre la maison de l'héritier du trône. Chaque matin, une barque chargée de fonctionnaires et de soldats accostait près de l'une ou de l'autre ferme. On arrachait les paysans à leur travail, on les questionnait, on les battait. Et, le soir, deux barques rentraient à Memphis : l'une chargée de fonctionnaires et l'autre de prisonniers.

On avait ainsi arrêté plusieurs centaines de suspects dont la moitié ignoraient tout de l'affaire mais risquaient de passer quelques années aux carrières. On ne réussit pas cependant à savoir quoi que ce fût ni quant aux meneurs de l'incident, ni quant au prêtre qui avait sauvé la situation.

Ramsès ne savait que penser. Il était partagé entre son

caractère violent et son sens naturel de la justice. Voyant que l'enquête ne donnait pas de résultats, il se rendit un jour lui-même à Memphis et demanda à visiter la prison.

Celle-ci, située sur une hauteur, se composait de plusieurs bâtiments de brique, de pierre et de bois, et était entourée d'un mur. Les bâtiments servaient pour la plupart de logement aux gardiens ; les détenus, eux, étaient entassés dans des caves creusées dans le rocher.

Lorsque le prince franchit la porte d'entrée, il vit un groupe de femmes qui lavaient un prisonnier et lui donnaient à manger. L'homme était nu, d'une maigreur squelettique. Il était assis par terre, les bras et les jambes emprisonnés dans les ouvertures d'une planche carrée.

– Il y a longtemps que cet homme souffre ainsi ? demanda le prince.

– Depuis deux mois, répondit le gardien.

– Et il doit encore rester longtemps ainsi ?

– Encore un mois.

– Qu'a-t-il fait ?

– Il a injurié un collecteur d'impôts.

Le prince se détourna. Il aperçut alors un groupe de femmes et d'enfants, debout dans la cour. Un vieil homme se trouvait aussi parmi eux.

– Ce sont également des détenus ? demanda Ramsès.

– Non, seigneur. C'est une famille qui attend qu'on lui remette le corps d'un condamné qu'on va étrangler... On le conduit justement dans la chambre des exécutions, ajouta le gardien.

Puis, se tournant vers le petit groupe :

– Encore un peu de patience, mes amis, et on vous remettra le corps.

– Merci, bon seigneur, répondit le vieil homme, sans doute le père du condamné. C'est que nous avons quitté la maison depuis hier soir. Le lin est encore dans les champs et le fleuve monte...

Le prince était devenu très pâle. Il se tourna vers le gardien.

– Sais-tu, lui dit-il, que je dispose du droit de grâce ?

– Oui, erpatrès, répondit le geôlier, puis il ajouta : suivant la loi, en raison de ta visite à cette prison, les condamnés dont la conduite est bonne ont droit à une réduction de leur peine.

– Et celui qu'on va étrangler dans un instant, peut-il bénéficier de mon droit de grâce ?

Le gardien s'inclina en silence.

Ils commencèrent la visite de la prison. Les détenus s'entassaient dans des cages de bois ; des hurlements parvenaient d'un des bâtiments de brique : on rouait de coups des suspects pour obtenir des aveux.

– Je voudrais voir ceux qui sont accusés d'avoir attaqué ma maison, dit le prince d'une voix étranglée.

– Il y en a plus de trois cents, dit le gardien.

– Choisis les plus coupables et interroge-les en ma présence. Mais je ne veux pas qu'ils sachent qui je suis.

On fit entrer le prince dans une chambre où un fonctionnaire procédait aux interrogatoires. Le prince s'assit derrière une colonne. Les accusés furent introduits un à un. Ils étaient maigres ; leurs cheveux avaient poussé et ils avaient tous le même regard résigné.

– Dutmosis, commença le fonctionnaire, raconte ce que tu sais de l'attaque de la maison de Sa Sainteté l'erpatrès ?

– Je dirai toute la vérité. C'était le soir où on attendait la crue du Nil. Ma femme m'a dit : « Viens, allons sur la colline ; ainsi nous verrons plus tôt le signal de la tour de Memphis. » Nous sommes donc allés sur la colline. Là, un soldat s'est approché de ma femme et lui a dit : « Suis-moi dans ce jardin ; tu auras du raisin et peut-être quelque chose d'autre encore... » Ma femme a suivi le soldat, malgré ma colère ; je les observais par-dessus le mur. Mais je n'ai pu voir, dans l'obscurité, s'ils lançaient des pierres contre la maison du prince ou non...

– Pourquoi as-tu laissé ta femme suivre un soldat ?

– Que pouvais-je faire ? Je ne suis qu'un paysan, et lui était un guerrier du pharaon.

– As-tu vu le prêtre qui a parlé à la foule ?

– Ce n'était pas un prêtre, dit le paysan avec conviction. C'était sans doute le dieu Num lui-même : il est sorti d'un figuier et avait une tête de bouc.

– Tu as vu qu'il avait une tête de bouc ?

– Je ne me souviens plus si je l'ai vu ou si on me l'a dit... J'étais trop préoccupé par ma femme.

– As-tu lancé des pierres dans le jardin ?

– Pourquoi l'aurais-je fait ? Si j'avais atteint ma femme, je n'aurais plus eu de paix toute la semaine ; et si j'avais touché le soldat, il m'aurait cassé les os... Je suis un paysan et lui un guerrier !

Le prince observait de derrière sa colonne. Le paysan Dutmosis sortit ; on en fit entrer un autre nommé Anuppe. C'était un homme de petite taille ; il avait le dos marqué de coups de fouet.

– Dis-moi, Anuppe, commença à nouveau le fonctionnaire, que sais-tu de l'agression contre la maison de l'héritier du trône ?

– Tu sais bien, seigneur, que je n'y étais pour rien. Un voisin est venu chez moi et m'a dit : « Viens sur la colline, Anuppe, car le Nil monte. » Nous sommes allés voir ; nous avons entendu de la musique dans le jardin, puis des gens ont commencé à lancer des pierres.

– Qui jetait des pierres ?

– Je n'ai pas pu les observer, mais ils n'avaient pas l'air d'être des paysans.

– Et le prêtre, l'as-tu vu ?

– Ce n'était pas un prêtre, mais un esprit qui garde la maison du prince...

– Pourquoi cela ?

– Parce qu'il était tantôt grand, tantôt petit... Il changeait de taille... Puis, quand il a dit : « Le Nil va monter », le Nil a monté.

– As-tu lancé des pierres, Anuppe ?

– Comment aurais-je osé ? C'est un sacrilège !

Le prince fit arrêter l'interrogatoire. Lorsque le prisonnier fut sorti, il s'adressa au fonctionnaire :

– Ces hommes-là sont parmi les plus suspects ?

– Oui, seigneur !

– Dans ce cas, il faut les libérer tous dès aujourd'hui. On ne peut tenir des gens en prison parce qu'ils ont voulu voir monter le Nil !

– Tu es la sagesse même, erpatrès ! dit le fonctionnaire. Mais on m'a dit de trouver des coupables : j'ai pris ceux que j'ai trouvés. Cependant, il n'est pas en mon pouvoir de les relâcher.

– Pourquoi ?

– Vois, seigneur, cette caisse. Elle est pleine de papyrus relatant l'affaire. Un juge de Memphis reçoit tous les jours des rapports et les retransmet au pharaon. Que deviendra tout le travail des scribes si on libère les détenus ?

– Mais ils sont innocents ! s'écria le prince.

– Il y a eu agression, il y a donc délit. Et là où il y a délit, il y a des coupables. Or, celui qui s'est trouvé entre les mains de la justice ne peut repartir ainsi. Lorsqu'on boit à l'auberge, on paie ; lorsqu'on sème, on récolte. Comment voudrais-tu que, comparaissant devant un juge, un homme reparte sans châtiment ?

– Certes, dit le prince. Mais, dis-moi, le pharaon pourrait-il, lui, faire libérer ces hommes ?

Le fonctionnaire se croisa les bras et s'inclina.

– Il est l'égal des dieux et il peut tout. Il peut même libérer des coupables et détruire les documents de justice, ce qui serait un sacrilège pour le commun des mortels.

Le prince prit congé du fonctionnaire et ordonna de mieux nourrir, à ses frais, les détenus. Puis, mécontent et irrité, il monta dans sa barque et se rendit au palais du pharaon pour demander à son père de passer l'éponge sur cette malheureuse affaire.

Mais, ce jour-là, le pharaon était fort occupé et ne put le recevoir. Le prince se rendit alors auprès du grand scribe, qui était à la Cour l'homme le plus important après le ministre de la guerre.

Ce vieux dignitaire, prêtre à Memphis, reçut le prince poliment mais avec froideur et, après l'avoir écouté, répondit !

– Je m'étonne que Votre Sainteté veuille importuner notre maître pour de pareilles broutilles...

– Mais ces hommes sont innocents !

– Nous n'en savons rien, seigneur, car de la culpabilité ou de l'innocence décident la loi et les tribunaux. Une chose est certaine : nous ne pouvons admettre que l'on viole la propriété d'autrui et surtout celle de l'héritier du trône.

– Tu as raison, certes, mais où sont les coupables ? demanda le prince.

– S'il n'y a pas de coupables, il faut au moins des condamnés. Ce n'est pas le sentiment de culpabilité qui empêche la récidive ou qui effraie, mais le châtiment.

– Je vois, interrompit le prince, que tu n'appuieras pas ma requête auprès du pharaon !

– Tu ne te trompes pas erpatrès, répondit le dignitaire. Jamais je ne donnerai à mon maître un conseil qui puisse affaiblir son autorité...

Le prince rentra chez lui douloureusement étonné. Il voyait des centaines d'hommes souffrir injustement et il était impuissant à les sauver. « Je suis trop faible face aux forces auxquelles je me heurte », songeait-il. Il sentait qu'une puissance bien supérieure à sa volonté se dressait devant lui : la raison d'État, devant laquelle cédait le pharaon lui-même et à laquelle devait se plier l'héritier du trône.

La nuit était tombée. Le prince ordonna qu'on ne fît entrer personne, et il s'assit sur la terrasse, songeur.

« C'est incroyable », pensait-il. « Là-bas, les régiments invincibles de Nitager se sont écartés devant moi ; ici, un

fonctionnaire et un scribe me tiennent tête. Ils ne sont pourtant que les serviteurs de mon père, qui pourrait les envoyer travailler dans les carrières. Pourquoi ne pourrait-il pas gracier des innocents ? Parce que la raison d'État ne le veut pas ! Mais qu'est-ce que l'État ? Ce n'est pas un être qui mange et qui dort, on ne voit pas ses armes, pourquoi le craint-on tant ? »

Il regarda le jardin et vit, au haut de la colline, les pylônes sur lesquels brûlaient les torches de la garde. Il songea que la garde ne dort jamais et que les pylônes existent quoiqu'ils ne mangent pas... Pylônes éternels, puissants à l'image de leur constructeur, Ramsès le Grand. Le prince les regarda, pensa au pouvoir qu'ils symbolisaient et que vingt dynasties avaient contribué à raffermir. Pour la première fois, une notion vague, mais imposante de l'État se glissa dans son esprit. L'État, se dit-il, est plus sacré qu'un temple, plus grand que la pyramide de Chéops, plus ancien que le sphinx, plus ferme que le granit. C'est un édifice immense où les hommes sont des fourmis et le pharaon un architecte ; à peine a-t-il le temps d'ajouter un moellon que déjà il passe. Les murs, eux, demeurent, et montent, toujours plus hauts, vers le ciel. Jamais Ramsès, fils de roi, ne s'était senti aussi insignifiant que cette nuit-là, où son regard errait par-dessus le Nil, s'arrêtant tantôt sur les pylônes du palais du pharaon, tantôt sur les silhouettes puissantes des temples de Memphis.

Soudain, une voix retentit entre les arbres du parc.

– Je connais tes soucis et je te bénis. Le tribunal n'acquittera pas les paysans innocents. Mais l'enquête peut être suspendue et ils pourront rentrer chez eux si le régisseur de ton domaine retire sa plainte.

– C'est donc mon régisseur qui a déposé plainte ? demanda le prince, étonné.

– Oui, il l'a déposée en ton nom. Mais si l'affaire ne passe pas devant le tribunal, il n'y aura pas de condamnation, donc

pas d'injustice.

Les buissons bougèrent.

– Arrête ! Qui es-tu ? cria Ramsès.

Il n'y eut pas de réponse, mais il sembla au prince avoir aperçu à la lumière des torches un crâne rasé et une peau de panthère.

– Un prêtre ? murmura-t-il. Pourquoi se cache-t-il ?

Mais il pensa aussitôt que ce prêtre risquait gros en donnant des conseils qui visaient à détourner le cours de la justice.

Chapitre XII

Ramsès dormit mal cette nuit-là. Il fit des rêves inquiétants : il se trouvait dans un labyrinthe aux murs terrifiants, et ce labyrinthe symbolisait l'État. Un prêtre lui indiquait le chemin à suivre pour trouver la sortie de ce dédale... Ramsès se réveilla couvert de sueur et se mit à réfléchir. Sa mère n'avait-elle pas raison en lui donnant ses conseils ? La sévérité de son père n'était-elle pas justifiée ? Herhor lui-même n'avait-il pas agi sagement en se montrant hostile au prince ?

Nul ne sait ce qui serait arrivé si, cette nuit-là, Ramsès avait mûri les pensées qui le tourmentaient. Peut-être serait-il devenu un grand pharaon, au règne long et prospère ? Peut-être son nom serait-il resté gravé pour l'éternité sur les murs des temples ? Peut-être enfin le sort de la dynastie se serait-il trouvé changé ?

Mais la lumière du jour chassa ces réflexions salutaires.

La visite du prince à la prison n'était pas restée sans suite. Le fonctionnaire chargé des interrogatoires avait fait parvenir un rapport au juge, qui reprit l'affaire en mains, fit libérer une partie des accusés et mit en jugement les autres.

Comme le plaignant ne se présenta pas devant le tribunal, l'accusation fut abandonnée et tous les détenus relâchés. Le coffre contenant les documents du procès disparut lui aussi mystérieusement.

Lorsque Ramsès apprit cela, il alla trouver le grand scribe et lui dit, en souriant :

– Eh bien, mon seigneur, je vois que les innocents ont été libérés, les documents détruits. Et l'autorité royale ne s'en

trouve pas diminuée ?

– Mon prince, répondit sèchement le grand scribe, je m'étonne que d'une main tu déposes plainte et que de l'autre tu la retires. Tu as été insulté par la populace : nous nous devions de sévir. Mais puisque tu as pardonné, l'État n'a plus rien à dire.

– Mais l'État, c'est nous ! dit le prince.

– L'État, c'est le pharaon et ses fidèles serviteurs, corrigea le scribe avec froideur.

Le prince retira de cette conversation des impressions contradictoires. L'État n'était donc pas un bloc éternel et incorruptible, mais plutôt un tas de sable dont le pharaon pouvait modifier la forme à son gré... Il n'était donc pas le même pour tous : il y avait des portes étroites pour les humbles et d'autres, larges, et même très larges, pour les puissants.

« S'il en est ainsi, pensait le prince, je mettrai de l'ordre là-dedans, et je ferai ce qu'il me plaira de faire ! »

Ramsès songea au prêtre inconnu, qui lui avait rendu service et à la voix mystérieuse qui lui avait donné de si bons conseils. Il devait s'agir d'un seul et même personnage, sachant parler aux foules et connaissant la loi...

« J'ai besoin de cet homme ; il me sera infiniment précieux ! » se dit le prince.

Et il se mit à visiter en barque les propriétés voisines de la sienne. Il s'habillait pour la circonstance d'une tunique et d'une grande perruque et tenait à la main un bâton aux encoches régulières. On le prenait ainsi pour un ingénieur mesurant la crue du Nil.

Les paysans lui fournissaient volontiers tous les renseignements qu'il désirait au sujet de leur travail ; ils se plaignaient du manque d'un instrument quelque peu perfectionné qui pût servir à puiser l'eau. Ils parlaient aussi de

l'agression commise contre la maison du prince ; ils ignoraient quels en étaient les auteurs. Ils ne savaient pas non plus qui était le prêtre mystérieux qui était si providentiellement intervenu. Ils pensaient généralement qu'il s'agissait du dieu Num veillant sur le prince. Celui-ci finit par se demander si vraiment il ne s'agissait pas de quelque esprit... Il y a toujours eu, en Égypte, plus d'esprits, bons ou mauvais, que de jours de pluie...

L'eau du Nil, cependant, avait viré du rouge au brun et elle atteignit en août un niveau très élevé. On avait ouvert les vannes et l'eau avait rempli les canaux d'irrigation et formé de grands lacs artificiels. On ne circulait plus qu'en barque ; il y en avait des multitudes, peintes de couleurs diverses et à l'automne elles semblaient autant de feuilles mortes portées par l'eau. La récolte des olives et des fruits de tamarinier avait commencé.

Un jour, alors que sa barque glissait le long d'un grand domaine, le prince entendit des cris de femme.

« Quelqu'un est mort, sans doute », pensa-t-il.

Plus loin, il vit des embarcations remplies de blé et de bétail qui s'éloignaient de la rive ; sur celle-ci, des hommes lançaient des imprécations contre les occupants des barques.

« Une querelle entre voisins », se dit le prince, et il continua son chemin.

Plus loin encore, il vit une embarcation chargée d'enfants et des femmes qui se lamentaient en la voyant s'éloigner.

« On emmène des enfants à l'école », pensa Ramsès.

Mais tout cela commençait à l'intriguer. Il entendit de nouveau des cris sur la rive et il vit un homme, étendu sur le sol, à qui un Noir donnait des coups de bâton.

– Que se passe-t-il ? demanda Ramsès au batelier qui l'accompagnait.

– On bat un paysan, tu le vois bien, répondit celui-ci en riant. Regarde, on lui fait prendre un bain, maintenant ! continua-t-il.

Ramsès regarda attentivement. Il vit que des hommes avaient empoigné le malheureux et le plongeaient dans l'eau en cadence. Un personnage, vêtu d'une tunique, coiffé d'une perruque, et tenant à la main une canne, regardait paisiblement le spectacle. À côté de lui, une femme hurlait de désespoir.

Le prince fit accoster sa barque. On venait justement de retirer le paysan de l'eau et on s'apprêtait à l'y replonger.

– Arrêtez ! cria le prince, en sautant sur la berge.

– Faites ce que je vous ai ordonné ! dit le personnage à la perruque. Qui es-tu, toi ? s'adressa-t-il à Ramsès.

Au même moment, celui-ci lui assena un violent coup de bâton sur le visage. L'homme tomba.

– Je vois, dit-il d'une voix tremblante, en essayant de se relever, je vois que j'ai affaire à un grand personnage !...

– Pourquoi fais-tu battre ce malheureux ? demanda Ramsès.

– Tu parles comme un étranger, mon seigneur ! Sache donc que je suis le collecteur d'impôts de Dagon, banquier à Memphis. Si ce nom seul ne te fait pas trembler, apprends encore que Dagon est le gérant et l'ami de l'héritier du trône, sur les terres de qui tu te trouves !

– Ah ! dit le prince, interloqué. Mais je répète ma question : pourquoi battez-vous ainsi cet homme ?

– Parce qu'il ne veut pas payer les impôts, et le trésor du prince héritier a besoin d'argent.

Les aides du collecteur d'impôts se tenaient silencieux et

immobiles. Le paysan, délivré, crachait bruyamment l'eau qu'il avait avalée. Sa femme se jeta aux pieds de Ramsès.

– Qui que tu sois, gémit-elle, écoute le récit de nos malheurs ! Nous sommes des paysans du prince héritier. Nous avons payé tous les impôts, et voilà que cet homme – elle désigna l'agent de Dagon – vient et exige encore sept mesures de grain…

Elle se mit à pleurer.

– Cette femme va attirer le malheur sur nous ! bougonna le paysan. Elle n'a pas à s'occuper de ces affaires !

Le fonctionnaire s'était approché du batelier et lui demanda :

– Qui est ce jeune gaillard ?

– Tais-toi, malheureux ! Tu ne vois pas que c'est un grand seigneur ? Il paie bien et frappe fort…

– C'est ce que j'ai pensé dès le début.

La femme continuait :

– Ce matin, il est revenu et il m'a dit : « Si tu n'as pas de grain, donne-nous tes deux fils. Dagon te paiera encore une drachme par an pour chacun d'eux… »

– Tais-toi, malheureuse ! Tes bavardages nous perdront ! Ne l'écoute pas ! intervint le paysan.

– Mais si, écoute-moi, bon seigneur poursuivait la femme. Aide-moi ! Je ne veux pas donner mes enfants !

Le fonctionnaire s'approcha.

– J'ai déjà vu toute sorte de prodiges dit-il, mais jamais encore un étranger n'est venu m'empêcher de récolter les impôts !

– Tais-toi et va-t'en ! lui cria Ramsès. Et toi, tu garderas, tes enfants ! ajouta-t-il en s'adressant à la paysanne.

– Je veux bien m'en aller, dit le fonctionnaire, mais que dirai-je à mon maître Dagon ?

– Tu lui montreras la trace du coup de bâton sur ton crâne ! dit le prince ; tu lui diras aussi que je lui en ferai autant !

– Vous avez entendu ce blasphème ? murmura le collecteur à ses hommes.

Il monta dans sa barque et lorsque celle-ci fut loin de la rive, il se mit à crier :

– J'irai me plaindre à l'héritier du trône, bande de brigands !

Le prince sourit. Il remonta dans l'embarcation qui l'attendait et fit signe au batelier de se mettre aux rames. Puis il se plongea dans ses pensées. Ainsi, son gérant Dagon soutirait aux paysans un impôt abusif, et cela en son nom à lui ! Sa mère avait donc raison, lorsqu'elle lui disait de se méfier des Phéniciens... Elle ne se ferait faute de le lui rappeler, si elle apprenait l'incident.

« Si ces damnés prêtres me donnaient aujourd'hui vingt talents, je chasserais Dagon, mes paysans ne recevraient pas de coups et ma mère ne pourrait se moquer de moi... Le dixième, le centième des trésors qui reposent dans les temples me délivrerait des Phéniciens ! »

Le prince songea à la haine qui devait opposer prêtres et paysans.

« À cause de Herhor, se dit-il, un paysan s'est pendu dans le désert. C'est pour les prêtres que travaillent deux millions d'Égyptiens... Si les biens des temples relevaient du trésor royal, je ne devrais pas emprunter quinze talents ! Voilà la cause de tous les malheurs de l'Égypte et de la faiblesse de ses rois ! »

Le prince sentait bien que le peuple était malheureux, et il était soulagé de pouvoir rejeter sur les prêtres la responsabilité de cet état de choses. Il ne lui venait même pas à l'idée que son jugement pouvait être faux ou injuste.

D'ailleurs, il ne pensait guère, mais passait son temps à s'indigner. Or, la colère ne se retourne jamais contre celui qui l'éprouve, de même que la panthère ne se dévore pas elle-même mais cherche une proie autour d'elle.

Chapitre XIII

Les investigations de l'héritier du trône eurent un résultat inattendu. En effet, Ramsès ne trouva pas le prêtre qu'il cherchait, mais il contribua à faire circuler toutes sortes de légendes. On racontait que le prince avait fait libérer ceux qui étaient accusés d'avoir attaqué sa maison et risquaient une lourde condamnation ; on disait aussi qu'il avait rossé un fonctionnaire qui prélevait sur les paysans un impôt excessif. On affirmait enfin que Ramsès se trouvait sous la protection toute particulière du dieu Amon, son père.

Le peuple croyait volontiers en ces fables, d'autant plus que celui qui les colportait disparaissait comme il était venu, dans une petite barque, tel un esprit.

Ramsès ne parla pas à Dagon du traitement qu'il avait vu infliger à ses paysans. Il se sentait gêné vis-à-vis du Phénicien à qui il devait de l'argent et de qui il aurait peut-être encore besoin dans l'avenir.

Ce fut Dagon lui-même qui, un jour, vint rendre visite au prince. Il tenait dans la main un objet enveloppé de tissu. Lorsqu'il pénétra dans la chambre du prince, il enleva le tissu et découvrit une merveilleuse coupe en or. Celle-ci était sertie de pierres précieuses et un dessin s'y trouvait artistement gravé.

– Accepte cette coupe de la part de ton esclave, dit le banquier. Puisse-t-elle te servir des siècles durant !...

Le prince comprit aussitôt la raison de la visite du Phénicien. Il ne toucha même pas la coupe et dit, d'un ton sévère :

– Tu vois, Dagon, ces reflets rouges à l'intérieur de la

coupe ?

– Comment ne les verrais-je pas ! Ils prouvent que la coupe est faite d'or le plus fin.

– Je crois plutôt que c'est le sang des enfants qu'on arrache à leurs parents ! dit Ramsès avec colère.

Il se leva et sortit de la pièce.

– Astoreth ! murmura le Phénicien.

Ses lèvres et ses mains tremblaient. Il reprit son cadeau et s'en alla.

Quelques jours plus tard, il se rendit au domaine de Sarah, toujours muni de son présent. Il s'était habillé avec recherche et parfumé soigneusement.

– Belle Sarah, commença-t-il, puisse Jehovah déverser sur toi toutes ses bénédictions. Vous, Juifs, et nous, Phéniciens, sommes voisins et frères. Quant à moi, personnellement, je te porte une telle affection que si tu n'appartenais pas au prince, je t'aurais immédiatement épousée...

– Je n'aurais jamais voulu d'autre maître que celui que j'ai, répondit Sarah. Mais, Dagon, qu'est-ce qui me vaut l'honneur de ta visite ?

– Je te dirai toute la vérité, belle Sarah. Notre seigneur Ramsès est soupçonneux comme un renard. Il m'a donné la gérance de quelques-uns de ses domaines, ce qui m'a rempli de joie. Mais voilà qu'il se méfie de moi au point que je ne dors plus la nuit... Ah ! Que ne partages-tu mon lit, belle Sarah ! Ma femme Tamara n'éveille plus en moi aucun désir...

– Il ne s'agit pas de cela ! interrompit Sarah, rougissante.

– Tu as raison, mais j'ai perdu l'esprit depuis que le prince surveille et bat mes employés chargés de collecter les impôts...

Pourtant, ce n'est pas moi qui en profiterai, de ces impôts, mais toi, Sarah, et notre seigneur aussi… C'est à vous deux que je remets tout ce que rapportent les terres du prince ! Je t'en donne la preuve aujourd'hui même en t'apportant cette coupe digne des dieux…

Tout en parlant, Dagon avait déballé la coupe que le prince avait refusée.

– Il n'est pas nécessaire, Sarah, continua le Phénicien, que tu gardes cette coupe chez toi et que tu y fasses boire le prince. Remets-la plutôt à ton père, Gédéon, que j'aime comme un frère, et dis-lui : « Dagon, ton frère, et malheureux gérant des biens du prince, est ruiné. Bois donc, père, à sa santé, et prie Jehovah d'avoir pitié de lui. »

Dagon s'arrêta, puis il reprit, à voix basse :

– Si tu voulais, Sarah, avoir pour moi quelques bontés, je te donnerais deux talents et j'en offrirais un à ton père… Et ce serait trop peu encore, car ta beauté mérite les attentions du pharaon lui-même !… Je crois m'évanouir en te contemplant et tu réveilles en moi le démon ; tu es plus douce que la figue et plus parfumée que la rose… C'est cinq talents que je te donnerais !… Accepte donc cette coupe !

– Je ne l'accepterai pas, car mon maître m'a interdit de recevoir des cadeaux de quiconque.

Dagon la regarda, étonné.

– Tu ne te rends pas compte, sans doute, de la valeur de cette coupe !

– Je ne puis l'accepter, murmura Sarah.

– C'est incroyable ! s'écria Dagon. Mais, au moins, Sarah, je puis t'être utile autrement : une femme comme toi a besoin d'or et de bijoux, il lui faut donc un banquier pour lui fournir de l'argent sans que son maître n'en sache rien…

– Non ! dit Sarah, cachant mal le dégoût que lui inspirait le Phénicien.

Celui-ci changea immédiatement de ton et dit, en souriant :

– C'est très bien, Sarah ; j'ai seulement voulu me rendre compte si tu étais fidèle à notre maître. Je vois que tu l'es, quoi que disent de méchantes gens...

– Que veux-tu dire ? éclata Sarah, en se jetant sur lui, la main levée.

– Ah ! rit le Phénicien. Quel dommage que notre maître ne puisse te voir ainsi ! Mais lorsque je le verrai, je ne manquerai pas de lui dire que non seulement tu es fidèle comme un chien, mais que tu n'as même pas voulu accepter une coupe en or, uniquement parce qu'il t'avait interdit de recevoir des cadeaux... Et pourtant, crois-moi, Sarah : cette coupe eût séduit plus d'une femme !

Dagon s'attarda encore quelques instants pour louer la vertu et l'obéissance de Sarah. Puis il prit congé d'elle, monta dans sa barque et repartit pour Memphis. À mesure que l'embarcation s'éloignait, le sourire quittait le visage du Phénicien pour faire place à la colère. Lorsque la maison de Sarah eut disparu complètement à ses yeux, Dagon se dressa et, levant les bras au ciel, se mit à crier :

– Baal, Astoreth ! Venge l'injure que m'a infligée cette juive ! Que sa beauté disparaisse comme la pluie dans le désert ; que la maladie déforme son corps et que la folie s'empare de son esprit ! Que son maître la chasse telle une bête impure et qu'un jour elle voie repousser sa main tendue pour l'aumône tout comme aujourd'hui elle a repoussé mes avances !

Il se mit à grommeler des malédictions effroyables.

Le Phénicien ne se présenta plus jamais devant le prince. Mais un soir, celui-ci, rentrant chez lui, trouva dans sa chambre

une danseuse phénicienne de seize ans, d'une beauté éclatante, nue sous une mousseline blanche jetée sur ses épaules.

– Qui es-tu ? demanda Ramsès.

– Je suis une prêtresse et ta servante ; c'est Dagon qui m'envoie pour apaiser la colère que tu nourris à son égard.

– Et comment vas-tu t'y prendre ?

– Tu vas voir ! Assieds-toi ici – elle désigna un fauteuil – je danserai pour toi, et ce châle sacré que je porte chassera ta colère.

Elle se mit à danser, tout en parlant :

– Que mes mains soient douces à tes cheveux et mes baisers à tes lèvres ! Que les battements de mon cœur emplissent tes oreilles de musique, seigneur ! Et que la paix descende sur toi, car l'amour a besoin de silence...

Elle interrompit sa danse pour caresser les cheveux de Ramsès, pour embrasser son cou et ses yeux. Enfin, lasse, elle s'assit aux pieds du prince et, posant la tête sur ses genoux, elle le regarda attentivement, les lèvres entrouvertes.

– Tu n'es plus irrité contre Dagon ? demanda-t-elle en caressant le visage du prince.

Ramsès se pencha et voulut baiser ses lèvres mais elle se dressa d'un bond et s'enfuit en criant :

– Non, c'est défendu !

– Pourquoi ?

– Parce que je suis vierge et prêtresse de la déesse Astoreth. Tu devrais d'abord longuement vénérer la déesse avant de pouvoir m'embrasser.

– Et toi, tu peux embrasser les hommes ?

– Moi, je peux tout, car je suis prêtresse et j'ai fait vœu de chasteté !

– Pourquoi alors es-tu venue ici ?

– Je te l'ai dit : pour chasser ta colère. J'y ai réussi, et je m'en vais. Adieu ! acheva-t-elle en lui lançant un long regard.

– Où habites-tu ? Quel est ton nom ? demanda le prince.

– Mon nom est Tendresse. Et j'habite... mais qu'importe ? Tu ne viendras pas me voir de sitôt !

Elle sortit. Le prince demeura dans son fauteuil, subjugué. Lorsque, quelques instants plus tard, il regarda par la fenêtre, il vit s'éloigner dans la direction du Nil une riche litière portée par quatre esclaves. Cependant, il ne regretta pas la Phénicienne ; elle l'avait charmé sans vraiment le séduire.

« Sarah est plus belle, se dit-il ; et d'ailleurs, cette fille doit être froide et ses caresses apprises... »

Dagon avait toutefois atteint son but : Ramsès lui pardonna, d'autant plus que lors d'une de ses visites à Sarah, des paysans vinrent le remercier pour sa protection et affirmèrent que le Phénicien ne leur extorquait plus de nouveaux impôts.

Ils disaient la vérité, car il en était ainsi dans la région de Memphis. Mais le gérant du prince se rattrapait ailleurs...

Chapitre XIV

À la mi-septembre, le Nil atteignit son niveau maximum. Dans les jardins avait commencé la cueillette des dattes et des olives, et les arbres fleurissaient à nouveau.

À cette époque, le pharaon Ramsès XII quitta son palais de Memphis et se rendit à Thèbes, accompagné d'une suite nombreuse et brillante, afin de remercier les dieux de l'abondance des crues et de déposer des présents sur les tombeaux de ses ancêtres. Avant son départ, il prit aimablement congé de son fils mais confia les affaires du royaume à Herhor.

Ramsès ressentit douloureusement ce manque de confiance. Il s'enferma dans son palais et n'en sortit pas trois jours durant. Puis il alla séjourner chez Sarah, pour éviter de rencontrer Herhor et aussi pour agacer sa mère qu'il rendait responsable de tous ses malheurs.

Dès le lendemain, Tutmosis le rejoignit. Sa barque était suivie de deux autres remplies de musiciens, de danseuses, de boissons, de fleurs et de vin. Mais le prince renvoya les femmes et les musiciens et, prenant Tutmosis à part, il lui dit :

– C'est sans doute ma mère qui t'a envoyé pour me distraire de Sarah ? Eh bien, je te charge de lui dire que même si Herhor devenait héritier du trône, je ne ferai que ce qui me plaira... Je connais ces procédés : aujourd'hui on veut m'enlever Sarah, demain on s'en prendra à mon pouvoir !... Mais je leur montrerai que je ne renonce jamais à rien !

Manifestement, le prince était irrité. Aussi, Tutmosis se contenta-t-il de hausser les épaules.

– La colère t'égare, dit-il. Comment peux-tu t'étonner que

les prêtres soient mécontents de te voir lier ta vie à celle d'une étrangère d'une autre croyance ? Il est vrai que Sarah leur déplaît, d'autant plus que tu ne t'intéresses qu'à elle ; si tu avais plusieurs maîtresses, comme tous les jeunes nobles, personne ne prêterait attention à cette Juive. Mais, en dehors de cela, que t'ont-ils fait de mal, les prêtres ? Rien. Au contraire, l'un d'entre eux a sauvé ta maison !

– Et ma mère ? demanda Ramsès.

Tutmosis se mit à rire.

– Ta sainte mère, dit-il, t'affectionne plus que tout au monde. Elle non plus n'aime pas Sarah... Elle m'a même proposé de te la reprendre. Elle plaisantait, aussi ai-je répondu par une plaisanterie : « Ramsès m'a bien donné une meute et deux chevaux syriens qui l'avaient lassé, ai-je dit ; il finira par me céder aussi sa maîtresse... »

– N'y compte pas ! Je ne donnerai jamais Sarah à personne, ne fût-ce que parce que mon attachement pour elle m'a valu la disgrâce de mon père...

– Tu te trompes, dit Tutmosis ; tu te trompes à tel point que ton aveuglement m'effraie. Vraiment, n'aurais tu pas compris les raisons de ta disgrâce ?

– Non, vraiment pas.

– C'est grave... Tu ne sais donc pas que depuis la fin des manœuvres, tous les soldats, et plus spécialement les Grecs, boivent à ta santé dans toutes les auberges du pays ?

– Il n'y a aucun mal à cela.

– Il n'y en aurait aucun, en effet, s'ils ne racontaient pas, à qui veut l'entendre, qu'une fois devenu pharaon, tu commenceras une grande guerre qui entraînera de grands changements en Égypte... Quels changements ? Qui, du vivant du pharaon, ose parler des projets de son successeur ?

Le visage du prince s’assombrit.

– Et ce n’est pas tout, continua Tutmosis. Sais-tu que les paysans disent que tu as fait libérer des coupables et que lorsque tu accéderas au trône, tu supprimeras tous les impôts ? Or, il est notoire que chaque fois que les paysans parlent d’injustice et d’impôts, des troubles éclatent et, ou bien l’ennemi extérieur en profite pour nous attaquer, ou bien c’est la révolution... Tu vois le danger qu’il y a à faire des promesses imprudentes. Les prêtres ont d’ailleurs leur idée à ce sujet...

– Ah oui ?

– Oui. L’un d’entre eux, qui passe sa vie à observer les astres, a imaginé la prophétie suivante : le pharaon est le soleil, et l’héritier du trône la lune. Lorsque celle-ci suit l’astre solaire, il fait clair le jour et clair la nuit. Mais quand la lune se rapproche trop du soleil, elle disparaît et les nuits deviennent sombres ; et s’il arrive qu’elle se mette devant lui, c’est l’éclipse et le monde est plongé dans le trouble.

– Et ces bêtises arrivent aux oreilles du pharaon ? demanda Ramsès. Pauvre de moi !

– Le pharaon sait tout. Mais il ne s’abaisse pas à écouter les cris des soldats ivres ni les murmures des paysans. Il sait que tout Égyptien donnerait sa vie pour lui, et toi le premier !

– Sans aucun doute ! répondit le prince d’un air soucieux. Mais, continua-t-il, une chose est certaine : les prêtres me calomnient et veulent me faire du tort. Ainsi, disent-ils que je diminue l’autorité royale en faisant libérer des innocents ! Herhor, lui, peut impunément exercer le pouvoir et reléguer mon père aux fonctions religieuses !

Tutmosis l’interrompit.

– Tais-toi ! Chacune de tes paroles est un blasphème ! Le pharaon, et lui seul, gouverne le pays. Herhor n’est que son

serviteur ! D'ailleurs, tu t'en apercevras un jour toi-même.

Le prince s'assombrissait de plus en plus. Tutmosis prit congé de lui, remonta dans sa barque et, après avoir bu une grande coupe de vin, se plongea dans ses réflexions :

« Dieu merci, je n'ai pas le même caractère que Ramsès. Alors qu'il a tout pour être heureux, il est le plus malheureux des hommes ! Il pourrait avoir les plus belles femmes de Memphis, et il en garde une seule, rien que pour ennuyer sa mère. Or, en fait, ce n'est pas sa mère qui en pâtit, mais les jeunes filles et les épouses vertueuses qui voudraient que l'héritier du trône, si beau garçon par surcroît, leur ôtât leur vertu ou les entraînât à l'infidélité... Il pourrait se baigner dans le meilleur des vins, et il préfère la bière et les gâteaux à l'ail... D'où tient-il ces goûts de rustre ?

» Ah ! Ramsès, soupirait Tutmosis, tu n'attaches même pas d'importance à la mode ! Nous portons depuis un an les mêmes tabliers ! Les perruques disparaissent, parce que tu n'en portes pas ! Et tout cela à cause de cette maudite politique !... »

L'élégant Tutmosis arrosait d'excellent vin ces pensées mélancoliques. Aussi, en arrivant à Memphis, il s'endormit et ses serviteurs durent le porter à sa litière.

De son côté, Ramsès avait été impressionné par les paroles de son ami. Son éducation le faisait pencher vers le scepticisme, et il savait tout ce qui se cachait derrière les pratiques religieuses des prêtres. Il avait vu battre le bœuf Apis, devant lequel se prosternait toute l'Égypte ; il n'ignorait pas que les prêtres eux-mêmes doutaient de l'existence des esprits. Il savait aussi que son père, Ramsès XII, vénéré comme un dieu incarné et comme le maître tout-puissant du monde, n'était en fait qu'un vieil homme malade soumis au pouvoir des prêtres. Tout cela, Ramsès le savait et il en riait bien souvent lui-même, mais il avait conscience du fait que personne ne pouvait se permettre de plaisanteries sur la personne du souverain. Il connaissait

l'histoire de l'Égypte et se souvenait que bien des choses y avaient été pardonnées à des puissants. Seuls deux délits restaient impardonnables : trahir les secrets religieux et trahir le pharaon. Celui qui s'était rendu coupable d'un de ces crimes disparaissait un beau jour sans laisser de traces et personne n'osait même demander ce qu'il était devenu.

Or, Ramsès sentait qu'il s'engageait sur la pente dangereuse depuis que son nom courait sur les lèvres des soldats et des paysans, depuis qu'on lui prêtait des intentions de changements dans l'État et des projets de guerre. Lorsqu'il serait devenu pharaon, il pourrait tout se permettre ; mais, en attendant ce jour, il devait se tenir sur ses gardes et éviter qu'on pût l'accuser de trahison ou de complot contre l'État.

Ramsès remuait ces inquiétantes pensées, assis sur un banc de pierre dans le jardin de Sarah, et contemplant le paysage. L'eau du Nil baissait lentement et elle était devenue d'une limpidité cristalline. Mais le paysage faisait encore penser à une mer couverte d'îlots où poussaient des arbres et se dressaient des habitations.

Soudain, le prince entendit derrière lui un bruissement de feuillage et deux mains se posèrent délicatement sur ses épaules.

– Qu'y a-t-il, Sarah ? demanda Ramsès sans se retourner.

– Tu es triste, me semble-t-il, et cela m'afflige. J'étais si heureuse que tu viennes habiter chez moi ! Mais depuis deux jours que tu es là, je ne t'ai pas encore vu sourire. Tu ne me parles pas, et la nuit tu me négliges ; je t'entends seulement soupirer.

– J'ai des soucis.

– Dis-moi lesquels. Partagée, la peine paraît moins lourde.

Ramsès l'enlaça et la fit asseoir à côté de lui.

– Quand un paysan est en retard pour sa récolte, dit-il, sa femme l'aide. Mais la femme ne peut pas toujours venir en aide à l'homme...

– Tu crois vraiment ?

– Mes soucis, vois-tu, continua Ramsès, sont de telle sorte que même une femme aussi belle et aussi sage que ma mère est impuissante à les écarter.

– Dis-moi, quels sont-ils ? demanda Sarah avec tendresse, en se blottissant contre le prince.

– Jamais un homme n'a réussi de grandes choses grâce à une femme, murmura Ramsès.

– Une femme qui aime comme je t'aime peut beaucoup ! insista Sarah.

– Je sais que tu m'aimes... Tu ne m'as jamais rien demandé ; tu es douce et silencieuse ; tes caresses et tes baisers sont merveilleux ; tu es belle entre toutes, et vraiment remarquable par tes qualités. Mais, malgré tout cela, que peux-tu contre mes soucis ? Peux-tu me faire nommer chef de l'armée, ou nomarque de Basse-Égypte ? Le peux-tu ?

Sarah baissa la tête.

– Tu as raison, je ne peux rien ! soupira-t-elle.

– Mais si, sourit Ramsès. Tu peux beaucoup : tu sais danser, m'as-tu dit. Enlève donc cette robe, habille-toi de mousseline vaporeuse comme les danseuses phéniciennes, et danse pour moi, et séduis-moi comme elles savent le faire...

Sarah se dressa.

– Tu fréquentes ces filles ? Avoue-le ! Dis-moi que tu me trompes ! Puis renvoie-moi chez mon père, dans le désert !

– Calme-toi, Sarah, répondit le prince en caressant les

cheveux de la jeune femme. Tu sais bien que je vois souvent ces danseuses à des banquets ou aux cérémonies religieuses. Mais elles n'existent pas, à côté de toi ! Tu as un corps divin, alors que les leurs ont des défauts ; elles sont trop grasses, ou ont de vilaines mains, ou encore des cheveux affreux... Aucune d'elles n'est comparable à toi ! Si tu étais égyptienne, les temples te demanderaient de marcher en tête des processions...

– Nous, Juives, ne pouvons porter de robes indécentes !

– Ni chanter non plus, ni danser ? Mais alors, pourquoi as-tu appris tout cela ?

– Chez nous, les femmes dansent pour honorer le Seigneur, et non pour éveiller le désir chez les hommes ! Mais si tu le veux, je puis chanter pour toi.

Elle entra dans la maison, et en ressortit aussitôt, suivie d'une petite fille portant une harpe.

– Qui est cette enfant ? demanda Ramsès. Il me semble l'avoir déjà vue...

– C'est ma cousine Esther, répondit Sarah. Elle habite chez moi, mais elle a peur de toi et n'ose se montrer.

– Tu peux t'en aller, fillette ! dit Ramsès à Esther qui le regardait avec des yeux effrayés. Elle est juive elle aussi ? demanda-t-il. Et ce domestique qui me regarde avec des yeux si humbles, c'est aussi un homme de ta race ?

– C'est Samuel, un de mes cousins. Il remplace le Noir auquel tu as donné la liberté. Je puis choisir librement mes domestiques, n'est-ce pas ?

– Bien sûr. Mais, dis-moi, le gardien des étables aussi est juif, me semble-t-il. Il a le teint jaune et le regard humble...

– C'est Ezéchiel, mon seigneur. Et tous te sont dévoués !

– Vraiment ? Eh bien, tant mieux ! Chante, maintenant !

Sarah s'assit par terre, aux pieds du prince, et se mit à chanter, en s'accompagnant à la harpe :

Nul n'est exempt de peines ni de soucis... Nul ne passe sa vie sans rencontrer de vicissitudes. L'homme naît et meurt dans les larmes.

Elle continua ainsi un long moment. Lorsqu'elle se tut, Ramsès lui dit :

– Vous, Juifs, vous êtes un peuple triste. Si nous vous ressemblions, personne ne rirait sur les rives du Nil ! Mais notre monde est autre : chez nous, l'homme peut tout, à condition de le vouloir. Nos dieux n'aident pas les incapables, et ne descendent sur terre que lorsque l'homme a épuisé tous ses moyens. Ainsi, le dieu Amon vint aider Ramsès le Grand lorsque celui-ci s'attaqua à un ennemi vingt fois supérieur, et il nous fit remporter la victoire. Mais si le grand Ramsès, au lieu de combattre, avait attendu le secours d'un dieu comme le vôtre, les Hittites régneraient aujourd'hui à Memphis ! Aussi, tes charmes plus que ton chant, Sarah, dissiperont mes soucis. Ce n'est pas en écoutant vos prophètes que je deviendrai un grand roi !

Chapitre XV

Le lendemain, Ramsès envoya son serviteur noir porter des ordres à Memphis. Vers midi, une embarcation remplie de soldats grecs, casqués et cuirassés, accosta près de la maison de Sarah.

Un ordre retentit : seize hommes, armés de boucliers et de javelots, descendirent et se placèrent en deux rangs. Ils allaient se diriger vers la maison lorsqu'un messager du prince vint leur ordonner de rester là. Seul Patrocle, leur chef, était attendu par Ramsès.

Ils demeurèrent donc sur place, telles deux rangées de colonnes étincelant au soleil. Patrocle, coiffé d'un casque à plumes, un manteau pourpre jeté sur les épaules, suivit le messager princier.

Ramsès l'accueillit à l'entrée du jardin. Il ne lui sourit pas comme il le faisait d'habitude, mais lui parla d'un ton froid :

– Je te prie d'annoncer aux soldats de mes régiments, dit-il, que je n'exercerai plus mon commandement aussi longtemps que mon père n'aura pas confirmé ma nomination. En effet, tes hommes se sont permis des paroles injurieuses à mon égard au cours de leurs beuveries. À ce propos, je te signale que les régiments grecs manquent de discipline : ils se permettent, dans des lieux publics, des conversations politiques et parlent d'une guerre possible, ce qui prend des allures de trahison ! Ce sont là des sujets que n'ont le droit d'aborder que le pharaon et ses ministres. Nous, ses soldats et serviteurs, quel que soit notre grade, nous devons nous contenter d'obéir. Voilà ce que j'avais à te dire ; je te prie d'en faire part à mes troupes. Bonne chance !

– Il en sera fait selon ta volonté, erpatrès ! répondit le Grec

en s’inclinant.

Il fit un demi-tour sur lui-même et sortit avec raideur.

Des échos des conversations des soldats étaient parvenus jusqu’à lui, mais ce n’est que maintenant qu’il comprenait qu’ils avaient fait du tort à un prince que pourtant ils adoraient. Aussi, en conçut-il un vif mécontentement et, arrivé auprès des soldats qui l’attendaient, il leur cria :

– Soldats grecs ! Tas de vauriens ! Si j’apprends encore que l’un d’entre vous a prononcé, dans une auberge, le nom de l’héritier du trône, je lui casse une cruche sur la tête et je le chasse de l’armée ! J’ai honte de commander à des soldats bavards comme des vieilles femmes ! À l’avenir, vous boirez à la santé du pharaon et du grand Herhor ! Qu’ils vivent !

– Qu’ils vivent ! répondirent les soldats.

Ils s’embarquèrent, mécontents. Mais ils retrouvèrent leur gaieté lorsqu’au bout de quelques instants Patrocle leur fit entonner une chanson vantant la beauté de la fille d’un prêtre qui aimait tant les soldats qu’elle mettait une poupée à sa place dans son lit et allait elle-même passer la nuit avec les hommes de garde devant le palais royal...

Le chant s’élevait, joyeux et rude, et les rames frappaient l’eau avec entrain.

Le soir, une autre barque vînt accoster près du domaine de Sarah. C’était l’administrateur principal des biens du prince que celui-ci avait convoqué. Il le reçut également à l’entrée du jardin.

– J’ai voulu te voir, commença-t-il, pour te signaler que les paysans parlent entre eux de je ne sais quelle suppression d’impôt. Je veux qu’ils sachent que ce n’est pas moi qui réduirai jamais les impôts. Mais s’ils continuent à répandre des nouvelles aussi stupides, gare à eux !

– Fais-leur payer une amende ! suggéra l'administrateur.

– C'est une bonne idée ! admit le prince, après une hésitation.

– Ou bien fais-leur donner des coups de fouet, pour qu'ils se rappellent bien ton ordre divin ! murmura l'administrateur.

– Oui, pourquoi pas ?

– Je voudrais seulement te taire remarquer, seigneur, que si les paysans parlent de suppression d'impôts, c'est sur l'instigation d'un inconnu... Mais depuis quelques jours, les rumeurs ont cessé.

– Dans ce cas, inutile de leur donner du fouet !

– À titre préventif, peut-être ?

– Pourquoi gaspiller du bois ?

– Oh ! Nous n'en manquerons pas !

– Soit, mais alors battez-les modérément. Je ne veux pas qu'on dise que je martyrise mes paysans. S'il y a rébellion, nous devons être impitoyables ; mais soyons cléments quand la chose est possible.

– J'ai parfaitement compris, seigneur, répondit l'administrateur en se retirant.

Ces deux entretiens du prince avec Patrocle et avec son administrateur firent rapidement le tour du pays. Après le départ de son employé, Ramsès bâilla longuement, puis se dit à lui-même :

« J'ai fait ce qui était en mon pouvoir. Pour le reste, on verra bien ! »

Il entendit à ce moment des cris venant des communs. Il aperçut Ezéchiel, le surveillant des valets de ferme, en train de

battre un des esclaves. Il lui criait en même temps :

– Tais-toi, pourceau ! Tais-toi donc !

Et le garçon qu'on battait, couché à terre, mettait sa main devant sa bouche pour ne pas crier.

Le premier mouvement du prince fut de se jeter sur Ezéchiel. Mais il se ravisa en pensant :

« C'est ici la propriété de Sarah, et ce Juif est son parent. Que puis-je contre lui ? »

Mais la scène de violence qu'il venait de surprendre lui inspira des réflexions.

« Voilà bien les Juifs, pensait-il. Ils me regardent avec humilité mais battent les domestiques. Seraient-ils tous les mêmes ? »

Pour la première fois, il se surprit à se demander si Sarah ne cachait rien sous son apparente douceur. Il avait quelques raisons de le croire car sa maîtresse changeait depuis un certain temps.

Lorsqu'elle avait aperçu Ramsès pour la première fois dans le vallon de sa ferme, il lui avait plu. Puis, telle la foudre, était tombée sur elle l'écrasante nouvelle ; ce jeune garçon si beau était le fils du pharaon et l'héritier du trône. Quand enfin Tutmosis était venu la demander à son père, Sarah avait sombré dans la plus enivrante des exaltations.

Certes elle tenait déjà à Ramsès plus qu'à tout au monde, mais elle n'eût pu dire qu'elle l'aimait vraiment, à ce moment-là. L'amour a besoin de temps et de liberté pour s'épanouir ; on ne lui avait accordé ni l'un ni l'autre. Elle venait à peine de faire la connaissance du prince que, le lendemain déjà, on l'amenait à lui sans qu'elle pût donner son avis, et elle se trouvait confinée dans cette maison somptueuse mais étrangère qu'il lui avait offerte près de Memphis. Quelques jours plus tard, encore toute

à son étonnement et à sa frayeur, ne comprenant pas très bien ce qui lui arrivait, elle devenait la maîtresse de Ramsès. Enfin, avant d'avoir pu reprendre son équilibre, elle s'était trouvée en butte à l'hostilité de la populace. Lorsque, ce jour-là, elle vit Ramsès prêt à la venger, sa crainte augmenta encore : elle était donc aux mains d'un homme puissant qui pouvait impunément faire couler le sang d'autrui, battre et tuer... Elle crut devenir folle en voyant le prince prêt au meurtre. Quelques instants plus tard, le calme rétabli, une parole, une seule, avait suffi à donner une direction nouvelle à ses craintes. Le prince avait arraché le bandeau qui lui ceignait le front et en voyant l'égratignure qu'elle portait il lui avait dit :

– Comme un simple coup peut changer un visage !

En entendant ces mots, Sarah avait oublié sa douleur et sa peur pour ne penser qu'à une chose : elle avait donc changé au point que le prince le remarquait... Et il était le seul à le faire !

L'égratignure avait disparu avec le temps, mais Sarah en gardait une trace dans son esprit. Elle devint jalouse de Ramsès et se mit à craindre qu'il ne l'abandonnât.

Une autre inquiétude la rongeait : elle se sentait l'esclave du prince. Or, elle acceptait d'être son esclave, mais elle voulait qu'au moins, dans les moments de tendresse, il ne la traitât pas en maître et en propriétaire. Elle était sienne tout entière ; pourquoi donc n'acceptait-il pas, lui, d'être un peu à elle et éprouvait-il le besoin de lui rappeler à chaque instant, d'un geste ou d'un mot, qu'un abîme les séparait ? Quel abîme, d'ailleurs ? Ne dormait-il pas dans ses bras ? N'embrassait-il pas sa bouche et sa poitrine avec égarement ?

Un jour, le prince était arrivé accompagné d'un chien. Durant les quelques heures qu'il passa auprès de Sarah, le chien resta couché à ses pieds, là où habituellement se tenait la jeune femme. Lorsqu'elle voulut prendre sa place, le chien se fit menaçant et grogna... Le prince éclata de rire et plongea la main

dans la fourrure du chien, tout comme il caressait ses cheveux à elle ; et le chien le regarda dans les yeux tout comme elle le faisait, mais avec cette différence que le regard de la bête était moins soumis...

Elle se mit à haïr cet animal qui lui ravissait sa part de tendresse.

Puis, un jour, le prince lui parla des danseuses phéniciennes. Sarah, alors, laissa éclater sa rancune : comment, il acceptait les caresses de ces femmes sans pudeur ? C'était ignoble ! Ramsès eut beau l'assurer de son amour, Sarah resta méfiante. Elle prit le parti de se concentrer tout entière sur l'amour qu'elle vivait. Le lendemain lui importait peu et lorsqu'elle chantait pour Ramsès ses mélodies tristes et désespérées, elle exprimait bien son état d'âme et son ultime espérance en Dieu. Il suffisait que Ramsès fût près d'elle pour qu'elle se sentît heureuse. Elle n'en demandait pas plus, son bonheur était complet, elle limitait le monde à cet homme et à son amour pour lui. Mais elle voyait bien que le prince avait beau habiter avec elle, se promener en sa compagnie dans le jardin ou sur le Nil, il demeurait tout autant impénétrable et inaccessible que s'il s'était trouvé de l'autre côté du fleuve, dans le domaine royal. Il était avec elle, mais pensait à autre chose, et elle était incapable de deviner à quoi. Il l'embrasait, caressait sa chevelure mais son regard errait sur les pylônes du palais royal ou quelque part au loin, elle ne savait où.

Parfois, il ne répondait même pas à ses questions. Et il la regardait soudain avec surprise comme s'il émergeait d'un lourd sommeil et s'étonnait de la voir à ses côtés...

Chapitre XVI

Voilà ce qu'étaient les rares moments d'intimité de Sarah et de son amant. Le prince, en effet, passait la plupart de son temps dans une barque, loin du domaine. Il péchait et chassait le canard sauvage dans les marais couverts de lotus. Mais, même alors, ses rêveries ambitieuses ne le quittaient pas. Il se livrait à un naïf jeu de présages. Visant un oiseau, il se disait :

« Si je l'atteins, je deviendrai un jour un grand pharaon ! »

La flèche partait, l'oiseau tombait en battant des ailes. Satisfait, le prince continuait sa route, visait, tirait, confiant son sort au hasard d'une flèche. Lorsque, fatigué, il rentrait le soir chez Sarah, celle-ci guettait son arrivée avec impatience. Son bain était prêt, du vin et des fleurs l'attendaient sur la table. Le prince souriait à la jeune fille, lui caressait le visage, mais il pensait en regardant les beaux yeux noirs :

« Je me demande si elle battrait les paysans égyptiens comme le font ses cousins, apparemment si humbles ?... Ma mère aurait-elle raison ? »

Une fois, rentrant à l'improviste, il vit un groupe d'enfants qui jouaient gaiement devant la maison. Ils se dispersèrent à son approche avec de grands cris. Ramsès monta sur la terrasse.

– Qui sont ces gosses qui fuient en me voyant ? demanda-t-il à Sarah.

– Ce sont les enfants de tes serviteurs, dit-elle.

– Des Juifs ?

– Ce sont mes frères !

– Dieux ! Quel peuple prolifique ! dit le prince en riant. En voilà encore un, sans doute ? ajouta-t-il en désignant un homme au teint clair qui traversait le jardin.

– C'est Aod, fils de Barath, un de mes parents. Il veut te servir, seigneur. Puis-je l'engager ?

Le prince haussa les épaules.

– Tu es ici chez toi, et tu engages qui tu veux. Mais s'ils se reproduisent tous à cette allure, bientôt ils envahiront Memphis !

– Tu n'aimes donc pas mes frères ? murmura Sarah en regardant Ramsès avec crainte.

Le prince la regarda avec froideur.

– Ils me sont totalement indifférents, dit-il.

Ces petits différends, qui peinaient tant Sarah, ne changeaient en rien l'attitude du prince. Il demeurait tendre et plein d'attentions, bien qu'il portât de plus en plus souvent le regard sur l'autre bord du Nil là où s'élevaient les pylônes du palais.

Un jour, il vit une embarcation portant les insignes royaux approcher de la rive et il put en distinguer les occupants. Il reconnut, sous le baldaquin de pourpre, sa mère entourée des dames de sa Cour et, en face d'elle, Herhor. Ils ne semblaient pas regarder dans sa direction, mais il sentit qu'ils le voyaient.

« Ah ! pensa-t-il, mon auguste mère et ce cher Herhor voudraient me tirer d'ici avant le retour du pharaon ! »

Octobre vint, puis novembre. Le Nil baissait de plus en plus, laissant à nu chaque jour de nouvelles étendues de terre noire. Là où l'eau s'était retirée apparaissaient aussitôt des charrues tirées par des bœufs. Des hommes nus les entouraient ; l'un fouettait les bêtes, un autre jetait le grain.

L'hiver, la meilleure saison en Égypte, commençait.

La température ne dépassait pas quinze degrés, la terre se couvrait de verdure parsemée de fleurs.

Le bateau royal, portant la reine Nikotris et le ministre Herhor, revint plusieurs fois aux abords de la propriété de Sarah. Chaque fois, le prince pouvait observer sa mère qui feignait de parler au ministre sans regarder la rive. Cette indifférence voulue l'irritait.

– Attendez, murmurait rageusement Ramsès, vous verrez que moi non plus, je ne m'ennuie pas !

Et un jour, alors que la barque dorée apparaissait au loin, il fit préparer un bateau à deux places et dit à Sarah qu'ils allaient se promener sur le Nil.

– Jehovah ! s'écria-t-elle, votre mère et le ministre sont là !

– Et ici est l'héritier du trône ! Prends ta harpe et viens !

– Ma harpe ? Mais que ferai-je si la reine veut me parler ?

– Ne sois pas stupide, Sarah. Le ministre et ma mère aiment beaucoup le chant. Peut-être les séduiras-tu avec une de tes mélodies juives. Fais en sorte qu'il y soit question d'amour...

– Je ne connais pas de tels chants ! répondit Sarah.

Mais elle espérait secrètement que sa voix charmerait ces personnages redoutables.

Du bateau royal, on avait aperçu l'héritier du trône qui s'embarquait avec Sarah et se mettait lui-même aux rames.

– Il vient à notre rencontre avec sa Juive ! dit la reine au ministre.

– Le prince a fait preuve de beaucoup de correction à l'égard des soldats et des paysans, et il a montré un grand

repentir en s’exilant du palais. Pardonnons-lui cette légère faute de goût… répondit Herhor.

– Ah ! S’il n’était pas, lui aussi, dans cette barque, je la ferais mettre en pièces ! s’écria la reine.

– Le prince ne serait pas le digne descendant des archiprêtres et des pharaons s’il manquait d’audace et de volonté !… Il a prouvé, en tout cas, que dans les situations graves, il sait rester maître de lui, ce qui est rare. S’il veut aujourd’hui nous irriter en exhibant sa maîtresse, cela prouve qu’il souffre de sa disgrâce.

– Une Juive ! murmura la reine en agitant son éventail.

– Je suis tranquille quant à elle, désormais, dit le ministre. C’est une créature ravissante, mais fort stupide, incapable de penser ou d’influencer, si peu soit-il, le prince. Elle n’accepte pas les cadeaux et ne reçoit personne. Peut-être, avec le temps, aurait-elle appris à profiter de sa situation de maîtresse de l’héritier du trône. Mais avant que cela n’arrive, il se sera fatigué d’elle…

– Puisses-tu avoir raison !

– J’en suis sûr. Le prince n’a jamais été épris d’elle comme cela arrive à certains de nos jeunes nobles qu’une intrigante dépouille de leur fortune. Il la traite comme un homme mûr traite une esclave. Qu’elle attende un enfant n’y change rien…

– Comment sais-tu qu’elle est enceinte ? demanda vivement la reine.

– Nous devons tout savoir, sourit Herhor. Tout, même des choses que les intéressés ignorent. D’ailleurs, le secret était mal gardé : Sarah est affligée d’une servante à la langue intarissable, Tafet.

– Ont-ils déjà consulté un médecin ?

– Je te l’ai dit, Sarah ne sait encore rien, et Tafet a si peur que le prince ne se fâche qu’elle tuerait cet enfant si elle le pouvait. Mais nous ne la laisserons pas faire ; ce sera un enfant de sang royal !

– Et si c’est un fils ? Il sera la source de mille ennuis !

– Tout a été prévu, continua le prêtre. Si c’est une fille, nous la doterons et la ferons éduquer comme une fille de sang noble. Si c’est un fils, il deviendra juif.

– Mon petit-fils, un Juif ?

– Écoute-moi ! Nos ambassadeurs rapportent que le peuple d’Israël désire un roi. Ce désir aura mûri d’ici quelques années. À ce moment, nous leur donnerons un souverain !

– Tu prévois tout... dit la reine avec admiration. Je sens que déjà je déteste moins cette femme.

À ce moment, la barque du prince approcha du bateau royal et la reine regarda attentivement Sarah de derrière son éventail.

– Elle est vraiment belle ! dit-elle.

– C’est la deuxième fois que tu le dis, Majesté ! remarqua Herhor.

– Cela aussi, tu le sais ? répliqua en souriant la reine.

Herhor baissa les yeux.

Dans la barque, Sarah s’était mise à chanter d’une voix d’abord tremblante :

Israël, ton Dieu est grand !...

– Jolie voix, murmura la reine.

Le ministre écoutait attentivement.

Sa maison est immense et son origine perdue dans les temps… Il est éternel et tout-puissant…

Le chant montait, doux et triste. Charmés, les rameurs laissaient leurs avirons immobiles et le bateau royal glissait au fil de l’eau. Soudain, Herhor se dressa et cria :

– Demi-tour ! Nous rentrons à Memphis !

Les rames frappèrent l’eau, l’embarcation vira sur place et se mit à remonter le fleuve. Le chant de Sarah s’éteignit dans le lointain.

– Pourquoi nous as-tu fait faire demi-tour ? demanda la reine Nikotris.

– Sais-tu, Majesté, quel est ce chant ? demanda Herhor dans le langage secret des prêtres. Cette fille, continua-t-il, cette fille stupide s’est mise à chanter au milieu du Nil une prière qu’il ne nous est permis de réciter que dans le saint des saints de nos temples !

– Il y a donc eu blasphème ?

– Par bonheur, un seul prêtre se trouvait sur ce bateau, dit Herhor. C’est moi. Et je n’ai rien entendu ou, si tu préfères, j’ai tout oublié. Mais je redoute pour cette fille la vengeance des dieux.

– Mais comment se fait-il qu’elle connaisse cette prière terrible ? Ce n’est pas Ramsès qui a pu la lui apprendre !

– Le prince est innocent. Mais n'oublie pas, Majesté, que les Juifs nous ont ravi plus d'un secret.

La reine saisit la main de l'archiprêtre.

– Mais, dis-moi, demanda-t-elle en le regardant dans les yeux, il n'arrivera aucun mal à mon fils ?

– Je te garantis qu'il n'arrivera rien à personne, puisque je n'ai pas entendu et que je ne sais rien. Mais il faut séparer le prince de cette femme !

– Les séparer… Mais sans violence, n'est-ce pas ?

– Sans violence aucune… Il m'avait pourtant semblé, murmura Herhor comme pour lui-même, que j'avais tout prévu… Tout sauf une accusation de blasphème que cette étrangère risque d'attirer sur l'héritier du trône !

Il se tut un instant puis acheva :

– Oui, Majesté, on a beau se moquer de nos préjugés ; néanmoins, le fils du pharaon ne devrait pas se lier à une Juive !

Chapitre XVII

Depuis le jour où Ramsès s'était porté à la rencontre du bateau royal, celui-ci ne réapparut plus sur le Nil et le prince commença à s'ennuyer pour de bon.

Décembre approchait. Le fleuve baissait toujours, de plus en plus de terres apparaissaient à découvert et des fleurs y faisaient éclater leurs couleurs et leur parfum.

Non seulement Ramsès s'ennuyait, mais il redoutait il ne savait trop quoi. Depuis le départ de son père pour Thèbes, il n'était plus allé au palais et personne n'était venu le voir, pas même Tutmosis qui, après leur dernier entretien, avait subitement disparu. Voulait-on respecter sa solitude, cherchait-on à le vexer ou, tout simplement, craignait-on de rendre visite à un prince en disgrâce ? Ramsès se le demandait.

« Peut-être, pensait-il quelquefois avec terreur, peut-être mon père m'écartera-t-il de sa succession comme il l'a fait pour mes frères ? »

Si cela arrivait, qu'adviendrait-il de lui ?

Sarah paraissait en mauvaise santé. Elle avait maigri, elle était devenue pâle, des cernes étaient apparus sous ses yeux, elle se plaignait de malaises.

– On lui a jeté un mauvais sort ! gémissait hypocritement Tafet, que le prince détestait pour son bavardage et sa vulgarité.

Il avait vu plusieurs fois la servante expédier à Memphis d'énormes paniers de nourriture, de linge et même de vaisselle. Puis, elle venait se plaindre que la maison manquât de farine, de vin ou de marmites. Depuis qu'elle s'occupait du domaine de Sarah, les dépenses avaient décuplé.

« Je suis certain, pensait Ramsès, que cette commère me vole au profit de ses Juifs qui, le jour, disparaissent de Memphis, et l'infestent la nuit. »

La seule distraction du prince consistait à regarder la cueillette des dattes. Un paysan nu s'attachait au palmier par une corde et grimpait, penché en arrière, en s'aidant uniquement de ses pieds ; la corde le maintenait. Il montait ainsi, au risque de sa vie, tout au haut de l'arbre où poussaient des feuilles et des fruits. Des enfants juifs étaient avec le prince les spectateurs de ces exercices. Ramsès voyait briller leurs yeux et remuer leurs têtes crépues entre les buissons. Au début, ils le craignaient ; puis, voyant qu'il ne leur voulait aucun mal, ils commencèrent à s'approcher de lui. Une fois, une petite fille ramassa à terre une belle datte et l'offrit au prince. Encouragés, tous les enfants se mirent à ramasser des dattes, les proposant d'abord à Ramsès, puis les mangeant eux-mêmes. Au début, ils lui donnaient les meilleures, puis de moins bonnes, enfin des pourries. Ramsès riait intérieurement :

« Ils se fourreront toujours partout, se feront bons pour séduire, mais ingrats pour remercier. »

Il ne revint plus jamais voir cueillir les dattes.

L'incompréhensible maladie de Sarah, ses larmes fréquentes, son aspect de moins en moins attrayant achevèrent de dégoûter Ramsès de son séjour chez elle. Il ne se promenait plus sur le Nil, avait renoncé à la chasse et errait, sombre, dans le jardin ou sur la terrasse, à observer le palais royal. Il n'osait revenir à la Cour sans avoir été sollicité et il pensa partir pour son domaine de Basse-Égypte, situé au bord de la mer.

Tel était son état d'esprit lorsque Tutmosis, monté sur le somptueux bateau de la Cour, vint le trouver de la part du pharaon. Celui-ci rentrait de Thèbes et voulait que l'héritier du trône vînt à sa rencontre.

Le prince rougit de plaisir en lisant la lettre de son père. Il était si ému qu'il ne remarqua même pas la nouvelle et énorme perruque de Tutmosis, parfumée de quinze parfums différents ; il n'aperçut même pas la tunique ni son manteau soyeux, pas plus que ses sandales tressées d'or et ornées de petites perles. Après un moment, il se calma et demanda à Tutmosis :

– Pourquoi n'es-tu pas venu me voir depuis si longtemps ? Ma disgrâce te faisait donc si peur ?

– Dieux ! s'écria Tutmosis. Quand donc as-tu été en disgrâce ? Dans tous ses messages, le pharaon demandait de tes nouvelles ; la reine Nikotris et le ministre Herhor sont venus plusieurs fois près de ta maison, espérant que tu ferais quelques pas vers eux, puisqu'ils en faisaient plusieurs milliers vers toi... Les soldats de tes régiments sont silencieux comme des tombeaux et Patrocle passe ses journées à boire de tristesse...

« Je n'ai donc pas été en disgrâce, pensait Ramsès, ou en tout cas, je ne le suis plus ! »

Cette idée le remplit de joie. Il prit un bain, se parfuma, mit ses habits militaires et un casque à plumes, puis se rendit auprès de Sarah qui restait couchée, pâle, avec Tafet à son chevet.

Voyant le prince ainsi vêtu, elle poussa un cri. Elle s'assit dans son lit et, jetant les bras autour du cou de Ramsès, elle murmura :

– Tu pars, mon seigneur ? Je sens que tu ne reviendras plus !

– Mais pourquoi ? s'étonna le prince. Ne suis-je pas parti et revenu souvent ?

– Tu portais les mêmes vêtements là-bas, dans le petit vallon, t'en souviens-tu ? dit Sarah. Mon Dieu ! que cela me paraît loin !

– À mon retour, je te ramènerai un excellent médecin.

– Pour quoi faire ? interrompit Tafet. Elle est bien portante et n’a besoin que de repos. Les médecins égyptiens la rendront, eux, vraiment malade.

Le prince l’ignora.

– Ce fut la plus belle période que j’aie vécue avec toi, disait Sarah ; mais elle ne m’a pas porté bonheur.

Au-dehors, résonna le signal du départ. Sarah pâlit.

– Tu entends, mon seigneur, ces sons effrayants ? Oui, tu les entends et tu cours vers eux... Tu t’arraches à mes bras... Quand les trompettes sonnent, rien ne peut te retenir, surtout pas ton esclave...

– Tu voudrais donc que je passe ma vie à écouter les piaillements de basse-cour de tes femmes ? demanda le prince, impatienté. Soigne-toi et attends mon retour avec sérénité.

Sarah relâcha son étreinte et le regarda avec tant de tristesse qu’il se radoucit et lui caressa la joue.

– Sois en paix, dit-il. Nos trompettes te font peur ; pourtant, jadis, ont-elles été de mauvais présage ?

– Seigneur, dit Sarah, je sais qu’ils te retiendront là-bas... Aussi, accorde-moi une dernière faveur. Prends cette cage pleine de pigeons. Chaque fois que tu penseras à moi, tu lâcheras un oiseau et il viendra m’apporter un peu de toi...

Le prince l’embrassa et rejoignit son bateau. À sa vue, les tambours grondèrent. Ramsès se sentit heureux d’avoir retrouvé ses soldats et il soupira d’aise.

– J’en avais assez de ces femmes et de ces Juifs, dit-il à Tutmosis. Je préfère n’importe quoi à une telle vie !

– Oui, sourit Tutmosis. L’amour est comme le miel : on y

goûte avec plaisir, mais on ne peut s'y baigner. J'ai froid dans le dos quand je pense que tu as passé près de deux mois à te nourrir de baisers le soir, de dattes le matin et de lait à midi !

– Sarah est une bonne fille, dit le prince.

– Ce n'est pas à elle que je pense, mais à tous ces étrangers qui ont envahi sa maison. Tu vois, ajouta-t-il, ils te font des signes d'adieu.

Le prince se tourna d'un air ennuyé vers la rive, et Tutmosis fit aux officiers un clin d'œil qui signifiait que Ramsès ne les quitterait plus de sitôt.

À mesure qu'ils remontaient le fleuve, les rives se garnissaient de monde et le Nil d'embarcations. Le bateau princier naviguait au milieu de fleurs, de bouquets et de couronnes lancés de tous côtés en l'honneur du pharaon qui approchait.

Un peu après Memphis, les rives se couvrirent de soldats porteurs d'effigies sacrées et une clameur monta.

– Voilà Sa Sainteté le pharaon ! s'écria joyeusement Tutmosis.

Un spectacle fastueux apparut à leur vue. L'immense bateau du pharaon, à la proue de cygne, avançait au milieu du fleuve. Des deux côtés, telles de grandes ailes déployées, glissaient d'innombrables barques et, derrière, apparaissait l'éventail des embarcations formant la suite royale. Tous criaient, chantaient, applaudissaient le souverain, même sans l'apercevoir. Le drapeau rouge et bleu flottant sur la tente dorée témoignait de la présence du pharaon. Une sorte de frénésie s'emparait des hommes ; des barques se retournaient, des gens tombaient à l'eau. Sur les rives, on se bousculait pour entrevoir la barque royale et un grand cri parcourait le Nil :

– Puisses-tu vivre éternellement, seigneur ! Puisses-tu

briller sans fin, soleil d'Égypte !

L'enthousiasme avait gagné les occupants du bateau princier : officiers, soldats et rameurs rivalisaient de cris, et Tutmosis lui-même, au risque de perdre sa perruque, avait grimpé sur la proue et manqua tomber à l'eau.

Soudain, une trompette retentit sur le bateau royal. On lui répondit de la barque de Ramsès. Un deuxième signal suivit et l'embarcation du prince aborda celle du pharaon. Une passerelle fut jetée et le prince se trouva devant son père. Il était si ému par la présence du pharaon et par le vacarme de la foule qui l'entourait, qu'il se sentit incapable de prononcer un seul mot. Il se jeta aux pieds de son père et celui-ci, simplement, le pressa contre sa poitrine. On souleva les parois de la tente dorée et le peuple, massé sur les deux rives du fleuve, put apercevoir son souverain assis sur un trône et Ramsès, agenouillé sur la plus haute marche, la tête sur l'épaule de son père. Il se fit un silence tel que l'on entendit battre, sur les bateaux, les pavillons multicolores. Et soudain, un cri immense, unanime, jaillit de toutes les poitrines. Le peuple d'Égypte applaudissait aux retrouvailles du père et du fils, il saluait son maître actuel, il saluait son maître futur. Si quelqu'un avait douté de la cohésion de la famille royale, il devait se reconnaître convaincu du contraire.

Le pharaon avait très mauvaise mine. Il fit asseoir son fils à ses côtés et lui dit :

– J'avais hâte de te revoir, Ramsès, d'autant plus que j'ai appris des nouvelles élogieuses à ton sujet. Tu as mûri, tu sais juger tes actes et tu sembles avoir à cœur l'intérêt de l'État.

Le prince, ému, se taisait. Le pharaon poursuivit :

– Tu as bien fait de renoncer aux deux régiments grecs. Tu mérites mieux : à partir d'aujourd'hui, le corps d'armée Menfi t'appartient.

– Mon père ! murmura le prince, rempli de joie.

– De plus, j’ai besoin d’un homme de confiance pour la Basse-Égypte, toujours exposée aux coups de l’ennemi. Je te nomme donc nomarque de cette région.

Ramsès se mit à pleurer d’émotion. Il voyait s’éloigner sa jeunesse et s’ouvrir à lui les portes du pouvoir auquel il aspirait si ardemment.

– Je suis vieux et fatigué, disait le pharaon, et si tu étais moins jeune, je souhaiterais mourir aujourd’hui même. Le pouvoir me pèse chaque jour davantage. C’est pourquoi je veux, en partie, m’en décharger sur toi. Je t’apprendrai l’art de gouverner un pays et celui de se garder des ennemis. J’espère qu’un jour tu leur montreras tes griffes.

Le bateau royal avait accosté près du palais. Le pharaon monta dans sa litière et Herhor s’approcha du prince.

– Permets-moi d’être le premier à te féliciter, dit-il. Sois aussi heureux dans la carrière des armes que dans celle du pouvoir.

Ramsès lui serra chaleureusement la main.

– C’est à toi que je dois mon bonheur ? demanda-t-il.

– Tu le méritais, répondit le ministre.

– Ma reconnaissance t’est acquise. Tu verras qu’elle n’est pas un vain mot.

– Tes paroles sont pour moi une récompense, répliqua Herhor.

Le prince voulut s’éloigner. Herhor le retint.

– Un mot encore, dit-il. Demande, erpatrès, à une de tes femmes, Sarah, de ne pas chanter de chants religieux.

Et, comme Ramsès le regardait sans comprendre, il ajouta :

– L'autre jour, au cours de ta promenade sur le Nil, cette femme a chanté un hymne sacré, que n'ont le droit d'entendre que le pharaon et les archiprêtres. Cette pauvre enfant pourrait payer cher ses dons vocaux et son ignorance de ce qu'elle chante.

– Elle a donc blasphémé ? demanda le prince, confus.

– Oui, sans le vouloir, répondit le prêtre. Heureusement, j'ai été le seul à l'entendre... Mais qu'elle ne recommence pas !

– Elle devrait quand même se purifier, ajouta le prince. Si elle offre trente vaches au temple d'Iside, sera-ce suffisant ?

– Oui, qu'elle le fasse, dit Herhor. Les dieux ne refusent jamais les présents.

– Quant à toi, saint père, continua Ramsès, veuille accepter le bouclier que j'ai reçu de mon aïeul.

– Le bouclier d'Amenhotep ? demanda le ministre, enchanté. En suis-je digne ?

– Tu as la sagesse de mon aïeul ; tu auras sa gloire.

Herhor fit un profond salut. Ce bouclier doré, en plus de sa valeur, avait aussi les vertus d'une amulette. Il était donc un cadeau royal. Mais, plus que ce présent, les paroles du prince avaient enchanté Herhor. Il atteindrait, avait dit Ramsès, à la gloire d'Amenhotep ; or, celui-ci avait été le gendre d'un pharaon... L'héritier du trône aurait-il décidé d'épouser la fille du ministre ? C'était là le rêve suprême de celui-ci et de la reine Nikotris. Pourtant, en parlant des honneurs futurs de Herhor, Ramsès ne pensait nullement à un mariage avec sa fille ; il envisageait simplement de lui confier de nouvelles fonctions au temple et à la Cour.

Chapitre XVIII

Après sa nomination comme nomarque de Basse-Égypte, une vie épuisante commença pour Ramsès. Il était écrasé par les devoirs de sa nouvelle charge, et devait recevoir un nombre de visiteurs invraisemblable.

Le premier jour, à la vue de la foule qui se pressait dans les jardins de son palais, il fit appeler la garde ; le deuxième jour, il dut se réfugier dans le grand palais ou il était mieux à l'abri des importuns.

Au cours des dix jours précédant son départ pour la Basse-Égypte, Ramsès dut recevoir les représentants de toute l'Égypte et ceux des souverains étrangers.

Les premiers vinrent les archiprêtres, les ministres et les ambassadeurs phéniciens, grecs, juifs, assyriens, nubiens. Ils furent suivis des gouverneurs de province, des juges, des bribes et des officiers supérieurs.

Tous ces visiteurs ne demandaient rien ; ils venaient présenter leurs hommages, et à force de les écouter à longueur de journée, Ramsès sentait qu'il mélangeait tous leurs discours et n'entendait plus rien.

Les jours suivants se présentèrent devant le prince les représentants des classes marchandes. Ils apportaient des présents consistant en or, en ambre, en parfums, en fruits. Ramsès reçut encore les banquiers, les architectes et les délégués des petits métiers.

Enfin, apparurent les quémandeurs. Il y avait parmi eux des invalides, des veuves et des orphelins d'officiers qui demandaient un secours ; des nobles voulant un emploi à la

Cour pour leurs fils ; des ingénieurs présentant des projets de construction de canaux ou d'édifices ; des pères de condamnés demandant une réduction de peine ou une mesure de grâce. Il y avait aussi des jolies femmes ou des mères de jeunes filles qui demandaient au prince qu'on les admît, elles ou leurs enfants, à sa Cour. Parfois, elles définissaient d'avance leurs exigences financières, vantaient leur virginité ou leurs talents.

Après ces dix jours passés à écouter des discours ou des doléances, Ramsès en eut assez. Il était épuisé et il s'irritait pour un rien.

Herhor vint à son secours. Il fit annoncer aux personnalités importantes que le prince ne recevait plus personne et il envoya un détachement de soldats disperser la foule des quémandeurs. Celle-ci s'enfuit sous la menace des fouets et Ramsès recouvra sa tranquillité. Mais cette première expérience du pouvoir l'avait profondément déçu. Il comprenait que son père préférât passer son temps en prières et il admira Herhor de pouvoir mener à bien une tâche aussi écrasante. Les charges du pouvoir l'effrayèrent au point qu'il fit venir Herhor et lui exposa ses craintes.

Le ministre l'écouta en souriant, puis il dit :

– Sais-tu, seigneur, que ce palais où nous habitons est l'œuvre d'un seul architecte, Senebi, mort d'ailleurs avant d'avoir achevé son travail. Comment crois-tu qu'il ait fait pour mener à bien sa tâche ?

– Je me le demande !

– C'est simple : il ne faisait pas tout lui-même. Il ne sciait pas les planches, ne cassait pas les pierres, ne montait pas aux échafaudages. Il avait simplement dessiné un plan, et même pour cela il s'était fait aider. Or, toi, tu veux tout faire toi-même. C'est au-dessus des forces humaines.

– Parmi les quémandeurs, il y avait des gens qui

demandaient justice. Je devais les écouter !

– Combien de personnes peux-tu entendre en une journée ? demanda Herhor.

– Disons... vingt.

– Tu as bien de la chance. Moi, je parviens à en écouter six ou dix, mais ce sont des personnes importantes. Chacune d'elles m'expose des choses essentielles, m'entretient de l'armée, des biens du pharaon, des questions religieuses, des tribunaux. Elles ne me parlent pas de choses insignifiantes qu'elles ont déjà dû entendre de la bouche de dizaines de subordonnés dont chacun à son tour avait recueilli ses renseignements plus bas encore dans l'échelle des fonctionnaire. Ainsi, en ne nous entretenant qu'avec dix hommes par jour, le pharaon et moi sommes au courant de ce qui se passe dans tout le pays et même à l'étranger.

» Cette organisation de l'État, continua le ministre avec fougue, est notre fierté et fait notre puissance. Lorsqu'un de nos premiers pharaons, Snofru, demanda à un archiprêtre quel monument il devait se faire élever, celui-ci répondit : « Dessine sur le sol un carré et dépose à l'intérieur six millions de cailloux ; c'est ton peuple. Sur ces cailloux, mets soixante mille pierres taillées représentant les fonctionnaires inférieurs ; là-dessus place six mille pierres polies pour symboliser les fonctionnaires supérieurs ; puis plus haut encore, dépose soixante statues ; tes ministres et tes généraux. Sur le tout, enfin, fais placer un bloc d'or et tu te reconnaîtras ». Snofru suivit ce conseil et nous a légué la plus ancienne des pyramides, représentation parfaite de notre État. C'est une construction inébranlable, du haut de laquelle on voit les limites du monde !...

Herhor s'animait de plus en plus.

« – Là aussi, poursuivit-il, réside notre supériorité sur nos

voisins. Les rois d'Éthiopie, de Libye, de Ninive, n'ont guère de ministres et veulent gouverner seuls. Aussi, le désordre règne-t-il dans leurs royaumes. Un seul de nos scribes pourrait réorganiser ces pays qui, plus puissants que nous, nous envahiraient dans quelques années !

– Profitons de ce désordre ! s'écria le prince. Attaquons-les !

– Nous ne sommes pas encore rétablis de nos victoires précédentes, coupa Herhor avec froideur, et il voulut se retirer.

– Nos victoires nous ont-elles affaiblis ? l'arrêta Ramsès. N'ont-elles pas rempli le trésor ?

– La hache avec laquelle on coupe les arbres ne s'émousse-t-elle pas ? demanda Herhor, et il sortit.

Le prince comprit que le ministre, quoique chef suprême de l'armée, voulait la paix à tout prix.

« Nous verrons bien ! » se dit-il en lui-même.

La veille de son départ, Ramsès fut appelé chez le pharaon. Celui-ci le reçut dans la salle de marbre. Il était seul. Un siège attendait le prince et il y avait des papyrus couverts d'écriture sur une petite table.

Le prince s'assit et le pharaon parla :

– Voici tes nominations de chef de corps d'armée et de nomarque. Il paraît que les premiers jours de pouvoir t'ont fatigué ?

– Je retrouverai mes forces en te servant !

– Flatteur ! sourit le pharaon. Tout de même, ne te tue pas au travail. Tu as besoin de distractions. N'oublie évidemment pas les devoirs de ta charge...

– Je suis prêt !

– Voici : en premier lieu, sache que le trésor s’appauvrit chaque année davantage. Les revenus de Basse-Égypte, surtout, diminuent et les dépenses augmentent...

Le pharaon s’arrêta un instant.

– Les femmes, Ramsès, les femmes, continua-t-il, coûtent des fortunes à tout le monde, même à moi ! J’en ai plusieurs centaines, et chacune veut le plus possible de serviteurs, de coiffeurs, d’esclaves, de chevaux, d’enfants même ! D’enfants ! Lorsque je suis rentré de Thèbes, une de ces dames est venue me présenter un enfant de trois ans. Mon fils, affirmait-elle, et elle me demandait de lui donner une dotation ! À mon âge, un fils de trois ans ! Comment y croire ? Mais il eût été peu délicat et peu élégant de discuter... Cela coûte cher, tout cela ! Mes revenus, je te l’ai dit, diminuent. On me dit que c’est parce que le peuple s’appauvrit, que la mer a recouvert des terres, qu’il y a eu des mauvaises récoltes. Le trésor en pâtit, c’est tout ce que je sais... Je te demande donc de tirer cela au clair. Trouve des hommes bien informés, puis fais procéder à une enquête. Ne te fie pas aux écrits, mais vérifie quelquefois tout toi-même. Ne te hâte pas non plus de juger, ou du moins abstiens-toi d’exprimer ton opinion. Note ce que tu en penses, et reviens-y plus tard. Tu pourras comparer tes impressions.

– Je ferai comme tu le désires, père.

– Une deuxième mission, maintenant : il se passe quelque chose en Assyrie. À intervalles réguliers, ce pays s’agite et il lance des hordes d’envahisseurs contre ses voisins. Tu dois vérifier ce qui en est et trouver un moyen d’y parer.

– En serai-je capable ?

– Apprends à regarder, et tu verras. Écoute aussi ce qu’on te dira.

– Tes conseils me paraissent infiniment sages !

– Je suis simplement vieux, et l’expérience vient à mon secours.

– Et que penses-tu des Grecs ? demanda Ramsès.

Le pharaon hocha la tête.

– Les Grecs !... dit-il. Ils ont devant eux un brillant avenir. Ils ne sont encore que des enfants à côté de nous, mais une flamme étonnante les habite... Tu te souviens de cette statue de moi que sculpta cet artiste grec ? Eh bien, je l’ai offerte au temple de Thèbes, tant elle m’effrayait par sa ressemblance. Tu as vu les palais que les Grecs construisent ? Ils donnent à la pierre une âme. Et leur langue, l’as-tu jamais écoutée ? Elle ressemble à une merveilleuse mélodie. Oui, si l’Égypte devait périr, j’aimerais que la Grèce prît sa succession...

– As-tu confiance dans les Grecs ?

– On ne peut se fier à eux, pas plus qu’aux Phéniciens. Le Phénicien dit la vérité lorsqu’il veut, mais quand le veut-il ? Le Grec, lui, voudrait toujours dire ce qu’il pense, mais il n’en est pas capable ! Le monde, pour lui, a de multiples visages ; il prend des couleurs et des formes changeantes. Rappelle-toi Troie : c’était une petite ville du Nord ; un jour, des aventuriers grecs l’attaquèrent et la détruisirent. Une simple histoire de brigands, en somme. Eh bien, vois ce qu’ils en ont fait dans leur poésie et leurs chants : Nous savons que tout cela est faux, et pourtant ces récits nous émerveillent ! Ainsi sont les Grecs : menteurs mais charmants et courageux. Ils savent mourir pour l’honneur, alors que les Phéniciens ne le font que par intérêt.

– Et les Juifs ? demanda le prince en baissant les yeux.

– C’est un peuple intelligent, mais fanatique ; de plus, il hait l’Égypte. Ils reviendront à nous lorsqu’ils auront senti le poids de la sandale assyrienne ! Mais nous pouvons nous servir d’eux utilement...

Le pharaon paraissait fatigué. Aussi le prince le quitta-t-il après l'avoir embrassé, et il se rendit chez sa mère.

– Je viens te remercier et te faire mes adieux, dit-il.

La reine l'embrassa et dit, les larmes aux yeux :

– Comme tu as changé ! Te voilà devenu un homme ! Et dire que je te vois si peu ! J'étais venu te voir de l'autre côté du Nil, et tu t'es porté à ma rencontre avec cette courtisane !

– Je t'en demande pardon ! dit Ramsès en embrassant sa mère.

– Je suis femme et mère, continua la reine, et c'est à ce titre que je te parle maintenant. Veux-tu emmener cette fille avec toi ? N'oublie pas que le bruit et l'agitation peuvent nuire à l'enfant. Les femmes enceintes ont besoin de calme et de silence.

– Que dis-tu là ? demanda Ramsès. Sarah est enceinte ? Elle ne m'en a rien dit !

– Elle n'ose peut-être pas. En tout cas, ce voyage...

– Je ne compte nullement emmener Sarah, dit le prince. Mais je m'étonne qu'elle m'ait caché la vérité. Cet enfant ne serait-il pas de moi ?

– Tes soupçons sont peu élégants ! dit sa mère. Cette fille, simplement, a beaucoup de pudeur ou bien elle craint que tu ne l'abandonnes en apprenant son état.

– Je ne puis tout de même pas la prendre à ma Cour ! interrompit le prince.

La reine eut un imperceptible sourire.

– Tu ne peux écarter trop brusquement une femme qui t'aime. Je sais que tu as assuré son confort matériel : nous la doterons et son enfant ne manquera de rien.

– Naturellement, dit Ramsès. Mon premier fils, même s'il n'est pas légitime, a droit à des égards.

Après avoir quitté sa mère, le prince songea à aller voir Sarah. Il lui en voulait de lui avoir caché sa grossesse, mais en même temps, il était fier d'être bientôt père. Ce titre lui conférait une maturité nouvelle, et il s'en réjouirait. Il aurait voulu gronder Sarah, pour l'embraser ensuite et la remercier. Mais lorsqu'il regagna son palais, il y trouva deux hauts fonctionnaires de Basse-Égypte qui l'attendaient pour lui faire un rapport. Lorsqu'ils eurent fini, il se sentit fatigué ; d'ailleurs, il était trop tard pour aller chez Sarah, car un grand banquet avait lieu le soir. Il appela son serviteur noir.

– As-tu conservé cette cage de pigeons que Sarah m'a donnée au moment où je l'ai quittée ?

– Oui, seigneur.

– Ouvre-la et laisse s'envoler un oiseau.

– Ils ont été mangés, seigneur !

– Qui les a mangés ?

– Toi-même, seigneur. J'ai dit au cuisinier que ces pigeons venaient de chez Sarah ; il en a aussitôt fait un pâté...

– Mais c'est insensé ! s'écria le prince, fort ennuyé.

Il appela Tutmosis et lui ordonna d'aller immédiatement trouver Sarah. Il lui raconta l'histoire des pigeons et conclut :

– Va lui porter quelques bracelets et deux talents. Dis-lui que je suis fâché qu'elle ait dissimulé son état, mais que je lui pardonnerai si l'enfant est beau et robuste. Si c'est un garçon, elle recevra un second domaine... Persuade-la aussi d'éloigner au moins quelques-uns de ses Juifs, pour que mon fils n'ait pas à jouer avec de petits païens... Ils lui apprendraient à donner à son père des dattes pourries !

Chapitre XIX

Le quartier étranger de Memphis s'étendait près du Nil, au nord-est de la ville. Plusieurs centaines de maisons le composaient, et il était habité par des Assyriens, des Juifs, des Grecs, des Phéniciens surtout. C'était un quartier prospère, dont la rue principale, large de trente pieds, était bordée de maisons à étages. Dans les caves se trouvaient des entrepôts de marchandises, les rez-de-chaussée étant occupés par des magasins. Ceux-ci se distinguaient entre eux par leurs enseignes et leurs peintures murales qui indiquaient le métier ou la branche de commerce de leur propriétaire. Une animation intense régnait toujours dans cette rue et les voleurs y trouvaient un champ propice à leur activité.

Vers le milieu de la rue se dressait l'auberge du Phénicien Asarhadon. Tous les voyageurs arrivant de l'étranger étaient obligés d'y habiter, pour rendre le contrôle plus facile à la police.

C'était une maison carrée, munie de nombreuses fenêtres ; un navire miniature était suspendu au-dessus de la porte et donnait son nom à l'endroit. Une cour intérieure tenait lieu de salle de réunion aux clients modestes ; une galerie circulaire abritait les clients riches. Des esclaves noirs portaient la nourriture et les boissons d'une table à l'autre, et des scribes de derrière un comptoir, notaient soigneusement tout ce que les clients buvaient et mangeaient. Le maître du lieu lui-même, Asarhadon, circulait entre les tables, veillant à ce que ses hôtes ne manquassent de rien. Il surveillait en même temps le travail des scribes.

Ce jour-là, cependant, toute son attention était captivée par un voyageur qui s'était endormi dans la galerie, devant un plat

de dattes et un carafon d'eau. C'était un homme d'une quarantaine d'années, à la chevelure abondante, aux traits d'une surprenante noblesse.

« Dangereux personnage, songea Asarhadon ; il a l'air d'un prêtre et s'habille comme un mendiant. Il a dépensé chez moi un talent d'or mais il ne mange pas de viande et ne boit pas de vin… C'est sûrement un prophète ou un grand voleur… »

Un esclave noir s'approcha à ce moment du Phénicien et lui parla à l'oreille. Au même instant, un officier de police fit son apparition et, prenant Asarhadon à part, s'entretint longuement avec lui. Pendant qu'il parlait, l'aubergiste se mit à s'arracher les cheveux et à se frapper la poitrine, manifestant un grand désespoir. Puis il fit servir au policier une oie rôtie et un cruchon de vin, puis courut lui-même vers le voyageur endormi. Il le réveilla sans douceur.

– J'ai de mauvaises nouvelles pour toi, dit-il d'un air inquiet.

– Tout arrive, répliqua le voyageur avec indifférence.

– Figure-toi, continua l'aubergiste, que des voleurs se sont introduits aux deuxième étage et ont volé tes affaires : une caisse et trois sacs, de grande valeur sans aucun doute…

– Il faut prévenir la justice.

– La justice ? Ce n'est pas la peine. Mieux vaut s'entendre avec les voleurs. Nous appellerons leur grand patron, tu lui donneras un vingtième de la valeur de tes bagages, et on retrouvera tout.

– Dans mon pays, dit l'étranger, on ne traite pas avec les voleurs, et ce n'est pas moi qui le ferai ! Je suis ton client, je t'ai confié mes biens, tu en es responsable.

Asarhadon hocha la tête.

– Tu es un étranger, mais j'ai de la sympathie pour toi. C'est pourquoi je te conseille de renoncer à recourir au tribunal : on y entre, mais on n'en sort pas.

– Les innocents n'ont rien à craindre.

– Les innocents ? Mais personne n'est innocent ! Tu vois ce policier qui mange là-bas ? Il était venu prendre des renseignements à ton sujet.

Le voyageur garda son calme imperturbable.

– Et sais-tu ce qu'il m'a dit ? continua l'aubergiste. « Méfie-toi des étrangers qui ne boivent pas et ne parlent à personne... Ce Hittite, Phut, est peut-être un espion assyrien... » Voilà ce qu'il m'a dit de toi. J'ai protesté, car je refuse de croire de pareils mensonges !

Le Hittite n'avait rien perdu de son impassibilité.

– Asarhadon, dit-il, je t'ai confié mon bien et je te charge de le récupérer au plus vite. Sinon, j'irai déposer plainte contre toi auprès de ce policier qui mange ton oie.

– Permets que je paie aux voleurs, disons... un quinzième de la valeur de tes affaires.

– Non !

– Donne-leur au moins trente drachmes...

– Pas une seule !

– Dix drachmes...

– Tu peux t'en aller, Asarhadon : mais n'oublie pas ce que je t'ai dit.

L'aubergiste bouillonnait de colère.

« Une vipère, ce Hittite ! » bougonna-t-il.

À ce moment, quatre danseuses à demi nues firent leur apparition dans l'auberge. Deux d'entre elles se mirent à jouer de la flûte, les deux autres commencèrent à danser entre les tables. Tous les regardaient avec intérêt et faisaient des remarques sur leur beauté. Bientôt trois d'entre elles disparurent, invitées à des tables de riches commerçants ; la quatrième alla de table en table en disant :

– Je fais la collecte pour le temple d'Iside ! Soyez généreux pour la grande déesse !

Son plateau se remplit de pièces de bronze, d'argent et de cuivre. Lorsqu'elle s'approcha du voyageur hittite, celui-ci lui tendit une bague en or.

– Istar est une grande déesse, accepte donc ceci pour elle.

La prêtresse le regarda attentivement et murmura :

– Anael, Sachiel.

– Amabiel, Abalidot, répondit le Hittite sur le même ton.

– Je crois que tu aimes vraiment la déesse, dit la prêtresse à haute voix. Tu sembles riche et tu es généreux ; je vais te prédire l'avenir.

Elle s'assit en face de lui, mangea quelques dattes, puis elle se pencha sur les lignes de sa main et se mit à parler :

– Tu viens d'un lointain pays... Tu as fait bon voyage...

Elle baissa la voix :

– Depuis quelques jours, les Phéniciens te surveillent... Viens me voir ce soir.

Elle reprit, très haut :

– Tes désirs se réaliseront.

Puis, tout bas :

– J'habite à « L'Étoile Verte ».

Voyant qu'Asarhadon s'approchait pour écouter, elle termina, tout haut :

– Mais méfie-toi des voleurs !

– Il n'y a pas de voleurs ici, intervint l'aubergiste, sinon ceux qui viennent de la rue !

– Ne te fâche pas, grand-père, dit la prêtresse avec ironie. La colère fait apparaître sur ton cou une veine rouge qui présage la mort violente.

Asarhadon jura. Lorsqu'il se fut éloigné, la prêtresse sourit au Hittite, lui donna une rose du collier qu'elle portait, l'embrassa, puis se leva et alla vers une autre table.

Le voyageur appela l'aubergiste.

– Je veux cette femme, dit-il. Conduis-la à ma chambre !

– Tu es fou ! s'écria Asarhadon. Si une pareille chose arrivait dans ma maison avec une prêtresse égyptienne, on me chasserait de la ville. Ici, on ne peut recevoir que des étrangères.

– Dans ce cas, c'est moi qui irai la voir, répliqua Phut. J'ai besoin de ses conseils. Tu me donneras ce soir un guide pour me conduire.

– Décidément, tu es fou ! Sais-tu que cela te coûtera deux ou trois cents drachmes, sans compter ce que tu devras offrir au temple. Pour ce prix, tu peux avoir une femme jeune et vertueuse : ma fille, qui a quatorze ans et doit se constituer une dot. Veux-tu ?

– Ta fille me suivra-t-elle dans mon pays ? demanda Phut.

L'aubergiste le regarda, muet d'étonnement, puis il dit

d'une voix sourde :

– J'ai enfin compris, quel était ton métier : tu fais le trafic des femmes !... Sais-tu que si tu emmènes une seule Égyptienne, cela te vaudra de finir ta vie aux carrières ?... À moins... à moins que tu veuilles m'associer à tes affaires... Je connais tout et tous, dans cette ville.

– Tant mieux ! Tu pourras m'expliquer le chemin à prendre pour aller chez la prêtresse. Il me faut donc pour ce soir un guide et demain mes bagages. Sinon, je porte plainte !

Ayant dit cela, Phut se leva et monta dans sa chambre.

Fou de rage, Asarhadon alla s'asseoir à une table où buvaient des marchands phéniciens.

– Ah ! J'ai de la chance avec mes clients ! s'écria-t-il. Voilà un Hittite qui ne mange presque pas, qui me fait racheter ses affaires volées et qui va trouver une danseuse égyptienne au lieu de s'intéresser aux filles de la maison !

– C'est normal ! répondit en riant un des Phéniciens. Les Phéniciennes, il les connaît, sans doute, et il préfère goûter aux produits de l'endroit !

– Et moi, je te dis que c'est un individu dangereux ! Il se fait passer pour un bourgeois, alors que c'est sûrement un prêtre !

– Toi-même, Asarhadon, tu as la tête d'un archiprêtre, et tu n'es qu'un aubergiste. Tu vois qu'on peut se tromper !

– Pourquoi, alors, s'intéresse-t-il aux prêtresses ? J'ai la conviction qu'au lieu d'aller voir les filles, c'est à une réunion de conspirateurs qu'il se rend.

– Tu es bête et, de plus, en colère ! Tu ne comprends rien !

– C'est certainement un espion assyrien ! s'obstinait

l’aubergiste.

Le Phénicien le regarda avec mépris.

– Eh bien, surveille-le, alors !

– C’est une idée ! Je le ferai suivre ! dit Asarhadon en se frottant les mains.

Il était ravi de son idée. Qui sait ? Peut-être y aurait-il de l’argent à gagner, grâce à ce maudit Hittite.

Chapitre XX

Vers neuf heures du soir, Phut quitta l'auberge, accompagné d'un esclave porteur d'une torche. Asarhadon avait envoyé devant un homme de confiance pour surveiller le Hittite. Un autre gardien de l'aubergiste suivait Phut à quelque distance.

Les rues étaient vides, et peu de fenêtres éclairées. Le silence n'était rompu que par de rares bruits de musique ou par des cris d'ivrognes. Au fur et à mesure que Phut avançait, les maisons se faisaient plus petites, les jardins plus nombreux. Dans la rue que la danseuse lui avait indiquée s'étendaient de vastes jardins entourant des villas. Devant l'une d'elles, l'esclave s'arrêta et éteignit sa torche.

– Voici « L'Étoile Verte », dit-il, et il s'éloigna.

Le Hittite frappa à la porte. Un domestique ouvrit, examina attentivement le visiteur et murmura :

– Anael, Sachiel.

– Amabiel, Abalidot, répondit Phut.

– Sois le bienvenu, dit le serviteur, et il ouvrit toute grande la porte.

Ils traversèrent le jardin et entrèrent dans le vestibule de la villa. La prêtresse attendait Phut ; derrière elle se tenait un homme ressemblant tellement au Hittite tique que celui-ci ne put cacher son étonnement.

– Il te remplacera aux yeux de ceux qui te surveillent, dit la prêtresse en souriant.

Le sosie de Phut la suivit à l'étage d'où parvenait de la musique ; quant au Hittite lui-même, deux prêtres le conduisirent dans le jardin, dans un petit bâtiment où ils lui firent prendre un bain et revêtir des habits blancs. Puis ils le firent ressortir dans le jardin.

– Par là, dit un des prêtres, est la ville. Par ici, le temple ; et par là les tombes. Va dans la direction que t'indiquera la sagesse.

Phut se retrouva seul. La nuit était assez claire. Au loin, dans la brume, scintillait le Nil ; le ciel était criblé d'étoiles.

« Chez nous, les étoiles brillent avec plus d'éclat », pensa Phut, et il se dirigea vers le temple.

Un homme, sortit des buissons, le suivit. Mais le Hittite disparut dans la brume.

Il marcha assez longtemps ; il se trouva enfin devant un porche parsemé de clous de bronze. Il se mit à les compter, du haut vers le bas, appuyant sur les uns, tournant d'autres.

Enfin, la porte s'ouvrit et Phut entra dans une pièce sombre. Il tâta le sol du pied, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le bord d'un puits. Il descendit sans hésiter, quoique le lieu lui fût inconnu. La descente fut courte. Il atteignit rapidement le fond et vit, en face de lui, un couloir étroit dans lequel il s'engagea d'un pas assuré, comme s'il connaissait bien le chemin. Au bout du couloir, il y avait une porte. Phut trouva la clenche et frappa trois fois. Une voix sourde répondit :

– Qui es-tu, toi qui viens troubler la tranquillité de ce lieu ?

– Je n'ai fait de mal à personne, répondit calmement le Hittite.

– Es-tu celui qu'on attend ? demanda la voix.

– Je suis celui qui vient de la part de vos frères d'Orient,

répondit Phut.

La porte s'ouvrit. Il entra dans une grande cave, éclairée par une lanterne posée sur une table, devant un rideau pourpre, sur lequel était brodée une sphère dorée entourée de deux serpents. Un prêtre égyptien se tenait à côté de la tenture.

– Sais-tu, demanda-t-il, ce que représente cet emblème ?

– La sphère, répondit Phut, est l'image de notre monde...

– Et les serpents ? demanda le prêtre.

– Les deux serpents rappellent au sage que celui qui a trahi mourra doublement : dans son corps et dans son âme.

Le prêtre égyptien s'inclina devant le Hittite et lui remit un manteau ainsi qu'un voile de mousseline. Puis il quitta la caverne. Le Hittite demeura seul. Il revêtit les vêtements sacrés et alluma l'encens devant la tenture pourpre.

Alors d'étranges choses se passèrent dans la caverne. Les murs de la pièce semblaient s'estomper et le rideau pourpre tremblait comme agité par des mains invisibles. Le Hittite se mit à prier et une rumeur monta des profondeurs. Soudain, le rideau s'écarta, découvrant une silhouette blanche.

– Que me veux-tu ? demanda une voix étouffée.

– Je veux que mes frères d'Égypte m'accueillent favorablement et croient en mes paroles.

– Il en sera ainsi, dit le spectre, et il disparut.

Le Hittite resta figé, les mains levées vers le ciel, une heure durant. Au bout de ce laps de temps, trois prêtres égyptiens pénétrèrent dans la caverne. Voyant Phut immobile, dans une rigidité cadavérique, ils parurent effrayés et admiratifs.

– Jamais, nous n'avons réussi rien de pareil ! dirent-ils.

Ils s'approchèrent de lui, le tâtèrent, observèrent avec inquiétude ses yeux morts et son visage décoloré.

– Serait-il mort ? demanda le plus jeune d'entre eux.

À ce moment, le Hittite sembla revivre. Ses mains retombèrent et son visage se colora. Il soupira, se frotta les yeux comme un homme qui émerge du sommeil et dit :

– Toi – il s'adressait au plus âgé des prêtres – tu es Méfrès, archiprêtre à Memphis ; toi, tu t'appelles Herhor, archiprêtre à Thèbes et premier homme du royaume après le pharaon... Et toi – il désigna le plus jeune – tu es Pentuer, prêtre d'Amon et conseiller de Herhor.

– Quant à toi, tu es Beroes, grand prêtre et sage de Babylone, que nous attendions depuis longtemps, répondit Méfrès.

– Oui, dit le Hittite.

Il les embrassa tous, et ils s'inclinèrent devant lui.

– Et maintenant, dit Beroes, écoutez ce que j'ai à vous dire.

Ils s'assirent et le Hittite se mit à parler.

– Je vous parle de la part du collège sacré de Babylone. Nous avons constaté que le clergé égyptien était en décadence, cherchait à s'enrichir et se débauchait. Il a perdu son pouvoir sur les esprits et a recours au charlatanisme. Si vous le voulez, nous vous aiderons à rétablir la piété sur les bords du Nil.

– Tout ce que tu dis est vrai, répondit tristement Méfrès. Reste donc parmi nous quelques années, et réapprends-nous la sagesse !

Le Hittite se tourna vers Herhor.

– J'ai de mauvaises nouvelles pour toi. Par votre négligence, vous n'avez pas pu prévoir que de sombres années

se préparaient pour l’Égypte. Un cataclysme vous menace de l’intérieur. De plus, si vous avez le malheur, au cours des dix prochaines années, de porter la guerre en Assyrie, vous serez écrasés et votre pays détruit. Rarement, les astres vous ont été aussi défavorables qu’en ce moment.

Les prêtres écoutaient, pleins d’horreur. Herhor était pâle, Méfrès priait.

– Méfiez-vous donc des Assyriens, continuait Beroes. C’est un peuple terrible, qui vit de la guerre. Ils empalent les vaincus, brûlent les villes, crèvent les yeux des prisonniers. Leurs temples sont ornés de peaux humaines...

– Tu as jeté l’effroi parmi nous, dit Méfrès. Mais dis-nous comment conjurer ces malheurs ?

– Je le voudrais, répondit Beroes mais je ne sais pas tout ; ce que j’ai pu prévoir en toute certitude, c’est la nécessité absolue d’une paix de dix ans avec l’Assyrie. Hâtez-vous de conclure une alliance avec elle.

– Et la Phénicie ? demanda Herhor.

– Ne vous laissez pas tenter ! s’écria Beroes. Si aujourd’hui le pharaon portait la main sur elle, dans un mois les soldats assyriens, volant à son secours, se baigneraient dans le Nil !

– Nous ne pouvons renoncer à notre influence sur la Phénicie ! intervint Herhor.

– Alors, vous préparez votre propre perte. Je vous le répète : il vous faut dix années sans guerre. Maintenant, je vous ai dit ce que j’avais à vous dire, et vous agirez à votre guise. Mais songez aux sombres années qui vous menacent.

– Il me semble, demanda Pentuer, que tu as parlé d’un danger intérieur. Quel est-il ?

– Ne me le demande pas. Tu devrais en savoir davantage

que l'étranger que je suis.

– Nous devrons nous résigner, dit pensivement Herhor, à ce traité de paix avec les Assyriens.

– Je ferai part de votre décision au collège sacré de Babylone. Il fera en sorte que le roi d'Assyrie vous envoie une délégation. Croyez-moi, ce traité vous sera favorable.

L'entretien prit fin là-dessus. Tous, ils se tournèrent vers l'autel : le Hittite se remit à prier. Ils crurent entendre une lointaine sonnerie de trompettes venant du sol, et ils tremblèrent de crainte et d'étonnement. Puis, un véritable orage se déchaîna dans la caverne, des éclairs jaillirent de l'autel, et le sol trembla.

Beroes se prosterna, et le calme revint.

*

Phut regagna à l'aube l'auberge phénicienne où il retrouva les bagages qui lui avaient été volés.

Quelques minutes après lui, l'homme de confiance de l'aubergiste Asarhadon vint trouver son maître et lui dit :

– J'ai passé la nuit sur place, devant le temple de Set. Vers dix heures, trois prêtres, venant de la villa « À l'Étoile Verte », y pénétrèrent. Le brouillard m'a empêché de voir s'ils en sont ressortis et quand.

L'aubergiste se gratta le crâne.

– Mon client doit être un prêtre, puisqu'il va au temple. Comme il porte la barbe, ce doit être un prêtre chaldéen. C'est louche...

Quelques instants plus tard, le second serviteur de

l’aubergiste arriva et fit rapport à celui-ci.

– J’ai passé toute la nuit devant la villa « À l’Étoile Verte », dit-il. Ton Hittite y a bu et chanté jusqu’au matin.

– Comment ? demanda Asarhadon. Le Hittite a passé la nuit à « l’Étoile Verte » ?

Il confronta ses deux serviteurs, mais il n’apprit rien de nouveau. L’un jurait que Phut avait passé la nuit à boire, l’autre qu’il l’avait vu entrer au temple.

« C’est invraisemblable, murmura le Phénicien. Ce Hittite est présent en deux endroits à la fois ! C’est un conspirateur ou un magicien ! »

Chapitre XXI

Le voyage du prince commença à la belle saison, fin décembre. Le Nil était fort bas, d'énormes radeaux chargés de grain descendaient de Thèbes vers la mer. Les orangers et les grenadiers se couvraient de fleurs, et dans les champs, les semailles avaient commencé.

Les plus hauts dignitaires du royaume, les prêtres, la garde du pharaon et une foule immense accompagnèrent le prince jusqu'à l'embarcadère. Il monta dans une barque dorée surmontée de tentes somptueuses. Il invita à son bord les archiprêtres Méfrès et Mentésuphis qui l'accompagnaient dans son voyage. Toute une flottille suivait l'embarcation royale : des courtisans, des prêtres, des officiers, qui formaient la suite du prince.

Jusqu'à Memphis, le Nil coule entre deux versants montagneux ; ensuite, le fleuve traverse une grande plaine qui mène à la mer. Lorsque le bateau s'ébranla, le prince voulut s'entretenir avec l'archiprêtre Méfrès ; mais les cris de la foule l'obligèrent à quitter sa tente et à se montrer au peuple. Le tumulte ne faisait qu'augmenter. De plus en plus de curieux se pressaient sur les deux rives ; une multitude de petites barques sillonnaient le fleuve, et des couronnes de fleurs cernaient la barque princière.

« Ils m'acclament autant qu'ils ont acclamé le pharaon ! » pensa Ramsès.

Une grande fierté s'empara de lui à la vue de toute cette flotte qu'il pouvait arrêter d'un geste et de tous ces hommes qui avaient abandonné leur travail et risquaient parfois leur vie pour l'apercevoir. Les acclamations de la foule, surtout, enivraient Ramsès, l'exaltaient, le remplissaient de bonheur.

Le bateau gagna le milieu du fleuve. Le prince alla sur la poupe et regarda dans la direction de Memphis. Là, les rives étaient déjà désertes, le fleuve vide d'embarcations. Il n'y avait plus trace du tumulte tout récent.

– La fête est déjà terminée ? demanda Ramsès à un des ingénieurs qui s'occupaient de la conduite du bateau.

– Oui, les gens sont retournés au travail.

– Déjà ?

– Ils doivent regagner le temps perdu, dit l'ingénieur.

Le prince fronça les sourcils, mais il se calma aussitôt et retourna sous sa tente. Les acclamations de la foule ne le touchaient plus. À la fierté avait succédé le mépris pour ce peuple qui passait si vite de l'exaltation au travail quotidien.

Ramsès s'arrêta un mois durant dans la province d'Aa, où il fut l'hôte du gouverneur. Il passa son temps en réceptions, en présentations de fonctionnaires, en audiences. Il demanda, un jour, à visiter la région, comme son père le pharaon le lui avait ordonné. Le gouverneur accéda à sa demande. Il le fit monter dans une litière et le conduisit, en grande pompe, au temple du dieu Hator, protecteur de la province.

Le prince monta sur un des pylônes et visita attentivement l'observatoire astronomique des prêtres et aussi l'ingénieux système par lequel, du haut de cette tour, ils correspondaient avec les temples voisins de Memphis et d'Atribis, éloignés pourtant de plusieurs milles. Du haut du pylône, Ramsès put encore admirer les champs de blé, les vignes, les canaux, les marais couverts de lotus et de papyrus. Il fut enchanté par ce qu'il voyait, et rentra au palais content de lui. Mais lorsqu'il se mit à noter ses impressions, suivant le conseil de son père, il s'aperçut que ses connaissances quant à la province d'Aa n'avaient guère augmenté.

Il demanda donc au gouverneur quelques renseignements complémentaires. Celui-ci réunit tous ses fonctionnaires et les fit défiler devant le prince, assis dans la cour du palais. Ramsès vit passer d'innombrables scribes, des ingénieurs, des médecins, des policiers, des gardiens de prison, des juges. Ce spectacle le déprima profondément : il avait l'impression de ne pas pouvoir coordonner les divers éléments du gouvernement et il n'osait s'avouer à lui-même son incapacité. S'il se révélait incapable de gouverner, que lui resterait-il ?... La mort !

Car Ramsès sentait qu'il n'y avait pas de bonheur pour lui ailleurs qu'à la tête de l'État.

Il se reposa quelques jours, puis fit venir, une fois de plus, le gouverneur.

– Je t'avais demandé, dit-il, de m'initier à la gestion de ta province. Tu m'as montré le pays et les fonctionnaires, mais je ne sais encore rien !

Le gouverneur parut ennuyé.

– Que veux-tu que je fasse ? demanda-t-il. Qu'exiges-tu de moi ? Au cours de ton voyage, tu as pu voir le peuple qui habite la région. Du haut du pylône, tu as pu contempler ce pays. Si tu le désires, nous visiterons de près chaque camp, chaque village et chaque rue. Tu as même vu les fonctionnaires. Que puis-je faire de plus ?

– Je sais que tu es un bon serviteur dit le prince. Explique-moi seulement deux choses : premièrement, pourquoi les revenus du pharaon dans ta province diminuent ; deuxièmement, quelles sont tes fonctions exactes ?

Le gouverneur se troubla, aussi le prince s'empressa-t-il d'ajouter :

– Je voudrais connaître tes méthodes, car je suis jeune encore et avide de conseils...

– Mais tu as la sagesse d'un vieillard !

– Il est donc normal, continuait le prince, que je prenne avis auprès d'un homme expérimenté.

– Je te montrerai et je t'expliquerai tout ! Mais allons dans un lieu tranquille !...

Effectivement, une foule bruyante emplissait le palais. Aussi, le gouverneur fit-il amener deux chevaux et ils sortirent de la ville, laissant la Cour à ses amusements.

La journée était belle et fraîche, la terre couverte de verdure et de fleurs.

– Comme il fait bon ! s'exclama Ramsès ; je respire enfin, après le vacarme du palais !

– C'est le lot des grands de ce monde ! dit le gouverneur.

Ils s'arrêtèrent en haut d'une colline. Ils voyaient, étendus à leurs pieds, des villages, des prairies et, au loin, le rougeoiement du désert.

– Regarde, seigneur, dit le gouverneur. Voici notre pays. N'est-ce pas qu'il est beau ? Comme le pharaon ne peut être partout à la fois, c'est nous, ses esclaves, qu'il a chargés d'administrer les diverses régions qui composent l'Égypte. Tu m'as demandé ce que je faisais. Je m'occupe de rassembler les divers biens que produit la terre et de les déposer aux pieds de mon maître. Comme je ne puis veiller à tout moi-même, je me suis adjoint des collaborateurs qui sont les fonctionnaires.

– Tout cela est fort bien, dit le prince, mais je répète ma question : pourquoi les revenus du pharaon ont-ils diminué alors que tu veilles si bien à ses intérêts ?

– Certains dieux nous sont défavorables, dit le gouverneur, et ils nuisent aux crues du Nil ou envoient des maladies sur nos troupeaux et nos paysans. Quand la récolte est mauvaise, les

revenus sont moindres. Regarde, là, ces troupeaux ; ils sont moins nombreux que jadis, mais qu'y puis-je ? Le dieu Set, seul, est coupable, et que peuvent les hommes contre la volonté des dieux ?

Le prince baissa la tête.

Au cours de ses études, on lui avait parlé de la lutte que livre le bienveillant Osiris au nuisible Set.

« Lorsque je serai grand, se disait-il autrefois, j'irai trouver ce Set et nous nous mesurerons à la lance !... »

Aujourd'hui, regardant l'étendue de sable, royaume du dieu cruel qui diminuait la richesse de l'Égypte, il ne pensait plus à lutter. Car comment combattre le désert ? On ne peut que l'éviter ou y périr.

Chapitre XXII

Le séjour dans la province d'Aa fatigua à ce point l'héritier du trône qu'il demanda qu'on supprimât toutes les fêtes prévues en son honneur et qu'il ordonna qu'au cours de son voyage, la population s'abstint de se masser sur son passage.

Cet ordre choqua quelque peu sa suite, mais il fut respecté et le prince retrouva un peu de tranquillité. Il passait désormais son temps à entraîner ses soldats, ce qui avait toujours été son occupation favorite. Souvent, il se demandait s'il avait bien obéi aux ordres de son père. Il avait parcouru soigneusement la province d'Aa, il avait vu que le désert envahissait sa partie orientale, il avait constaté que les paysans étaient paresseux et sots et qu'ils ne faisaient que l'indispensable ; enfin, il s'était rendu compte que ses seuls fidèles appartenaient à l'aristocratie, soit qu'ils fussent alliés par la parenté au pharaon, soit qu'ils descendissent de soldats ayant combattu sous Ramsès le Grand. Tous, ils étaient prêts à servir de tout leur cœur la dynastie.

Ramsès n'était cependant pas parvenu à déceler les raisons véritables de l'insuffisance des revenus royaux ; il n'avait pas même réussi à localiser le mal. Il savait fort bien que la lutte légendaire opposant les dieux Set et Osiris n'expliquait rien. En tant que futur pharaon, il désirait s'assurer de grands revenus, comme l'avaient fait ses prédécesseurs. L'idée qu'il serait moins riche encore que son père en montant sur le trône l'irritait à l'extrême.

C'est pourquoi il aborda un jour l'archiprêtre Méfrès.

– Toi qui sais tout, saint père, demanda-t-il, dis-moi comment il se fait que les revenus de l'État diminuent et indique-moi les moyens d'y remédier ?

– Ta question est pertinente, répondit Méfrès ; j'espère que tu seras un de ces pharaons qui couvrent l'Égypte de temples et de canaux !

Méfrès semblait fort ému.

– Réponds à ma question ! interrompit le prince. D'abord, comment veux-tu construire quoi que ce soit si le trésor est vide ? Or, la misère menace notre dynastie ! Il faut trouver une solution.

– Tu ne la trouveras, seigneur, qu'au pied des autels.

– Tu ne penses qu'à tes temples ! s'impatienta Ramsès. J'ai beau avoir été élevé par les prêtres, cela ne m'a rien appris. Je ne pourrai, grâce à vous, que conseiller à mon père de prier encore davantage...

– Tu blasphèmes ! Si tu connaissais tous nos secrets, tu trouverais la solution de tes problèmes et tu serais convaincu de la nécessité d'un redressement religieux.

« Il retombe en enfance ! » songea le prince, et il arrêta l'entretien.

Méfrès avait toujours été fort pieux, mais ces derniers temps sa piété semblait vraiment tourner à l'obsession.

À la fin janvier, le prince quitta la région d'Aa pour se rendre dans celle d'Hak. Il remercia chaleureusement le gouverneur pour son accueil, mais il se sentait mécontent de lui-même pour n'avoir pas rempli la mission que lui avait confiée son père.

Il traversa le Nil. Sur la rive droite, le gouverneur d'Hak, Ranuser, l'attendait en compagnie de prêtres et, à son arrivée, tous se prosternèrent. On demanda au prince d'inaugurer la moisson avec une faucille d'or. Le prince s'exécuta. Puis eut lieu une cérémonie religieuse qui l'ennuya mortellement. Enfin, le prince fit son entrée dans la capitale de la province.

Plusieurs jours durant se déroulèrent les habituelles cérémonies d'accueil, les présentations de dignitaires et les banquets. Ramsès y mit fin brutalement en demandant à prendre connaissance de la vie économique du pays. Des centaines d'artisans défilèrent devant lui : fabricants d'armes, d'instruments de musique, de meubles. Chaque métier déposait aux pieds du prince des présents et, à la fin, Ramsès se demanda de nouveau si tout cela servait à quelque chose. Les revenus insuffisants étaient son principal souci.

Il visita donc des moulins, des boulangeries, des pêcheries ; mais la vue de tous ces travailleurs malodorants et sales l'écœura rapidement. Il préféra courir les routes et il retrouva avec nostalgie le paysage où s'étaient déroulées les manœuvres du mois de juin précédent. De cette colline-là, à gauche, il avait maudit les prêtres ; un peu plus bas, à droite, dans le vallon, il avait rencontré Sarah et l'avait aimée... Quels changements depuis lors ! Il ne détestait plus Herhor depuis qu'il avait obtenu son commandement et sa nomarchie ; Sarah ne l'attirait plus comme maîtresse et il ne voyait plus en elle que la mère de son enfant. Il se demandait ce qu'elle était devenue et pourquoi elle le laissait sans nouvelles.

Pendant qu'il restait plongé ainsi dans ses souvenirs, le gouverneur Ranuser, qui l'accompagnait, était persuadé que le prince avait découvert quelque abus et méditait sur le châtiment à appliquer.

« Je me demande ce qu'il a pu découvrir ? s'interrogeait-il. Est-ce la disparition des dix mille sandales ou celle des briques vendues aux Phéniciens, ou encore ce qui se passe dans les forges ?... »

Et le grand Ranuser tremblait.

Soudain, le prince se tourna vers sa suite et appela Tutmosis qui ne le quittait jamais. Il le prit à part.

– Regarde ! dit-il en indiquant le désert. Tu vois ces montagnes ?

– Nous y étions l'an dernier.

– Je pense à Sarah...

– Enfin ! s'écria Tutmosis. Déjà, je craignais que, devenu nomarque, tu n'aies oublié tous tes amis.

Le prince haussa les épaules.

– Choisis parmi les cadeaux que j'ai reçus quelques beaux tissus et une dizaine de bracelets, et va les porter à Sarah.

– J'apprécie ta générosité, dit Tutmosis.

– Dis-lui, continuait le prince, que je pense toujours à elle. Dis-lui aussi que je tiens à ce qu'elle veille sur sa santé et sur celle de l'enfant à naître. Lorsque la délivrance sera proche, qu'elle aille s'installer chez moi. Je ne veux pas que la mère de mon enfant souffre de la solitude. Va, et reviens porteur de bonnes nouvelles.

Tutmosis partit sur-le-champ. La suite du prince, ignorant le sujet de l'entretien, enviait l'élégant courtisan et Ranuser sentait la peur faire place à l'effroi.

« Pourvu que je ne doive pas attenter à mes jours et mourir dans la fleur de l'âge ! pensait-il. En volant le pharaon, j'ai été imprudent de ne pas penser à l'heure du châtiment !... »

Il chancelait et son visage était livide. Mais le prince, tout à ses pensées, ne le remarqua même pas.

Chapitre XXIII

Dans la capitale de la province d'Hak, les fêtes succédaient aux fêtes. Ranuser avait mis en perce mille tonneaux de ses meilleurs vins, et il avait fait venir les plus belles danseuses, les plus fameux musiciens et les plus habiles amuseurs. Ramsès avait ainsi un emploi du temps bien rempli, audiences le matin, chasse l'après-midi, banquet le soir.

Mais au moment où le gouverneur crut que le prince avait oublié les problèmes administratifs, celui-ci le convoqua :

– Ta province, dit-il, est bien l'une des plus riches de l'Égypte ?

– Nous avons connu quelques années difficiles, murmura le gouverneur que ses terreurs reprirent.

– Aussi, continua le prince, je m'étonne de ce que les revenus du pharaon diminuent chaque année. Pourrais-tu m'expliquer ce mystère ?

– Seigneur, dit le gouverneur en baissant la tête, je vois que mes ennemis cherchent à me nuire auprès de toi, et je crains de ne pouvoir te convaincre. Aussi, permets-moi de ne rien dire : que mes scribes et leurs papyrus parlent pour moi !

Un peu étonné, le prince accepta. Il espérait que les rapports des scribes lui apprendraient quelque chose.

Le lendemain, ils arrivèrent, porteurs de rouleaux de papyrus longs de soixante pieds et larges de trois, et ce n'étaient là que les archives d'une seule année. Le premier scribe se mit à lire. Il lut des heures durant, et le prince dut apprendre combien de mesures de grain, de haricots, de blé, on avait portées aux moulins ; combien on en avait volé ; combien de moutons

avaient disparu et combien étaient nés. Excédé, Ramsès fit arrêter la lecture.

– Dis-moi, grand scribe, demanda-t-il, comprends-tu quelque chose à tout cela ? Ce papyrus te renseigne-t-il ?

– Je le connais par cœur, seigneur !

Et il se mit à réciter de mémoire.

– Assez ! s'écria le prince rouge de colère.

Les scribes se prosternèrent, reprirent leurs papyrus et partirent en courant.

Le prince rappela Ranuser. Celui-ci vint, calme et apaisé. Il savait fort bien que le prince n'avait rien pu comprendre au rapport.

– Dis-moi, demanda Ramsès, est-ce que toi aussi, tu écoutes tous les jours ces balivernes ?

– Oui, tous les jours.

– Et tu les comprends ?

– Seigneur, comment pourrais-je administrer la province si je ne les comprenais pas ?

Ramsès se troubla. Peut-être, pensa-t-il, était-il réellement peu doué pour le pouvoir ? Cette pensée l'effrayait.

– Assieds-toi, dit-il à Ranuser, assieds-toi et dis-moi comment tu gouvernes ?

Le dignitaire pâlit. Le prince le remarqua et s'empressa d'expliquer :

– Ne crois pas que je doute de ton honnêteté ; seulement, je suis jeune et curieux. L'art de gouverner m'intéresse et je voudrais que tu me l'enseignes. Explique-moi donc comment tu

fais...

Ranuser respira.

– Voici ma journée, dit-il : le matin, je prie le dieu Atum, puis je m'entretiens avec le trésorier ; ensuite je fais venir le grand scribe. Puis, je prie à nouveau, je m'occupe de la justice et je veille à l'ordre public. Aussi, dans ma province, règne la tranquillité et les impôts rentrent régulièrement.

– Oui, mais de moins en moins... interrompit le prince.

– Hélas ! soupira Ranuser. Les prêtres disent que les dieux sont irrités contre l'afflux des étrangers en Égypte. Moi, je constate qu'ils ne dédaignent pas l'or phénicien...

Le prince arrêta là l'entretien et se rendit chez l'archiprêtre Mentésuphis. Il lui exposa ses difficultés, son incapacité à comprendre les rapports et son inquiétude.

– L'art de gouverner, dit Mentésuphis après l'avoir écouté, appartient aux prêtres, et seul un homme dévoué aux dieux peut l'acquérir. Or, seigneur, tu te tiens à l'écart des temples...

– Vous ne m'aiderez donc pas si je ne me fais pas prêtre ?

– Comme erpatrès, tu connais certaines choses ; tu en apprendras d'autres en tant que pharaon. Mais il en est que tu ignoreras toujours si tu n'es pas archiprêtre.

– Mais le pharaon est toujours archiprêtre ! s'exclama le prince.

– Non, pas toujours.

– Vous me cachez donc des secrets d'État ! Comment puis-je, dans ces conditions, obéir aux ordres de mon père ?

– Tes connaissances actuelles, dit calmement Mentésuphis, suffisent pour la mission dont tu es chargé. Mais les autels recèlent des mystères auxquels tu n'as pas accès.

– J’y accéderai par la force !

– Veuillent les dieux éviter à l’Égypte pareil malheur. Sais-tu que la foudre tue à l’instant même celui qui viole un autel ? Si tu en doutes, fais l’expérience avec un esclave !

– Oui, vous le tuerez... ironisa le prince.

– Ce sont les dieux qui tuent le blasphémateur, qu’il soit esclave ou prince, répondit sérieusement Mentésuphis.

– Mais que dois-je faire, alors ? demanda Ramsès.

– Prier, te mortifier...

– J’y penserai, dit le prince. Mais je vois qu’aussi bien toi que Méfrès voulez me soumettre à la religion, tout comme vous l’avez fait pour mon père !

– Nullement. Si tu veux te contenter d’être un pharaon guerrier, il suffira que tu te rendes au temple trois fois par an. Mais si tu veux connaître les secrets de la religion, tu dois honorer chaque jour les dieux qui sont la source de toute sagesse.

Chapitre XXIV

Ramsès savait désormais qu'il ne lui restait plus qu'une alternative : faillir aux ordres du pharaon ou se soumettre à la volonté des prêtres. Cette dernière possibilité l'emplissait de fureur ; aussi, continua-t-il d'éviter les temples et participa-t-il avec plus de fougue que jamais aux festivités données en son honneur.

Tutmosis, son maître ès plaisirs, venait précisément de revenir. Il rapportait de bonnes nouvelles de Sarah : elle était bien portante, avait retrouvé sa beauté – ce qui d'ailleurs importait peu au prince, à présent – et l'horoscope de son enfant était favorable. Le prince était donc ravi, et il présageait pour son fils un brillant avenir.

En février, le prince gagna la province de Kâ. Il mit trois jours pour franchir une distance qui ne demandait habituellement que sept heures de voyage, car longues furent les haltes consacrées aux prières. L'entrée dans la capitale de Kâ, Atribis, se déroula comme à l'accoutumée au milieu des acclamations d'un peuple immense et Ramsès reprit confiance dans l'amour de ses sujets. Un homme vint même se jeter sous son char, que Ramsès dut arrêter brusquement.

Instruit par son expérience, le prince ne demanda plus au gouverneur local quoi que ce fût. Il savait que, de toute façon, il n'y comprendrait rien. Il se disait qu'il s'occuperait de choses sérieuses lorsqu'il aurait été initié aux secrets des prêtres. Il préféra passer ses journées à la chasse, et connut des heures de griserie exquise lors des chasses à courre dans le désert.

Un jour, le gouverneur Safra organisa, en l'honneur du prince, un banquet somptueux. Après s'être baigné et parfumé, Ramsès revêtit une toge brodée de perles et un manteau

parsemé d’or, cadeaux de Safra, et il fit son entrée dans la salle du banquet. C’était une grande cour entourée d’une colonnade ; les murs étaient couverts de peintures relatant des batailles et des voyages. Un immense voile tenait lieu de toit et des esclaves l’agitaient sans cesse afin d’assurer aux convives un peu de fraîcheur. Des torchères de bronze, accrochées aux colonnes, maintenaient des flambeaux à la lumière parfumée. Dans le fond de la salle, se dressait une tente aux murs relevés dans laquelle on apercevait le divan et la table de Ramsès.

Les convives accueillirent l’entrée du prince par des cris joyeux. Les harpes bruissèrent et les dames, couvertes de robes de mousseline, brillantes de bijoux, la poitrine nue, firent leur entrée. Quatre des plus belles entourèrent Ramsès, les autres se joignirent à ses courtisans. L’air vibrait du parfum des roses, des violettes et de l’encens. Les esclaves, vêtus de chemises blanches, roses ou bleues, apportèrent les plats de volaille, de poissons, de fruits ; ils versèrent le vin et jetèrent des fleurs ; puis se produisirent des danseuses, des jongleurs, des gymnastes. Les convives leur lançaient des bagues en or en signe d’admiration.

Ramsès se tenait sur son divan à demi couché, couvert d’une peau de lion. Les quatre femmes s’occupaient de lui présenter les plats et les boissons. Vers la fin du repas, lorsque celle d’entre elles qui lui plaisait le plus apporta une coupe de vin, Ramsès y trempa les lèvres, lui fit boire le reste et, quand elle eut fini, il l’embrassa sur la bouche. Immédiatement, les esclaves éteignirent toutes les torches ; l’obscurité et un silence entrecoupé seulement de rires nerveux des femmes, régnèrent sur la salle. Soudain, on entendit un pas précipité et un cri terrible s’éleva :

– Lâchez-moi ! criait une voix d’homme. Où est l’héritier du trône ?

La salle fut prise de panique. Des femmes pleuraient, des hommes criaient :

– Que se passe-t-il ? Un attentat contre le prince ! À nous la garde !

De la vaisselle tombait avec bruit, des meubles s'effondraient.

– Où est le prince ? hurlait la même voix d'homme.

– Faites de la lumière ! s'éleva la voix calme du prince. Qui me cherche ? Je suis ici !

On apporta les torches, et les assistants virent le prince, assis sur le divan, entouré de ses femmes effrayées ; à ses côtés Tutmosis, la perruque de travers, une cruche de bronze à la main, semblait prêt à vendre chèrement sa vie. Des soldats, le glaive nu, apparurent aux portes. Enfin, on distingua l'auteur de ce tumulte. C'était une sorte de géant, couvert de boue, le dos en sang : il s'était jeté aux pieds de Ramsès et tendait ses mains vers lui dans un geste de supplication. Les soldats voulurent l'empoigner ; le prince les en empêcha.

– Laissez-le ! Que veux-tu ? demanda-t-il au géant.

– Je viens me plaindre à toi, seigneur !

À ce moment, le gouverneur Sofra s'approcha du prince et lui dit à l'oreille :

– C'est un Hyksôs, un criminel, et étranger de surcroît.

– Qui es-tu ? demanda le prince.

– Je m'appelle Bakura, et comme je suis sans travail, le gouverneur m'a engagé pour...

– C'est un ivrogne et un fou ! intervint le gouverneur.

Mais le prince lui jeta un tel regard qu'il se tut, effrayé.

– Otoes t'a engagé pour faire quoi ? demanda le prince.

– Il m'a ordonné, seigneur, à moi et à d'autres paysans, de courir le long du Nil, de nous jeter à l'eau, de t'applaudir à ton passage… Il a promis de nous nourrir en récompense…

– Que dis-tu de cela ? demanda Ramsès au gouverneur.

– C'est un menteur et un ivrogne !

– Que deviez-vous encore faire en mon honneur ? insistait le prince.

– Nous avons encore jeté des couronnes de fleurs dans l'eau et, quand tu es entré dans Atribis, c'est moi qui ai été chargé de me jeter sous ton char.

Le prince se mit à rire.

– Je n'aurais jamais cru que ce banquet se terminerait aussi gaiement ; mais, dis-moi, combien t'a-t-on payé pour te jeter sous mes chevaux ?

– On m'a promis trois utènes[1], mais on ne m'a rien payé, et ma femme, ma fille et moi-même mourons de faim. Mes compagnons et moi nous nous sommes révoltés et le gouverneur Sofra nous a fait fouetter… C'est pourquoi je viens te demander justice !

– C'est un fou ! s'écria Sofra. Regarde les dégâts qu'il a causés !

– Ils ne sont rien à côté des torts que tu as eus vis-à-vis de cet homme en refusant de payer son travail, dit Ramsès. Je le remets entre tes mains, continua-t-il, et je suis sûr qu'il ne lui arrivera rien de mal. Demain, je veux le voir, lui et ses compagnons, pour connaître toute la vérité !

Sur ces mots, Ramsès quitta la salle, laissant le gouverneur

---

[1] Sic. *(Note du correcteur – ELG)*

et les convives consternés.

Le lendemain matin, tout en s'habillant, il demanda à Tutmosis :

– Les hommes que j'ai convoqués sont-ils là ?

– Oui, seigneur, ils attendent tes ordres depuis l'aube.

– Et ce Bakura, est-il parmi eux ?

Tutmosis fit une grimace.

– Il lui est arrivé un accident étrange. Sofra l'a fait enfermer dans un des cachots du palais ; figure-toi que cette brute de Hyksôs a défoncé la porte et est allé vider des cruchons de vin qui se trouvaient dans la cave voisine. Il a tant bu que...

– Que quoi ? demanda vivement le prince.

– Qu'il en est mort !

Le prince se dressa.

– Et tu crois, toi, qu'il s'est enivré à en mourir ?

– Il faut bien que je le croie, puisque je n'ai pas la preuve qu'on l'ait assassiné...

– Je chercherai cette preuve ! s'écria le prince.

Tutmosis l'arrêta.

– Ne cherche pas de coupable là où tu n'en trouveras pas ! Même si quelqu'un a étranglé le Hyksôs sur l'ordre du gouverneur, il ne l'avouera jamais. D'ailleurs, que vaut une accusation lancée contre un gouverneur de province ? Aucun tribunal ne voudra procéder à une enquête...

– Et si moi je l'ordonne, cette enquête ?

– Dans ce cas, elle conclura à l'innocence de Sofra, et tu

n'auras réussi qu'à te faire un ennemi mortel. Il est d'ailleurs incontestable que Bakura était un dément ; son irruption dans le palais le prouve...

Ramsès baissa la tête.

– Sais-tu, Tutmosis, dit-il, sais-tu que plus j'avance dans mon voyage, plus l'Égypte me semble étrangère ! Parfois, je me demande si je suis bien dans mon pays !

– Ne te pose pas trop de questions, répondit Tutmosis en souriant.

Le prince passa en revue les compagnons de Bakura. Tous se déclarèrent ravis de leur sort et affirmèrent avoir toujours été payés régulièrement. Le prince vit clairement qu'une fois de plus on le trompait, et désormais, il refusa de parler au gouverneur. Il alla passer la journée en dehors de la ville, à entraîner ses troupes.

Lorsqu'il rentra, tard dans la nuit, les domestiques l'avertirent qu'on l'avait changé de chambre, parce qu'un serpent avait été aperçu dans celle qu'il occupait, et qu'on n'avait pu le tuer. Le nouvel appartement de Ramsès était carré, aux murs d'albâtre. Un lit immense, d'ébène, d'ivoire et d'or, en occupait le milieu. Le plafond était percé d'une grande ouverture, recouverte d'un voile, et deux torches parfumées éclairaient la pièce. Des tables ployaient sous les plats de nourriture et les cruchons de vin.

Le prince prit son bain et se coucha. Les torches se mouraient lentement, et la pièce embaumait les fleurs. Soudain, un doux son de harpe retentit quelque part, en haut semblait-il. Ramsès leva la tête et vit que le voile du plafond avait disparu. Au bout d'un instant, une lumière fusa du plafond et une litière en forme de barque descendit sur des cordes. Le prince regardait, se demandant s'il ne rêvait pas. La barque dorée descendit jusqu'à son lit et une jeune femme, nue, d'une grande

beauté, en sortit. Elle était violemment parfumée et sa peau était d'une blancheur éclatante. Elle s'agenouilla devant le prince.

– Tu es la fille de Sofra, sans doute ? demanda Ramsès.

– Oui, seigneur.

– Et tu oses te présenter devant moi ?

– Je viens te supplier de pardonner à mon père qui pleure depuis midi d'avoir encouru ta colère...

– Et si je ne lui pardonne pas, t'en iras-tu ?

– Non, murmura-t-elle.

Ramsès l'attira vers lui et la couvrit de baisers.

– C'est pour toi que je lui pardonne, dit-il en souriant.

– Et tu feras réparer les dégâts commis par le Hyksôs ?

– Oui...

– Et tu me prendras dans ta maison ?

Ramsès la regarda attentivement.

– Oui, dit-il, car tu es belle...

– Et pourtant, je ne suis pour toi, que la quatrième...

– Que veux-tu dire ?

– À Memphis habite ta préférée, une Juive... À Sochem, tu as une deuxième maîtresse...

– Pas que je sache, sourit le prince.

– Je voudrais être la première dans ta maison !

– Tu le seras, mais reste ici cette nuit...

Le lendemain, Ramsès accepta de dîner chez le gouverneur. Il le félicita publiquement de sa bonne gestion de la province et fit réparer tous les dégâts de l'autre soir. Il fit verser en outre cinq talents à la belle Abeb, fille de Sofra.

Le soir, il se plaignit à Tutmosis :

– Mon père m'avait prévenu que les femmes coûtaient cher !

– C'est bien pire encore quand il n'y en a pas, dit le courtisan.

– Oui, mais moi j'en ai quatre, et je ne sais trop comment cela c'est fait !... Je puis t'en céder deux. Veux-tu ?

– Dont Sarah ?

– Non, pas celle-là ; elle est la mère de mon enfant.

– Tu devrais les doter, au moins ?

– Il n'est pas question de dot, dit le prince. D'ailleurs, je suis excédé ! Heureusement, j'irai bientôt me réfugier chez les prêtres...

– Tu comptes faire cela ?

– Je le dois. Peut-être, enfin, saurai-je alors comment il se fait que le pharaon s'appauvrit...

Chapitre XXV

Un jour de février, le banquier phénicien Dagon apprit que le financier tyrien Hiram venait d'arriver à Memphis et qu'il désirait le voir. Il venait, lui dit-on, pour une affaire d'une extrême importance.

Intrigué, Dagon se fit conduire le soir même dans sa litière à la demeure où était descendu le Tyrien. Celui-ci l'attendait. C'était un petit homme à la barbe blanche ; il était vêtu d'une toge dorée. Les deux hommes étaient d'irréductibles adversaires sur le plan commercial ; aussi se saluèrent-ils avec froideur. Ce fut Hiram qui prit la parole le premier.

– Je te salue de la part de tes amis de Tyr, dit-il.

– Seraient-ce eux qui t'envoient ? demanda ironiquement Dagon.

– Je ne suis pas venu te chercher querelle, et nous avons plus que jamais besoin de nous entendre ! La Phénicie est en grand danger !

– Que se passe-t-il ? Les affaires de Tyr marcheraient-elles mal ? demanda Dagon avec mépris.

Hiram haussa les épaules.

– Tu sais sans doute qu'il y a quelques mois un certain Phut est descendu à l'auberge d'Asarhadon, à Memphis ?...

– Oui, il venait ici pour affaires.

Hiram esquissa un sourire plein de condescendance.

– Ce Phut s'appelait en réalité Beroes, était chaldéen et non Hittite. Il est, sache-le, le premier prêtre de Babylone et le

conseiller du roi d’Assyrie.

– Que veux-tu que cela me fasse ? demanda Dagon.

– Décidément, tu es plus bête encore que je ne pensais, soupira Hiram. Tu ne comprends donc pas que ce Beroes est venu à Memphis porteur d’un message important pour les prêtres égyptiens ?

Dagon dressa l’oreille.

– J’ai réussi à tout savoir, continua Hiram. Un traité est sur le point d’être conclu entre l’Égypte et l’Assyrie, et la Phénicie en fera les frais. Il s’agit de régler le partage des pays situés entre la mer et l’Euphrate...

– Malheur à nous, murmura Dagon.

– Il s’agit donc, poursuivait Hiram, de sauver la Phénicie, et tu peux, toi, Dagon, y contribuer grandement...

– Que puis-je ?

– Tu peux t’efforcer d’apprendre les clauses exactes de ce traité.

– Ce sera très difficile.

– Tu peux aussi, continua Hiram, essayer d’empêcher la signature du traité en question.

– Cela me paraît quasi impossible ; jamais, seul, je n’y arriverai.

– Je t’aiderai, et la Phénicie fournira l’or nécessaire.

– Et que recevrai-je pour ma peine ? demanda Dagon.

– Disons... dix navires, répondit Hiram.

– Et combien y gagneras-tu, toi ?

– Disons... quinze navires, dit Hiram, sans répondre à la question.

– Et ton gain à toi ?

– Tu auras vingt navires ! Est-ce assez ?

– Soit. Mais vous me montrerez en outre la route du pays de l’argent ?

– Nous te la montrerons.

– Et celle du pays de l’étain ?

– Aussi.

– J’ai mon idée, dit Dagon.

– Tu vois par qui tu pourrais faire échouer ce traité ?

– Je crois que oui... L’héritier du trône sera un auxiliaire précieux. J’ai un bon nombre de traites signées de sa main.

– L’idée est bonne, dit Hiram, d’autant plus que Ramsès sera sans doute très bientôt pharaon. De plus, connaissant son tempérament, je crois que l’échec de ce traité signifiera la guerre avec l’Assyrie, même si les prêtres s’y opposent.

– Je pense, dit Dagon, que si les prêtres le veulent vraiment, le traité se fera. Mais, peut-être, ne le veulent-ils pas vraiment...

– C’est pourquoi, ajouta Hiram, nous devons acheter tous les généraux.

– C’est faisable.

– Tous les gouverneurs...

– C’est possible.

– Et l’héritier du trône... Mais, continua Hiram, si tu le

pousses toi-même à la guerre contre l'Assyrie, tu n'arriveras à rien. L'homme, comme une harpe, a plusieurs cordes et il faut jouer sur toutes à la fois. Or, tu ne disposes que d'une d'entre elles...

– Alors, comment faire ?

– Il faut que tu agisses de manière que personne ne sache que nous voulons la guerre, mais que bientôt chaque cuisinier du palais la veuille, chaque coiffeur, chaque officier, chaque cocher... il faut que tous la désirent et que l'héritier du trône n'entende parler que d'elle...

– Je m'y emploierai.

– Connaîtrais-tu par hasard les maîtresses du prince ? demanda Hiram.

– Ce sont des filles stupides, dit Dagon en haussant les épaules. Elles ne pensent qu'à s'habiller et à se parfumer, et elles ignorent d'où viennent leurs parfums et leurs fards, et qui les introduit en Égypte.

– Il faut lui procurer une maîtresse qui sache tout cela.

– Où veux-tu que je la trouve ? demanda Dagon. Ah ! s'écria-t-il après un instant. Je crois que j'ai trouvé ! Connais-tu Kamée, la prêtresse d'Astoreth ? Évidemment, si elle devient la maîtresse d'un Égyptien, il faudra qu'elle meure ensuite...

– C'est la loi, répondit Hiram avec un sourire cruel.

– Pourvu que cette Sarah ne contrecarre pas nos projets, dit encore Dagon. Elle attend un enfant, et si c'est un fils, tous nos espoirs s'évanouiront.

– Nous achèterons aussi Sarah, dit Hiram.

– On ne l'achète pas ! éclata Dagon en se souvenant de sa mésaventure.

– Nous trouverons bien un moyen, dit Hiram. Si ce n’est pas de l’or, ce sera par l’intermédiaire de son père ou de sa mère, ou encore par le poignard.

– Je préfère le poison, suggéra Dagon.

– Tu as raison, le poignard est une arme vulgaire, conclut Hiram.

Ils se levèrent tous les deux et se prosternèrent devant une statue de la déesse Astoreth, appuyée contre un des murs de la pièce. Levant les bras, ils jurèrent de tenir les engagements qu’ils venaient de prendre et de sauver leur patrie. Ensuite, ils se rendirent à un banquet donné par les Phéniciens de Memphis en l’honneur d’Hiram, et là, au milieu de la musique, du vin et des femmes, ils oublièrent un instant la lourde tâche qui les attendait.

Chapitre XXVI

Près de la ville de Pi-Bast se dressait le grand temple de la déesse Hator.

Un soir d'avril, deux prêtres et un pénitent s'arrêtèrent devant la porte du sanctuaire. Le pénitent allait pieds nus et avait le visage couvert.

Arrivé devant le temple, il se prosterna face au sol et pria longuement. Puis il frappa vigoureusement à la porte. Le bruit se répercuta dans les couloirs et entre les murailles, et courut jusqu'au Nil tout proche. Après un long moment, un murmure répondit :

– Qui vient nous tirer ainsi du sommeil ?

– L'esclave des dieux, Ramsès, répondit le pénitent.

– Pourquoi viens-tu ?

– Je viens chercher la sagesse.

– Quels droits y as-tu ?

– J'ai reçu certaines consécrations religieuses.

La porte s'ouvrit, découvrant un prêtre vêtu de blanc, qui tendit la main à Ramsès.

– Entre, dit-il, et, ce seuil franchi, que la paix divine soit sur toi et que tes désirs se réalisent.

Il prit le prince par la main et le conduisit à sa chambre. C'était en fait une petite cellule éclairée par une torche. Il y avait de la paille sur le sol, une galette et un cruchon d'eau dans un coin.

– Cela me changera des banquets royaux, dit le prince en souriant.

– Tu es ici pour penser à l’éternité, dit le prêtre, et il s’éloigna.

Cette réplique avait désagréablement frappé Ramsès. Il n’avait pas envie de manger cette galette ni de boire cette eau et, regardant ses pieds meurtris, il se demandait ce qu’il venait faire dans ce lieu.

Cette cellule et cette austérité lui rappelaient ses années d’études chez les prêtres et les coups reçus. La haine et la crainte le reprirent contre ces hommes qui répondaient à ses questions par une phrase immuable :

« Pense à l’éternité ! »

Après l’agitation des derniers mois, après les fêtes, les femmes, la musique dont il s’était enivré, cette solitude l’écrasait. Il aurait voulu quitter le temple sur-le-champ, mais il craignait qu’on ne lui ouvrît pas la porte. Il n’avait même pas son glaive ; d’ailleurs aurait-il osé s’en servir en un tel lieu ?

La peur le reprit, et cela lui fit du bien. Il savait qu’elle était le premier pas vers la sagesse.

Il se leva et sortit de sa cellule. Il se trouva dans une grande cour entourée de colonnes. Les étoiles brillaient si fort au ciel qu’il vit distinctement, à sa gauche, les deux immenses pylônes et, à sa droite, l’entrée du temple. Ce fut par là qu’il dirigea ses pas, et il pénétra dans le sanctuaire. Il y faisait sombre et seules quelques lampes vacillantes brillaient dans le fond, éclairant faiblement l’immense statue de la déesse.

L’ambiance du lieu saint le pénétrait lentement. Il se mit à prier comme il ne l’avait jamais fait, avec foi et abandon. Il priait pour lui, pour sa gloire. Il suppliait la déesse de lui accorder le pardon et la lucidité qui font les grands rois. Cette

sorte de transe dura un long moment. Petit à petit, Ramsès sentit fondre sur lui une paix immense, une douceur inconnue, un apaisement total. Il regagna sa cellule comme en rêve, et, lorsque le lendemain il se réveilla, il sentit qu'un autre homme en lui était né, plus proche des dieux et de leur grâce.

À partir de ce jour, il s'adonna volontiers aux pratiques religieuses. Il passait de longues heures en prières, s'était fait raser le crâne et avait revêtu l'habit des prêtres. La vie, pleine de débauches et de plaisirs, qu'il avait menée jusqu'alors, lui apparaissait vaine et lui faisait horreur et, par moments, il sentait qu'entre la prêtrise et le trône, il aurait de la peine à formuler un choix.

Un jour, le grand prêtre le fit venir et lui rappela qu'il n'était pas seulement là pour prier, mais aussi pour apprendre. Il le félicita pour sa piété et lui ordonna de s'initier aux enseignements prodigués dans le temple.

Le prince assista donc en spectateur à des leçons de lecture et d'écriture, à des cours de géométrie et de médecine. Il vit que l'on soignait les patients en fonction de leur appartenance astrologique, qu'on leur administrait plus de formules magiques que de médicaments. Il aspira à une connaissance plus utile et plus proche de son rôle futur de pharaon. C'est pourquoi il se rendit auprès du grand prêtre et lui demanda :

– Vous m'avez promis de m'apprendre des secrets d'État. Or, ce que j'ai vu ne semble avoir aucun rapport avec l'art de gouverner.

– Nous ignorons tout des choses du gouvernement, répondit le prêtre ; mais tu sauras tout dès l'arrivée du grand savant Pentuer.

Le prince se mit donc à attendre avec impatience l'arrivée de cet homme qui lui ouvrirait les portes du savoir.

Chapitre XXVII

Pentuer fut accueilli au temple de Hator avec une respectueuse considération. De nombreux prêtres et des savants de Basse-Égypte étaient venus là pour l'écouter. Les archiprêtres Méfrès et Mentésuphis s'étaient joints à eux. Pentuer devait sa renommée, et cela malgré son jeune âge, non seulement à son titre de conseiller de Herhor, mais surtout à sa mémoire et à sa clairvoyance prodigieuses. Il était capable de tout prévoir et possédait l'art de tout expliquer.

À l'étonnement général, le savant fameux arriva, monté sur une mule, habillé de vêtements grossiers, alors qu'on s'attendait à le voir paraître dans une litière ou sur un char. Sa physionomie ascétique ne fit qu'accroître cet étonnement.

Dès son arrivée, il sacrifia aux dieux, puis il se retira dans sa cellule et l'on ne le vit plus.

Il devait prodiguer son enseignement dans une des cours intérieures du temple, spécialement aménagée à cet effet.

Ramsès attendait avec impatience le premier exposé. Au jour inaugural, des prêtres vinrent le chercher et le conduisirent d'abord au temple, puis le long d'un couloir au bout duquel brûlait un foyer. L'air était empli d'une odeur de goudron bouillant. D'un trou percé dans le sol sortaient des cris horribles.

– Qu'est-ce ? demanda Ramsès à un des prêtres.

Celui-ci ne répondit pas, mais le prince vit que le visage de ses compagnons reflétait la terreur. À ce moment, l'archiprêtre Méfrès plongea un récipient dans la cuve de goudron et précipita le liquide brûlant par l'ouverture du sol en disant :

– Ainsi doivent périr les traîtres.

Un hurlement couvrit ses paroles.

– Tuez-moi, de grâce, mais ne me faites pas souffrir ainsi !

Mentésuphis continuait à verser le goudron par l'ouverture. Aux hurlements succédèrent des gémissements, puis ce fut le silence.

– Voilà comment se vengent les dieux ! dit l'archiprêtre du temple.

Ramsès le regarda avec haine. Il voulut quitter immédiatement cette compagnie de bourreaux, mais il eut peur et il les suivit.

Il comprenait maintenant devant quelle force s'inclinaient les pharaons. Il savait désormais comment disparaissaient les ennemis des prêtres.

Ils arrivèrent dans la cour où devait parler Pentuer. Des gradins avaient été dressés là ; des prêtres les occupaient. Méfrès présenta Pentuer au prince. La douceur de son regard le surprit, après les scènes d'horreur dont il avait été témoin.

– Je crois t'avoir déjà rencontré, dit-il à Pentuer.

– J'accompagnais, l'an dernier, le ministre Herhor aux manœuvres, répondit le prêtre.

Le timbre de sa voix frappa Ramsès. Il était sûr de l'avoir déjà entendu, mais il ne pouvait se souvenir où ni quand.

– Nous pouvons commencer, dit Méfrès.

Pentuer se plaça au centre de la cour et des aides apportèrent une effigie de la déesse Hator. Des danseuses exécutèrent une danse sacrée et vénérèrent la déesse. Puis Pentuer prit la parole :

– Je suis chargé par le pharaon, en accord avec le collège sacré, d'initier l'héritier du trône à certains aspects du pouvoir connus seulement des prêtres et des dieux. Je sais que chacun d'entre vous remplirait cette mission mieux que moi, mais puisque c'est sur moi que le choix royal s'est porté, je vous demanderai de contrôler au moins mon enseignement...

Les prêtres écoutaient, ravis de ce compliment. Pentuer s'adressa ensuite au prince :

– Depuis des mois, dit-il, tu cherches la réponse à la question : pourquoi les revenus royaux diminuent-ils ? Les explications fournies par les gouverneurs ne t'ont pas satisfait ; nos scribes eux non plus n'ont pas réussi à te renseigner. Tu t'es alors tourné vers les dieux ; tu as fait pénitence et la toute puissante Hator a bien voulu exaucer tes prières. Elle te répondra par ma bouche...

» Sache donc, Ramsès, poursuivait Pentuer, que lorsque la plus fameuse de nos dynasties régnait sur l'Égypte, le pharaon disposait de cent trente mille talents de revenus...

Les prêtres ne cachaient pas leur étonnement. Ramsès écoutait avec un intérêt croissant.

– Aujourd'hui, continuait Pentuer, ces revenus ne s'élèvent qu'à quatre-vingt-dix-huit mille talents... En ces temps-là, nous avions cent quatre-vingt mille soldats, et aujourd'hui cent vingt mille à peine, sans oublier que le gros d'entre eux sont des mercenaires qui nous coûtent autant que coûterait le double de soldats égyptiens...

– Il faut dissoudre les régiments étrangers ! intervint Méfrès.

Ramsès le regarda avec fureur : Dissoudre les meilleurs régiments dont il disposât ? C'était une folie !

– Ainsi, disait Pentuer, voilà les deux malheurs de

l’Égypte : la faiblesse des revenus et l’insuffisance des troupes. Écoutez maintenant les raisons de cet état de choses et sachez pourquoi la situation va en empirant. Eh bien, sachez que depuis quatre siècles la mer nous arrache peu à peu nos terres labourées dont l’étendue diminue sans cesse. En deux cents ans, nous avons perdu autant de terres qu’il en faut pour nourrir deux millions d’habitants !...

Il y eut un murmure d’inquiétude dans l’assistance.

– Sache aussi, Ramsès, reprit l’orateur, que le désert mange notre pays et que nous manquons d’hommes pour nous défendre contre lui. Et pourquoi manquons-nous de bras ? Parce que nos pharaons ont voulu porter notre gloire jusqu’aux bords de l’Euphrate et que, au cours de ces guerres, les paysans mouraient par milliers...

– Écoutez bien ! s’écria Méfrès. Oui, ce sont les guerres victorieuses qui ont creusé le tombeau de l’Égypte !

Ramsès écoutait, bouleversé.

– Il faudra un travail immense pour rendre à notre pays sa puissance d’antan, disait Pentuer. Mais disposons-nous de forces suffisantes ?

Tous étaient suspendus à ses lèvres. Personne, jamais, n’avait décrit aussi clairement la situation désastreuse de l’Égypte que tous pourtant connaissaient. Mais Pentuer, imperturbable, poursuivait :

– Nous étions huit millions, jadis ; il n’y a plus, aujourd’hui, que cinq millions d’Égyptiens !

On l’interrompit. Les prêtres s’approchèrent de lui, lui prenant les mains. Méfrès, à son habitude, pleurait.

– Nous n’avions jamais connu pareil savant ! criait-on.

– Quel mathématicien ! retentissaient des voix.

– Chers amis, dit Pentuer, ne surestimez pas mes mérites. Je n'ai fait que puiser dans des documents anciens...

– Je ne sais ce qu'il y a dans cet homme de plus admirable : sa sagesse ou sa modestie ! dit Méfrès.

L'heure de la prière du soir était venue.

– Je terminerai tout à l'heure, dit Pentuer. Un mot encore, cependant : il est évident que huit millions d'Égyptiens payaient plus d'impôts que n'en paient cinq millions... Voilà tout le mystère de la diminution des impôts royaux !

Ramsès écoutait en silence. Puis, songeur, il s'en fut.

Chapitre XXVIII

Le soir, le prince et les prêtres revinrent dans la cour intérieure où on avait allumé plusieurs centaines de torches qui faisaient oublier la nuit. Sur un signe de Méfrès, Pentuer reprit son exposé :

– Comme je vous l'ai déjà dit, commença-t-il, nous avons perdu depuis deux siècles trois millions d'habitants et une bonne partie de nos terres : la diminution des revenus royaux se trouve ainsi expliquée. Mais croyez-vous que les quatre-vingt-dix-huit mille talents de revenus qui lui restent, le pharaon les reçoit intégralement ? Non ! Voici ce qu'a établi une récente enquête : là où il y avait jadis cent fonctionnaires, il y en a aujourd'hui deux cents, et cela malgré une population moindre. Oui, l'administration dévore une partie incroyable du budget national...

Il y eut un grand silence dans l'assemblée : la plupart des assistants avaient un de leur proche fonctionnaire ou employé.

Mais Pentuer poursuivait, impitoyable :

– Oui, nous avons une administration qui s'est développée démesurément, et cela au détriment de la classe laborieuse du pays que constituent les paysans. Ils étaient jadis robustes et bien nourris, leurs outils de travail étaient de bronze solide ; aujourd'hui, ils sont malades et malingres – la voix de Pentuer trembla – et leurs enfants meurent par centaines...

Émus, il s'arrêta un instant. Puis il reprit :

– Par contre, voyez les fonctionnaires : ils sont gras, bien vêtus, ils portent la perruque et voyagent en litière. Leurs femmes sont couvertes de bijoux et ils ne boivent que du vin, et

du meilleur... Voilà l'Égypte actuelle : des paysans misérables, des fonctionnaires prospères et un trésor de plus en plus pauvre.

» Un autre ennemi encore nous mine, poursuivit le savant : les Phéniciens, qui dépouillent le roi et les dignitaires et emmènent les paysans en esclavage...

Une grande rumeur s'éleva, maudissant les étrangers.

– Enfin, dit Pentuer, notre artisanat disparaît de plus en plus, et les Égyptiens ne fabriquent presque plus rien, se contentant d'importer de l'étranger leurs armes, leurs vêtements, leurs bijoux, leurs étoffes. Et ce sont les Phéniciens qui se sont faits les intermédiaires de ce commerce ; ils nous prêtent leur or, mais pour deux talents avancés, ils exigent qu'on leur en rende trois. Ils prennent en guise de gage la gérance des terres de l'emprunteur, ce qui leur rapporte encore des talents supplémentaires... Ramsès, conclut Pentuer, je t'en conjure : souviens-toi que l'Égypte porte sur son sein un serpent venimeux ! Ce serpent qui suce le sang du peuple, dévore les richesses des nobles et diminue la puissance du pharaon, ce sont les Phéniciens !

Méfrès remercia l'orateur en pleurant.

– Je ne doute pas, dit-il, que la sainte Hator ait parlé par ta bouche, d'abord parce que ta sagesse dépasse les possibilités humaines, et aussi parce que j'ai aperçu, pendant que tu parlais, des petites flammes s'élever au-dessus de ta tête...

Les assistants applaudirent longuement Pentuer. Ramsès vint l'embrasser sans dire un mot, mais tous virent que son émotion était extrême.

Le lendemain, à l'aube, Pentuer quitta le temple et repartit pour Memphis.

Ramsès, dans sa cellule, méditait sur ce qu'il avait entendu.

En fait, Pentuer ne lui avait rien appris de nouveau : tous se plaignaient du manque de terres, de la misère des paysans, des abus des fonctionnaires et de l'exploitation des Phéniciens. Mais les paroles du savant avaient contribué à mettre de l'ordre dans les idées du prince. Il fut effrayé par le danger phénicien, d'autant plus qu'il restait le débiteur de Dagon, et qu'il éprouvait plus de honte que de colère, se sentant coupable d'avoir traité avec des ennemis de son pays.

Il se demandait où il pourrait trouver la main-d'œuvre nécessaire à l'Égypte dont la population diminuait. Une idée jaillit soudain : il suffisait de marcher vers l'Est, d'envahir l'Asie, de remporter quelques victoires. Là-bas, en Orient, il trouverait des esclaves innombrables, un million ou deux s'il le fallait. Oui, il doublerait chaque paysan égyptien d'un esclave !

Ainsi vit le jour un projet simple et gigantesque à la fois, destiné à faire revivre l'Égypte et à renflouer son trésor. Le prince était ravi de son idée, mais aussitôt une nouvelle crainte l'envahit : Herhor, autant que Pentuer, avait insisté sur les effets désastreux des guerres victorieuses. Des hommes aussi éclairés ne pouvaient se tromper complètement... Mais alors, où chercher la solution aux difficultés ?

Un jour, il se promenait avec un des médecins du temple. Celui-ci prit la direction du couloir où, quelques jours plus tôt, Ramsès avait assisté à la scène de tortures. Reconnaissant les lieux, il déclara à son compagnon :

– Je n'irai pas par là !

– Pourquoi ? demanda le médecin, étonné.

– Tu ne te souviens donc pas qu'au bout de ce couloir se trouve le cachot où vous avez torturé à mort un traître ?

– Ah oui, le supplice du goudron fondu...

Il se mit à rire, à la grande indignation du prince. Puis, il

ajouta :

– Nous rappelons toujours aux jeunes candidats à la prêtrise qu'il n'est pas bon de trahir les secrets religieux. Mais je voudrais à ce propos te raconter une petite anecdote...

Ramsès fut surpris par le ton badin de son interlocuteur.

– Un jour, commença celui-ci, un prêtre égyptien qui visitait un pays païen, celui d'Aram, y fut l'hôte d'un temple. Il rencontra là un homme gras et bien portant, mais vêtu comme un misérable. Il l'interrogea :

» – Comment se fait-il que tu sois si pauvre d'apparence et en même temps si bien nourri ?

» L'homme lui répondit à voix basse :

» – J'ai été engagé comme martyr du temple, grâce à ma voix plaintive. Lorsque le peuple se rassemble, je m'enferme dans un cachot et j'y gémis horriblement. En échange, je suis bien nourri toute l'année comme un roi et je reçois un cruchon de bière pour chaque jour de martyre...

» Voilà des choses qui arrivent au pays d'Aram, conclut le médecin en souriant. Maintenant, libre à toi de penser ce que tu voudras de notre goudron fondu...

Le prince réfléchit longuement à cette révélation. Il savait que les prêtres trompaient les paysans, et il se demandait s'ils ne voulaient pas le berner lui aussi et si le discours de Pentuer n'était pas destiné à influencer l'héritier du trône. Qui voulait l'empêcher de faire la guerre ? Herhor et Méfrès. Or, Pentuer était le conseiller de l'un et le favori de l'autre. Immédiatement, les paroles de l'ascète perdirent pour Ramsès une partie de leur valeur, et l'idée d'une guerre en Asie ne l'effraya plus. La nécessité de nouvelles conquêtes s'imposa à son esprit mais il ne comprenait pas quel intérêt avaient les prêtres à l'empêcher de les entreprendre. Mais, peut-être, savaient-ils des choses

qu'il ignorait ?

C'est perplexe et vaguement inquiet que Ramsès quitta le temple de Hator pour se remettre à sa tâche de nomarque.

Chapitre XXIX

Ramsès partit à cheval pour Pi-Bast, capitale de la province de Habu, en compagnie de quelques officiers.

C'était le mois de mai, et les grandes chaleurs commençaient. Le vent brûlant du désert avait déjà soufflé plusieurs fois, déposant sur les bêtes et sur les gens une fine pellicule de poussière sous laquelle la végétation dépérissait. La cueillette des roses était terminée et on transformait les fleurs en essences. La récolte des figues et des raisins avait commencé.

Les eaux du Nil étaient basses, les canaux asséchés et malodorants. Le pays tout entier se préparait à l'été torride.

Le prince se sentait heureux à l'idée de retrouver les banquets, les femmes et ses joyeux compagnons.

Il traversait une région plate et monotone, sillonnée de canaux d'irrigation. La province de Habu était peuplée non pas d'Égyptiens, mais de descendants des vaillants Hyksôs qui jadis avaient conquis l'Égypte et l'avaient gouvernée plusieurs siècles durant. Les Égyptiens les méprisaient, mais Ramsès prenait plaisir à les regarder, ces hommes robustes, vigoureux, aux traits virils. Ils ne se prosternaient pas devant lui comme le faisaient les Égyptiens, et leur regard était calme, assuré et dépourvu de crainte. On n'osait pas les battre, car chacun savait qu'un Hyksôs se venge, souvent par le meurtre. Enfin, le pharaon les appréciait, car ils fournissaient les meilleurs soldats.

Plus le prince approchait de Pi-Bast, dont les temples et les palais apparaissaient au loin à travers le rideau de poussière, et plus la région se faisait animée. Sur la route cheminaient des convois transportant des fruits, du vin ou du pain, et des

troupeaux avançaient lourdement.

La ville de Pi-Bast était célèbre pour son temple d'Astoreth, vénérée par toute l'Asie occidentale. Ce temple fameux attirait une foule de pèlerins. Des milliers d'étrangers se côtoyaient chaque jour à Pi-Bast : Arabes, Phéniciens, Juifs, Hittites, Assyriens, que les autorités égyptiennes voyaient d'un œil favorable grâce aux revenus que leur présence fournissait. Tous ces gens habitaient sous d'innombrables tentes qui ceinturaient la ville. Il régnait là une animation permanente entretenue par les marchands, les charmeurs de serpents, les danseurs et les amuseurs publics.

Ramsès fut accueilli aux portes de la ville par le gouverneur de Habu. L'accueil fut déférent mais si froid, que le prince, étonné, demanda à voix basse à Tutmosis :

– Comment se fait-il que vous me regardiez tous comme si j'amenais la peste avec moi ?

– C'est parce que tu as le visage d'un homme qui fréquente les dieux...

Et c'était vrai. À la suite de sa vie austère au temple, ou de la fréquentation des prêtres, le prince avait changé. Il avait maigri, son teint avait pâli, et une sévérité émanait de sa personne. En quelques semaines, il avait vieilli de plusieurs années.

Les fêtes en son honneur durèrent plusieurs jours, mais elles manquaient de gaieté et d'entrain. Ramsès s'en trouva déçu. De plus, des incidents désagréables se produisirent au cours de ces festivités. Une nuit, une des danseuses qui se produisait devant le prince, se mit à sangloter. Ramsès l'embrassa et lui demanda la raison de ses larmes. D'abord, elle refusa de parler, puis finit par avouer, en pleurant toujours :

– Nous t'appartenons, seigneur, mais nous sommes des femmes de haute naissance et nous méritons des égards...

– Certes, dit le prince.

– Or, ton trésorier limite nos dépenses. Il veut même nous enlever nos servantes, sans lesquelles nous sommes incapables de nous laver et de nous coiffer…

Ramsès appela le trésorier et lui ordonna d'assurer à ses femmes tout ce à quoi leur naissance leur donnait droit. Le trésorier promit d'obéir.

Quelques jours plus tard, une émeute éclata parmi les esclaves du prince qui se plaignaient de manquer de vin. Le prince leur en fit donner. Mais, le lendemain, au cours de l'inspection des troupes, une délégation de soldats vint se plaindre de la diminution des rations de viande et de pain. Une fois encore. Ramsès leur donna satisfaction.

Or, le surlendemain, des ouvriers se massèrent devant le palais et réclamèrent leur salaire avec force cris.

Le prince convoqua à nouveau son trésorier et le reçut, fort irrité.

– Que se passe-t-il ? s'écria-t-il. Depuis mon arrivée ici, il ne s'est pas passé de jour sans qu'on ne vienne se plaindre à moi. Si cela se reproduit, j'ordonnerai une enquête et je mettrai fin à tes vols !

Le trésorier, tremblant, se prosterna et gémit :

– Tue-moi, seigneur, si tu le veux, mais qu'y puis-je si ta caisse, tes étables et tes greniers sont vides ?

Le prince se rendit compte que son employé était peut-être vraiment innocent. Il le congédia et appela Tutmosis.

– Il se passe ici, lui dit-il, des choses dont je n'ai pas l'habitude. Mes femmes, mes esclaves, mes soldats, mes ouvriers ne sont pas payés, et le trésorier prétend qu'il n'a plus d'argent !

– C’est malheureusement vrai...

– Comment, c’est vrai ? éclata le prince. Le pharaon m’a accordé pour mon voyage deux cents talents en or et en marchandises. Tout cela serait-il déjà dépensé ?

– Oui, dit Tutmosis.

– Comment est-ce possible ? Nous avons toujours été les hôtes des gouverneurs !

– Mais avec notre argent !

– Mais ce sont alors des filous qui nous invitent pour mieux nous dépouiller.

– Calme-toi et je t’expliquerai tout.

– Assieds-toi.

Tutmosis s’installa confortablement et commença :

– Sais-tu que depuis un mois je mange et je m’habille à tes dépens ?

– Tu en as le droit.

– Oui, mais je ne l’avais jamais fait auparavant ; je vivais, je m’habillais et je m’amusais à mon propre compte. Parfois, seulement, tu payais mes dettes...

– C’est un détail !

– Sais-tu que plusieurs dizaines de jeunes gens de ta Cour vivent actuellement comme moi, c’est-à-dire à tes frais ? Ils n’ont pas d’argent pour payer eux-mêmes... Les gouverneurs, vois-tu, agissent de la même manière : ils n’ont pas d’argent pour te recevoir, c’est pourquoi ils acceptent de l’argent à cet effet. Sont-ce encore des filous ?

Le prince réfléchit un instant.

– J’ai mis trop de hâte à les condamner et je m’en excuse. Néanmoins, dit-il, je ne veux pas que mes gens pâtissent de mon manque d’argent. Puisque nous n’en avons point, il faut en emprunter. Crois-tu que cent talents suffiront ?

– Je crois surtout que personne ne nous prêtera plus de cent talents, murmura Tutmosis.

Le prince le regarda avec froideur.

– Tu parles sur ce ton au fils du pharaon ?

– Chasse-moi si tu veux, dit Tutmosis avec tristesse, mais je ne fais que dire la vérité. Personne ne pourra plus nous prêter de l’argent parce que personne n’en a !

– Et Dagon ?

– Les Phéniciens sont inquiets, que dis-je ? affolés par les nouvelles...

– Quelles nouvelles ?

– Quelqu’un a répandu le bruit que lorsque tu accéderas au trône, tu chasseras les Phéniciens et confisqueras leurs biens...

– Ce n’est pas pour demain, sourit le prince.

Tutmosis hésita un instant.

– On dit, continua-t-il à voix basse, que la santé du pharaon s’est fortement détériorée, ces derniers temps.

– C’est faux ! interrompit Ramsès. J’en saurais quelque chose !

– Et pourtant, les prêtres récitent en secret des prières pour le rétablissement du pharaon. Je le sais en toute certitude.

– Comment ? Mon père est gravement malade, on prie pour lui et je n’en sais rien ?

– On dit que sa maladie peut durer une année encore...

Ramsès haussa les épaules.

– Des balivernes, que tout cela ! Parle-moi plutôt des Phéniciens.

– Les gens ne disent rien de plus sinon que les prêtres t'ont persuadé de les chasser. Tu t'y serais engagé lors de ton séjour au temple.

– Au temple ? Qui peut savoir ce que j'y ai fait ou décidé ?

Tutmosis haussa à son tour les épaules et demeura silencieux.

– Y aurait-il des espions, même là-bas ? murmura Ramsès. En tout cas, dit-il, fais venir Dagon ; je dois mettre fin à ces rumeurs !

– Fais-le au plus vite, car toute l'Égypte s'inquiète. Plus personne ne veut prêter de l'argent et le commerce est menacé. La noblesse est proche de la ruine et ta Cour manque de tout. Dans un mois, c'est celle du pharaon qui sera dans la gêne...

– Cela suffit ! coupa le prince. Appelle immédiatement Dagon !

Le banquier n'arriva que le soir. Il était vêtu en signe de deuil d'une toile blanche à raies noires.

– Tu es devenu fou ? demanda le prince en voyant cet accoutrement. Je vais te montrer tout de suite ce que j'en fais, de ton deuil : j'ai besoin immédiatement de cent talents. Va-t'en et ne reparais plus sans cet argent.

Mais le banquier se couvrit le visage et se mit à pleurer.

– Seigneur, dit-il, en s'agenouillant, prends mes biens, vends-moi ainsi que ma famille... Prends tout, même ma vie, mais cent talents, où veux-tu donc que je trouve pareille

fortune ? Certainement pas en Égypte ni en Phénicie !...

– Tu es ridicule ! dit le prince en riant. Crois-tu vraiment que je pense à vous chasser ?

Le banquier se jeta aux pieds de Ramsès.

– Je ne sais rien, gémit-il, je ne suis qu'un marchand et ton esclave, mais je redoute le pire !

– Explique-toi ! ordonna Ramsès.

– Je ne puis rien dire... Je ne puis que prier et pleurer... Le seul conseil que je puisse te donner est celui-ci ; un grand prince tyrien séjourne actuellement à Pi-Bast. Il est vieux et immensément riche. Convoque-le et demande-lui cent talents ; peut-être pourra-t-il te donner satisfaction...

Ramsès ne put rien tirer de plus de Dagon. Il le libéra donc et se promit d'envoyer une ambassade au prince tyrien, nommé Hiram.

Chapitre XXX

Le lendemain matin, accompagné d'une suite nombreuse, Tutmosis se rendit chez le prince tyrien et le pria de rendre visite à l'héritier du trône.

Vers midi, Hiram apparut devant le palais, monté dans une simple litière. Une foule respectueuse s'était massée sur son passage. Ramsès salua avec curiosité ce vieillard aux yeux intelligents et à l'élégante stature. Celui-ci rendit au prince son salut et le bénit, devant les assistants émus. Ramsès le fit asseoir et demanda qu'on les laissât seuls. Hiram prit alors la parole.

– Ton banquier, Dagon, commença-t-il, m'a dit hier que tu avais besoin de cents talents. J'ai aussitôt envoyé des courriers dans les ports où sont amarrés des bateaux phéniciens, et dans quelques jours tu recevras cette petite somme...

– Petite !... interrompit le prince en souriant. Heureux homme qui appelle cents talents une petite somme !

– J'ai connu ton grand-père, dit Hiram, et j'ai été son ami ; j'ai aussi l'honneur de connaître le pharaon actuel et je compte même lui présenter mes hommages très bientôt, pour autant qu'on me le permette.

– Pourquoi ne te le permettrait-on pas ?

– Je sais, répondit le Tyrien, qu'on empêche certains de voir le pharaon... Tu n'en es pas responsable, aussi vais-je te poser une question.

– Je t'écoute.

– Comment se fait-il, dit Hiram en pesant ses mots avec lenteur, comment se fait-il que toi, grand nomarque et héritier

du trône, tu doives emprunter cent talents alors qu'on t'en doit cent mille ?

– Qui me doit cent mille talents ? s'écria Ramsès.

– Qui ? dit Hiram, voyant que le coup avait porté. Qui ? Mais les peuples d'Asie, voyons ! Ils se sont engagés à payer un tribut à l'Égypte : la Phénicie doit au pharaon cinq mille talents ; je me porte d'ailleurs garant de cette somme. Mais il n'y a pas qu'elle : Israël lui en doit trois mille, les Philistins et les Moabites quatre mille, les Hittites trente mille... Je ne me souviens plus des chiffres précis, mais je sais que le total s'élève à cent trois ou cent cinq mille talents.

Ramsès se mordit les lèvres ; une colère intérieure l'agitait. Il demeurait silencieux.

– C'est donc vrai ! murmura Hiram en le regardant. C'est donc vrai !... Pauvre Phénicie, mais aussi pauvre Égypte !

– Que dis-tu là ? demanda le prime. Je ne comprends rien à tes lamentations !

– Tu les comprends fort bien, au contraire, puisque tu ne réponds pas à mes questions, dit Hiram en se levant. Il est bien entendu, ajouta-t-il, que tu auras tes cent talents comme convenu...

Il fit mine de partir, mais le prince le fit rasseoir.

– Tu me caches quelque chose, dit-il. Je veux que tu m'expliques ce qui menace la Phénicie et l'Égypte et te fais ainsi soupirer ?

– Vraiment, tu ne le sais pas ?

– Je ne sais rien. J'ai passé un mois enfermé dans un temple !

– Mais c'est l'endroit rêvé pour tout apprendre...

– Je n'aime pas ces plaisanteries ! dit Ramsès en haussant la voix. Je t'ordonne de parler.

– Je parlerai à la condition que tu me jures que cette conversation restera entre nous.

– Tu n'as pas confiance ? demanda le prince, stupéfait.

– En cette matière, je demanderais un serment au pharaon lui-même !

– Eh bien, je jure sur les étendards de mon armée de ne rien dévoiler de notre entretien.

– C'est bien, dit Hiram.

– Je t'écoute.

– Sais-tu, commença Hiram, ce qui se passe actuellement en Phénicie ?

– Je ne sais rien, dit le prince irrité.

– Tous nos navires rentrent au port et se tiennent prêts à emmener à tout instant vers l'Occident notre population et nos richesses.

– Pourquoi ? s'étonna Ramsès.

– Parce que l'Assyrie doit bientôt s'emparer de notre pays.

Le prince éclata de rire.

– Mais c'est de la folie ! s'écria-t-il. L'Assyrie s'emparant de la Phénicie ? Et que dirait l'Égypte ?

– L'Égypte a déjà donné son accord.

Le prince éclata.

– Tes pensées se brouillent, vieillard ! cria-t-il à Hiram. Tu sembles oublier que pareille décision ne peut intervenir sans

l'accord du Pharaon et de moi-même.

– Tout cela se fera en son temps. Pour le moment, ce sont les prêtres qui ont conclu l'accord.

– Quels prêtres, et avec qui ?

– De votre côté, je crois savoir que ce furent le ministre Herhor, l'archiprêtre Méfrès et le savant Pentuer ; du côté assyrien, il y eut Beroes, archiprêtre chaldéen...

Le prince pâlit.

– Prends garde à tes paroles ! Tu accuses en ce moment de trahison les plus hauts dignitaires du royaume !

– Il n'y a pas de trahison, seigneur. Ton ministre et ton archiprêtre peuvent parfaitement entreprendre des tractations avec les souverains étrangers. D'ailleurs, comment sais-tu que le pharaon n'a pas donné son accord ?

Ramsès pensa en lui-même qu'un tel accord, en effet, n'aurait rien d'une trahison, mais prouverait simplement la désinvolture avec laquelle on traitait l'héritier du trône. C'est donc ainsi que l'on agissait avec le futur pharaon ! C'est donc pour cela que Pentuer condamnait la guerre et que Méfrès le soutenait !

– Où et quand cet accord a-t-il été conclu ? demanda-t-il.

– Au temple de Set, près de Memphis, répondit Hiram ; cela se passait le jour où tu as quitté la ville, je pense.

Le prince réfléchit un instant.

– Je ne puis y croire ! dit-il enfin. Apporte-moi la preuve de ce que tu avances !

– La voici : on attend l'arrivée à Pi-Bast d'un grand seigneur assyrien, Sargon, qui vient soi-disant en pèlerinage au temple d'Astoreth. En réalité, il doit ratifier ce que les prêtres

ont décidé au sujet de la Phénicie...

– Mais l'Assyrie devrait, en cas d'un tel traité, donner à l'Égypte d'énormes compensations !

– Évidemment. Et c'est là que l'Égypte sera perdante, car l'Assyrie annexera, outre la Phénicie, la plus grande partie de l'Asie, ne vous abandonnant que les Israélites, les Philistins et la presqu'île du Sinaï... Ainsi le pharaon ne pourra-t-il jamais récupérer ses cent cinq mille talents...

Le prince secoua la tête.

– Tu ne connais pas les prêtres égyptiens, dit-il ; aucun d'entre eux n'accepterait un tel marché.

– Et pourquoi pas ? L'Égypte semble redouter une guerre avec l'Assyrie, ce que d'ailleurs je ne puis comprendre, car elle est la plus forte, et elle pourrait facilement mettre la main sur les richesses de Ninive et de Babylone !

– Tu avoues donc toi-même qu'un tel marché ne s'expliquerait pas !

– Si, dans un seul cas : si les prêtres voulaient supprimer la royauté en Égypte. Ils y tendent depuis un siècle...

– Tu déraisonnes ! s'écria Ramsès.

Mais, au fond de lui-même, il sentait naître l'inquiétude.

– Je me trompe peut-être, seigneur, dit Hiram, mais considère ceci : si le pharaon faisait la guerre à l'Assyrie et la gagnait, il s'assurerait une armée plus fidèle que jamais et deux cent mille talents de tribut annuel de Ninive et de Babylone. De telles richesses lui permettraient de racheter les biens hypothéqués auprès des prêtres, et ceux-ci se trouveraient ainsi écartés du pouvoir...

Les yeux de Ramsès brillèrent. Hiram poursuivit :

– Or, aujourd'hui, l'armée est sous les ordres de Herhor et dépend donc des prêtres, à l'exception de quelques régiments étrangers. Le trésor est vide et, une fois les Phéniciens chassés, c'est aux prêtres que vous devrez vous adresser pour avoir de l'argent... Dans dix ans, tous vos biens auront passé dans leurs mains ; qu'arrivera-t-il, alors ?

Le front de Ramsès se couvrit de sueur.

– Tu vois bien, seigneur, insistait Hiram, que si les prêtres signent avec l'Assyrie un traité qui leur est défavorable, c'est pour affaiblir puis anéantir le pouvoir du pharaon. À moins que l'Égypte, vraiment, soit si faible qu'elle ait besoin de paix à tout prix...

Le prince se dressa.

– Tais-toi ! cria-t-il. Il est faux que l'Égypte soit impuissante devant l'Assyrie au point de lui livrer l'Asie !

Il se mit à parcourir la pièce à pas nerveux. Hiram le regardait avec compassion.

– Quelqu'un t'a induit en erreur, Hiram, et tu l'as cru ! dit enfin Ramsès. S'il y avait un traité en préparation, on l'entourerait de plus de mystère, ou bien alors le fait que tu sois au courant prouverait qu'un des négociateurs a trahi...

– Et si une cinquième personne avait surpris l'entretien ? demanda Hiram.

– Et t'aurait vendu, à toi, le secret ?

Hiram sourit.

– Je m'étonne, dit-il, que tu n'aies pas encore pu apprécier à sa valeur le pouvoir de l'or...

– Nos prêtres en ont plus que toi, qui es pourtant riche !

– Oui, mais moi non plus je ne refuse pas l'argent quand on

m'en offre ! Pourquoi les autres le feraient-ils ?

– Parce qu'ils sont les serviteurs des dieux !

Le Phénicien sourit à nouveau.

– J'ai déjà vu bien des temples et, à l'intérieur, bien des statues... Mais de dieux, jamais !...

– Tu blasphèmes ! J'ai moi-même vu une divinité, senti sur moi sa main et entendu sa voix.

– Où cela ?

– Au temple de Hator...

– Le jour ?

– Non, la nuit, avoua Ramsès.

– La nuit, on voit tant de choses... Mais raconte-moi, comment cela s'est-il exactement passé ?

– J'ai senti que l'on me prenait par les bras, par les jambes. Je le jure !

– Ne jure donc pas inutilement ! interrompit Hiram en souriant.

Il regarda attentivement le prince de ses yeux intelligents et, voyant que son interlocuteur perdait de son assurance, il dit :

– Écoute-moi : tu es jeune et inexpérimenté ; de plus, tu es entouré d'intrigues. J'ai été, moi, l'ami de ton grand-père et de ton père, et je voudrais te rendre un service. Viens donc une nuit au temple d'Astoreth, mais viens-y dans le plus grand secret ; tu verras qui sont ces dieux qui nous parlent et nous touchent la nuit, dans les sanctuaires...

– Je viendrai, dit Ramsès après un moment d'hésitation.

– Avertis-moi de ta venue le matin, et je te ferai parvenir le

mot de passe nécessaire pour pénétrer dans le temple. Mais ne te trahis pas, et ne me trahis pas... Les dieux pardonnent parfois la trahison ; les hommes, jamais ! acheva-t-il, toujours souriant.

Il salua le prince, puis le bénit.

– Tu t'adresses à des dieux auxquels tu ne crois pas ? s'écria Ramsès.

– Je ne crois ni aux dieux égyptiens, ni aux dieux assyriens ou phéniciens ; mais je crois en l'Unique qui n'a pas de temple et dont on ignore le nom.

– Nos prêtres croient eux aussi en l'Unique ! intervint le prince.

Les prêtres chaldéens aussi, mon prince... Et pourtant, les uns et les autres sont vos ennemis ! Tu vois, il n'y a pas de vérité absolue !

Après le départ de Hiram, Ramsès s'enferma dans sa chambre et réfléchit à ce qu'il venait d'apprendre. Il comprenait que les Phéniciens et les prêtres se livraient une lutte à mort afin de sauvegarder leur influence et leurs richesses. Hiram avait raison lorsqu'il disait qu'en l'absence des Phéniciens, le pharaon et la noblesse tomberaient sous la coupe du clergé. Le prince savait que la moitié de l'Égypte appartenait à ce dernier, et que seuls les trésors des temples pourraient pallier les embarras financiers du pharaon. Il savait tout cela, mais depuis sa récente nomination due à Herhor, son animosité à l'égard des prêtres avait perdu de son intensité. Les paroles de Hiram l'avaient ravivée. Pourquoi les prêtres menaient-ils des négociations à son insu, pourquoi lui cachaient-ils que les peuples d'Asie devaient cent mille talents à la couronne ?

Ramsès souffrait de devoir apprendre la vérité de la bouche d'un étranger. D'autre part, pourquoi Pentuer et Méfrès insistaient-ils tant sur la nécessité d'une paix durable, alors que la guerre seule pouvait redresser la situation de l'Égypte ?

« Cent mille talents à récupérer, calculait-il, plus deux cent mille que payeraient Ninive et Babylone... Voilà de quoi couvrir les frais de n'importe quelle guerre, sans compter les tributs que celle-ci assurerait pour l'avenir et les esclaves que j'en pourrais ramener ! À ce moment-là, il me serait enfin possible de régler le sort du clergé ! »

Une fièvre inconnue le gagnait. L'espace d'un instant, il se demanda ce qui arriverait au cas où les Asiates le vaincraient... Mais, aussitôt, il repoussa cette idée : comment les troupes égyptiennes pourraient-elles ne pas écraser les barbares assyriens alors qu'il y aurait à leur tête le petit-fils de Ramsès le Grand qui avait, lui, dispersé les hordes hittites ? Il se sentait invincible et avait en ses forces une foi inébranlable ; de plus, les dieux n'étaient-ils pas là pour le protéger ?

Il se souvint des paroles de Hiram au sujet des dieux.

« Il faudra que j'aille un jour à ce temple d'Astoreth, pensa-t-il ; je me demande bien ce que l'on m'y montrera... »

Chapitre XXXI

Hiram tint parole. Des caravanes entières venaient chaque jour apporter des biens en nature et en argent au palais de Pi-Bast. Ainsi Ramsès reçut-il ses cent talents en moins de cinq jours. Hiram n'avait exigé qu'un intérêt minime : un talent pour quatre l'an.

La Cour du prince retrouva son faste. Ses trois maîtresses reçurent de nouvelles toilettes, des parfums et des esclaves ; les domestiques mangeaient à leur faim et les soldats étaient payés. Tous étaient enchantés et en particulier Tutmosis et ses amis à qui les Phéniciens, sur l'ordre de Hiram, avaient consenti de fortes avances d'argent. Les fêtes succédaient aux fêtes malgré la chaleur croissante, et le prince se réjouissait de la gaieté générale. Une seule chose l'inquiétait : l'attitude de Méfrès et des autres prêtres.

Il avait craint, en effet, qu'ils ne lui reprochassent de s'être endetté auprès de Hiram, contrairement à leurs conseils. Or, ils ne disaient rien et ne se montraient même pas à la Cour.

– C'est étrange, dit-il un jour à Tutmosis... Les prêtres ne nous réprimandent pas, et pourtant nous buvons du matin au soir, notre Cour est pleine de femmes et il y a de la musique jour et nuit...

– Pourquoi nous blâmeraient-ils ? demanda le courtisan. Ne sommes-nous pas dans la ville d'Astoreth, déesse de l'amour et du plaisir ? D'ailleurs, les prêtres comprennent fort bien que tu veuilles t'amuser après ton séjour au temple.

– Ils te l'ont dit ? demanda Ramsès, inquiet.

– Plus d'une fois. Pas plus tard qu'hier, Méfrès m'a dit en

riant qu'un jeune homme comme toi se sent plus attiré par les amusements que par la prière ou le gouvernement...

Ces paroles firent réfléchir Ramsès. Ainsi, les prêtres le considéraient comme un jouvenceau insouciant ! Tant mieux ! La surprise ne serait que plus cruelle !

Ramsès prenait plaisir à induire les prêtres en erreur, à assoupir leur méfiance. Aussi, s'amusait-il de plus en plus, pour conserver sa réputation d'insouciance.

Il y réussit. Méfrès et Mentésuphis se trompèrent sur son compte tout autant que sur celui de Hiram. Ce dernier ne dissimulait nullement ses relations avec l'héritier du trône, et Méfrès était convaincu que le prince songeait sérieusement à chasser les Phéniciens d'Égypte et qu'il leur empruntait de l'argent avec l'intention de ne jamais le leur rendre.

Un jour de juin, Hiram fit savoir à Ramsès qu'il l'attendait le soir même au temple phénicien d'Astoreth. À l'heure du coucher du soleil, le prince attacha son glaive, mit un manteau sur ses épaules et se couvrit la tête d'un capuchon, puis, discrètement, il se glissa dans la rue et se rendit chez Hiram. Celui-ci l'accueillit cordialement.

– Ainsi, dit-il avec un sourire, tu n'as pas peur de pénétrer dans un temple phénicien connu pour ses débauches et les horreurs qui s'y déroulent ?

– Pourquoi aurais-je peur ? demanda Ramsès avec dédain. Astoreth n'est pas Baal à qui on sacrifie des enfants vivants !

– Tu crois vraiment à ces pratiques ?

– Un témoin digne de foi me les a décrites... Un jour que l'orage avait détruit plusieurs bateaux phéniciens, vos prêtres exigèrent un sacrifice et les mères phéniciennes vinrent d'elles-mêmes jeter leurs plus beaux enfants dans le brasier allumé à l'intérieur de la statue de Baal...

Hiram sourit malicieusement.

– Et tu y crois vraiment ? répéta-t-il.

– Je te l'ai dit : celui qui m'a raconté cela est digne de foi.

– Certes, il a raconté ce qu'il a vu, répondit Hiram. Mais l'indifférence des mères sacrifiant leurs enfants ne l'a-t-elle pas étonné ?

– Si, mais elle prouve seulement la cruauté de votre peuple !

Le vieux Phénicien hocha la tête.

– Cela se passait quand ? demanda-t-il.

– Il y a quelques années.

– Si un jour, seigneur, tu honores Tyr de ta visite, j'aurai le plaisir de te montrer une telle cérémonie...

– Je ne veux pas voir de pareilles horreurs !

– Puis, continuait le Phénicien, nous irons dans une des salles du temple où tu verras ces mêmes garçons qu'on a brûlés quelques années plus tôt et qui grandissent, joyeux et bien portants...

– Comment cela ?

– Oui, nous en faisons des marins robustes...

– Ainsi, vous trompez le peuple ? dit le prince en riant.

– Nous ne trompons personne. Chacun se trompe lui-même en ne demandant pas l'explication d'un culte qu'il ne comprend pas. En effet, une coutume de chez nous veut que des mères pauvres, voulant assurer à leurs enfants un avenir meilleur, les offrent à l'État. C'est symboliquement que Baal s'empare d'eux ; cela veut simplement dire que ces enfants

cessent d'appartenir à leurs mères tout comme s'ils étaient tombés dans le feu. Nous nous occupons de leur éducation et ils deviennent prêtres, fonctionnaires ou marins.

– Je suis heureux d'apprendre cela, dit le prince avec chaleur, heureux aussi de vous savoir meilleurs que je ne croyais.

– En tout cas, nous sommes tes fidèles serviteurs et nous répondrons toujours à ton appel...

– Vraiment ? demanda Ramsès en fixant Hiram droit dans les yeux.

Le vieillard mit une main sur le cœur.

– Je te jure, futur pharaon, que si jamais tu entames la lutte contre un ennemi commun, toute la Phénicie se dressera à tes côtés... Accepte ceci en souvenir de cette promesse.

Il tira de dessous de son manteau une médaille en or couverte de signes mystérieux et la suspendit au cou de Ramsès.

– Muni de cette amulette, tu pourras faire le tour du monde et chaque Phénicien que tu rencontreras t'aidera de ses conseils, de son or et même de son épée... Et maintenant, allons !

Ils sortirent dans la nuit étoilée ; une fraîcheur apaisante succédait à la canicule du jour. Les rues étaient vides, mais sur les toits des maisons, les gens s'amusaient. Pi-Bast ressemblait à une grande salle de fêtes pleine de musique, de cris joyeux et de rires. Hiram et le prince marchaient d'un pas rapide ; de temps à autre, on leur lançait des fleurs d'une fenêtre et on les conviait à se joindre à quelque joyeuse réunion. Ils passaient outre, se hâtant vers leur destination. Ils arrivèrent enfin dans un quartier aéré, plein d'arbres au parfum pénétrant.

– Nous y sommes, dit Hiram.

Ils pénétrèrent dans un jardin au bout duquel apparaissaient les deux tours blanches et bleues du temple d'Astoreth. Un grand escalier menait au portail.

Le prince admira longuement les formes gracieuses du temple, mises en valeur par le clair de lune et la verdure. Dans le parc, il aperçut des couples enlacés et une musique lointaine arriva à ses oreilles.

Un vieux prêtre s'approcha d'eux. Il échangea quelques mots avec Hiram et salua Ramsès.

– Veuillez me suivre, lui dit-il.

– Et que les dieux te protègent, ajouta Hiram, qui les quittait là.

Ramsès suivit le prêtre. Au milieu des arbres, non loin du temple, il vit un petit palais ; des gens étaient rassemblés devant l'entrée et chantaient.

– Que font-ils là ? Ils prient ? demanda le prince.

– Non, dit le prêtre, visiblement ennuyé. Ce sont là les adorateurs de Kamée, notre prêtresse chargée de veiller sur la flamme du temple.

– Mais qu'espèrent tous ces hommes ?

– Rien ! répondit le prêtre d'un ton indigné. Si la prêtresse chargée de la flamme sacrée oubliait son vœu de chasteté, elle devrait périr !

– Cruelle loi ! dit Ramsès.

– Attends ici, dit le prêtre avec froideur. Et lorsque tu entendras trois coups de gong, entre dans le temple, monte sur la terrasse et de là pénètre dans la salle pourpre...

– Tout seul ?

– Oui.

Le prince s'assit sur un banc, sous un olivier, et se mit à écouter les rires des femmes qui retentissaient dans le petit palais.

« Kamée ?... pensa-t-il. Joli prénom... Elle est sûrement jeune, peut-être belle, et ces Phéniciens stupides la menacent de mort au cas où... C'est sans doute pour eux le seul moyen de garder quelques Phéniciennes vierges... »

Il plaignait cette femme pour qui l'amour devait signifier le tombeau.

« Ah ! Si Tutmosis devenait prêtresse d'Astoreth, il n'aurait pas le temps de faire brûler une seule lampe devant l'autel ! » songea-t-il gaiement.

À ce moment, un chant d'homme s'éleva devant le palais. La voix était chaude et belle ; les paroles étaient grecques. Une flûte accompagnait le chanteur, et un chœur de femmes reprenait chaque fois le refrain. C'était un chant d'amour tendre et troublant. Ramsès avait fermé les yeux et écoutait, charmé. L'univers entier s'était estompé pour lui et il ne restait que ce chant d'amour d'un homme pour une femme, un chant que Ramsès eût voulu faire sien... La passion de cet être amoureux lui parut plus importante que toute la grandeur de son rang de prince et l'importance de ses fonctions.

Il fut tiré de sa rêverie par un son de bronze trois fois répété. Le temple l'appelait.

Il se leva et gravit les marches de la terrasse. Là, tout n'était que silence ; seule une fontaine bruissait doucement. Il abandonna son épée et son manteau et pénétra dans le sanctuaire. La porte était ouverte et des statues de taureaux ailés, aux têtes humaines, accueillaient l'arrivant.

À l'intérieur régnait une totale obscurité ; seule la clarté

blafarde de la lune pénétrait par les fenêtres étroites. Dans le fond, devant la statue d'Astoreth, brûlaient deux lampes. Ramsès distingua un visage de femme d'une infinie douceur ; il s'était autrement imaginé cette divinité de la vengeance et de la débauche.

« Étranges Phéniciens, pensa-t-il ; leurs dieux ne mangent pas d'enfants, leurs prêtresses sont vierges et leur déesse a un visage de petite fille... »

Soudain, quelque chose lui frôla les jambes, tel un serpent. Ramsès recula d'un pas. Une voix murmura :

– Ramsès ! Ramsès !

Il ne put distinguer si c'était une voix d'homme ou de femme, mais il était sûr qu'elle venait du sol. Il se pencha, et sentit deux mains se poser délicatement sur sa tête. Il se redressa, voulut les saisir ; il ne rencontra que l'air.

– Ramsès ! murmura la voix, venant cette fois du haut.

Il leva la tête et sentit sur ses lèvres une fleur de lotus, mais c'est en vain qu'il tenta de la saisir.

– Ramsès ! souffla la voix, en provenance de l'autel.

Le prince se retourna et la surprise le cloua sur place. À quelques pas de lui se tenait debout un beau jeune homme, qui lui ressemblait comme un frère jumeau : mêmes traits, même allure, mêmes vêtements. Ramsès crut d'abord se trouver devant un immense miroir, mais il comprit aussitôt qu'il n'avait pas devant lui une image mais un être vivant. Il sentit un baiser dans le cou ; derrière lui, il n'y avait personne et son sosie avait disparu.

– Qui es-tu ? Je veux le savoir ! s'écria-t-il irrité.

– C'est moi, Kamée, répondit une voix douce.

Et, dans le rayon de lune, apparut une ravissante jeune femme, nue, une ceinture dorée enserrant sa taille. Ramsès la prit par la main ; elle le laissa faire.

– C'est donc toi, Kamée ? Ce n'est pas possible ! C'est bien toi qu'un jour Dagon m'a envoyée, n'est-ce pas ! Tu t'appelais alors Tendresse...

– Mais je suis aussi Tendresse, répondit-elle.

– C'est toi qui, tout à l'heure, as posé tes mains sur ma tête ?

– Oui.

– Comment as-tu fait ?

– Comme ceci ! répondit-elle en jetant ses bras autour du coup du prince et en l'embrassant.

Ramsès voulut la saisir dans ses bras, mais elle se dégagea avec une force qu'on ne lui eût jamais soupçonnée.

– C'est donc toi la prêtresse Kamée ? répéta-t-il... Et c'est pour toi que chantait ce Grec... Qui est-il ?

Le prince parlait d'une voix passionnée.

– C'est un serviteur du temple, répondit Kamée d'un ton de mépris.

Ramsès sentait monter en lui un désir insensé pour cette frêle jeune femme qui, quelques mois plus tôt, l'avait laissé indifférent et qui, aujourd'hui, faisait naître en lui une véritable passion. Cependant, il avait présente à l'esprit la loi de mort, inexorable.

– Que tu es belle ! dit-il à Kamée. Puis-je te rendre visite ? Mais, dis-moi, tu es vraiment chargée de veiller sur la flamme sacrée ?

– Oui.

– Et, vraiment, tu n’as pas le droit d’aimer ? Ne feras-tu pas, pour moi, une exception ?

– Les dieux se vengeraient et la Phénicie me renierait !

Ramsès l’attira vers lui, mais elle se dégagea de nouveau.

– Prends garde, seigneur, dit-elle en le regardant avec arrogance. La Phénicie est puissante et ses dieux...

– Que m’importent ses dieux ! S’ils osaient porter la main sur toi, je mettrais en pièces la Phénicie !...

– Kamée !... s’éleva une voix venant de l’autel.

Elle pâlit.

– Tu vois, ils m’appellent... Ils ont peut-être entendu tes blasphèmes !...

– Je leur souhaite de ne jamais entendre ma colère ! éclata Ramsès.

– La colère des dieux est plus terrible encore, dit-elle.

Elle disparut dans l’obscurité. Ramsès courut à sa suite, mais il recula, effrayé. Entre l’autel et lui, une flamme rouge venait de s’abattre avec un grondement terrible. Elle avançait, droit vers lui, sur toute la largeur du temple. Le prince recula pas à pas. Il sentit soudain un souffle d’air frais : il se trouvait dehors, et le portail de bronze se referma avec bruit devant lui.

Il se frotta les yeux, reprit son épée et son manteau, et descendit l’escalier, en titubant.

En le voyant revenir au palais, le visage défait, le regard vague, Tutmosis s’inquiéta.

– Grands dieux ! Où étais-tu ? demanda-t-il. Ta Cour tout

entière est inquiète !

– Je suis allé me promener. La nuit est si belle...

– Je tiens à t'apprendre le premier une grande nouvelle, dit le courtisan : Sarah a mis au monde un fils.

– Ah oui ? dit Ramsès d'une voix indifférente. À l'avenir, ajouta-t-il, je ne veux plus qu'on s'inquiète de mes sorties.

– Tu veux donc continuer à sortir seul ?

– Si je ne pouvais sortir seul et aller où j'en ai envie, je serais le plus malheureux des esclaves, répondit sèchement Ramsès.

Il passa dans sa chambre. Hier encore, la nouvelle qu'il avait un fils l'eût rendu fou de joie. Aujourd'hui, il l'accueillait avec indifférence. Il était plongé tout entier dans les souvenirs de cette soirée, la plus extraordinaire qu'il eût jamais connue. Il entendait encore résonner à ses oreilles le chant du Grec et il revoyait le clair de lune sur le temple d'Astoreth. Il ne put fermer l'œil de la nuit.

Chapitre XXXII

Le lendemain, le prince se leva tôt et, sitôt habillé, fit appeler Tutmosis. Celui-ci arriva, parfumé et pommadé, curieux aussi de deviner l'humeur du prince. Mais Ramsès paraissait surtout fatigué.

– Es-tu tout à fait sûr que j'aie un fils ? demanda-t-il en bâillant.

– Je tiens la nouvelle de Méfrès.

– Ah ?... Et depuis quand les saints pères s'intéressent-ils à ma maison ?

– Depuis que tu leur es bienveillant, seigneur.

– Vraiment ? dit le prince.

Mais ses pensées étaient ailleurs : il réfléchissait aux prodiges vus au temple d'Astoreth et il les comparait à ceux aperçus au sanctuaire de Hator. Ici comme là tout s'était déroulé dans l'obscurité...

Il revint sur terre et demanda brusquement :

– Quand est-ce donc arrivé ?

– Quoi donc ? La naissance ? Il y a dix jours, paraît-il... La mère et l'enfant se portent bien... C'est le médecin de Herhor lui-même, Ménès, qui a assisté Sarah.

– Bien, bien, dit le prince.

Il repensa aux voix et aux visions du temple. Il était convaincu qu'il ne s'agissait là que d'habiles supercheries, et se demandait seulement : des prêtres phéniciens et des nôtres,

lesquels sont les plus adroits ?

– Écoute-moi, Tutmosis, reprit-il ; il faut que Sarah et mon enfant viennent ici. Je veux voir mon fils...

– Veux-tu qu'ils arrivent immédiatement ?

– Oui, au plus vite. Je les installerai dans un des pavillons du jardin, ils y seront très bien et je pourrai montrer mon fils au monde.

Une fois de plus, il retomba dans ses pensées. Il ne croyait plus en aucun des miracles des temples, et une véritable fureur le saisit à l'idée qu'on avait cherché à le tromper tout comme on le faisait avec de vulgaires paysans qui se prosternaient devant le bœuf Apis.

– Tutmosis, dit-il, fais venir les régiments des garnisons voisines à Pi-Bast... Fais-le progressivement, sans démonstration aucune... Je veux les passer en revue et les récompenser de leur fidélité.

– Et nous, les nobles, ne te sommes-nous pas fidèles ?

– L'armée et la noblesse, c'est un même tout.

– Et les gouverneurs, les fonctionnaires ?

– Ils sont fidèles eux-aussi, et même les Phéniciens le sont... Mais il y a beaucoup de traîtres à des postes importants !

– Parle plus bas ! souffla Tutmosis, effrayé.

– Que crains-tu ? dit le prince. Saurais-tu toi aussi qu'il y a parmi nous des traîtres ?

– Je sais à qui tu penses ; mais tu es prévenu contre lui...

– Contre qui ?

– Mais contre Herhor ! Pourtant, j'aurais cru qu'après ta

retraite au temple...

– Eh bien, quoi donc ? Au temple comme partout ailleurs, j'ai pu me rendre compte de la richesse des prêtres et de la pauvreté du pharaon...

– Plus bas ! Plus bas ! répéta Tutmosis.

– J'en ai assez de me taire ! éclata Ramsès ; assez d'arborer toujours un visage serein ! Permets qu'au moins avec toi je sois franc ! D'ailleurs, ce que je te dis là, je le dirais même en Conseil d'État : à savoir qu'il est honteux que l'héritier du trône, dont le père possède toute l'Égypte, doive emprunter de l'argent à un roitelet tyrien !

– Mais qu'as-tu donc, aujourd'hui ? murmura Tutmosis, qui voulait terminer au plus vite cette conversation dangereuse.

– Ce que j'ai ?...

Le prince s'arrêta à mi-phrase et se replongea dans ses réflexions. Il se disait que son père, tout comme lui, était depuis trente ans entre les mains d'habiles filous qui lui soutiraient ses richesses et écartaient de lui tous ceux qui auraient pu lui ouvrir les yeux. Il se demandait si, comme le prétendait Hiram, le clergé voulait vraiment renverser la monarchie, et il comprenait les craintes du Phénicien. La domination assyrienne signifiait ruines et carnages.

À ce moment, un son de flûte parvint du dehors.

– Qu'est-ce ? demanda Ramsès.

– Ce sont les Asiates qui accueillent un pèlerin fameux arrivant de Babylone.

– De Babylone ? Comment s'appelle-t-il ?

– Sargon.

– Sargon ?...

Le prince éclata de rire.

– Sargon ?... Et qui est-ce ?

– Un dignitaire de la cour du roi Assar. Il arrive avec dix éléphants, un troupeau de pur-sang et une foule d'esclaves...

– Et que vient-il faire ?

– Il se rend au temple d'Astoreth, prier la déesse...

– Ah, vraiment ?... s'esclaffa le prince, qui se souvenait des paroles de Hiram annonçant la venue de l'envoyé assyrien. Vraiment, quel homme pieux ! Il vient de bien loin pour adorer Astoreth ! Il aurait pourtant trouvé de plus grands dieux à Ninive !

Tutmosis le regardait sans comprendre.

– Que t'arrive-t-il, Ramsès ? demanda-t-il.

– Une révélation, cher Tutmosis, une révélation ! Ha ! ha ! ha ! Sargon, un pieux pèlerin !

– Vraiment, je ne te comprends pas ! répéta Tutmosis, embarrassé.

– Cela n'a pas d'importance, dit le prince. Contente-toi de ne pas oublier que Sargon est venu ici adorer Astoreth, et pour cela seulement !

– J'ai l'impression que tout ce que tu dis est bien dangereux... dit Tutmosis à voix basse.

– Aussi, n'en parle à personne.

– Je ne me trahirai pas, tu le sais bien. Mais sauras-tu, toi, tenir ta langue ?

Ramsès lui mit la main sur l'épaule.

– Sois tranquille, dit-il en le regardant dans les yeux. Il

suffit que l'armée et les nobles me restent fidèles, et vous assisterez bientôt à des événements étranges qui vous rempliront d'aise.

– Nous sommes prêts à mourir pour toi ! dit Tutmosis.

Ramsès lui vit un visage si grave qu'il comprit pour la première fois que sous ces apparences de garçon vain et frivole se cachait un homme courageux sur qui on pouvait compter.

Il n'aborda plus jamais, avec Tutmosis de sujets aussi équivoques ; mais ce dernier avait compris que la présence de Sargon à Pi-Bast cachait d'importants secrets d'État. D'ailleurs, depuis quelque temps, les nobles se doutaient que d'importants événements étaient proches, car les Phéniciens leur racontaient – sous le sceau du secret – qu'un traité avec l'Assyrie allait être signé, que la Phénicie serait anéantie et que l'Égypte se couvrirait de honte et tomberait sous la coupe des Assyriens. La noblesse s'en était émue, mais n'osait le montrer. Bien au contraire, on s'amusait plus que jamais tant à la Cour que chez les gouverneurs de Basse-Égypte. On eût dit qu'un vent de folie et de débauche avait déferlé sur toute cette société, et pas une nuit ne se passait sans illuminations, chants, cris et danses. L'Égypte s'amusait avec frénésie.

Après une période de calme, l'activité banquière avait repris et il y avait sur le marché une abondance d'or et de marchandises comme depuis longtemps on n'en avait plus connu.

Les prêtres n'avaient pas été sans remarquer le faste nouveau de la cour de l'héritier du trône, mais ils s'étaient trompés sur ses origines, et dans tous ses rapports à Herhor, Mentésuphis disait que le prince se reposait bruyamment des fatigues de son séjour au temple. Herhor acceptait ces explications avec calme, voire avec satisfaction, car il estimait normale et même utile pour lui la légèreté de Ramsès. Celui-ci y gagna en liberté et il put désormais s'échapper tous les soirs du

palais pour se rendre, couvert d'un grand manteau, au temple d'Astoreth. Là, assis sur un banc du jardin, il écoutait les chants en l'honneur de Kamée et rêvait d'elle. Il avait voulu, à plusieurs reprises, rendre visite à la prêtresse, mais il trouva indigne de lui cette attitude de pieux pèlerin apportant des offrandes à la déesse.

Jadis, lorsque Dagon lui avait envoyé Kamée, il l'avait trouvée séduisante, sans plus ; mais maintenant qu'elle lui était devenue inaccessible, à lui nomarque et fils de pharaon, et qu'il entendait chaque soir s'élever vers elle le chant passionné d'un autre homme, il éprouva pour la première fois de sa vie un sentiment nouveau, mélange de désir, de jalousie et de tendresse. S'il avait pu posséder Kamée à son gré, elle ne l'eut sans doute pas intéressé ; mais l'ombre de la mort barrant l'entrée de sa chambre, et ce rival inconnu de tous les soirs donnaient à la jeune femme un attrait incomparable. Voilà pourquoi, depuis dix jours, tous les soirs, Ramsès hantait les jardins du temple d'Astoreth.

Un soir, il s'y rendit avec la décision bien arrêtée de pénétrer chez Kamée. Mais, arrivé à l'entrée du jardin, il eut honte de lui.

« A-t-on jamais vu un fils de pharaon poursuivre ainsi une femme, comme un pauvre scribe sans le sou ? Jusqu'à présent, toutes sont venues à mon appel ; celle-ci viendra également... »

Il était sur le point de rebrousser chemin ; il hésita de nouveau.

« Mais elle ne peut pas venir, songea-t-il ; ils la tueraient... En fait, la tueraient-ils vraiment ? Qui le ferait ? Hiram, qui ne croit en rien, ou Dagon qui ne sait plus lui-même en quoi il croit ?... À moins qu'un de ces pèlerins fanatiques qui sont ici par milliers... »

Il se dirigea vers le palais de la prêtresse. Il y avait plus de

bruit et de lumière que d'habitude ; une foule importante entourait la maison. Un éléphant portant un dais somptueux et des chevaux harnachés attendaient entre les arbres. Des hommes barbus, à la chevelure épaisse, vêtus de gros drap et chaussés de bottes, se tenaient près des chevaux. Ils étaient armés d'arcs, d'épées et de javelots. À la vue de ces étrangers trapus, lourds, vulgaires, parlant une langue inconnue aux résonances métalliques, le prince sentit son sang bouillonner.

Le spectacle de ces hommes faisait monter en lui une sourde colère, et il aurait voulu se jeter sur eux, le glaive levé. Il se maîtrisa. Non loin de lui passa un homme vêtu d'un pagne, un Égyptien. Il l'appela, lui tendit quelques drachmes, et demanda :

– Qui sont ces hommes ?

– Des Assyriens, dit l'esclave, et ses yeux brillèrent de haine.

– Des Assyriens ? Que font-ils ici ?

– Sargon, leur maître, est chez la prêtresse, et ils sont là pour le protéger... Que la peste les emporte !

– Va-t'en, dit Ramsès.

« Ainsi, les Assyriens sont déjà chez nous pour négocier – ou pour tromper – et leur grand maître fait la cour à Kamée ? » pensa-t-il.

Il rentra au palais, la tête basse. Une haine inconnue s'était réveillée en lui contre ces ennemis séculaires de l'Égypte, et tout ce que sa raison lui dictait en faveur de la paix s'évanouissait sous l'empire de la passion. La guerre contre l'Assyrie, c'était désormais autre chose que des richesses à conquérir ; c'était surtout une soif de sang et de vengeance.

Rentré chez lui, il appela, comme à l'accoutumée, son fidèle Tutmosis. Il était furieux et Tutmosis était ivre.

– Sais-tu ce que j’ai vu ? demanda-t-il au courtisan.

– Encore des prêtres, sans doute ?...

– J’ai vu des Assyriens ! Oui, des Assyriens, velus, puants, horribles !

Il marchait dans la pièce d’un pas fiévreux.

– J’avais cru, continua-t-il, j’avais cru que je détestais les gouverneurs qui me volent, les prêtres qui me tyrannisent... Je vois maintenant que ce n’étaient que des vétilles ; je n’ai compris ce qu’est la haine que depuis que j’ai vu ces Assyriens !

– Tu es habitué aux Juifs et aux Phéniciens, seigneur ; les Assyriens, tu les vois pour la première fois...

– Mais non ! Phéniciens, Philistins, Libyens, nous sommes une même famille... Du moment qu’ils paient le tribut, nous n’éprouvons à leur égard nulle haine... Mais rien ne nous paraît plus haïssable qu’un Assyrien ! Je ne trouverai de repos tant que je n’aurai pas couvert leurs champs de leurs cadavres, et que je n’aurai compté cent mille bras assyriens coupés !...

Tutmosis, effrayé, se taisait.

Chapitre XXXIII

Quelques jours plus tard, Ramsès envoya Tutmosis chez Kamée avec mission de la ramener au palais. Elle arriva peu de temps après, dans une litière soigneuse close. Ramsès la reçut dans son appartement.

– Je suis allé chez toi hier soir, dit-il.

– Astoreth ! Quel bonheur ! Mais, seigneur, pourquoi ne m'as-tu pas appelée ?

– Il y avait là une bande de pourceaux assyriens...

– Je n'aurais jamais espéré que notre maître à tous honorât mon jardin de sa présence !...

Le prince rougit. Si elle avait su qu'il avait passé sous ses fenêtres non pas une soirée, mais dix ! Mais peut-être le savait-elle, et ses paroles n'étaient-elles qu'ironie ?

– Ainsi donc, reprit le prince, tu reçois maintenant des Assyriens ?

– C'était un de leur grand seigneur, Sargon : il a offert cinq talents à la déesse !

– Et tu le remercieras comme il se doit, sans doute ! ironisa Ramsès. Sa générosité amadouera les dieux et t'évitera la mort ?...

– Que dis-tu là ? Ne sais-tu pas qu'aucun Asiate ne lèverait la main sur moi, même si je m'offrais ? Ils craignent la divinité !

– Et que te voulait donc ce pieux Asiate ?

– Il m'a demandé d'aller m'établir au temple d'Astoreth à

Babylone.

– Et tu as accepté ?

– J'accepterai... si tu l'ordonnes, répondit Kamée en se voilant le visage.

Ramsès lui prit la main. Ses lèvres tremblaient.

– Ne me touche pas, seigneur ! dit-elle. Tu es mon maître et le salut de la Phénicie, mais sois miséricordieux !...

Le prince la lâcha et fit quelques pas dans la pièce.

– Quelle chaleur, n'est-ce pas ? dit-il. Il existe, paraît-il, des pays où une poussière blanche tombe parfois du ciel : elle fond à la chaleur et elle provoque le froid. Demande à tes dieux d'en faire tomber sur l'Égypte...

Il s'arrêta, la regarda fixement.

– Mais même si toute l'Égypte en était couverte, acheva-t-il, mon cœur n'en serait pas rafraîchi !

– Tu es comme le dieu Amon, seigneur, tu es le soleil incarné, tu éclaires tout ce vers quoi tu te tournes, et sous ton regard les fleurs éclosent...

Le prince s'approcha d'elle.

– Mais sois bon, seigneur, murmura la prêtresse, et ne me fais pas de mal...

Ramsès s'écarta ; Kamée eut un sourire équivoque. Un long silence tomba sur eux. La prêtresse le rompit.

– Tu m'as fait venir, seigneur, j'attends tes volontés.

– Ah oui !

Ramsès semblait sortir du sommeil.

– Ah oui !... Je voulais te demander quelque chose : qui était ce jeune homme qui me ressemblait tant, l'autre nuit, au temple ?

– C'est un secret sacré, seigneur.

– Avec toi, tout est défense et secret. Au moins, dis-moi : était-ce un homme ou un esprit ?

– Un esprit.

– Un esprit qui, le soir, chante sous tes fenêtres...

Kamée sourit.

– Je ne veux pas violer vos secrets, dit Ramsès, mais je te charge de dire à cet esprit qui me ressemble tant de quitter l'Égypte au plus tôt et de ne plus jamais réapparaître ici. Car, vois-tu, il ne peut y avoir deux héritiers du trône dans un même pays...

Il avait proféré cette menace pour inquiéter Kamée, mais une idée nouvelle venait de surgir dans son esprit.

– À propos, Kamée, pourquoi tes compatriotes m'ont-ils montré mon sosie ? Ont-ils voulu ainsi me faire comprendre qu'ils ont pour moi un remplaçant ?

Kamée se jeta à ses pieds.

– Seigneur, tu portes notre talisman sur ta poitrine et tu nous soupçonnes de te vouloir du mal ? Les Phéniciens ont simplement voulu te faire savoir qu'ils ont un sosie fort utile au cas où tu voudrais, un jour, induire tes ennemis en erreur.

Le prince haussa les épaules.

– Seigneur, continua Kamée, ne sais-tu pas que Ramsès le Grand avait deux sosies destinés à ses ennemis ? Ils périrent tous deux, et il leur survécut !

– C’est bien, Kamée, je te crois. Tu recevras cinq talents pour Astoreth. Adieu.

Lorsqu’elle fut partie, Ramsès songea à l’utilité d’un sosie. Il pourrait ainsi faire croire au miracle, se montrer à Thèbes et à Memphis en même temps, entrer dans Babylone et prendre Ninive le même jour ! Les Assyriens seraient certainement frappés de terreur !

De plus en plus, il rêvait de cette guerre qui remplirait le trésor et apaiserait sa soif de vengeance. Il se disait qu’il n’y avait pas place, sur une même terre, pour les Assyriens et pour lui.

Son visage restait songeur des journées entières, et il comblait de faveurs les jeunes gens de sa Cour qui portaient des armes. Aussi, bientôt, son entourage prit-il une allure fort guerrière, ce qui inquiéta Mentésuphis, qui écrivit à Herhor :

Depuis la venue des Assyriens à Pi-Bast, le prince et sa Cour paraissent nerveux et font cliqueter leurs armes. J’ai peur que Sargon ne s’en offusque...

Mais Herhor répondit :

Il est heureux que nos jeunes nobles efféminés aient pris goût aux armes pendant le séjour des Assyriens... Ceux-ci auront ainsi de nous une meilleure idée, et l’héritier du trône a fort bien compris son rôle... Sargon n’en sera que plus conciliant !

Ainsi, pour la première fois en Égypte, un jeune prince

avait réussi à tromper la vigilance des prêtres. Il le devait aux Phéniciens qui lui avaient appris le projet d'un traité secret, mais aussi à l'instabilité de son caractère qui, pour ceux qui l'observaient, expliquait ses brusques revirements et faisait douter de son énergie.

Il donna d'ailleurs une fois de plus la preuve de cette incroyable instabilité lorsqu'arriva Sarah. Elle était accourue, avec son fils, malgré la chaleur ; tous deux étaient fatigués, mais fort beaux. Le prince était ravi. Il avait installé Sarah et son enfant dans le plus beau pavillon du jardin, et il passait des journées entières à côté du berceau. Comme un songe, tout son esprit combatif s'était évanoui, et sa Cour avait repris ses confortables habitudes et abandonné le rude habit militaire. Ramsès ne vivait plus que pour son fils, il ne cessait de l'admirer et de le faire admirer à son entourage.

Mais cet intermède familial n'était pas du goût des Phéniciens ; aussi y mirent-ils rapidement fin.

Hiram arriva un jour au palais, accompagné, comme à son habitude, d'une foule d'esclaves.

– Seigneur ! dit-il à Ramsès. Tu as offert cinq talents à notre temple ; accepte donc d'assister aux jeux sacrés d'Astoreth, organisés avec cet argent.

Il lui tendit, sur un plateau, la clé d'une loge du cirque.

Ramsès accepta volontiers et, vers quatre heures de l'après-midi, il se rendit au cirque.

C'était un espace circulaire, entouré de gradins ; au-dessus, des loges ; un voile de mousseline protégeait du soleil. À l'entrée du prince, les assistants poussèrent un grand cri, puis commença la procession des musiciens, des chanteurs et des danseuses.

Le prince regarda autour de lui. À sa droite se trouvait la

loge de Hiram et des dignitaires phéniciens ; à sa gauche, celle des prêtres et des prêtresses. Kamée s'y trouvait, éclatante de beauté. Après avoir salué le prince, elle se mit à causer avec un étranger aux cheveux blancs, à la stature imposante. Toute la bonne humeur de Ramsès disparut à cette vue. Il s'assombrit et demanda à Tutmosis :

– Comment s'appelle cet homme à qui la prêtresse fait des grâces ?

– C'est Sargon, l'illustre pèlerin de Babylone.

– Mais c'est un vieillard !

– Il est certes plus âgé que nous, mais c'est un très bel homme.

– Comment un barbare pourrait-il être beau ? Il sent mauvais, sans aucun doute !

Ils se turent. Ramsès de colère, Tutmosis de peur d'avoir osé louer un homme qui déplaisait à son maître.

Dans l'arène, les spectacles se succédaient : gymnastes, charmeurs de serpents, danseuses recueillaient les applaudissements du public. Mais le prince demeurait sombre : il détestait les Assyriens et était jaloux de Kamée.

Enfin commencèrent les combats de taureaux : une bête puissante, la tête couverte d'un drap, pénétra dans l'arène au son des tambours et des flûtes. Des hommes nus, armés de javelots et d'épées, la suivaient. Sur un signe du prince, qui présidait aux jeux, l'un des hommes arracha la toile qui recouvrait les yeux du taureau ; celui-ci, ébloui, se tint un moment immobile, puis se rua à la poursuite des lutteurs qui l'agaçaient de leurs javelots. Mais il se fatiguait en vain, perdait du sang. Enfin, couvert de bave, il s'écroula, terrassé, cependant que le public applaudissait.

Ramsès ne cessait d'observer Kamée. Elle parlait toujours

avec Sargon, lui souriait ; parfois, il la voyait rougir et baisser les yeux, comme indignée ; à d'autres moments, elle se penchait si fort vers son interlocuteur que ses longs cheveux noirs se mêlaient à la crinière du barbare. Ramsès souffrait le martyre ; jamais encore aucune femme ne l'avait dédaigné pour un autre ; et ici, un Assyrien, presque un vieillard...

Dans l'arène, les jeux continuaient. D'autres taureaux succédaient au premier. Soudain, un grand cri s'éleva dans le public : la bête, rendue furieuse, venait d'encorner un de ses adversaires qui, les os brisés, gémissait étendu sur le sable. Des esclaves se précipitèrent pour le relever, mais le taureau bondit sur eux et les dispersa. Un grand silence s'était fait dans le cirque : les combattants, armés de piques, étaient affolés. Le taureau renversa l'un d'eux et se mit à poursuivre les autres. Et l'on vit alors cette scène inouïe : une arène où cinq hommes jonchaient le sol et où une dizaine d'autres fuyaient, épouvantés, devant un taureau déchaîné. L'assistance hurlait de terreur et de colère.

Soudain, ce fut à nouveau le silence. Dans sa loge, Hiram avait pâli ; tous les spectateurs se penchaient pour mieux voir. Deux hommes avaient bondi dans l'arène : Ramsès, le glaive à la main et Sargon, armé d'une hachette.

Le taureau courait en rond dans un tourbillon de poussière. Il fonça droit sur le prince puis, soudain, s'écarta et bondit sur Sargon. Au même moment, il s'écroula, abattu d'un terrible coup de hache entre les deux yeux.

Une grande clameur s'éleva, des fleurs tombèrent aux pieds de l'Assyrien. Ramsès se tenait à l'écart, étonné et irrité à la fois, son glaive inutile à la main. Il vit Kamée prendre une fleur à des voisins et la jeter à Sargon. Celui-ci acceptait avec indifférence cet hommage populaire. Il toucha le taureau du pied pour s'assurer qu'il était bien mort, puis fit à Ramsès un profond salut. Celui-ci le regarda avec une rage contenue ; il eut volontiers plongé son glaive dans la poitrine du vainqueur !...

Mais il se domina et, détachant le collier qu'il portait au cou, il le tendit à Sargon. Celui-ci salua à nouveau, baisa le collier et le passa à son cou.

Le prince fit demi-tour et s'éloigna d'un pas rapide. Triste et humilié, il quitta le cirque au milieu des cris joyeux des spectateurs.

Chapitre XXXIV

C'était le mois de juillet, et la chaleur devenait accablante. À la cour de Ramsès, on continuait à s'amuser et on parlait encore de la mémorable scène du cirque. Les courtisans louaient le courage du prince, les maladroits louaient celui de Sargon : les prêtres désapprouvaient l'héritier du trône d'être descendu dans l'arène.

Ramsès, n'écoutait ni les uns ni les autres. Il avait, présentes encore à la mémoire, deux images : l'Assyrien vainqueur du taureau et Kamée acceptant ses avances. Ne pouvant faire venir la prêtresse, il lui fit demander une entrevue. Elle lui répondit qu'elle l'attendait le soir même.

À la nuit tombée, Ramsès se glissa hors du palais et alla au temple d'Astoreth. Le jardin était presque désert et dans le palais de Kamée ne brillaient que quelques faibles lumières.

Le prince frappa doucement à la porte. La prêtresse elle-même vint ouvrir. Dans le vestibule sombre, elle lui baisa les mains et déclara qu'elle serait morte de douleur si, au cirque, le taureau avait fait quelque mal au prince.

– Maintenant, tu peux te tranquilliser, dit Ramsès, avec colère, puisque ton amant m'a sauvé la vie !

Ils étaient entrés dans une pièce éclairée. Ramsès vit alors que Kamée pleurait.

– Qu'as-tu ? demanda-t-il.

– Tu m'as retiré ta bienveillance, dit-elle ; peut-être l'ai-je mérité...

Le prince eut un rire amer.

– Es-tu déjà sa maîtresse, ou t'apprêtes-tu seulement à le devenir, vierge sacrée ?

– Sa maîtresse ? Jamais ! Mais je puis devenir sa femme...

Ramsès se leva d'un bond.

– Est-ce moi qui perds la raison ? Comment, toi, prêtresse chargée de veiller sur la flamme de l'autel d'Astoreth, et qui dois rester vierge sous peine de mort, tu vas te marier ? Décidément, vous mentez sans arrêt, vous, Phéniciens !

– Écoute-moi, seigneur, dit-elle en essuyant ses larmes. Sargon veut faire de moi son épouse, sa première épouse ! Dans certain cas, une prêtresse peut se marier à condition d'épouser un homme de sang royal. Or, Sargon est parent du roi Assar...

– Et tu acceptes de l'épouser ?

– Si le conseil des prêtres tyriens me l'ordonne, que pourrai-je faire ?

Elle éclata de nouveau en sanglots.

– Je ne vois pas en quoi Sargon intéresse ce conseil ?

– Il l'intéresse beaucoup, au contraire, dit Kamée en soupirant. Les Assyriens vont, paraît-il, s'emparer de la Phénicie et c'est Sargon qui deviendra le satrape de notre pays.

– Tu es folle ! s'écria Ramsès.

– Je sais ce que je dis. Nous prions sans cesse, au temple, pour le salut de la Phénicie. Et maintenant plus que jamais...

– Pourquoi cela ?

– Parce qu'un prêtre chaldéen vient d'arriver en Égypte comme ambassadeur du roi Assar : il est chargé de signer avec vous le traité concernant l'annexion de la Phénicie.

Le prince voulut avouer qu'il n'était au courant de rien, mais il se retint et se mit à rire.

– Je te jure, dit-il, je te jure sur l'honneur que, moi vivant, Assar ne s'emparera pas de la Phénicie. Cela te suffit-il ?

– Ah ! Seigneur ! s'écria-t-elle en se jetant à ses pieds.

– Dans ces conditions, tu ne deviendras pas la femme de ce rustre ?

– Comment peux-tu encore en douter ?

– Et tu seras mienne ?

– Vraiment, tu veux ma mort ! s'écria-t-elle. Mais si tu l'exiges, je suis prête !...

– Je veux que tu vives, murmura-t-il avec fougue. Que tu vives tout en étant mienne !

– C'est impossible !

– Et le conseil des prêtres tyriens ?

– Il ne peut que m'autoriser à me marier...

– Tu entreras dans ma maison !

– Si je n'y entre pas comme ta femme, je mourrai... Mais je suis prête, je te le jure ! murmura-t-elle.

– Sois tranquille. Je veillerai sur toi ! dit Ramsès avec force.

– Comment feras-tu ? demanda Kamée en s'agenouillant de nouveau devant lui.

– Tu vaux bien un trône ! dit tout bas Ramsès, exalté.

– Ne fais pas cela ! s'écria-t-elle. Ne renonce pas au trône, car que deviendrait alors la Phénicie ?

Le prince sentit un voile glacé descendre sur lui, et il eut l'impression que par une blessure soudaine un sentiment s'en allait. Sa passion pour la prêtresse restait entière, mais tout respect et toute confiance s'étaient évanouis. Il se sentit las et fit ses adieux à Kamée. Avant de sortir, il regarda autour de lui comme s'il partait à regret. Il se disait en lui-même :

« Tu seras quand même mienne et les dieux phéniciens ne te tueront pas s'ils tiennent à leurs temples... »

À peine Ramsès fut-il parti que le jeune Grec, si beau et ressemblant si fort au prince, fit irruption dans la chambre de Kamée. La fureur se peignait sur son visage.

– Lykon, que viens-tu faire ici ? s'écria Kamée, effrayée.

– Vipère ! siffla le Grec. Il y a moins d'un mois, tu m'as juré que tu m'aimais et que tu fuirais en Grèce avec moi, et déjà tu te jettes dans les bras d'un autre amant !

– Ta jalousie me fait horreur ! coupa la prêtresse.

– Je te tuerai, oui, je te tuerai de mes propres mains si tu deviens sa maîtresse ! criait Lykon.

– La maîtresse de qui ?

– Le sais-je ? Des deux, sans doute : du vieil Assyrien et de ce prince enfant... Il peut avoir toutes les femmes de l'Égypte, et il vient s'attaquer aux étrangères !...

– Et toi, n'es-tu pas, pour nous, un étranger ? demanda calmement Kamée.

– Garce ! éclata le Grec. Non, je ne vous suis pas étranger, car ma voix est au service de vos dieux ! Et combien de fois, grâce à ma ressemblance avec l'héritier du trône, n'avez-vous pas fait croire à ces Asiates stupides que Ramsès professait votre religion ?

– Tais-toi donc ! murmura la prêtresse en lui mettant la main sur la bouche.

À ce geste, le Grec parut s'apaiser. Il continua à voix basse :

– Écoute, Kamée... Un navire que commande mon frère arrive ces jours prochains dans le golfe Sébennytique. Rejoins-moi à Pi-Uto, et là nous nous embarquerons pour la Grèce. Jamais les Phéniciens ne t'y retrouveront...

– Ils me retrouveront partout !

– Gare à eux s'ils touchent à un seul de tes cheveux ! Sache-le !

– Et toi, sache que je ne partirai pas d'ici avant d'avoir amassé vingt talents... Or, je n'en ai encore que huit.

– Et où prendras-tu le reste ?

– Sargon et le prince me les donneront.

– J'accepte que tu voies Sargon ; mais le prince, non !

– Tu es stupide, Lykon ! N'as-tu pas compris pourquoi ce garçon me plaît ? Mais parce qu'il te ressemble !

Le Grec se rasséréna.

– Soit, dit-il. Mais je suis jaloux et violent, tu le sais ; évite donc les familiarités de Ramsès...

Il l'embrassa et quitta discrètement la maison.

Kamée tendit le poing dans sa direction ; son regard était dur.

– Bellâtre ! murmura-t-elle. Tu es juste bon à me servir d'esclave !

Chapitre XXXV

Lorsque, le lendemain, Ramsès vint rendre visite à son fils, il trouva Sarah en larmes.

– Qu'as-tu ? demanda-t-il.

– Seigneur, je sais que tu ne m'aimes plus, mais, au moins, ne t'expose pas ainsi, toi !...

– Qui t'a dit que je ne t'aimais plus ?

– Tu as trois autres femmes dans ta maison... Des filles de sang noble...

– Soit. Mais encore ?

– Et tu cours encore des dangers pour une quatrième... Une Phénicienne dévergondée !...

Le prince se troubla. Comment Sarah avait-elle pu apprendre ou deviner que Kamée était dévergondée ?

– Il y a des mauvaises langues partout, dit-il. Qui t'a parlé d'une Phénicienne ?

– Personne, sinon mon cœur et des présages.

– Des présages ?

– Oui, ils sont effrayants. Une vieille prêtresse m'a prédit que mon fils et moi péririons par la faute des Phéniciens...

– Et toi, fille de Jehovah, tu crois aux balivernes d'une vieille ?

– Mon Dieu ne concerne que moi ; je dois aussi respecter les dieux des autres.

– Ainsi, la prêtresse en question t'a parlé des Phéniciens ?

– Oui, il y a longtemps déjà, elle m'a dit de me méfier d'une Phénicienne... Ici, j'entends sans cesse parler d'une prêtresse phénicienne ; on dit même que c'est envoûté par elle que tu as bondi, l'autre jour, dans l'arène... Je serais morte de douleur si cette bête t'avait fait quelque mal !

– Je ne cours aucun risque, rassure-toi, dit le prince en riant. Les hommes peuvent nuire aux hommes, mais pas à nous qui sommes les maîtres du monde !

Il embrassa Sarah et son fils et les quitta. Mais l'inquiétude était en lui.

« Décidément, rien ne peut rester secret en Égypte, pensait-il. Je suis surveillé sans cesse par les prêtres et les courtisans ; Kamée est observée sans répit par les phéniciens. S'ils m'ont laissé lui rendre visite, c'est qu'ils n'attachent guère d'importance à sa vertu... D'ailleurs, après m'avoir dévoilé les supercheries de leur temple !... Oui, Kamée sera à moi. Ils ont trop besoin de mon appui pour risquer de s'attirer ma colère... »

Quelques jours plus tard, l'archiprêtre Mentésuphis vint trouver Ramsès. À son air grave, le prince devina qu'il était au courant de tout et qu'il allait lui faire des reproches, mais il n'en fut rien. Après s'être assis, l'archiprêtre commença sur un ton officiel :

– Je viens d'apprendre de Memphis l'arrivée à Pi-Bast du grand prêtre chaldéen Istubar, astrologue et conseiller du roi Assar...

Le prince faillit souffler à Mentésuphis le but de la visite d'Istubar, mais il se mordit les lèvres et garda le silence.

– Istubar, continua l'archiprêtre, a apporté des documents qui nomment Sargon ambassadeur du roi Assar en Égypte...

Ramsès faillit éclater de rire en voyant l'air sérieux avec

lequel Mentésuphis lui dévoilait une infime partie des secrets qu'il connaissait, lui, depuis fort longtemps. Il sentit aussi du mépris s'ajouter à sa gaieté.

– Le noble Sargon et l'illustre Istubar, poursuivait Mentésuphis, se rendront à Memphis pour présenter leurs hommages au pharaon. Ils demandent cependant que l'héritier du trône les reçoive d'abord.

– Bien volontiers, répondit le prince. J'aurai aussi l'occasion de lui demander quand l'Assyrie compte payer ses dettes envers nous...

– Tu ferais cela ? demanda le prêtre, en le regardant fixement.

– Mais c'est de la première importance ! Notre trésor est pauvre...

Mentésuphis se leva et dit, d'une voix basse et solennelle :

– Erpatrès, je te défends, au nom du pharaon, de prononcer devant Sargon ou Istubar un seul mot au sujet du tribut en retard !

Le prince pâlit.

– Saint père, dit-il en se levant à son tour, de quel droit me donnes-tu des ordres ?

Mentésuphis détacha de son cou une chaîne au bout de laquelle brillait une des bagues du pharaon. Voyant ce symbole du pouvoir, le prince baisa la bague et déclara :

– J'exécuterai les ordres de mon père et maître.

Ils se rassirent et Ramsès demanda :

– Pourrais-tu cependant m'expliquer pourquoi l'Assyrie ne doit pas payer son tribut dont nous avons pourtant grand besoin ?

– Parce que nous n'avons pas les moyens de la forcer à le payer, répondit Mentésuphis avec froideur. Nous disposons de cent vingt mille soldats et les Assyriens en ont trois cents mille.

– Pourquoi, dans ce cas, le ministère de la Guerre, dont tu fais partie, a-t-il réduit notre armée de soixante mille hommes ?

– Pour enrichir le trésor du pharaon de douze mille talents !

– Ah !... Mais, dis-moi encore, pourquoi Sargon se rend-il chez mon père ?

– Je ne sais pas.

– Mais moi, en tant qu'erpatrès, ne devrais-je pas le savoir ?

– Il est des secrets d'État qui ne sont connus que de quelques dignitaires...

– Et que mon père lui-même ignore ?...

– Certes, le pharaon demeure étranger à certains secrets, car il n'est pas archiprêtre.

– C'est étrange, railla le prince ; l'Égypte appartient au pharaon et il s'y passe des choses que le pharaon ignore ! Explique-moi donc ce paradoxe ?

– L'Égypte appartient en premier lieu à Amon, et il importe que les grands secrets ne soient connus que de ceux à qui Amon révèle sa volonté.

Le prince bouillonnait de colère et se dominait à grand-peine.

– Un mot encore, dit-il aussi calmement qu'il le put, un mot encore : si l'Égypte est faible au point qu'il m'est défendu de réclamer les dettes assyriennes, quelle garantie avons-nous que ces mêmes Assyriens ne nous attaqueront pas demain ?

– Nous pouvons nous protéger par des traités.

– Il n’y a pas de traités pour les faibles ! s’écria Ramsès. Il faut des javelots pour garantir des papyrus !

– Et qui te dit que nous n’en avons pas ?

– Toi-même ! Nous avons cent vingt mille hommes contre trois cent mille ! Les Assyriens peuvent faire de l’Égypte un désert !

Les yeux de Mentésuphis brillèrent.

– S’ils pénétraient chez nous, l’Égypte serait leur tombeau... Nous armerions tous les nobles, tous les paysans et même les prisonniers. Tous les temples livreraient leur or, et c’est avec cinq cent mille combattants égyptiens que les Assyriens devraient se mesurer !

Cet éclat d’enthousiasme patriotique plut à Ramsès. Il prit le prêtre par le bras et dit :

– Si nous pouvons disposer d’une telle armée, pourquoi ne marcherions-nous pas sur Babylone ? Nitager nous le demande depuis des années, l’Assyrie se fait menaçante... Le temps travaille contre nous !

Le prêtre l’interrompit.

– Sais-tu, seigneur, ce qu’est la guerre, et surtout ce qu’est une guerre qui nécessite la traversée du désert ? Avant d’arriver à l’Euphrate, nous perdrions sans doute la moitié de nos effectifs !

– Une seule bataille rétablirait la situation ! dit Ramsès.

– Une bataille... Sais-tu, toi, ce qu’est une bataille ?

– Je m’en doute ! dit fièrement le prince en touchant l’épée suspendue à son côté.

Mentésuphis haussa les épaules.

– Eh bien, moi, je te dis que tu ne sais pas ce qu'est une bataille. Tu en as une idée complètement fausse que t'ont donnée les manœuvres ! Tu y étais toujours vainqueur, alors que plus d'une fois tu aurais dû y être vaincu.

Le prince s'assombrit.

– Vois-tu, seigneur, continua le prêtre, la bataille, c'est avant tout du hasard. Le sort nous tend la main, et il faut la saisir au plus vite. Aucune erreur n'est permise...

– Je prétends, moi, que nous devons écraser l'Assyrie ! répéta le prince en se frappant la poitrine.

– Tu n'as pas tort, dit l'archiprêtre. L'Assyrie sera vaincue, et par toi encore peut-être, mais plus tard, plus tard...

Mentésuphis s'en alla.

Le prince ne doutait plus des paroles de Hiram. Il était certain à présent qu'un traité avait été conclu, que le pharaon allait être obligé de ratifier... Mais, d'un autre côté, Mentésuphis s'était trahi en révélant que l'Égypte pouvait mettre sur pied un demi-million d'hommes ; cela seul importait.

Mentésuphis, de son côté, pensait que le prince était un homme emporté, amateur de femmes, mais possédant aussi un caractère peu commun. Il pourrait peut-être assumer dignement la succession de Ramsès le Grand, détruire Ninive et Babylone, et installer le culte d'Amon du désert de Libye aux rives du Gange.

Quelques jours plus tard, Sargon fit connaître au prince sa nomination comme ambassadeur assyrien, exprima le désir de le saluer et demanda une escorte pour l'accompagner à Memphis.

Le prince fit attendre sa réponse deux jours, et fixa

l'entrevue à quatre jours de là. Mais l'Assyrien, habitué à la lenteur orientale, ne s'en formalisa pas. Il passait ses journées à boire et à jouer aux dés avec Hiram et, le soir venu, il se rendait chez Kamée. Comme tout homme âgé et doué de sens pratique, il payait ses visites à la prêtresse. Quant à ses sentiments, il les exprimait ainsi :

– Pourquoi, Kamée, perds-tu ton temps à Pi-Bast ? Tant que tu es jeune, le service d'Astoreth t'amuse ; mais ta vieillesse sera misérable. Aussi, écoute-moi : Quitte ce temple et entre dans mon harem. Je te donnerai dix talents, quarante vaches et cent mesures de grain, et tes prêtres y gagneront aussi quelque chose ! À Ninive, tu seras une grande dame et, qui sait, peut-être plairas-tu au roi Assar lui-même ? Si cela arrive, ton bonheur est assuré et moi, je récupérerai les dépenses faites pour toi...

Kamée se mordait les lèvres pour ne pas rire en écoutant de tels discours.

Au jour fixé, Sargon vint en audience au palais, accompagné d'Istubar. Son cortège était riche et brillant ; il se composait de cavaliers cuirassés et de fantassins couverts de longs manteaux. Sargon lui-même était monté sur un éléphant.

Ramsès l'attendait au milieu des prêtres et des officiers, dans la grande salle de réception. En voyant la pompe dont s'entourait l'Assyrien, il fronça les sourcils mais sur un regard de Mentésuphis, il se calma. Sargon s'avança vers le fauteuil dans lequel Ramsès avait pris place.

Il était vêtu d'une toge verte cousue d'or et d'un manteau d'une blancheur éclatante. Il s'adressa à Ramsès en assyrien. Un interprète traduisit au fur et à mesure :

– Moi, Sargon, général, satrape, cousin du roi Assar, je viens te saluer, fils de pharaon, et t'apporter des présents...

Le prince demeurait impassible comme une statue.

– Interprète, dit Sargon au traducteur, as-tu fidèlement traduit mes aimables paroles ?

Mentésuphis souffla à l’oreille du prince :

– Seigneur, Sargon attend ta réponse !

– Eh bien, réponds-lui, éclata le prince, que je ne comprends pas de quel droit il me parle d’égal à égal !

Mentésuphis se troubla, et les lèvres de Ramsès se mirent à trembler de colère. Mais le Chaldéen Istubar, qui comprenait l’égyptien, dit rapidement à Sargon :

– Prosternons-nous !

– Pourquoi devrais-je me prosterner ? demanda Sargon, offusqué.

– Prosterne-toi, si tu tiens à ta tête !

Et il se jeta lui-même face au sol. Sargon l’imita.

– Pourquoi dois-je rester couché à plat ventre devant ce gamin ? grogna-t-il.

– Parce que c’est le nomarque, répondit Istubar.

– N’ai-je pas été le nomarque d’Assyrie, moi ?

– Oui, mais lui sera roi et toi, tu ne le seras jamais !

– De quoi discutent donc ainsi les ambassadeurs du grand roi Assar ? demanda le prince à l’interprète, avec un sourire.

– Ils se demandent s’ils doivent également te montrer les présents destinés au pharaon, répondit habilement l’interprète.

– Oui, je veux les voir ! Et que les ambassadeurs se lèvent ! ajouta-t-il.

Sargon se redressa, rouge de colère et de fatigue, et il s’assit

par terre, les jambes croisées.

– Je n'aurais jamais cru, s'écria-t-il, que moi, cousin et ambassadeur du grand Assar, j'aurais à essuyer de mes vêtements la poussière du sol chez le nomarque d'Égypte !

Mentésuphis, qui comprenait l'assyrien, fit immédiatement apporter deux sièges, sur lesquels prirent place Sargon et Istubar.

Sur un ordre de Sargon, on déposa devant lui une grande coupe de verre et une épée d'acier ; devant le perron du palais furent amenés deux chevaux somptueusement harnachés. Alors, il se leva et dit à Ramsès :

– Mon maître, le roi Assar, t'envoie une paire de chevaux de haute lignée ; puissent-ils te porter à de nombreuses victoires ! Il t'envoie aussi cette coupe qui t'abreuvera de joie et cette épée, unique entre toutes.

Il tira du fourreau une longue lame brillante, et la ploya. Le métal prit la forme d'un arc, puis se redressa avec un éclair.

– Quelle arme splendide ! dit Ramsès.

– Si tu permets, dit Sargon, fier d'exhiber une de ces armes assyriennes fameuses à l'époque, si tu permets, je vais t'en démontrer une autre vertu.

Il fit approcher un officier égyptien et lui fit tirer son glaive d'airain. Alors, d'un coup sec, il frappa l'arme de son adversaire de sa lame d'acier, la coupant en deux.

Un murmure d'étonnement parcourut la salle. Ramsès rougit violemment.

« Cet étranger, pensait le prince, m'a devancé dans l'arène ; il veut épouser Kamée ; maintenant, voilà qu'il me montre une arme qui taille nos glaives comme du bois ! »

Il se mit à haïr plus encore le roi Assar, les Assyriens en général et Sargon en particulier. Il dut se dominer et demander aimablement à l'ambassadeur de lui montrer les présents destinés au pharaon.

Des esclaves apportèrent aussitôt des caisses de bois précieux, d'où ils tirèrent des pièces de tissus fins, des coupes, des poteries, des armes d'acier, des arcs, des armures dorées et des vases d'or.

Les Égyptiens présents murmuraient que la magnificence du roi Assar avait dû lui coûter près de cent cinquante talents.

On emporta les caisses, et le prince invita les deux ambassadeurs et leur suite à un banquet au cours duquel chaque convive reçut un cadeau en souvenir. Ramsès poussa l'amabilité jusqu'à offrir à Sargon une de ses femmes qui avait semblé lui plaire particulièrement. Il se montrait affable et généreux, mais demeurait sombre, et lorsque Tutmosis lui demanda ce qu'il pensait des dons du roi Assar, il répondit :

– Je ne serai heureux que lorsque je foulerai de mes pieds les ruines de Ninive !...

Les Assyriens se montrèrent très réservés tout au long de la fête. Ils burent peu et crièrent moins encore.

Sargon s'abstint d'éclater de son rire sonore comme il avait l'habitude de le faire et, les yeux mi-clos, il semblait réfléchir profondément.

Les deux prêtres, le Chaldéen Istubar et l'Égyptien Mentésuphis paraissaient, eux, calmes et sereins, comme des hommes qui connaissent l'avenir et s'en savent les maîtres.

Chapitre XXXVI

Sargon passa encore quelques jours à Pi-Bast en attendant l'invitation du Pharaon. Pendant ce temps, des rumeurs étranges coururent parmi la noblesse et les officiers. On disait que les prêtres avaient libéré les Assyriens de tout tribut pour l'avenir et qu'ils avaient passé l'éponge sur les dettes passées ; que de plus, un traité de paix avait été conclu pour de longues années avec l'Assyrie, afin de permettre à celle-ci une guerre dans le Nord. Les Phéniciens se faisaient les propagateurs de ces bruits.

– Le pharaon, disaient-ils, est tombé malade lorsqu'il apprit les concessions consenties aux barbares ; le prince Ramsès lui aussi souffre de cet état de choses, mais, tout comme son père, il doit céder aux prêtres, n'étant pas sûr des sentiments de l'armée et de la noblesse.

L'aristocratie égyptienne s'offusquait de ces soupçons.

– Comment ? disaient entre eux les nobles ; la dynastie n'a plus confiance en nous ? Les prêtres veulent donc déshonorer et ruiner l'Égypte ? Car si l'Assyrie est en guerre dans le Nord, c'est le moment ou jamais de l'attaquer.

Cette sourde colère prit peu à peu la forme d'une conspiration à laquelle adhérèrent la plupart des nobles. Mais les prêtres, sûrs d'eux, ne s'en apercevaient pas, pas plus que Sargon qui, quoique se sentant entouré de haine, n'y attachait aucune importance. Il mettait l'animosité de Ramsès sur le compte de la jalousie du prince pour Kamée. Confiant en son immunité diplomatique, il s'amusait tout à son aise et, le soir, allait retrouver la prêtresse qui acceptait de plus en plus favorablement ses présents et ses avances.

Telle était l'atmosphère générale lorsqu'une nuit l'archiprêtre Mentésuphis pénétra précipitamment dans les appartements de Ramsès et exigea de voir immédiatement le prince. Les courtisans, réveillés, répondirent que chez Ramsès se trouvait une de ses femmes et qu'ils n'osaient troubler sa tranquillité, mais Mentésuphis insista tant qu'ils finirent par faire appeler le prince.

Celui-ci arriva au bout d'un moment, nullement fâché.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-il au prêtre. Sommes-nous en guerre, que tu prennes la peine de te déranger à une heure aussi tardive ?

Mentésuphis regarda fixement le prince et parut satisfait des constatations qu'il avait faites.

– Es-tu sorti, ce soir ? demanda-t-il.

– Non.

– Puis-je m'en porter garant sur mon honneur de prêtre ?

Le prince s'étonna.

– Il me semble, dit-il, que ta parole est inutile puisque j'ai donné la mienne. Que se passe-t-il ?

Mentésuphis prit le prince à l'écart.

– Sais-tu, dit-il avec indignation, sais-tu qu'il y a une heure à peine, une bande de jeunes gens a attaqué et battu Sargon ?

– Où cela ?

– Près de la maison d'une prêtresse phénicienne appelée Kamée, répondit Mentésuphis en scrutant la physionomie du prince.

– Eh bien ! Voilà des garçons courageux ! S'attaquer à un pareil gaillard !

– S’attaquer à un ambassadeur, surtout ! interrompit le prêtre. Te rends-tu compte de la gravité de l’injure ?

– Ah ! Ah ! rit Ramsès. Le roi d’Assyrie envoie donc ses ambassadeurs jusque chez les danseuses phéniciennes ?

Mentésuphis se troubla. Soudain, il se frappa le front et dit en riant, lui aussi :

– Tu as raison, seigneur ; je suis stupide. J’avais oublié que Sargon cessait d’être ambassadeur pour redevenir un homme comme les autres lorsqu’il rendait visite, la nuit, à une femme de mauvaise vie !

Il ajouta :

– De toute manière, l’incident est regrettable, car Sargon nous en voudra.

– Ah ! Saint père ! Tu oublies constamment que l’Égypte n’a pas à redouter les humeurs de Sargon ni même celles du roi Assar !

Les remarques du prince avaient ébranlé Mentésuphis. Il murmura :

– Les dieux t’ont fait sage, seigneur ! J’allais faire arrêter et condamner ces jeunes aventuriers ; mais je préfère te demander conseil : que dois-je faire ?

– Attends à demain, répondit Ramsès. La nuit porte conseil.

– Et si d’ici demain je n’ai rien trouvé ?

– De toute manière, j’irai, moi, rendre visite à Sargon, et je m’efforcerai de lui faire oublier sa mésaventure.

Le prêtre quitta le palais convaincu de l’innocence du prince.

Le lendemain, le beau Sargon resta couché jusque midi ; à ses côtés se trouvait le pieux Istubar.

– Istubar, demanda l'ambassadeur à un certain moment, es-tu certain que personne, à ma Cour, n'est au courant de ma mésaventure ?

– Qui le serait, puisque personne n'a rien vu ?

– Et les Égyptiens ? gémit Sargon.

– Le prince et Mentésuphis sont les seuls à savoir, sans compter tes agresseurs, naturellement, qui garderont longtemps le souvenir de tes poings !

– Je crois que l'héritier du trône était parmi eux et que je lui ai même cassé le nez !

– Le nez de l'héritier du trône est entier et je te garantis qu'il n'était pas parmi tes agresseurs.

– Dans ce cas, il devrait en faire empaler quelques-uns... Je suis ambassadeur, donc intouchable !

– Je te conseille plutôt de te calmer... S'il y a procès, tout le monde saura que l'ambassadeur du roi Assar rend visite, la nuit, à des Phéniciens...

Sargon soupira, pour autant qu'on puisse appeler soupir un bruit semblable aux grognements du lion.

Soudain, un officier assyrien entra. Il s'agenouilla devant Sargon et dit :

– Seigneur ! Des dignitaires égyptiens, dont l'héritier du trône, sont là et veulent te présenter leurs hommages !

Au même moment, le prince entra dans la pièce. Il s'approcha du lit où l'Assyrien, surpris, ne savait s'il devait se cacher sous les draps ou fuir nu dans une autre pièce. Des officiers assyriens suivaient Ramsès, étonnés de son irruption

contraire à tout protocole. Istubar leur adressa un signe et ils sortirent.

– Je te salue, ambassadeur du roi Assar et hôte du pharaon, dit le prince à Sargon. Je suis venu te demander si tu ne manquais de rien et te proposer une promenade à cheval au milieu de ma suite, comme il sied à un dignitaire du grand Assar.

Sargon, toujours couché, écoutait sans comprendre. Lorsqu'Istubar eut traduit les paroles du prince, il se dressa, ravi et se mit à répéter ces deux mots accolés : « Assar... Ramsès... Assar... Ramsès... » Quand il se fut calmé, il s'excusa de sa tenue et ajouta :

– Je suis d'autant plus heureux de ta visite, fils de pharaon, que je craignais que tu n'aies pris part à mes malheurs cette nuit...

Istubar traduisit.

– Tu te trompes, répondit froidement Ramsès. Je ne suis pas de ceux qui attaquent en groupe, la nuit, un homme solitaire. De plus, je peux t'assurer que personne de mon entourage n'a participé à l'attaque, car ils sont tous en bonne santé ; or, tu as dû casser des os à plus d'un de tes assaillants.

– Certes, s'écria Sargon.

– Cependant, continua le prince, et quoique je ne sois pas responsable de ce méfait, je tiens à te présenter les excuses de la ville où il a été commis, et c'est pourquoi je suis ici. Ma maison, désormais, t'est toujours ouverte ; accepte aussi ce modeste présent...

Il tendit à Sargon un collier incrusté de rubis et de saphirs.

L'énorme Assyrien se mit à pleurer de joie. Le prince s'en émut ; Istubar, lui, demeura de glace, car il savait que Sargon disposait à tout moment de larmes ou de colères, comme il sied

à un bon diplomate.

Le prince resta encore un moment, puis il prit congé. Il avait apprécié la reconnaissance de Sargon et se disait que, quoique barbares, les Assyriens n’étaient point si méchants.

Sargon, de son côté, s’enivra jusqu’au soir en signe de joie.

Le soir, Istubar fit entrer chez l’ambassadeur deux hommes couverts de manteaux sombres. Sargon reconnut les archiprêtres Méfrès et Mentésuphis.

– Nous t’apportons une bonne nouvelle, dit Méfrès.

– Asseyez-vous et parlez ! Je vous entends bien, malgré mes yeux rougis. Je suis ivre, mais la boisson ne me rend que plus lucide...

– Oui, parlez ! répéta Istubar.

– J’ai reçu aujourd’hui une lettre du ministre Herhor, commença Mentésuphis. Il m’annonce que Sa Sainteté le pharaon vous attend en son palais de Memphis et qu’il est prêt à signer le traité.

Sargon, quoique vacillant, écoutait avec attention.

– J’irai à Memphis, répondit-il, signer le traité. Mais qu’il soit rédigé en notre écriture, car je ne comprends rien à vos signes... Oui, je le signerai, mais – il rit bruyamment – je me demande comment vous ferez pour le respecter !

Il rit encore.

– Comment oses-tu douter de la bonne foi de notre maître ? demanda Mentésuphis.

– Je ne pense pas au pharaon, mais à l’héritier du trône, dit Sargon.

– C’est un homme sage quoique jeune, et il obéira sans

difficultés à son père et au conseil des prêtres, répéta Mentésuphis.

– Ha ! Ha ! Ha ! éclata à nouveau de rire l'Assyrien. Votre prince, je souhaiterais que l'Assyrie en eût un pareil ! Notre héritier du trône assyrien, c'est un savant et un prêtre... Avant de partir en guerre, il examine la queue des poules !... Le vôtre, lui, est un chef ; il n'est pas de ceux qui écoutent les prêtres ! Il ne consultera que son épée, et vous, vous obéirez à ses ordres ! C'est pourquoi je rapporterai à mon roi qu'il y a, en Égypte, en plus d'un souverain malade et de prêtres savants, un jeune héritier du trône fougueux comme un lion, à la bouche de miel mais au cœur de fer...

– Et tu ne diras pas la vérité, interrompit Mentésuphis, car notre prince, quoique violent et emporté, comme tout homme jeune, respecte l'autorité et tient compte des sages conseils.

Sargon hocha la tête.

– Ah ! Vous, les savants ! Je ne suis, moi, qu'un soldat et un rustre, mais je ne voudrais pas de votre sagesse ni de vos papyrus ! Vous vivez en dehors du monde réel, et avez perdu tout flair... Je sens, moi, à distance, le héros, comme le chien sent l'ours ! Et vous me dites que vous allez conseiller Ramsès ! Mais il fait de vous ce qu'il veut ! Je ne me leurre pas, oh, non ! Et malgré toute la prévenance dont m'entoure le prince, je sais parfaitement bien qu'il hait à mort les Assyriens ! Donnez-lui une armée, et dans trois mois, il sera devant Ninive !...

– Même s'il le veut, il n'ira pas à Ninive.

– Et qui l'en empêchera, lorsqu'il sera devenu pharaon ?

– Nous.

– Vous ? Ha ! Ha ! Ha ! Vous êtes d'une naïveté enfantine ! s'esclaffa Sargon. Vous croyez peut-être que le prince ne se doute pas de votre traité ? Eh bien, moi, je donnerais ma tête à

couper qu'il sait tout ! Croyez-vous que les Phéniciens seraient aussi calmes s'ils n'avaient pas l'assurance que Ramsès les protégera contre les Assyriens ?

Mentésuphis et Méfrès se regardèrent à la dérobée. Le clairvoyant barbare leur avait révélé avec sa brutale franchise des choses dont pas un seul instant ils n'avaient tenu compte. Ils se demandaient avec angoisse ce qui allait arriver si Ramsès se mettait en tête de contrecarrer leurs projets.

Ce fut Istubar qui rompit le silence.

– Sargon, dit-il, tu te mêles là de choses qui ne te concernent pas. Tu es ici pour signer le traité avec l'Égypte. Quant à ce que sait ou ne sait pas et à ce que fera ou ne fera pas l'héritier du trône, ce ne sont pas là tes affaires. Du moment que le vénérable conseil des prêtres affirme que le traité sera respecté, il nous importe peu par quel moyen il le sera.

Le ton sec d'Istubar calma instantanément l'exubérance de l'Assyrien. Il hocha la tête et dit :

– C'est bien dommage pour ce garçon... Car c'est un grand guerrier et un grand seigneur...

Chapitre XXXVII

Les paroles de Sargon avaient profondément inquiété Méfrès et Mentésuphis. Aussi, décidèrent-ils de sonder eux-mêmes les intentions du prince.

Dès le lendemain, ils se rendirent au palais et demandèrent à Ramsès une entrevue.

– Que se passe-t-il ? demanda le prince, qui les reçut aussitôt. Sargon aurait-il de nouveau payé de sa personne au cours de quelque ambassade nocturne ?

– Il ne s'agit pas de Sargon, malheureusement, répondit Méfrès. C'est de toi que nous venons te parler. Sais-tu que le peuple murmure parce que tu entretiens des relations étroites avec les Phéniciens ?

Le prince comprit immédiatement le but de cette visite inattendue, et la colère monta en lui. Mais il comprit aussi que le premier acte de la partie engagée entre les prêtres et lui se jouait à l'instant ; aussi, prit-il un air naïvement curieux.

– Les Phéniciens sont dangereux ; ce sont les plus grands ennemis de notre pays, ajouta Méfrès.

Le prince sourit.

– Si vous, saints pères, acceptiez de me prêter de l'argent et s'il y avait de jolies filles dans vos temples, c'est vous que j'irais voir plus souvent... Mais vous me forcez à fréquenter les Phéniciens !

– On raconte que tu rends visite, la nuit, à une Phénicienne...

– Il le faut bien, puisqu'elle refuse de venir habiter chez moi ! Mais ne vous inquiétez pas, je sors toujours armé et je ne risque rien en chemin.

– C'est cette femme qui t'a fait détester Sargon !

– Absolument pas. Je déteste Sargon parce qu'il sent mauvais... Mais, dites-moi, où voulez-vous en venir ? Vous n'êtes pas chargé de la surveillance de mes femmes, que je sache, et je ne crois pas que Sargon vous ait chargés de veiller sur les siennes... Aussi, que voulez-vous ?

Méfrès se troubla au point que tout son crâne rougit.

– Tu as raison, dit-il ; tes amours ne nous concernent pas. Mais ce qui est plus grave, c'est que le peuple s'étonne que Hiram t'ait prêté cent talents avec tant de facilités, sans même demander de garanties...

Les lèvres du prince se crispèrent, mais il répondit calmement :

– Je n'y puis rien si Hiram a davantage confiance en ma parole que les banquiers égyptiens. Il sait que je rembourserai tout, et il n'a même pas exigé d'intérêts. Les Phéniciens sont plus habiles que nos financiers, eh, oui ! Un Égyptien m'aurait fait attendre un mois avant de me prêter cent talents ; il aurait exigé d'énormes intérêts et des gages plus énormes encore. Les Phéniciens, eux, connaissent mieux la cour des princes et nous prêtent de l'argent sans méfiance !...

L'archiprêtre sentit le sarcasme contenu dans les paroles de Ramsès. Il se tut, et ce fut Mentésuphis qui le relaya.

– Que dirais-tu, seigneur, demanda-t-il, d'un traité avec l'Assyrie qui livrerait à cette dernière le nord de l'Asie et la Phénicie ?

Il observait avec acuité le visage du prince. Mais celui-ci répondit avec le plus grand calme :

– Je dirais que seuls des traîtres pourraient conseiller un tel traité au pharaon.

Les deux prêtres serrèrent les poings.

– Et si la sécurité de l'État l'exigeait ? insista Mentésuphis.

– Que me voulez-vous, à la fin ? éclata Ramsès. Vous vous intéressez à mes femmes et à mes dettes, vous m'entourez d'espions, vous osez me faire des remarques, et maintenant vous me posez des questions insidieuses. Eh bien, sachez-le : jamais je ne signerai un tel traité. Heureusement, cela ne dépend pas de moi, mais du pharaon à qui nous obéissons tous.

– Que ferais-tu, toi, si tu étais pharaon ?

– Je ferais ce qu'exigent l'honneur et l'intérêt du pays.

– Je n'en doute pas, dit Mentésuphis. Mais que considères-tu comme l'intérêt de l'État ? Où devons-nous chercher des indications ?

– À quoi donc sert le Grand Conseil ? s'écria le prince avec, cette fois, une feinte colère. Vous dites qu'il se compose de savants. Qu'ils prennent donc la responsabilité d'un traité que je considère comme déshonorant et funeste pour l'Égypte !

– Comment sais-tu si ton père n'en a pas décidé ainsi ? demanda l'archiprêtre.

– Dans ce cas, pourquoi m'interrogez-vous ? Qu'avez-vous à fouiller ainsi mes pensées ?

Ramsès simulait si bien l'indignation que les deux prêtres se calmèrent.

– Tu parles comme un bon Égyptien, dit Méfrès. Un tel traité nous déplairait aussi, mais la sécurité du pays exige parfois de se soumettre aux circonstances.

– Mais qu'est-ce qui vous y oblige ? Avons-nous perdu une

bataille ? N'avons-nous plus d'armée ?

– Les dieux tiennent en mains le destin de l'Égypte. Nous devons leur obéir et ne pas nous révolter contre leurs désirs.

Sur ces mots, les deux prêtres prirent congé du prince. Ils partaient rassurés : Ramsès n'approuvait pas le traité, mais il ne le romprait pas non plus.

Après leur départ, le prince appela Tutmosis. Celui-ci le trouva couché sur le divan, pleurant de rage et mordant les coussins. Le favori laissa passer cet accès de fureur, il fit boire au prince une coupe de vin, puis lui demanda la raison de ce désespoir.

– Assieds-toi, dit Ramsès. Sais-tu que j'ai acquis aujourd'hui la certitude que nos prêtres ont signé avec l'Assyrie un traité humiliant ? Sais-tu tout ce que nous perdons par là ?

– Dagon m'a dit que l'Assyrie veut annexer la Phénicie. Mais, pour le moment, le roi Assar combat dans le Nord-Est de son pays, et cette guerre s'annonce longue. Les Phéniciens auront le temps de trouver des alliés, avant qu'elle ne soit finie.

Le prince agita le bras.

– La Phénicie s'armera et armera ses voisins, interrompit-il ; c'est possible. Mais nous aurons perdu tous les tributs que nous doivent les peuples d'Asie : cent mille talents ! Entends-tu ? Cent mille talents !

Il s'arrêta un instant.

– Avec une somme pareille, reprit-il, le trésor royal se trouverait rempli... Et si, de plus, nous nous emparions de Ninive, nous y trouverions les incalculables trésors du roi Assar !... Nous pourrions ramener un million d'esclaves vigoureux qui feraient revivre notre terre et, en quelques dizaines d'années, l'Égypte retrouverait sa richesse et sa puissance d'antan ! Ces possibilités immenses, les prêtres les

réduisent à néant par quelques papyrus !

Tutmosis se leva, alla voir si les pièces voisines étaient désertes, puis rassuré, se rassit et dit à voix basse :

– Aie confiance, seigneur ! Tous les nobles, les gouverneurs, les officiers ont appris l'existence de ce traité et en sont outrés. Sur un signe de toi, nous mettrons le feu à tous ces papyrus.

– Mais ce serait se révolter contre la volonté du pharaon ! murmura Ramsès.

Tutmosis prit un air attristé.

– Je ne voudrais pas te peiner, dit-il, mais ton père est très, très malade...

– C'est faux ! dit le prince en se levant brusquement.

– C'est malheureusement vrai ! Mais on le cache... Les prêtres essaient uniquement de retarder la mort du pharaon pour qu'il puisse encore signer le traité...

– Ah ! Les gredins ! s'écria Ramsès.

– Aussi, continua Tutmosis, tu n'auras aucune difficulté à rompre ce traité après la mort de ton père.

Le prince réfléchit un instant.

– Il est plus facile de conclure un traité que de le dénoncer ! dit-il.

– Mais non ! sourit Tutmosis. Il y a en Asie assez de peuplades qui attaquent nos frontières à intervalles réguliers... Nitager est là pour les en empêcher. Des armes et des hommes, nous en trouverons ; les temples livreront leurs trésors par la force...

– Personne n'osera s'attaquer aux temples !

– Le temps n'est plus où les Égyptiens croyaient aux dieux, dit Tutmosis en riant. Les soldats et les paysans s'en moquent déjà ouvertement. Nous insultons les dieux phéniciens, les Phéniciens outragent les nôtres, et la foudre n'est jamais tombée sur personne !...

Le prince regarda Tutmosis avec un étonnement profond.

– Je ne t'ai jamais entendu parler ainsi, dit-il. Il n'y a pas si longtemps, encore, tu pâlissais lorsque tu entendais prononcer le mot « prêtre »...

– Parce que j'étais seul. Aujourd'hui, tous les nobles pensent comme moi !

– Qui donc leur a parlé du traité avec l'Assyrie ?

– Dagon et les Phéniciens. Ils ont même proposé de provoquer, au moment opportun, une révolte en Asie afin de nous donner un prétexte pour franchir la frontière. Une fois sur la route de Ninive, leurs alliés se joindront à nous, et tu disposeras d'une armée comme n'en avait pas Ramsès le Grand lui-même !

Ce zèle des Phéniciens rendit le prince méfiant. Il demanda :

– Et qu'arrivera-t-il si les prêtres apprennent vos propos ? Ce sera la mort pour vous tous !

– Ils ne les apprendront pas, répondit Tutmosis avec assurance. Ils paient mal leurs espions et ils sont trop sûrs d'eux-mêmes. Les scribes, les soldats, les officiers, les paysans, tous n'attendent qu'un ordre pour s'emparer des richesses amassées dans les temples. Une fois ceux-ci dépouillés, les prêtres n'auront plus de pouvoir ; ils ne pourront même plus faire de miracles, car cela aussi coûte de l'argent...

Le prince changea de sujet de conversation, puis il congédia Tutmosis. Resté seul, il se mit à réfléchir.

L'enthousiasme de la noblesse lui plaisait, mais il apercevait là-dessous le travail des Phéniciens. Aussi, fallait-il rester prudent, car tout compte fait, le patriotisme des prêtres était plus sûr que l'amitié des Phéniciens. D'un autre côté, ceux-ci avaient tout intérêt à éviter la domination assyrienne, et une défaite de l'Égypte les frapperait les premiers.

Cependant, le prince ne pouvait croire que les prêtres trahissaient leur pays en s'alliant aux Assyriens. Non, ils n'étaient pas traîtres, mais simplement opportunistes, et la paix augmentait leur puissance, alors que la guerre allait accroître celle du pharaon.

Ainsi malgré son jeune âge, le prince comprit-il qu'il se devait d'être prudent, de ne pas précipiter les événements et de se méfier de tous. S'il voulait la guerre avec l'Assyrie, ce n'était pas pour complaire aux nobles et aux Phéniciens, mais pour s'assurer des richesses et des esclaves. Aussi voulait-il amener les prêtres à accepter cette guerre, et ne recourir contre eux à la force qu'en cas de résistance de leur part. Il avait conçu un plan permettant de soumettre le clergé ; il remettait à plus tard son exécution et ses modalités. Le temps, pensait-il, est le meilleur conseiller.

Il était calme et satisfait comme un homme qui, après avoir longtemps hésité, sait enfin ce qu'il doit faire et a confiance dans ses forces. Il se rendit chez Sarah pour oublier les moments agités qu'il venait de vivre. La vue de son fils le calmait toujours et il passait auprès de lui des moments de vraie détente.

Il traversa le jardin et pénétra dans le pavillon qu'occupait Sarah. Il trouva celle-ci en larmes.

– Tu pleures encore ? dit-il. Qu'y a-t-il donc, aujourd'hui ?

– Je ne pleurerai plus, je te le promets, dit-elle, et des larmes plus abondantes encore apparurent sur son visage.

– Mais enfin, dis-moi ce qu'il y a ! Un mauvais présage, une fois de plus ?

– J'ai peur des Phéniciens, dit Sarah. Tu n'imagines même pas quels hommes abominables ils sont...

– Ils brûlent des enfants ? rit Ramsès.

– Tu n'y crois pas ?

– Des balivernes que tout cela ! Hiram lui-même me l'a dit !

– Hiram ? Mais c'est le plus criminel de tous ! Mon père te dira comment il invite des jeunes filles à bord de ses bateaux, puis il hisse les voiles et emmène les malheureuses loin d'ici, vers l'Occident, où il les vend comme esclaves !

– C'est possible ; mais en quoi cela te concerne-t-il ? demanda le prince.

– Tu écoutes les conseils des Phéniciens, seigneur. Or, les Juifs ont appris que les Phéniciens souhaitent la guerre entre l'Égypte et l'Assyrie.

– Pourquoi cela ?

– Pourquoi ? s'écria Sarah. Mais ils pourront alors vendre aux Assyriens et à vous des armes, des marchandises et des renseignements ! Ils dépouilleront les blessés et les morts des deux camps... Ils feront du commerce avec les deux adversaires ! L'Égypte et l'Assyrie se ruineront, et la Phénicie s'enrichira !

– Te voilà bien savante ! sourit Ramsès.

– J'écoute parler mon père et ses amis... D'ailleurs, je connais les Phéniciens : ils se prosternent toujours lorsqu'ils sont devant toi, et tu ne peux voir leurs yeux cupides... Méfie-toi de la Phénicie, mon aimé !

Ramsès la regarda avec douceur et ne put s'empêcher de comparer l'amour sincère de la Juive avec le froid calcul de Kamée. Et, par un retournement étrange, mieux il apercevait les vices de la prêtresse et plus violemment il la désirait.

Il quitta Sarah et rentra chez lui. Soudain, un souvenir le frappa : Sargon l'avait accusé d'avoir pris part à l'agression commise contre lui. Les Phéniciens se seraient-ils servis de son sosie ? L'auraient-ils mêlé à cette sordide entreprise ?

Il résolut de tirer immédiatement la chose au clair. C'était déjà le soir ; aussi se rendit-il chez Kamée sans plus attendre. Il lui importait peu d'être reconnu ; il avait d'ailleurs emporté son épée.

Le palais de la prêtresse était éclairé, mais dans le vestibule, Ramsès ne rencontra personne. Peut-être Kamée avait-elle renvoyé ses domestiques parce qu'elle recevait un homme ? Il monta à l'étage et tira brusquement la tenture qui manquait l'entrée de la chambre de Kamée. Il vit, assis et se parlant à voix basse, Hiram et la prêtresse.

– Je crains d'être importun ! dit Ramsès en riant. Comment, prince, tu fais la cour à une femme qui risque la mort si elle te cède ? s'adressa-t-il à Hiram.

Celui-ci s'était levé à l'entrée du prince ; Kamée se mit debout elle aussi.

– Nous parlions justement de toi, dit le Phénicien en s'inclinant.

– Vous me prépariez une surprise, peut-être ? demanda le prince.

– Qui sait ? dit Kamée avec un regard langoureux.

Mais le prince répliqua avec froideur :

– Prenez garde que ceux qui continueront à me faire des

surprises ne connaissent la caresse de la corde ou de la hache... Ils seraient plus surpris que moi, assurément !

Le sourire se figea sur les lèvres de Kamée. Hiram était devenu livide.

– Qu'avons-nous fait pour mériter la colère de notre maître ? demanda-t-il humblement.

– Je veux savoir qui a organisé l'attaque contre l'ambassadeur assyrien et y a mêlé un homme qui me ressemble comme un frère ?

– Tu vois, Kamée, je t'avais prédit que ce gredin attirerait sur nous le malheur ! dit Hiram à la prêtresse.

La Phénicienne se jeta aux pieds du prince.

– Je te dirai tout, mais n'en veuille pas aux Phéniciens !

– Qui a attaqué Sargon ?

– Lykon, le chanteur grec du temple.

– Ah oui ! Celui qui chante aussi sous tes fenêtres et me ressemble tant !

– Nous le payions largement pour sa ressemblance avec toi, seigneur, dit Hiram. Nous pensions qu'il pourrait servir en cas de nécessité.

– Eh bien, il a servi ! Où est-il ? Je veux le voir !

Hiram écarta les bras.

– Il s'est enfui, mais nous le retrouverons.

– Me pardonneras-tu, seigneur ? demanda Kamée en serrant de ses mains les genoux de Ramsès.

– On pardonne beaucoup aux femmes.

– Et vous ne vous vengerez pas sur moi ? demanda Kamée à Hiram d'une voix effrayée.

– La Phénicie pardonnera tout à celui ou à celle qui gagnera les faveurs du prince Ramsès ! dit le vieillard.

Il salua et sortit, laissant la prêtresse et Ramsès seuls.

Le prince sentit son sang couler plus vite dans ses veines. Il enlaça Kamée et lui dit :

Tu as entendu ce qu'a dit Hiram ? La Phénicie te pardonnera tout ! Quelle excuse trouveras-tu encore ?

Kamée lui baisa les mains.

– Je suis désormais toute à toi, murmura-t-elle, mais, aujourd'hui, laisse-moi... Respecte la demeure d'Astoreth !...

– Tu viendras habiter mon palais ? demanda-t-il.

– Que me demandes-tu là ? Jamais encore une prêtresse d'Astoreth... Mais soit ! La Phénicie t'accorde ce qu'elle n'a encore accordé à personne !

– Kamée ! interrompit doucement le prince en la prenant dans ses bras.

– Oui, oui... murmura-t-elle. Mais pas aujourd'hui, et pas ici, surtout...

Chapitre XXXVIII

Depuis que Hiram lui avait fait comprendre que les Phéniciens lui offraient Kamée, Ramsès avait hâte de l'avoir dans sa maison, non pas tant pour assouvir son désir, mais surtout pour l'élément de nouveauté qu'elle lui apportait. Mais la prêtresse remettait toujours à plus tard ce moment tant désiré, arguant de l'afflux à Pi-Bast de pèlerins importants qui rendaient indispensable sa présence au temple.

Cependant, il se passait des choses importantes. Les ambassadeurs assyriens Sargon et Istubar étaient partis pour Memphis signer le traité. En même temps, le pharaon demanda à Ramsès un rapport sur son voyage en Basse-Égypte. Le prince ordonna à ses scribes de noter tous les événements survenus depuis son départ de Memphis, et chargea Tutmosis de porter le message à son père.

– Tu te feras mon interprète auprès du pharaon, lui dit-il. Voici ce que tu dois faire : si Herhor te demande ce que je pense des causes de la pauvreté du trésor, tu lui répondras de s'adresser à son conseiller Pentuer, qui lui exposera ces raisons comme il l'a si bien fait au temple de Hator. S'il veut connaître mon opinion sur le traité avec l'Assyrie, ta réponse sera que je me dois d'obéir aux ordres de mon maître. Mais, lorsque tu te trouveras en face de mon père et que vous serez seuls, jette-toi à ses pieds et dis-lui : « Seigneur, c'est ton fils qui parle par ma bouche. Les causes de notre pauvreté sont le manque de terres cultivables, dévorées par le désert, et la diminution de la population, qui meurt de misère. Mais sache, seigneur, que la maladie et le désert nuisent moins à ton trésor que les prêtres ! Leurs temples regorgent de richesses qui suffiraient à payer toutes nos dettes et ils disposent des meilleures terres et des paysans les plus robustes. Voilà ce que te dit ton fils Ramsès qui

a gardé les yeux bien ouverts tout au long de son voyage. »

Le prince s'arrêta un instant. Tutmosis essayait de graver ces paroles dans sa mémoire.

– Si le pharaon te demande, continua Ramsès, s'il te demande ce que je pense des Assyriens, réponds-lui : « Ramsès reconnaît que les Assyriens sont des hommes forts et robustes, et qu'ils possèdent d'excellentes armes ; mais ils sont mal entraînés et jamais ils ne les a vus marcher en rangs bien ordonnés... Leur équipement est plus lourd et les rend malhabiles... »

– Dis aussi à mon père, poursuivit Ramsès, que l'armée et la noblesse s'indignent à la seule pensée que les Assyriens pourraient annexer la Phénicie ; celle-ci est, en effet, le port de l'Égypte et les Phéniciens sont nos meilleurs matelots. Dis encore que j'ai appris que l'Assyrie se trouve en ce moment affaiblie car elle mène une guerre dans le Nord et dans l'Est : si nous l'attaquions aujourd'hui, nous pourrions nous emparer d'immenses richesses et de nombreux esclaves qui faciliteraient le travail de nos paysans. Termine enfin en affirmant mon obéissance aux ordres de mon père, mais supplie-le de ne pas abandonner la Phénicie...

Tutmosis partit pour Memphis en août. Le Nil commençait à monter et les pèlerins au temple d'Astoreth se faisaient rares. Les paysans procédaient aux vendanges, le calme descendait sur la région.

C'est à ce moment que Ramsès, débarrassé de ses préoccupations officielles, commença à s'occuper de ses amours avec Kamée. Il fit remettre par Hiram douze talents d'or au temple d'Astoreth ; il y joignit cinquante vaches et cent cinquante mesures de grain. C'étaient là des dons si considérables que l'archiprêtre du temple lui-même vint le remercier pour sa générosité. Ayant ainsi réglé les questions relatives au temple, il fit venir le chef de la police de Pi-Bast et

s'entretint avec lui une heure durant. Quelques jours plus tard, une nouvelle extraordinaire se répandit dans la ville : Kamée, prêtresse d'Astoreth, avait été enlevée et avait disparu comme un grain de sable dans le désert. Voici comment ce rapt s'était effectué.

L'archiprêtre du temple avait envoyé Kamée porter des présents à la chapelle d'Astoreth située à Sabne-Chetam, sur le lac de Menzaleh. La prêtresse effectuait le voyage de nuit, en barque, pour éviter la chaleur et la curiosité publique. Au milieu du lac, sa barque avait été abordée par une autre embarcation remplie de Grecs et de Hittites. La prêtresse avait été enlevée si vite que ses rameurs n'avaient pas eu le temps de se porter à son secours. On avait retrouvé la barque des ravisseurs abandonnée près de la rive ; ses occupants avaient disparu sans laisser de trace.

À Pi-Bast, on ne parlait que de cet enlèvement. Les uns soupçonnaient Sargon, qui avait proposé à Kamée le mariage et avait voulu l'emmener à Ninive ; d'autres accusaient le Grec Lykon, qu'on savait épris de Kamée et assez riche pour payer des hommes de main.

Le Conseil Suprême du temple d'Astoreth s'était réuni et avait décidé de décharger Kamée de ses devoirs de prêtresse et de suspendre la menace de mort attachée à sa virginité. En effet, s'il lui arrivait d'être violée par ses ravisseurs, il eût été injuste que les dieux se vengeassent d'un acte commis contre son gré...

Quelques jours plus tard, il fut annoncé aux fidèles que Kamée était morte et que c'étaient des mauvais esprits qui l'avaient enlevée. Le même jour, Hiram remettait à Ramsès, dans une boîte en or, un papyrus couvert de sceaux et qui déliait Kamée de ses vœux à condition qu'elle abandonnât le nom sacré qu'elle portait. Muni de ce document, le prince se rendit le soir même dans un pavillon solitaire situé au fond de son jardin. Il ouvrit la porte et monta à l'étage. Il y trouva Kamée.

– Voici enfin ce que tu désirais tant ! lui dit-il en lui remettant la boîte dorée.

Les yeux de la Phénicienne brillèrent. Elle prit la boîte et la jeta à terre.

– Elle n'est même pas en or ! s'écria-t-elle. Ce n'est que du cuivre doré...

– C'est ainsi que tu m'accueilles ? demanda le prince, péniblement étonné.

– Je connais mes frères ! répondit-elle. Ils falsifient non seulement l'or, mais aussi les rubis et les saphirs !

– Mais, femme, s'écria Ramsès, cette boîte contient ta sécurité !

– Qu'en ferai-je ? Je m'ennuie et j'ai horriblement peur depuis quatre jours que je suis enfermée ici !

– De quoi manques-tu ?

– Je manque de lumière, d'air, de rires, de chants, de compagnie... Ah ! La déesse se venge déjà cruellement !

Ramsès n'en croyait pas ses oreilles. Il ne reconnaissait plus dans cette femme en colère, la belle Kamée entrevue une nuit, au temple.

– Désormais, tu pourras sortir dans le jardin, dit-il. Et quand nous serons à Thèbes ou à Memphis, tu t'amuseras comme jamais tu ne t'es amusée ! Regarde-moi : je t'aime et l'honneur de m'appartenir ne te suffit-il pas ?

– Tu as eu quatre autres femmes avant moi !

– Mais c'est toi que j'aime le plus.

– Si c'était vrai, tu ferais de moi la première de tes femmes ! Tu m'installerais au palais au lieu d'y garder cette

Juive... Là-bas, au temple, j'étais la première, et les pèlerins s'agenouillaient à mes pieds !... Et ici ? Ici, on courbe la tête devant cette Sarah !

– Non pas devant Sarah, mais devant mon fils, qui n'est pas juif, lui, interrompit le prince.

– Si, il l'est !

Ramsès bondit.

– Tu es folle ! s'écria-t-il. Mon fils ne peut être juif !

– Et moi, je te répète qu'il l'est, tout comme son grand-père et ses oncles ; il s'appelle Isaac !

– Prends garde, Phénicienne, car je pourrais te chasser d'ici !

– Chasse-moi si je t'ai menti, mais si j'ai raison, chasse l'autre, avec son rejeton, et donne-moi le palais... Je mérite d'y habiter ! La Juive te trompe, elle se moque de toi ! J'ai renié, moi, ma déesse pour toi, et je me suis exposée à sa vengeance !

– Donne-moi des preuves de ce que tu avances, et le palais sera à toi !... Non, ce n'est pas possible... murmura-t-il. Sarah n'aurait pas commis un pareil crime !... C'est mon premier fils !...

– Isaac ! railla Kamée. Va donc chez Sarah et vérifie par toi-même !

Ramsès sortit comme un dément et courut chez Sarah. L'air frais le calma un peu et c'est d'un pas calme qu'il pénétra dans le palais. Malgré l'heure tardive, il y avait de la lumière. Sarah lavait elle-même les langes de son fils et les domestiques soupaient. Lorsque Ramsès, pâle, apparut sur le seuil, elle poussa un cri mais se ressaisit aussitôt.

– Sois le bienvenu, seigneur, dit-elle, en s'essuyant les

mains.

– Dis-moi, Sarah, quel est le prénom de mon fils ? demanda d'emblée Ramsès.

Elle baissa la tête, effrayée par le ton menaçant.

– Quel est son prénom ? répéta-t-il d'une voix terrible.

– Mais... Seti, tu le sais bien, répondit-elle dans un murmure.

– Regarde-moi dans les yeux !

– Jehovah ! murmura-t-elle.

– Je vois que tu mens ! Je vais te dire comment s'appelle mon fils, le fils de l'héritier du trône égyptien : il s'appelle Isaac, et c'est un Juif, un abominable Juif !

– Dieu, miséricorde ! s'écria Sarah en se jetant aux pieds du prince.

Celui-ci n'éleva pas la voix, mais son visage était gris.

– On m'avait prévenu, dit-il, de ne pas prendre de Juive dans ma maison. Cela m'agaçait de voir ta maison pleine de tes frères de race, mais je n'ai rien dit ; car j'avais confiance en toi. Et voilà que tu me voles mon fils !...

– Ce sont les prêtres qui m'ont ordonné d'en faire un Juif ! murmura Sarah en sanglotant.

– Les prêtres ? Lesquels ?

– Herhor et Méfrès... Ils m'ont dit qu'il le fallait, car ton fils deviendra un jour roi d'Israël...

– Mon fils roi d'Israël ? Mais je t'avais dit, moi, que j'en ferais mon scribe et le commandant de mes archers ! Je te l'avais dit ! Et toi, misérable, tu as pensé que le titre de roi des

Juifs valait mieux que celui d'officier et de scribe du pharaon ? Méfrès et Herhor... Je sais enfin ce qu'ils veulent et quel sort ils réservent à ma descendance !

Il réfléchit un instant en se mordant les lèvres. Soudain, il appela d'une voix forte :

– Eh, les serviteurs et les soldats ! Ici !

En un clin d'œil, la pièce se remplit de monde : les servantes de Sarah, le régisseur, le scribe. Enfin, des soldats et un officier entrèrent.

– Ayez pitié de moi ! s'écria Sarah d'une voix déchirante.

Elle bondit vers le berceau, en arracha son enfant et alla se réfugier dans un coin de la pièce en criant :

– Tuez-moi, mais je ne vous donnerai pas mon enfant !

Ramsès sourit méchamment.

– Centurion, dit-il à l'officier, emmène cette femme et son enfant dans le pavillon réservé aux esclaves. Elle n'est plus la maîtresse ici, mais la servante de celle qui lui succédera. Et toi, régisseur, ajouta-t-il en s'adressant à ce dernier, veille à ce que cette Juive lave demain matin les pieds de sa maîtresse. Si elle se montre récalcitrante, fais-la fouetter. Allez !

L'officier s'approcha de Sarah, mais il n'osa la toucher. Ce ne fut d'ailleurs pas nécessaire. Sarah enveloppa d'un drap l'enfant qui pleurait et elle sortit en priant :

– Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, aie pitié de nous !

Lorsqu'elle fut sortie, le prince appela le régisseur.

– Va, lui dit-il, dans la maison qui se trouve au fond du jardin...

– Oui, dit le régisseur.

– Et conduis ici la femme qui y habite.

– Ce sera fait.

– Cette femme est désormais votre maîtresse et celle de Sarah. Telle est ma volonté.

– Elle sera respectée.

– Tu me diras demain si la nouvelle servante se conduit bien...

Là-dessus, il rentra se coucher. Mais son désir de vengeance ne se trouvait pas apaisé. Certes, d'une seule phrase, il avait réduit à la condition d'esclave une femme qui avait osé le braver. Mais cette femme n'était que l'instrument des prêtres et il sentait bien qu'il ne pouvait pardonner aux vrais responsables ce pour quoi il avait châtié une faible femme. Sa fureur était d'autant plus grande qu'elle était stérile. En effet, il pouvait chasser Sarah et son enfant au beau milieu de la nuit, mais il était impuissant devant Herhor et Méfrès. Une fois de plus, il se rappela les coups de fouet reçus des prêtres durant son enfance, l'hostilité de Herhor au cours des manœuvres et la disgrâce qu'il lui avait fait encourir. Devenu chef de corps d'armée et nomarque, il avait cru échapper à l'emprise des prêtres. Or, que se passait-il ? Ils l'épiaient plus que jamais, ils concluaient un accord infâme avec l'Assyrie et le lui cachaient, ils se mêlaient de sa vie privée, de ses femmes, de ses dettes, de ses relations avec les Phéniciens ; enfin, comble de tout, ils l'humiliaient et le ridiculisaient aux yeux de toute l'Égypte en faisant de son premier fils un Juif.

Ramsès comprenait fort bien qu'il devait remettre la vengeance à plus tard. Les prêtres lui avaient appris à se dominer et la Cour à ruser ; c'étaient là deux atouts qui le serviraient dans sa lutte avec le clergé !... Il allait d'abord les égarer puis, au moment opportun, les écraser de telle façon qu'ils ne se relèvent jamais plus !

Il s'endormit à l'aube.

Ce fut le régisseur de Sarah qui le réveilla.

– Que fait Sarah ? demanda le prince.

– Elle a lavé les pieds de sa nouvelle maîtresse, comme tu l'avais ordonné.

– A-t-elle été récalcitrante ?

– Non, elle s'est montrée pleine de soumission, mais comme elle était maladroite, sa maîtresse irritée lui a donné un coup de pied en plein visage...

Le prince tressaillit.

– Et comment a réagi Sarah ? demanda-t-il.

– Elle est tombée à terre, puis est sortie en pleurant.

Le prince arpentait nerveusement la pièce.

– Comment a-t-elle passé la nuit ?

– La nouvelle maîtresse ?

– Non ! cria Ramsès. Je parle de Sarah !

– Conformément à tes ordres, Sarah est allée avec son enfant dans les communs. Là, une servante lui a cédé une natte, mais Sarah ne s'est pas couchée ; elle, a passé la nuit assise, son enfant sur ses genoux.

– Et l'enfant ?

– Il se porte bien. Ce matin, pendant que Sarah était partie laver sa maîtresse, les autres femmes ont lavé l'enfant et l'une d'elles lui a donné le sein...

Le prince s'arrêta brusquement.

– Une femme doit nourrir elle-même son enfant ! Sarah a commis une lourde faute, mais je ne veux pas que son enfant en pâtisse ; c’est pourquoi Sarah ne lavera plus les pieds de sa maîtresse et celle-ci ne pourra plus la frapper. Qu’on lui donne une chambre écartée et qu’elle y élève son enfant en toute tranquillité !

– Sois béni, seigneur ! dit le régisseur.

Et il sortit rapidement donner les ordres nécessaires. Il était ravi de cet adoucissement de la condition de Sarah, car il aimait comme tous les domestiques cette jeune femme si douce, et il avait déjà eu le temps de détester la bruyante et despotique Kamée.

Chapitre XXXIX

La prêtresse phénicienne ne rendait pas la vie facile à Ramsès. Lorsque celui-ci vint lui rendre visite, pour la première fois, dans le petit palais qu'elle occupait après Sarah, il s'attendait à un accueil fait de reconnaissance. Il n'en fut rien, bien au contraire. Kamée le reçut avec colère.

– Il paraît qu'après une demi-journée, tu as rendu ta faveur à la Juive ! s'écria-t-elle.

– Ne continue-telle pas à habiter les communs ? répondit Ramsès.

– Oui, mais mon régisseur m'a dit qu'elle n'aurait plus à me laver les pieds !

Ramsès trouva la scène de mauvais goût.

– En un mot, tu n'es pas contente, dit-il.

– Et je ne le serai pas tant que je n'aurai pas humilié cette femme, tant que je ne la verrai pas à mes pieds, tant que les domestiques ne cesseront pas de me regarder avec crainte et de la regarder, elle, avec pitié !

Kamée plaisait de moins en moins au prince...

– Écoute-moi bien, dit-il. Si, dans ma maison, un serviteur frappait une chienne qui allaite ses petits, je le chasserais... Or, toi, tu as frappé au visage une femme et une mère ! Sache que pour les Égyptiens, le nom de mère est aussi sacré que celui de pharaon...

– Ah ! Malheureuse que je suis ! s'écria Kamée. Voilà ma récompense pour avoir renié ma déesse ! Il y a une semaine à

peine, tous étaient à mes pieds et me couvraient de fleurs, et aujourd'hui !...

Le prince sortit en silence et laissa la Phénicienne à ses lamentations. Il ne revint que plusieurs jours après, et la trouva, une fois de plus, de méchante humeur.

– Je t'en supplie, s'écria-t-elle dès son entrée, occupe-toi davantage de moi ! Les domestiques eux-mêmes commencent à me négliger, les soldats me regardent avec des yeux mauvais et j'ai peur qu'à la cuisine on n'empoisonne ma nourriture...

– J'ai été fort occupé par mon armée, ces jours derniers, dit le prince.

– Tu mens ! Je t'ai vu hier devant mon palais, puis tu t'es dirigé vers la maison de Sarah !...

– Assez ! coupa Ramsès. Je ne suis ni venu hier devant ton palais, ni allé chez Sarah. Si tu as cru me voir, cela signifie que ton amant, ce Grec infâme, rode dans les parages.

La Phénicienne poussa un cri.

– Astoreth, protège-moi ! gémit-elle. Si Lykon est revenu, je dois m'attendre au pire !

Le prince était excédé par ces doléances continuelles.

– Ne t'inquiète pas, dit-il en sortant ; je t'amènerai ce Lykon ficelé comme un chacal. Il a épuisé ma patience !

Rentré chez lui, il fit venir Hiram et le chef de la police de Pi-Bast. Il leur raconta que son sosie, le Grec Lykon, était dans les parages et il ordonna qu'on s'emparât de lui au plus vite. Hiram promit l'aide des Phéniciens, mais le policier, lui, semblait sceptique.

– Tu doutes de pouvoir retrouver ce misérable ? lui demanda Ramsès.

– Oui, seigneur. Il y a, à Pi-Bast, bon nombre d'Asiates fort pieux qui estiment que Kamée mérite la mort pour avoir renié sa foi. Si Lykon leur a promis de tuer la prêtresse, ils l'aideront, le cacheront, et le feront fuir au besoin.

– Qu'en penses-tu ? demanda le prince à Hiram.

– Le chef de la police a raison, répondit le vieillard.

– Mais vous avez levé la malédiction qui pesait sur Kamée ! s'étonna Ramsès.

– Oui. Aussi, elle ne risque rien de la part des Phéniciens, mais je ne puis répondre des autres fidèles d'Asie.

– Je crois cependant qu'aucune menace ne pèse actuellement sur cette femme, dit le policier. Si elle était courageuse, nous pourrions même nous servir d'elle pour attirer le Grec et l'arrêter au palais !

– Va et élabore un plan d'action, dit Ramsès. Il y aura dix talents pour toi si tu t'empares de Lykon !

Le prince s'en alla, Hiram et le chef de la police restèrent seuls. Le Phénicien dit alors :

– Je connais ta clairvoyance quasi surhumaine, et ta faculté de prévoir l'avenir. Tu auras donc déjà deviné que le temple d'Astoreth te versera vingt talents si tu arrêtes ce criminel qui nargue notre maître... Mais tu auras droit à dix talents supplémentaires si tu parviens à éviter que la ressemblance de Lykon avec l'héritier du trône ne soit rendue publique... Il ne sied pas qu'un simple mortel ait les mêmes traits que le descendant des dieux !...

– Je comprends fort bien, répondit le policier. Il arrive d'ailleurs quelquefois qu'un criminel meure avant d'avoir eu le temps de passer devant le tribunal...

– Décidément, tu es un homme intelligent, dit Hiram en lui

prenant le bras. Tu peux compter sur les Phéniciens pour t’aider dans ta tâche.

Ils se quittèrent comme deux bons amis poursuivant un but commun.

Quelques jours plus tard, Ramsès se rendit de nouveau chez Kamée. Il la trouva dans un état voisin de la folie. Elle se cachait dans la pièce la plus obscure de son palais, n’osait toucher aux mets qui lui étaient servis et donnait aux domestiques les ordres les plus contradictoires, les appelant d’abord tous puis les chassant avec de grands cris d’horreur.

L’amour que Ramsès avait éprouvé pour elle fit place à un grand embarras.

« Oui, décidément, j’ai eu tort d’arracher cette femme à sa déesse ! se disait-il. Seule une déesse pouvait supporter tous ses caprices ! »

Dès qu’il se trouva en face d’elle, les plaintes commencèrent.

– Je suis une malheureuse ! gémit-elle. Je suis entourée d’ennemis : mon habilleuse veut m’empoisonner, ma coiffeuse cherche à me donner quelque maladie mortelle, les soldats de la garde n’attendent que l’occasion de me percer de leurs lances !... Tous m’en veulent !

– Kamée ! intervint le prince.

– Ne m’appelle pas ainsi ! Cela va me porter malheur !

– D’où te viennent donc toutes ces idées ?

– D’où ? Mais tu crois donc que je ne vois pas tous ces hommes qui rôdent autour du palais, et disparaissent dès que j’appelle mes domestiques ? Et les murmures que j’entends, la nuit, derrière ma porte ?

– Mais c’est de la fantaisie pure !

– Vous dites tous cela ! Mais je sais que je suis maudite ! hurla-t-elle.

Agacé, le prince la quitta au plus vite malgré ses supplications pour le retenir. Il fit doubler la garde du palais et rentra chez lui irrité au plus haut point par tout ce tapage.

Il trouva dans son appartement Tutmosis qui venait de rentrer de Memphis et avait eu à peine le temps de prendre un bain et de changer de vêtements après son voyage.

– Qu’as-tu à m’apprendre ? demanda Ramsès. As-tu vu le pharaon ?

Il avait deviné à l’expression de Tutmosis que celui-ci n’était pas porteur de bonnes nouvelles.

– Oui, j’ai vu notre maître, répondit le courtisan, et voici ce qu’il m’a dit : « Depuis trente-quatre ans, je porte sur mes épaules le fardeau du pouvoir ; je suis las et j’ai hâte d’aller rejoindre mes ancêtres. Bientôt, je quitterai cette terre, et mon fils Ramsès me succédera. Il dirigera le pays selon ce que lui dictera la sagesse. »

– Il a dit cela ?

– Ce sont ses paroles exactes, répondit Tutmosis. Il m’a répété plusieurs fois qu’il ne te laissait aucune directive pour l’avenir. Tu seras libre de gouverner l’Égypte à ta guise.

– Dieux ! Il doit être bien malade ! Mais pourquoi donc ne me laisse-t-il pas venir auprès de lui ?

– Ta présence ici est nécessaire.

– Et le traité avec l’Assyrie ? demanda le prince.

– Il est signé, mais l’annexion de la Phénicie reste en suspens jusqu’à ce que tu montes sur le trône.

– Ah ! Quel homme merveilleux, le pharaon ! Il m'a évité une bien lourde succession !

– La Phénicie reste donc en suspens, continua Tutmosis, mais il s'est passé un autre événement grave : afin de prouver à l'Assyrie que ses sentiments sont sincères, le pharaon a fait renvoyer vingt mille mercenaires...

– Comment ? bondit Ramsès.

Tutmosis hocha tristement la tête.

– C'est ainsi ! dit-il. Quatre régiments libyens ont déjà été dissous !

– Mais c'est de la folie ! hurla le prince. Nous nous affaiblissons inutilement ! Et, de plus, où iront ces hommes ?

– Ils sont partis dans le désert de Libye, et ils vont sans doute se joindre aux Libyens pour nous attaquer...

– Mais je ne suis au courant de rien ! De rien, de rien !

– Parce que les mercenaires renvoyés sont partis de Memphis droit vers le désert et Herhor a interdit d'en parler à quiconque.

– Méfrès et Mentésuphis ne le savent donc pas non plus ?

– Si, eux le savent.

– Et moi pas !

Le prince pâlit de colère. Il saisit les mains de Tutmosis et murmura avec ardeur :

– Écoute bien... Je jure sur la mémoire de mes ancêtres, sur celle de Ramsès le Grand, je jure que sous mon règne les prêtres se soumettront à ma volonté, ou bien je les écraserai !

Tutmosis écoutait avec effroi.

– Ce sera eux ou moi ! termina le prince. L'Égypte ne peut avoir deux maîtres !

– Elle n'en a jamais eu qu'un seul : le pharaon, dit Tutmosis.

– Ainsi, tu me resteras fidèle ?

– Oui, et avec moi l'armée et la noblesse, tu peux en être certain !

– C'est bien... Qu'ils renvoient les mercenaires... Qu'ils signent des traités... Qu'ils continuent à me berner... Le jour viendra ! Et maintenant, va te reposer et assiste ce soir à mon banquet. Il ne me reste plus qu'à m'amuser, tout m'étant interdit par ces damnés prêtres ! Eh bien, je m'amuserai !

À partir de ce jour, les fêtes recommencèrent. Le prince ne s'occupait plus de ses soldats, comme s'il avait honte de se montrer devant eux. Le palais était plein d'officiers, de nobles, de danseuses ; la nuit se déroulaient d'Interminables orgies, où le chant de la harpe se mêlait aux cris d'ivrogne des convives et aux rires hystériques des femmes.

Ramsès avait invité Kamée à assister à un de ces banquets. Elle avait refusé, et le prince avait cessé de la voir. Tutmosis s'en était aperçu et il demanda un jour au prince :

– On m'a dit que Sarah était en disgrâce ?

– Ne me parle plus de cette Juive, répondit Ramsès. Tu sais sans doute ce qu'elle a fait de mon fils ?

– Oui, je le sais, mais je crois qu'elle n'en est guère responsable. On m'a dit, à Memphis, que ta mère, la reine Nikotris, et le ministre Herhor ont fait de ton fils un Juif afin qu'il devienne un jour roi d'Israël...

– Mais Israël n'est pas une monarchie !

– Elle voudra, paraît-il, en devenir bientôt une.

– Il vaut mieux être cocher du pharaon que roi, et surtout roi d'Israël ! répondit Ramsès.

– En tout cas, Sarah n'est pas coupable de ce qui est arrivé, insista Tutmosis.

– C'est bien pourquoi les prêtres me le paieront un jour.

– Ils ont agi pour le bien de la dynastie, en accord avec la reine Nikotris...

– Et qu'a Méfrès à se mêler de mes affaires ? Il est chargé du temple et non de la descendance du pharaon !

– Méfrès est un vieillard, et son âge lui fait perdre l'esprit. Toute la Cour raille ses pratiques religieuses...

– Ah oui ? En quoi consistent-elles ?

– Plusieurs fois par jour, Méfrès célèbre des rites secrets et il ordonne à tous les prêtres d'observer attentivement si les dieux ne le soulèvent pas en l'air pendant qu'il prie...

– Ah ! Mais c'est du plus haut comique ! s'esclaffa Ramsès. Et tout cela se passe à Pi-Bast sans que je le sache !

– C'est secret religieux.

– Un secret qui fait rire toute la Cour de Memphis ! Ah ! C'est bien amusant, tout de même ! Quel charlatan ! Et que disent de cela les autres prêtres ?

– Il paraît que de vieux papyrus rapportent qu'il y eut, chez nous, des prêtres dotés du pouvoir de s'élever en l'air ; aussi l'ambition de Méfrès est-elle compréhensible. Et comme en Égypte les subordonnés voient toujours ce que leurs supérieurs veulent qu'ils voient, certains prêtres jurent avoir aperçu Méfrès s'élever à plusieurs doigts du sol au cours de ses prières !

– Et ce mystère religieux divertit toute la Cour ! Ha ! Ha ! Ha ! riait Ramsès. Et dire que nous vivons à deux pas de ces prodiges sans le savoir !

Lorsque son hilarité se fut apaisée, et sur les instances de Tutmosis, il ordonna de loger Sarah dans le pavillon qu'avait quelque temps occupé Kamée. Les serviteurs étaient ravis de ce changement et ils raccompagnèrent Sarah à sa nouvelle demeure avec des chants et des cris joyeux. Entendant du bruit dans le jardin, la Phénicienne demanda ce qui se passait. Lorsqu'elle eut appris que Sarah était rentrée en grâce et qu'elle quittait les communs pour occuper un pavillon particulier, l'ancienne prêtresse entra dans une terrible colère et fit appeler Ramsès.

Celui-ci vint aussitôt.

– C'est ainsi que tu me traites ? lui cria Kamée. Ah ! C'est ainsi ? Tu m'avais promis de faire de moi ta première femme, et déjà tu as oublié ta promesse ! Tu crois peut-être que la vengeance d'Astoreth n'atteint pas les princes ?

– Dis à ton Astoreth, répondit calmement Ramsès, qu'elle ne s'avise plus jamais de menacer les princes, car elle pourrait, elle aussi, aller habiter les communs...

– Tu me menaces des communs, maintenant, et bientôt de la prison, sans doute ? criait Kamée. Tu passes tes nuits chez la Juive, et tu oublies que, pour toi, je me suis exposée à la colère des dieux, que je t'ai sacrifié ma jeunesse, ma vie, ma vertu !

Le prince pensa que, en effet, Kamée avait renoncé pour lui à beaucoup de choses, et il regretta ses paroles.

– Je ne suis pas allé chez Sarah, dit-il, et je ne vois pas en quoi cela te blesse qu'une malheureuse femme retrouve un peu de confort et puisse nourrir son enfant en paix ?

La Phénicienne trépigna de colère. Elle leva son poing serré

et ses yeux brillèrent de haine.

– C'est ainsi que tu me parles ? Cette Juive est malheureuse parce que tu l'as chassée du palais, mais je ne suis pas malheureuse, moi que les dieux ont chassée de leurs temples !... Et ma souffrance, qu'en fais-tu ? Car je souffre, oui, je souffre de te voir préférer à moi un rejeton juif... Oui, un bâtard que je souhaiterais voir mort !

– Tais-toi ! cria le prince en lui mettant la main sur la bouche.

Effrayée, elle recula d'un pas.

– Ainsi, je ne puis même plus me plaindre ? demanda-t-elle. Mais si tu tiens tant à cet enfant, pourquoi m'as-tu fait quitter le temple ?

Calmé, le prince sourit. Il s'assit et dit :

– Mon maître d'école avait raison lorsqu'il me disait de me méfier des femmes... Vous êtes toutes les mêmes : semblables à des pêches veloutées qui, dès qu'on y mord, laissent échapper une guêpe qui blesse les lèvres et le cœur...

– Tu te plains déjà ? Tu ne m'épargnes donc aucune injure, pour me remercier de t'avoir sacrifié mon sacerdoce, ma pudeur...

Le prince continuait à sourire.

– Évite, Kamée, de lancer des malédictions sur la tête d'un nouveau-né devant son père. C'est là la meilleure façon d'étouffer l'amour...

– Sois tranquille, seigneur ; à l'avenir, il ne sera plus jamais question ni de mon malheur, ni de ton fils, répondit la Phénicienne d'une voix sourde.

– Dans ce cas, je continuerai à te prodiguer mes faveurs et

je te rendrai la plus heureuse des femmes, conclut Ramsès avec douceur.

Livre II

Chapitre premier

La nouvelle du licenciement des régiments libyens se répandit bientôt à Pi-Bast. On racontait que les soldats renvoyés par les prêtres pillaient et volaient tout sur leur passage. Les villes de Pimat et de Kasa avaient été détruites, une caravane revenant à Memphis attaquée. Toute la partie occidentale de l'Égypte se trouvait menacée et ses habitants fuyaient vers l'Est en proie à la panique. Le bruit courait que le chef libyen Musavassa avait décrété la guerre sainte contre l'Égypte.

Cependant, les autorités égyptiennes demeuraient inactives car aucun ordre n'était parvenu de Memphis. Ramsès assistait, impuissant, à l'inquiétude de la population et à l'indifférence des dignitaires de Pi-Bast. Le manque de directives en provenance de la capitale l'irritait au plus haut point, de même que l'apparente désinvolture de Méfrès et de Mentésuphis face à un péril aussi considérable.

Les deux prêtres semblaient l'ignorer et même l'éviter, et Ramsès se trouvait réduit à l'inaction. Il avait même cessé de rendre visite à ses soldats cantonnés à Pi-Bast et il passait ses journées et ses nuits à boire et à s'amuser avec les jeunes nobles de son entourage. Au fond de lui-même, il s'efforçait de faire taire son indignation contre les prêtres et ses craintes quant au sort du pays.

– Tu verras ! dit-il un jour à Tutmosis. Tu verras que les saints pères nous conduiront à notre perte ! Musavassa s'emparera de la Basse-Égypte et nous devrons fuir à Thèbes, à moins que les Éthiopiens ne nous chassent de là aussi...

– Oui, réellement, nos maîtres se comportent en traîtres ! répondit Tutmosis.

Au début de septembre, un grand banquet se déroula au

palais. Il avait commencé à deux heures de l'après-midi et déjà avant le soir tous les convives étaient ivres. Hommes et femmes se roulaient sur le sol trempé de vin et couvert de débris de vaisselle. Ramsès était resté relativement lucide ; il n'était pas encore couché, mais se tenait assis dans son fauteuil, avec deux danseuses sur ses genoux ; l'une lui versait à boire, l'autre le couvrait de parfums précieux.

À ce moment, un officier entra dans la salle et, enjambant quelques convives ivres morts, il s'approcha du prince.

– Seigneur, dit-il, les archiprêtres Méfrès et Mentésuphis veulent te parler à l'instant même.

Ramsès écarta les deux femmes et, la tunique tachée de vin, le pas chancelant, il monta en titubant l'escalier qui conduisait à ses appartements. En le voyant, Méfrès et Mentésuphis s'entre-regardèrent.

– Que me voulez-vous ? demanda Ramsès en s'écroulant dans un fauteuil.

– Je ne sais si tu es en état de nous écouter, répondit Mentésuphis avec un air méprisant.

– Vous me croyez ivre, peut-être ? s'écria le prince. Ne craignez rien. Toute l'Égypte, en ce moment, est plongée dans une telle folie que ce sont les ivrognes qui gardent le plus de sagesse.

Le visage des prêtres s'assombrit. Mentésuphis commença :

– Tu sais sans doute, seigneur, que le pharaon et le Grand Conseil ont décidé de renvoyer vingt mille mercenaires ?

– En principe, je ne sais rien, coupa Ramsès. Vous n'avez pas daigné me consulter avant de prendre cette sage décision et vous ne m'avez même pas dit que quatre régiments ont déjà été dissous et que leurs hommes affamés pillent nos villes !

– Je crois comprendre que tu juges les ordres du pharaon ?... interrompit Mentésuphis.

– Non, pas ceux du pharaon ! cria le prince, mais ceux des traîtres qui, profitant de la maladie de mon père, abandonnent le pays aux Assyriens et aux Libyens !...

Les prêtres étaient abasourdis. Jamais encore un Égyptien n’avait prononcé de pareilles paroles.

– Nous reviendrons dans quelques heures, lorsque tu te seras calmé, dit Méfrès.

– Ce n’est pas la peine. Je sais ce qui se passe à la frontière occidentale. Ou plutôt ce sont mes cuisiniers, mes palefreniers et mes servantes qui le savent... Ne voudriez-vous pas, saints Pères, me mettre au courant, moi aussi ?

Mentésuphis prit un air indifférent et dit :

– Les Libyens se sont révoltés et s’apprêtent à attaquer l’Égypte.

– Ah oui ?

– Aussi, continuait Mentésuphis, le pharaon te charge de prendre en main le commandement des troupes de Basse-Égypte et de réprimer la révolte.

– Avez-vous un ordre écrit ?

Mentésuphis tendit au prince un parchemin couvert de sceaux.

– À partir de ce moment, je suis donc le commandement suprême et la plus haute autorité dans cette province ? demanda Ramsès.

– Oui.

– Je puis donc tenir avec vous un conseil de guerre ?

– Oui, et de toute urgence, dit Méfrès.

– Asseyez-vous.

Les prêtres s’assirent.

– J’ai besoin de savoir une chose : pourquoi a-t-on dissous les régiments libyens ?

– Et on en dissoudra d’autres, dit Mentésuphis, car le Grand Conseil veut se débarrasser de vingt mille soldats très coûteux, afin d’assurer au trésor royal quatre mille talents supplémentaires ; sinon, la cour du pharaon pourrait manquer d’argent...

– Ce que n’a pas à craindre le plus misérable des prêtres égyptiens ! interrompit le prince.

– Tu oublies, seigneur, qu’il n’est pas permis d’appeler un prêtre « misérable », répondit Mentésuphis. Si aucun d’eux ne risque la misère, il le doit à son mode de vie modeste.

– Mais alors, ce sont les statues qui boivent le vin que tous les jours on porte aux temples, et ce sont les statues aussi qui couvrent leurs femmes de bijoux ? ironisa le prince. Mais peu importe ! Je vous dis, moi, que ce n’est pas pour remplir le trésor royal que le Grand Conseil ouvre les frontières de l’Égypte à l’invasion !...

– Mais pourquoi ?

– Pour complaire au roi Assar. Puisque le pharaon a refusé d’abandonner la Phénicie aux Assyriens, vous cherchez à affaiblir le pays d’une autre façon ! Vous renvoyez des mercenaires pour susciter la guerre sur la frontière occidentale !

– Tes paroles nous étonnent ! s’écria Mentésuphis.

– Les ombres des pharaons s’étonneraient bien plus encore de savoir qu’un escroc chaldéen influe sur le sort de l’Égypte !

– Qui t'a parlé d'un Chaldéen ? demanda Mentésuphis.

Ramsès eut un sourire ironique.

– Je parle de Beroes... Si tu n'as jamais entendu parler de lui, adresse-toi à Méfrès, et si lui également a oublié, qu'il demande donc à Herhor et à Pentuer ! Voilà ce que sont les secrets de vos temples ! Un vagabond étranger, venu en Égypte comme un voleur, impose aux membres du Grand Conseil un traité plus déshonorant que celui que nous devrions signer après une défaite ! Ce vagabond est un espion à la solde du roi Assar, et nos savants se sont à ce point laissé séduire par lui que, le pharaon ayant refusé de livrer la Phénicie, ils renvoient des soldats et provoquent la guerre à l'Ouest !

Ramsès ne se dominait plus.

– Est-ce croyable ? continuait-il à crier. Alors que c'est le moment ou jamais de porter nos effectifs à trois cent mille hommes et de les faire marcher sur Ninive, ces pieux déments licencient vingt mille soldats et mettent le feu à leur propre maison !...

Méfrès était devenu livide en entendant ce terrible réquisitoire. Enfin, il prit la parole :

– Je ne sais, seigneur, à quelles sources tu as puisé tes informations, mais à supposer que tu aies raison et qu'un prêtre chaldéen ait incité le Grand Conseil à signer un traité pénible avec l'Assyrie, comment sais-tu si ce prêtre n'est pas un envoyé des dieux qui l'ont chargé de nous avertir des dangers qui menacent l'Égypte ?

– Depuis quand les Chaldéens vous inspirent-ils tellement confiance ? demanda le prince.

– Ils sont les frères aînés des prêtres égyptiens, dit Mentésuphis.

– Et le roi d'Assyrie le maître du pharaon, sans doute ?

s'écria Ramsès.

– Ne blasphème pas ! coupa sèchement Méfrès. Tu remues là des secrets sacrés, ce qui s'est révélé dangereux pour de plus grands que toi !

– Soit, je ne les remuerai plus. Mais comment pouvez-vous reconnaître un Chaldéen envoyé des dieux d'un autre, espion d'Assar ?

– Par les miracles, répondit Méfrès. Si je voyais cette pièce se remplir d'esprits, si une force invisible te soulevait du sol, nous dirions que tu es l'instrument des dieux et nous t'obéirions.

Ramsès haussa les épaules et se mit à rire. Il se souvenait de ce que Tutmosis lui avait dit des pratiques religieuses de Méfrès. Aussi, dit-il sur un ton sarcastique :

– Du temps du roi Chéops, un archiprêtre voulut à tout prix se soulever dans les airs. À cet effet, il priait les dieux et ordonnait à ses subordonnés d'observer si une force invisible ne l'élevait pas dans l'air. Et, le croiriez-vous, saints Pères, depuis ce moment, il n'y eut plus de jour où les prêtres ne vissent pas leur supérieur planer au-dessus du sol... Oh ! De très peu... D'un doigt à peine... Mais, que t'arrive-t-il ? demanda-t-il soudain à Méfrès.

Effectivement, l'archiprêtre avait chancelé en entendant le récit de ses propres expériences et Mentésuphis dut le soutenir pour qu'il ne tombât pas.

Ramsès était ennuyé. Il fit boire le vieillard, lui frotta les tempes d'eau et agita au-dessus de lui un éventail. Bientôt, Méfrès revint à lui. Il se leva et dit à son confrère :

– Je pense que nous pouvons nous retirer ?

– Je le pense aussi, répondit Mentésuphis.

– Mais que dois-je faire, moi ? demanda le prince qui sentit qu'il avait été trop loin.

– Remplir tes devoirs de chef ! répondit Mentésuphis avec froideur.

Les deux archiprêtres s'en allèrent.

Ramsès avait retrouvé toute sa lucidité, et il se sentait mécontent de lui. Il comprenait qu'il venait de commettre deux lourdes fautes : il avait appris aux prêtres qu'il connaissait leurs secrets et, de plus, il avait cruellement raillé Méfrès. Il aurait maintenant donné un an de sa vie pour effacer de leur mémoire ces paroles d'ivrogne, mais il était trop tard. Il s'était fait des ennemis mortels et sentait tout le danger de sa situation. Il fit venir Tutmosis, qui arriva immédiatement, apparemment dégrisé.

– Nous sommes en guerre et je suis nommé généralissime ! dit l'héritier du trône.

Tutmosis se courba jusqu'au sol.

– Et je ne boirai plus jamais, ajouta le prince. Sais-tu pourquoi ?

– Un chef doit éviter la boisson, répondit Tutmosis.

– Je l'avais oublié et j'ai tout dit aux prêtres...

– Quoi, tout ? demanda Tutmosis, effrayé.

– Que je les déteste et que je me moque de leurs miracles...

– Cela ne fait rien. De toute façon, ils ne comptent sur la sympathie de personne.

– Je leur ai dit également que je connais leurs secrets politiques.

– Aïe ! s'exclama Tutmosis. Cela, c'était trop !

– Tant pis ! dit Ramsès. Envoie une estafette aux divers régiments afin que leurs chefs viennent demain pour un conseil de guerre. Fais allumer les signaux d'alarme, afin que toutes les troupes de Basse-Égypte se mettent en branle vers la frontière occidentale. Va aussi chez le gouverneur et dis-lui de s'occuper de rassembler des armes, des vêtements et des provisions.

– La traversée du Nil sera difficile, dit Tutmosis.

– C'est pourquoi fais réquisitionner toutes les embarcations qui se trouvent sur le fleuve, et quelles se tiennent prêtes à faire traverser les troupes !

Pendant ce temps, Méfrès et Mentésuphis rentraient chez eux. Lorsqu'ils furent seuls dans leur cellule, Méfrès s'écria :

– Jamais un pharaon n'a autant blasphémé qu'aujourd'hui l'a fait ce gamin !... Même un ennemi de l'Égypte n'oserait ainsi injurier les prêtres !

– Le vin dévoile la vraie nature de l'homme, dit Mentésuphis.

– Mais le prince a une âme de païen ! Il raille les miracles, ne croit pas aux dieux...

– Ce qui me donne surtout à réfléchir, dit sombrement Mentésuphis, c'est qu'il a appris nos conversations avec Beroes. Car il sait tout !

– Nous avons été trahis ! murmura Méfrès.

– C'est étrange, car vous n'étiez que quatre.

– Pas du tout. La prêtresse d'Iside, et trois prêtres qui l'ont guidé connaissaient la présence de Beroes ici.

– Même si l'un d'eux nous a écoutés, ce n'est pas à ce gamin qu'il aura vendu son secret, mais à quelqu'un de plus important. Là est le danger !

L'archiprêtre du temple de Ptha, Sem, entra dans la cellule.

– Je suis entré, car vous criez si fort que j'ai cru à un malheur. Que vous arrive-t-il ? demanda-t-il.

– Dis-moi ce que tu penses de l'héritier du trône ? demanda à son tour Mentésuphis.

– Je pense qu'il doit être content de son nouveau commandement, car c'est un héros-né. Il est capable de tailler en pièces les rebelles libyens.

– Il est aussi capable de raser tous nos temples ! s'écria Méfrès.

– Oui, renchérit Mentésuphis, tu ne peux imaginer tous les blasphèmes que nous l'avons entendu prononcer aujourd'hui !

– Je ne puis y croire ! s'exclama Sem.

– Il était soi-disant ivre, dit ironiquement Méfrès.

– Même ivre, je ne le crois pas capable de blasphémer.

– C'est ce que nous croyions nous aussi, dit Mentésuphis. Nous étions tellement sûrs de le bien connaître que, depuis son retour du temple de Hator, nous avons cessé de le surveiller.

– Oui, nous avons voulu faire l'économie de quelques espions, et voilà le résultat ! dit Méfrès.

– Mais qu'a-t-il dit exactement ? demanda Sem avec impatience.

– En deux mots, voici : Ramsès se moque des dieux...

– Est-ce possible ?

– Il critique les ordres du pharaon...

– Dieux !

– Il appelle traîtres les membres du Grand Conseil...

– Mais...

– Et il a appris la venue de Beroes et ses entretiens avec Méfrès, Herhor et Pentuer au temple de Set.

L'archiprêtre Sem se prit la tête dans les mains en signe de désespoir.

– Ce n'est pas possible ! s'écria-t-il. Ce n'est pas possible ! Quelqu'un a dû jeter un sort à Ramsès... Peut-être cette Phénicienne qu'il a arrachée au temple d'Astoreth ?

La remarque parut frapper Mentésuphis et il jeta un coup d'œil à Méfrès ; mais celui-ci, tout à son indignation, ne remarqua rien.

– Nous devons faire une enquête, dit-il, pour connaître l'emploi du temps du prince depuis son retour du temple de Hator. Il a eu trop de liberté et trop de relations avec les ennemis de l'Égypte. Et toi, Sem, tu nous aideras...

À la suite de cette discussion, l'archiprêtre Sem convoqua le peuple, dès le lendemain, à une cérémonie solennelle au temple de Ptah. Des hérauts appelaient les fidèles à grand renfort de flûtes et de trompettes et lui annonçaient que trois jours durant des prières seraient dites et que des processions défileraient à l'intention de la campagne entreprise contre les Libyens.

Du matin au soir, une foule considérable, composée de riches et de pauvres, d'aristocrates et de paysans, se massait aux abords du temple. Plusieurs fois par jour, une procession solennelle quittait le sanctuaire, portant l'effigie du dieu. La foule se prosternait alors et se confessait à haute voix, aidée dans son examen de conscience par des prêtres disséminés abondamment dans cette masse humaine. Les riches, eux, se confessaient individuellement, dans des cellules du temple. Les

troupes partant vers l'Ouest passèrent et l'archiprêtre bénit leurs amulettes qui devaient les protéger des coups ennemis. La nuit, le tonnerre retentissait sur le temple et des éclairs jaillissaient des hauts pylônes ; cela signifiait que le dieu prêtait aux prêtres une oreille favorable.

À l'issue de ces cérémonies, Méfrès, Mentésuphis et Sem se réunirent en un conseil secret. La situation était désormais claire, les informateur dispersés dans la foule avaient recueilli les bruits suivants : les soldats disaient que, dès son avènement sur le trône, Ramsès ferait la guerre à l'Assyrie et en ramènerait des richesses considérables, dont chaque combattant aurait sa part ; le peuple murmurait que lorsque le pharaon vainqueur reviendrait de Ninive, il donnerait des esclaves à tous les paysans et supprimeraient les impôts pour plusieurs années ; les aristocrates, eux, pensaient qu'en premier lieu le nouveau pharaon reprendrait aux prêtres les biens hypothéqués par les nobles et les leur rendrait ; ils pensaient aussi que le futur pharaon régnerait seul, sans la participation du Grand Conseil des prêtres.

C'étaient là les informations que l'archiprêtre Sem et ses agents avaient recueillies. Méfrès et Mentésuphis, de leur côté, avaient appris un autre fait intéressant : le prêtre Osochor, qui avait accueilli le Chaldéen Beroes au temple de Set, dépensait depuis quelque temps des sommes considérables, hors de proportion avec ses revenus. C'est pourquoi, on pouvait le soupçonner d'avoir vendu aux Phéniciens, pour un prix élevé, le secret des conversations entre les prêtres égyptiens et l'envoyé du roi Assar.

L'archiprêtre Sem dit à cela :

– Si Beroes est vraiment un saint homme, demandez-lui si c'est Osochor qui a trahi.

– Nous l'avons déjà fait, répondit Méfrès, mais Beroes a refusé de répondre. Il a ajouté que ni l'Égypte ni la Chaldée ne

pâtiront de cette trahison. Le coupable, si on le découvre, mérite donc l'indulgence.

– C'est vraiment un saint homme ! murmura Sem.

– Et que penses-tu, lui demanda Méfrès, que penses-tu des agissements de l'héritier du trône ?

– Je répondrai comme Beroes : le prince ne fait aucun tort à l'Égypte ; aussi faut-il être indulgent pour lui...

– Mais il raille les dieux et les miracles, il excite le peuple à la révolte !... Ce sont là des faits graves ! dit Méfrès avec rancœur.

Il ne pouvait pardonner à Ramsès d'avoir raillé de façon grossière ses pratiques religieuses.

Mais l'archiprêtre Sem aimait le prince et il dit avec un sourire :

– Quel est le paysan qui ne voudrait un esclave pour l'aider, ou qui ne souhaiterait ne plus payer d'impôts ? Y a-t-il un soldat qui ne rêve de ramener de la guerre mille drachmes ou même davantage ? Et les nobles, n'est-il pas normal qu'ils souhaitent que notre pouvoir diminue au profit du leur ?

– Certes, dit Méfrès, mais que veux-tu prouver par là ?

– Rien. Je voudrais simplement que vous ne mettiez pas le prince en accusation devant le Grand Conseil, car aucun tribunal ne le condamnera parce que les soldats veulent la guerre ou que les paysans parlent de suppression d'impôts. Vous seuls risquez un blâme pour n'avoir pas suffisamment surveillé Ramsès.

– Et les injures dont il nous a accablés, n'est-ce rien ? C'est un homme impie ! s'obstina Méfrès.

– Vous n'aviez pas à parler de choses importantes avec un

homme ivre, répondit Sem ; d'ailleurs, vous avez commis une faute en nommant chef de l'armée un homme se trouvant dans cet état...

– Tu es la sagesse même, dit Méfrès ; cependant, je vote pour l'accusation devant le Grand Conseil !

– Et moi, je vote contre ! répliqua Sem avec énergie. Le Grand Conseil doit recevoir un rapport, mais non pas une accusation.

– Moi aussi, je suis contre l'accusation, dit Mentésuphis.

Se voyant seul contre deux, Méfrès céda, mais il garda à l'héritier du trône une profonde rancune. C'était un vieillard pieux mais méchant ; il avait une haute opinion de son rang de prêtre, et n'admettait pas qu'on lui manquât de respect.

Chapitre II

Conformément aux conseils des astrologues, l'état-major devait quitter Pi-Bast le 7 septembre, car cette journée-là était désignée comme très favorable par les astres et devait assurer la victoire aux Égyptiens.

Depuis sa récente nomination, Ramsès se vouait avec fièvre à sa tâche de chef. Il s'occupait de l'armement et du ravitaillement de ses soldats, accueillait lui-même ses nouvelles recrues et dirigeait leur entraînement. Il interrogeait personnellement les espions, présidait tous les conseils de guerre, était présent partout à la fois et au courant de tout. L'archiprêtre Mentésuphis, qui représentait le ministre de la Guerre Herhor, admirait le zèle et l'habileté du prince.

– Vous savez que je n'aime pas l'héritier du trône depuis que je le sais faux et retors, dit-il un jour à Sem et à Méfrès. Je dois cependant reconnaître que ce garçon est un chef-né. Nos troupes seront le long de la frontière trois ou quatre jours plus tôt que prévu, et les Libyens ont déjà perdu la guerre avant d'avoir entendu siffler une seule de nos flèches...

– Quel danger pour nous, un pharaon pareil ! ajouta Méfrès, avec l'obstination hargneuse propre aux vieillards.

La veille du 7 septembre, Ramsès, après avoir pris son bain, déclara à ses officiers que le départ aurait lieu le lendemain, deux heures avant le lever du soleil.

–Et maintenant, je veux dormir en paix ! conclut-il.

Mais son souhait paraissait irréalisable : la ville était pleine de soldats, et un régiment campait en face du palais. On entendait partout des rires, des chants et des cris joyeux. Dans

sa chambre, Ramsès eut à peine le temps de se déshabiller qu'un officier survint, porteur d'un rapport sans importance ; puis on amena des espions qui n'apprirent rien de nouveau ; des nobles vinrent saluer le prince ; des marchands phéniciens les suivirent, proposant leurs services à l'armée... Tous entraient chez Ramsès avec une complète désinvolture, et toute étiquette leur semblait abolie du fait de la guerre. Le prince, quoique impatient, reçut tout le monde ; mais lorsqu'une de ses femmes vint lui demander s'il ne l'aimait plus, parce qu'il avait négligé de lui faire ses adieux, il laissa éclater son impatience. Il appela Tutmosis et lui dit :

– Reste dans cette chambre et console mes femmes, si le cœur t'en dit. Moi, je vais me cacher dans le jardin ; sinon, je ne pourrai fermer l'œil et je ne serai bon à rien, demain.

– Où dois-je te chercher, en cas de besoin ?

– Oh ! Ne me cherche pas ! Je me réveillerai bien tout seul quand sonneront les trompettes !

Il mit un manteau sur ses épaules et sortit dans le jardin. Là aussi, des soldats et des domestiques couraient de tous côtés et tout ordre avait disparu. Ramsès se dirigea vers la partie la plus boisée du parc, il y trouva un banc sous une tonnelle et s'y étendit.

– Ici, au moins, ni les femmes ni les prêtres ne me trouveront ! grogna-t-il.

Et il s'endormit profondément.

*

Depuis quelques jours, la Phénicienne Kamée ne se sentait pas bien. Elle éprouvait des douleurs dans les articulations et des démangeaisons au visage. Cette légère indisposition

l’occupait tout entière et elle passait ses journées devant un miroir, à observer son visage. Elle avait oublié ses craintes récentes, oublié aussi Ramsès et Sarah, tant la préoccupaient les taches imperceptibles qui étaient apparues sur son front.

« Des taches... Oui, je les aperçois, murmura-t-elle. Deux, trois, quatre taches... Astoreth ! Tu ne vas pas te venger de cette façon-là ! Plutôt la mort ! Mais j’exagère... Ce n’est pas possible... Un insecte m’a sans doute mordue, ou bien je me suis frottée avec de l’huile impure... D’ici demain, les taches auront disparu... »

Mais, le lendemain, les taches persistaient. Elle appela une servante.

– Viens ici, dit-elle, et regarde-moi.

Mais elle restait assise dans le coin le plus sombre de la pièce.

– Regarde bien, dit-elle d’une voix sourde. Vois-tu des taches sur mon visage ?... N’approche pas !

– Non, je ne vois rien, dit la servante.

– Et là, sous l’œil gauche ?

– Voulez-vous vous asseoir dans la lumière ? demanda la domestique.

Ces mots firent éclater Kamée de fureur.

– Va-t’en, misérable ! cria-t-elle. Et ne te montre plus devant moi !

La servante sortie, elle s’enduisit le visage d’une pâte rose. Le soir, sentant croître ses douleurs dans les articulations, de plus en plus inquiète, elle fit appeler un médecin. Lorsqu’on lui annonça qu’il était là, elle fut prise de panique, cassa un miroir et refusa de le recevoir.

Bientôt, elle cessa de se nourrir et lorsque, le soir du 6 septembre, la veille du départ de l'armée, une servante entra dans sa chambre, elle la trouva couchée, la tête enveloppée d'un voile. Puis, elle se leva de nouveau, reprit sa place devant le miroir, et monologua :

« Même s'il y a des taches, ce ne peuvent être celles-là... Ce n'est pas la lèpre !... Dieux ! Au secours ! Je retournerai au temple ! Je ferai pénitence jusqu'à la fin de mes jours, mais pas cela !... »

Elle se calma un peu, et réfléchit :

« Il n'y a pas de taches... Je me frotte la peau et, naturellement, elle rougit... Une prêtresse, femme de l'héritier du trône, ne peut avoir la lèpre ! Seuls les marins, les prisonniers et les Juifs l'ont... Dieux ! Envoyez donc la lèpre sur cette Sarah !... »

À ce moment, une ombre apparut dans l'embrasure de la fenêtre, et Ramsès sauta à l'intérieur de la pièce.

Kamée se figea de stupeur. Puis, ses yeux se remplirent d'horreur.

– Lykon ? murmura-t-elle d'une voix blanche. Lykon, toi ici ? Ils te recherchent !

– Je sais, ricana le Grec. La police et les Phéniciens sont à mes trousses. Et pourtant, je suis ici, chez toi, et j'ai été chez ton maître !

– Tu as été dans la chambre de Ramsès ?

– Oui, dans sa chambre... Je lui aurais plongé mon poignard dans la poitrine, mais il n'était pas là... Ton amant est chez une autre femme, sans doute...

– Que veux-tu ? Va-t'en ! chuchota Kamée.

– Oui, mais avec toi. Une voiture attend, dans la rue, et sur le Nil j'ai une barque.

– Tu es fou ! La ville et les routes sont pleines de soldats !

– Il ne nous sera que plus facile de fuir, dans toute cette agitation... Prends tous tes bijoux ; je reviens dans un instant...

– Où vas-tu ?

– Je vais à la recherche de ton maître, dit Lykon. Je ne partirai pas sans lui avoir laissé un souvenir...

– C'est insensé !

– Tais-toi ! cria-t-il, pâle de fureur. Tu oses le défendre ?

La Phénicienne parut réfléchir. Elle serra les poings, et ses yeux brillèrent d'un éclat mauvais.

– Et si tu ne le trouves pas ? demanda-t-elle.

– Je tuerai quelques soldats endormis, ou je mettrai le feu au palais... D'ailleurs, je ne sais encore ce que je ferai, mais je ne m'en irai pas ainsi !

Kamée le regarda avec des yeux si étranges qu'il s'étonna.

– Qu'as-tu ? demanda-t-il.

– Rien. Écoute-moi bien : tu n'as jamais autant ressemblé au prince qu'aujourd'hui. Si tu veux faire un coup d'éclat...

Elle se pencha vers lui et lui parla longuement à l'oreille. Le Grec écoutait, stupéfait.

– Femme, dit-il, tu as des idées monstrueuses... Oui, vraiment, c'est lui qu'on accusera...

– C'est mieux que le poignard, n'est-ce pas ? dit-elle dans un sourire.

– Jamais je n’y aurais songé ! Mais, peut-être, vaut-il mieux... tous les deux ?

– Non, qu’elle vive, elle ! Ce sera ma vengeance...

– Quelle femme perverse tu es !... murmura Lykon. Mais tu me plais... Oui, décidément, notre vengeance sera royale.

Il alla à la fenêtre et disparut. Kamée se pencha au-dehors et le suivit du regard.

Environ un quart d’heure après le départ de Lykon, un terrifiant cri de femme retentit dans le jardin, puis le silence revint. Kamée sentit la peur s’emparer d’elle. Elle tomba à genoux et plongea le regard dans le parc sombre. Un pas retentit bientôt dans l’allée et Lykon apparut, vêtu d’un manteau sombre. Il respirait lourdement et ses mains tremblaient.

– Tu as les bijoux ? demanda-t-il.

– Laisse-moi ! dit-elle.

Le Grec la saisit par le cou.

– Misérable ! dit-il. Tu ne comprends donc pas qu’avant l’aube ils viendront t’arrêter et que dans quelques jours tu passeras par les mains de l’étrangleur ?

– Je suis malade...

– Les bijoux !

– Ils sont sous le lit...

Lykon entra dans la chambre, tira de dessous le lit une lourde cassette, puis il jeta son manteau sur les épaules de Kamée et la prit par le bras.

– Viens, dit-il. Indique-moi la sortie.

– Laisse-moi...

Le Grec se pencha sur elle.

– Crois-tu que je vais te laisser ici ? Je t'emmène ! Non pas que je tienne encore à toi, garce, mais pour montrer à ton Ramsès qu'il y a quelqu'un de supérieur à lui. Il t'a volé à la déesse, je te vole à lui !

– Mais puisque je te dis que je suis malade...

Le Grec appuya la lame d'un poignard contre le cou de Kamée. Elle trembla.

– Je te suis... dit-elle.

Ils sortirent par une porte dérobée. Dans le jardin, des soldats chantaient autour de grands feux, des domestiques allaient et venaient de tous côtés. À la sortie, les gardes les arrêtèrent :

– Qui êtes-vous ?

– Thèbes, répondit Lykon.

On les laissa passer et ils disparurent dans l'obscurité des rues.

*

Deux heures avant l'aube, les tambours et les trompettes retentirent. Tutmosis dormait encore profondément lorsque Ramsès le réveilla en lui arrachant son manteau.

– Debout, guerrier ! s'écria-t-il en riant. Les régiments sont déjà en marche !

Tutmosis s'assit dans son lit et se frotta les yeux.

– Ah, c'est toi, seigneur, dit-il en bâillant. As-tu bien dormi ?

– Merveilleusement bien !

– Moi, j'ai encore bien sommeil...

Ils prirent un bain, revêtirent leurs tuniques et leurs cuirasses et montèrent à cheval. En compagnie de la suite du prince, ils dépassèrent sur la route les colonnes de soldats en marche, se hâtant vers le Nil dont la traversée s'annonçait difficile à cause des crues. Lorsque le soleil apparut à l'horizon, le dernier soldat avait quitté Pi-Bast et le gouverneur s'était remis au lit, interdisant qu'on troublât son sommeil pour quelque raison que ce fût. Mais à peine se fut-il étendu qu'un officier de police entra, demandant audience pour un motif très important.

– Est-ce vraiment si urgent ? grommela le gouverneur.

– Oui, seigneur. Un grand malheur est arrivé : le fils de l'héritier du trône vient d'être assassiné.

– Quel fils ? s'écria le gouverneur.

– Celui de Sarah, la Juive.

– Qui l'a tué ? Quand ?

– Cette nuit.

– Mais qui a pu faire cela ?

L'officier écarta les bras.

– Je demande qui est l'assassin ? répéta le gouverneur, avec plus de frayeur que de colère.

– Veuille procéder toi-même à l'enquête, seigneur, car je n'ose répéter ce que j'ai entendu.

La peur du gouverneur s'accrut encore. Il ordonna d'amener les domestiques de Sarah et fit demander l'archiprêtre Méfrès, Mentésuphis étant parti avec l'armée.

Méfrès arriva, fort étonné. Le gouverneur lui apprit l'assassinat du fils de Ramsès et lui dit que l'officier de police n'osait fournir aucun renseignement.

– Y a-t-il des témoins ? demanda le prêtre.

– Ils attendent tes ordres, saint Père.

On fit entrer le portier de Sarah.

– Sais-tu que l'enfant de ta maîtresse a été tué ? demanda le gouverneur.

La domestique se prosterna et dit :

– J'ai même vu le corps fracassé contre le mur et ma maîtresse qui fuyait en hurlant...

– Quand cela s'est-il passé ?

– Peu après minuit, quelques instants après la venue chez notre maîtresse du prince héritier, dit le portier.

– Ramsès s'est donc rendu cette nuit chez ta maîtresse ? demanda Méfrès.

– Oui, saint Père.

– C'est étrange, murmura Méfrès au gouverneur.

Ils entendirent encore la cuisinière et l'habilleuse de Sarah. Toutes deux affirmaient que le prince Ramsès était venu, la nuit, dans la chambre de Sarah, y était resté un moment, puis était sorti en courant, suivi par Sarah qui criait affreusement.

– Mais l'héritier du trône n'a pas quitté ses appartements de toute la nuit ! dit le gouverneur.

L'officier de police secoua la tête et fit venir des domestiques du palais qui affirmèrent que Ramsès n'avait pas dormi chez lui. Il était sorti, disaient-ils, avant minuit, et était rentré au moment du rappel.

Lorsque les deux dignitaires restèrent seuls, le gouverneur se jeta à terre, disant qu'il était malade et qu'il préférait mourir plutôt que de poursuivre l'enquête. Pâle et ému, Méfrès répondit qu'il fallait élucider l'affaire, et il ordonna au gouverneur de l'accompagner à la maison de Sarah.

Ils se trouvèrent rapidement sur les lieux du crime. Ils virent, dans la chambre, Sarah à genoux à côté du berceau ; les murs et le plancher étaient couverts de flaques de sang. Le gouverneur faillit s'évanouir. Méfrès, plus calme, s'approcha de Sarah, lui toucha l'épaule et dit :

– Nous venons de la part du pharaon...

Sara se redressa d'une détente et, reconnaissant Méfrès, lui cria d'une voix terrible :

– Soyez maudits !... Vous vouliez un roi juif, le voici ! Ah ! Pourquoi ai-je écouté vos perfides conseils ?

Elle se jeta de nouveau sur le berceau, en gémissant :

– Mon fils... Mon petit Seti... Il était si beau, si intelligent... Il me tendait ses petits bras... Jehovah ! Comment est-ce possible ?... Un si petit enfant ! Une hyène aurait eu pitié de lui !...

L'archiprêtre la prit par les épaules et la remit debout.

– Sarah, dit-il, au nom du maître de l'Égypte, je t'ordonne de me répondre : qui a tué ton fils ?

Elle regardait droit devant elle avec des yeux fous et se frottait le front. Le gouverneur lui tendit une coupe de vin.

– Je t'ordonne de me donner le nom de l'assassin, répéta Méfrès.

Les soldats et les policiers présents commencèrent à reculer vers la porte et le gouverneur se boucha les oreilles avec une expression de désespoir.

– Qui a tué ? dit enfin Sarah d'une voix sourde en regardant Méfrès droit dans les yeux. Tu demandes qui a tué ? Je vous connais, vous prêtres... Je connais votre justice !...

– Qui ? insistait Méfrès.

– Moi ! hurla Sarah d'une voix stridente. C'est moi qui ai tué mon enfant parce que vous en aviez fait un Juif !

– C'est faux ! dit Méfrès d'une voix sifflante.

– C'est moi ! C'est moi ! répétait Sarah. Vous qui me voyez et m'entendez – elle s'adressa aux assistants – sachez que c'est moi l'assassin, moi seule ! criait-elle en se frappant la poitrine.

Le gouverneur la regarda avec pitié ; les femmes pleuraient. Seul Méfrès serrait les lèvres et gardait un visage de pierre. Enfin, il dit au policier :

– Je vous confie cette femme ; conduisez-la à la prison.

– Je veux emporter mon fils avec moi ! cria Sarah en se penchant sur le berceau.

– Oui, prends-le, pauvre femme, dit le gouverneur en se couvrant le visage.

Les dignitaires quittèrent la chambre. Sarah monta dans une litière, portant dans ses bras un paquet enveloppé de linges ensanglantés. Ses domestiques la suivirent jusqu'à la prison.

Méfrès et le gouverneur rentraient à travers le jardin.

– J'ai pitié de cette femme, dit le gouverneur d'une voix

émue.

– Elle sera punie comme il se doit... pour avoir menti, dit le prêtre.

– Tu crois vraiment que...

– Je suis convaincu que les dieux retrouveront et châtieront l'assassin...

À la sortie du jardin, le régisseur du palais de Kamée courut à leur rencontre en criant :

– La Phénicienne a disparu !

– Encore un malheur !... murmura le gouverneur.

– Ne crains rien ; elle a suivi le prince, dit Méfrès.

Au ton de sa voix, le gouverneur comprit que Méfrès détestait l'héritier du trône, et son sang se glaça. Il savait que si Ramsès était convaincu d'avoir tué son fils, il ne monterait jamais sur le trône et le joug des prêtres se ferait plus pesant encore. Ses craintes augmentèrent lorsque, le soir, les deux médecins chargés de l'examen du corps déclarèrent que le meurtrier ne pouvait être qu'un homme. En effet, on avait saisi l'enfant d'une seule main, par les deux jambes, et on lui avait fracassé la tête contre le mur. La main de Sarah n'eût pu prendre les deux jambes à la fois, et d'ailleurs les empreintes étaient celles d'une main d'homme. Ayant appris cela, l'archiprêtre Méfrès se rendit à la prison et adjura Sarah de lui décrire l'auteur du crime.

– Je te croirai et tu seras libre à l'instant même, dit-il.

Mais Sarah accueillit très mal ces paroles.

– Vous êtes des chacals ! cria-t-elle. N'avez-vous pas assez de deux victimes, que vous en cherchez encore de nouvelles ? Je vous l'ai dit : c'est moi qui ai tué mon enfant ! Qui d'autre aurait

pu commettre pareille horreur ?

– Sais-tu ce que tu risques, femme obstinée ? demanda Méfrès, en colère. Tu seras condamnée à tenir le cadavre de ton enfant dans tes bras pendant trois jours, puis tu iras en prison pour quinze ans !

– Trois jours seulement ? répéta-t-elle. Mais je ne veux plus jamais quitter mon petit Seti, et ce n'est pas en prison, mais dans la tombe, que je le suivrai...

À la réunion des prêtres qui eut lieu ce jour-là, le pieux Sem prit la parole :

– J'ai déjà vu des mères infanticides, dit-il, mais aucune qui ressemblât à celle-là.

– Bien sûr ! Ce n'est pas elle qui a tué son fils ! s'écria Méfrès.

– Et qui l'aurait tué ?

– Celui que les domestiques ont vu entrer chez Sarah puis sortir en courant... Celui qui a emmené avec lui, à la guerre, la prêtresse phénicienne Kamée... Celui qui a chassé Sarah de sa maison et en a fait une esclave parce que son fils était devenu juif !... termina Méfrès, au comble de l'irritation.

– Tu prononces là des accusations graves ! interrompit Sem.

– Il faut faire la lumière sur cette affaire !

Il ne se doutait pas que le dénouement était tout proche.

En effet, le chef de la police de Pi-Bast, dès qu'il apprit le crime, s'empressa d'en avertir le Phénicien Hiram et, pendant que les prêtres interrogeaient Sarah, la police et les Phéniciens se lançaient à la poursuite du Grec Lykon et de la prêtresse Kamée. Trois jours plus tard, les policiers ramenaient à Pi-Bast,

dans une cage recouverte d'un drap, une femme qui ne cessait de hurler. Aussitôt, le chef de la police pria les archiprêtres Sem et Méfrès ainsi que le gouverneur, de venir chez lui. Lorsqu'ils furent là, il leur demanda de lui dire tout ce qu'ils savaient du crime qui avait été commis. Le gouverneur déclara ne rien savoir ; Sem proclama la conviction qu'il avait de l'innocence de Sarah ; Méfrès lui dit :

– Je ne sais si l'on t'a dit que, la nuit du crime, une des femmes du prince, Kamée, a disparu ?

Le policier parut fort surpris.

– De plus, continua Méfrès, je ne sais si tu es au courant du fait que l'héritier du trône n'a pas dormi chez lui cette nuit-là et qu'on l'a vu chez Kamée ?

L'étonnement du chef de la police semblait aller croissant.

– Il est bien regrettable, acheva Méfrès, que tu te sois absenté de Pi-Bast pendant ces quelques jours...

Le policier fit un profond salut et se tourna vers le gouverneur :

– Pourrais-tu me dire, seigneur, comment le prince était vêtu ce soir-là ? demanda-t-il.

– Il portait une chemise bleue et un tablier rouge cousu d'or, répondit le gouverneur. Je m'en souviens très bien, car je lui ai parlé le soir même.

Le policier frappa dans les mains et le portier de Sarah entra.

– Tu as vu le prince entrer chez ta maîtresse, la nuit du crime, n'est-ce pas ?

– Oui, je lui ai ouvert la grille...

– Te souviens-tu comment il était habillé ?

– Il avait une chemise à raies noires et jaunes, et un tablier bleu et rouge, répondit le domestique.

Le gouverneur et les deux prêtres étaient stupéfaits, et lorsque les autres domestiques de Sarah, interrogés, confirmèrent la description faite par le portier, le visage du gouverneur s'épanouit, cependant que Méfrès parut fort ennuyé.

– Je puis jurer, répéta le gouverneur, que le prince était vêtu d'une chemise bleue et d'un tablier rouge...

– Et maintenant, mes seigneurs, veuillez me suivre à la prison ; vous y verrez encore un autre témoin, dit le chef de la police.

Ils descendirent dans une salle souterraine où ils virent la grande cage recouverte de toile. Le policier rejeta la toile du bout de son bâton et ils aperçurent, couchée dans un coin, une femme.

– Mais c'est la prêtresse Kamée ! s'écria le gouverneur.

En effet, c'était Kamée. Elle paraissait malade et était fort changée. Lorsqu'elle se fut levée et que son visage apparut à la lumière, les assistants virent qu'il était couvert de taches rougeâtres ; les yeux semblaient fous.

– Kamée, dit le chef de la police, la déesse Astoreth t'a envoyé la lèpre.

– Ce n'est pas la déesse, dit Kamée d'une voix sourde ; ce sont les Asiates qui ont déposé chez moi un voile empoisonné...

– Kamée, continua le policier, les archiprêtres Sem et Méfrès ont eu pitié de toi. Si tu dis toute la vérité, ils prieront pour toi et, peut-être, Osiris te guérira-t-il. Il est temps encore, ta maladie n'en est qu'à son début, et nos dieux sont puissants...

La malheureuse se jeta à genoux et, appuyant son visage

contre les barreaux de la cage, elle gémit :

– Ayez pitié de moi... Je renonce à mes dieux phéniciens et je vouerai ma vie au service des vôtres, mais sauvez moi !

– Dans ce cas, dis la vérité : qui a tué l'enfant de Sarah ? demanda le policier.

– C'est l'infâme Lykon, le Grec... Il était chanteur au temple d'Astoreth, et il jurait qu'il m'aimait... Maintenant, il m'a abandonnée après avoir volé mes bijoux !

– Pourquoi Lykon a-t-il tué l'enfant de Sarah ?

– Il voulait tuer le prince, mais, ne l'ayant pas trouvé, il est allé chez Sarah...

– Comment a-t-il réussi à y pénétrer ?

– Ne sais-tu pas, seigneur, qu'il ressemble à l'héritier du trône ?

– Comment était habillé Lykon cette nuit-là ?

– Il portait... Il portait une chemise à raies jaunes et noires et un tablier rouge et bleu... Ayez pitié de moi, ne me torturez plus... Guérissez-moi, et je servirai vos dieux !... Quoi, vous partez déjà ? Vous êtes cruels !...

– Je t'enverrai un médecin, dit l'archiprêtre Sem et, peut-être...

– Sois béni, seigneur, sois béni et heureux ! gémit la Phénicienne.

Les dignitaires remontèrent dans le bureau du chef de la police. Voyant l'expression méchante et déçue de Méfrès, le gouverneur lui demanda :

– N'es-tu pas satisfait, saint Père, des découvertes qu'a faites la police ?

– Il n'y a aucune raison de se réjouir. Loin de s'éclaircir, l'affaire se complique, au contraire... Sarah continue à prétendre qu'elle a tué son enfant, et Kamée semble répéter des paroles tout apprises...

– Comment, tu doutes encore ? intervint le chef de la police.

– Oui, car je n'ai jamais vu deux hommes se ressemblant au point qu'on puisse les confondre, d'autant plus que je n'ai jamais entendu dire qu'un sosie de l'héritier du trône existât à Pi-Bast.

– Cet homme vivait au temple d'Astoreth. Le prince tyrien Hiram le connaissait bien, et le prince lui aussi l'avait vu. Il m'a même promis une récompense si je parvenais à m'emparer de lui.

– Ah oui ? Mais je vois que tu vis au cœur des plus grands secrets d'État, ironisa Méfrès. Permets-moi cependant de douter de l'existence de ce Lykon tant que je ne l'aurai pas vu de mes propres yeux...

Sur ces mots, il sortit, irrité. L'archiprêtre Sem haussa les épaules et sortit à son tour.

Quelques jours passèrent. Les embaumeurs avaient préservé le cadavre du fils de Sarah de la décomposition et Sarah elle-même attendait, dans sa prison, de passer en jugement.

Kamée aussi demeurait dans sa cage, car on n'osait l'approcher à cause de sa maladie. Un médecin lui avait rendu visite, lui avait fait boire une eau miraculeuse, mais la fièvre persistait et les taches sur le front se faisaient de plus en plus nettes. Aussi, bientôt arriva l'ordre d'emmener la Phénicienne dans une léproserie située en plein désert, loin de tout lieu habité.

Un soir, le chef de la police vint au temple de Ptah et demanda à parler à l'archiprêtre. Deux policiers l'accompagnaient, escortant un homme recouvert de la tête aux pieds d'un sac. Le chef de la police laissa ses deux subordonnés à la porte et entra, accompagné de l'homme vêtu d'un sac. Les archiprêtres Méfrès et Sem l'attendaient, recouverts de leurs manteaux sacrés. Le policier se prosterna et dit :

– Je vous amène, saints Pères, le criminel Lykon. Voulez-vous voir son visage ?

Ils acquiescèrent. Il débarrassa alors son prisonnier du sac qui le recouvrait : les deux prêtres laissèrent échapper un cri de stupeur, tant la ressemblance de Lykon avec Ramsès était extraordinaire.

– Tu es bien Lykon, chanteur du temple païen d'Astoreth ? demanda Sem.

Lykon eut un sourire de dédain.

– Et c'est toi qui as assassiné le fils de l'héritier du trône ? ajouta Méfrès.

Le Grec devint livide de fureur.

– Oui ! hurla-t-il, j'ai tué le fils parce que je n'ai pu trouver le père ! Qu'il soit maudit !

– Que t'a fait le prince, assassin ? demanda Sem, indigné.

– Ce qu'il m'a fait ? Il m'a enlevé Kamée et lui a donné une maladie incurable ! J'étais libre, mais j'ai voulu me venger et maintenant je suis entre vos mains... Vous pouvez me tuer ! Le plus vite sera le mieux !

– C'est un grand criminel, dit Sem.

Méfrès se taisait et regardait le Grec écumant de fureur. Il admirait son triste courage et réfléchissait. Soudain, il dit au

chef de la police :

– Tu peux t'en aller ; cet homme nous appartient.

– Non ! Il est à moi ! répondit le policier, outré. C'est moi qui l'ai arrêté et le prince me doit une récompense.

Méfrès se leva et tira de dessous son manteau une médaille en or.

– Au nom du Grand Conseil, auquel j'appartiens, je t'ordonne de nous laisser cet homme, dit-il. N'oublie pas que son existence est un secret d'État et que tu aurais avantage à l'oublier.

Le policier salua et sortit, dominant sa colère.

« Vous paierez cela au futur pharaon, se dit-il ; et moi aussi, je m'en souviendrai !... »

Les deux policiers qui l'attendaient à la porte demandèrent où était leur prisonnier.

– La main des dieux s'est posée sur lui, répondit le chef de la police.

– Et notre récompense ? demanda timidement l'un d'eux.

– Sur elle aussi s'est posée la main des dieux. Dites-vous bien que vous avez rêvé de l'existence de cet homme, et oubliez-le au plus vite. Cela vaudra mieux pour vous.

Ils se turent, mais leur rancune à l'égard des prêtres était grande.

Après leur départ, Méfrès appela quelques prêtres et leur parla à l'oreille. Ils entourèrent le Grec et sortirent avec lui ; Lykon n'opposa aucune résistance.

– Je pense, dit Sem, que ce criminel devrait être jugé.

– Jamais ! dit Méfrès d’une voix décidée. Un crime plus grave que le meurtre pèse sur lui : il ressemble à l’héritier du trône.

– Et que comptes-tu faire de lui ?

– Je le garderai à la disposition du Grand Conseil. Lykon peut servir, dans un pays où l’héritier du trône outrage les temples et leur vole leurs déesses, où la guerre menace, où le clergé est haï...

Le lendemain, l’archiprêtre Sem, le gouverneur de la province et le chef de la police se rendirent à la prison de Sarah. Celle-ci ne mangeait plus depuis plusieurs jours et était devenue si faible qu’elle ne put se lever à leur entrée.

– Sarah, dit le gouverneur, nous t’apportons une bonne nouvelle.

– Une nouvelle ? murmura-t-elle. Mon fils est mort, voilà la seule nouvelle. Mes seins sont gonflés de lait et mon cœur de désespoir...

– Tu es libre, dit le gouverneur ; ce n’est pas toi qui as tué ton enfant.

Le visage de Sarah s’anima. Elle se leva et cria :

– Si, c’est moi ! C’est moi !

– C’est le Grec Lykon, l’amant de la Phénicienne Kamée, qui a tué ton fils.

– Que dis-tu ? murmura-t-elle en lui prenant les mains. La Phénicienne ?... Oui, je savais qu’elle me perdrait... Mais un Grec ? Je ne connais pas de Grec ! Que lui a donc fait mon fils ?

– Je ne sais pas, dit le gouverneur. D’ailleurs, cet homme est déjà mort. Mais il ressemble tant au prince Ramsès qu’en le voyant entrer, tu as cru voir entrer notre maître, et tu as préféré

t’accuser du meurtre de ton enfant plutôt que d’en accuser l’homme que tu aimes...

– Ce n’est donc pas Ramsès ? s’écria-t-elle en se prenant la tête dans les mains. Et j’ai laissé, misérable, j’ai laissé un étranger enlever mon fils de son berceau. Ha ! Ha ! Ha !

Son rire éclata sous les voûtes, sinistre, tragique, horrifiant. Soudain, elle s’écroula à terre et, après quelques convulsions, expira. Mais son visage figé gardait l’empreinte d’une douleur que même la mort n’avait pas réussi à apaiser.

Chapitre III

La frontière occidentale de l'Égypte est constituée par de hautes collines desséchées et nues, creusées de profonds ravins, et qui longent le Nil. Au delà des collines, s'étend à perte de vue le désert de Libye, grande plaine jaune parsemée de dunes que le vent fait et défait à son gré. Rien ne pousse dans cette région morte et aride ; le typhon détruit toute velléité de vie végétale et seules quelques oasis subsistent grâce à leurs sources.

À l'époque des pharaons, il existait quelques dizaines d'oasis peuplées en général de brigands, de prisonniers échappés du bagne, d'aventuriers de toute espèce qui préféraient au travail la vie dangereuse du hors-la-loi. Enfin, entre la Méditerranée et le désert s'étend une étroite bande de terres fertiles habitées par les Libyens, vivant de la pèche et du travail de la terre. Cependant, l'instinct de rapine était fort vif chez eux et, chaque fois qu'ils le pouvaient, ils envahissaient les terres du pharaon. Devant le peu d'efficacité de la répression, les Égyptiens avaient bientôt préféré faire des robustes Libyens des mercenaires et ils les engageaient dans leur armée. La paix régnait donc à la frontière occidentale, troublée seulement par de rares incursions de brigands dont la police venait facilement à bout.

Cet état de choses durait depuis près de deux siècles ; la dernière guerre avec la Libye remontait à Ramsès III qui avait ramené en Égypte treize mille esclaves et d'innombrables bras coupés aux vaincus. Depuis lors, la Libye n'avait plus inquiété sa voisine jusqu'au moment où la politique des prêtres donna aux événements une tournure nouvelle.

Le ministre Herhor, en effet, ne pouvant convaincre le pharaon de céder aux Assyriens la Phénicie, et devant la

méfiance de l'ambassadeur assyrien Sargon, venu signer le traité de paix, avait décidé, en gage de sa bonne foi, de licencier vingt mille mercenaires, pour la plupart des Libyens. Les soldats ainsi renvoyés se voyaient réduits à la misère sinon à la famine, car la Libye ne pouvait nourrir un aussi grand nombre d'hommes, habitués de surcroît à une bonne paie et ne connaissant que le métier des armes.

Le danger d'une guerre avec la Libye planait donc à nouveau sur l'Égypte.

Les prêtres, cependant, étaient enchantés de leur décision : celle-ci assurait au trésor quatre mille talents d'économies annuelles ; les Assyriens, rassurés, avaient signé le traité ; enfin, une guerre à l'Ouest allait permettre à l'héritier du trône de donner libre cours à ses instincts guerriers. Les prêtres estimaient que les hostilités se prolongeraient plusieurs années durant, retenant ainsi le jeune Ramsès loin de Memphis et du pouvoir.

Le plan était habile, mais ses auteurs avaient compté sans le génie militaire de l'héritier du trône.

Les régiments libyens avaient volé, pillé et massacré sur leur passage autant qu'ils avaient pu et, arrivés en Libye, ils y avaient répandu d'invraisemblables nouvelles. Ils prétendaient que l'Égypte était aussi affaiblie qu'au temps des Hyksôs, neuf cents ans plus tôt, que le trésor était vide – d'où leur licenciement – que l'armée était quasi inexistante depuis leur départ. Ils disaient aussi que des révoltes éclataient constamment contre les prêtres et que les gouverneurs complotaient tous contre le pharaon.

Ces récits avaient trouvé crédit auprès de tous les aventuriers et brigands habitant le pays, d'autant plus que les officiers et les soldats licenciés garantissaient une conquête de l'Égypte facile et un butin important. Les riches Libyens accordaient foi eux aussi à ces rumeurs, d'autant plus que

depuis longtemps ils connaissaient la faiblesse croissante du pouvoir royal.

Une véritable fièvre guerrière s'empara dès lors de la Libye. Les soldats arrivant d'Égypte étaient fêtés comme des héros, mais comme le pays était trop pauvre pour nourrir longtemps tant de nouveaux hôtes, on se décida pour une guerre immédiate avec l'Égypte.

Le rusé prince libyen Musavassa lui-même se laissa gagner par l'enthousiasme général ; cependant, sa décision fut prise surtout à la suite de conseils donnés par des personnages sérieux et importants, mais qui n'étaient sans doute que des agents à la solde des Égyptiens. Ils étaient venus en Libye soi-disant pour fuir leur pays où la vie leur était insupportable, car ils étaient, disaient-ils, les ennemis du pharaon et du clergé. Preuves en mains, ils expliquèrent à Musavassa que le moment était particulièrement favorable à une attaque contre l'Égypte.

– Tu trouveras là-bas, affirmaient-ils, des trésors innombrables et des greniers bien remplis !

Musavassa, quoique habile diplomate et guerrier averti, se laissa allécher par ces promesses. Il proclama la guerre sainte contre l'Égypte et envoya vers l'Est une première armée commandée par son fils, le jeune Téhenna.

Le vieux général connaissait la guerre et savait que pour vaincre, il faut frapper le premier. Aussi, les préparatifs furent-ils courts ; on arma les soldats en hâte, ce qui, à cette époque, était aisé, un peu de cuir suffisant pour confectionner une fronde et un peu de bois un gourdin.

Le fils de Musavassa partit donc avec deux mille anciens mercenaires et quatre mille brigands libyens. Il avait pour ordre de pénétrer au plus vite en Égypte, afin d'assurer le ravitaillement au gros de l'armée qui allait suivre. Les oasis du désert s'animèrent, leurs habitants se joignaient aux futurs

conquérants.

Confiant dans les avis de ses conseillers, anciens officiers du pharaon, Musavassa pensait que son fils pourrait piller plusieurs centaines de villes et de villages avant de se heurter à une armée égyptienne de quelque importance, d'autant plus que les éclaireurs rapportaient que la population égyptienne, prise de panique, fuyait vers l'intérieur du pays.

Mais Musavassa commit la même erreur de calcul que les prêtres égyptiens : il sous-estima la valeur militaire de Ramsès. Avant que l'avant-garde libyenne atteignît la région des montagnes, les Égyptiens y avaient déjà concentré une armée deux fois plus importante. Les espions ne s'étaient aperçus de rien, car les troupes du prince se cachaient habilement, et les Libyens avançaient sans la moindre inquiétude.

Cependant, Ramsès avait atteint le désert en huit jours de marche à peine et ses régiments occupaient tous les ravins des collines frontalières. Si le jeune Téhenna avait pu emprunter la vue de l'aigle et regarder du haut des airs, il aurait frémi devant le déploiement des forces égyptiennes qui s'apprêtaient à l'enfermer impitoyablement dans un étau mortel.

Chapitre IV

Depuis que l'armée du prince avait quitté Pi-Bast, l'archiprêtre Mentésuphis, qui accompagnait Ramsès, envoyait et recevait quotidiennement plusieurs dépêches. Il restait en contact avec le ministre Herhor qu'il informait de la marche de l'armée et des agissements de l'héritier du trône ; Herhor lui répondait en recommandant chaque fois que la plus grande latitude possible fût laissée au prince.

Une légère défaite, écrivait Herhor, *donnerait une excellente leçon de modestie et de prudence au prince qui se croit déjà un grand guerrier…*

Comme Mentésuphis avait répondu qu'une défaite semblait peu probable, Herhor lui fit comprendre que de toute façon le triomphe ne devait pas être trop éclatant.

Il serait bon pour l'État que Ramsès demeurât quelques années à la guerre… Cela l'occuperait, et ses soldats avec lui…

En outre, Mentésuphis correspondait avec Méfrès qui le tenait au courant de l'enquête sur l'assassinat du fils de Sarah ; il accusait ouvertement Ramsès d'être le meurtrier et lorsque l'innocence du prince devint évidente, Méfrès, hors de lui, persévéra dans ses accusations d'impiété vis-à-vis de l'héritier du trône.

Ainsi, tout un réseau de messages enserrait Ramsès, occupé uniquement par sa tâche de stratège. Le 14 septembre, la concentration de toutes les troupes se fit près de la ville de Phérénutis ; à sa grande joie, le prince retrouva là Patrocle et ses régiments grecs. Pentuer, désigné par Herhor comme adjoint de Mentésuphis, était là aussi. Cet afflux de prêtres dans le camp n'enchantait d'ailleurs guère Ramsès ; il résolut de les ignorer et il ne demandait même pas leur avis lors des conseils de guerre.

La véritable guerre commençait. En premier lieu, Ramsès fit répandre dans la région frontalière la nouvelle que les Libyens avançaient en masse, pillant et tuant. Effrayée, la population des villes et des campagnes de cette région se mit à fuir vers l'Est, et elle tomba sur l'armée égyptienne. Le prince fit alors prendre tous les hommes et les chargea de porter les bagages des soldats, et il laissa repartir les femmes et les enfants vers l'intérieur du pays. Ensuite, il envoya des espions chargés d'observer les mouvements de l'armée ennemie et d'évaluer son importance. Ils revinrent porteurs d'informations précises quant à l'emplacement de l'ennemi, mais fort exagérées quant à son nombre. De plus, ils affirmaient – à tort – que Musavassa lui-même, accompagné de son fils Téhenna, se trouvait à la tête de l'armée libyenne. Ramsès rougit de plaisir à l'idée d'affronter un guerrier aussi fameux que Musavassa. Il surestimait l'importance de la bataille à venir et redoublait de précautions. Il eut même recours à la ruse : il chargea des espions de s'introduire parmi les régiments libyens qui avaient été auparavant au service du pharaon et de les engager à changer de camp ; en retour, il leur promettait le pardon et une récompense en argent. Patrocle et les autres généraux jugèrent le moyen ingénieux ; les prêtres, eux, ne dirent rien et Mentésuphis en référa à Herhor, qui lui fit aussitôt parvenir sa réponse.

La région où allait se dérouler la bataille était une étroite vallée de plusieurs dizaines de kilomètres de long, fermée à ses deux extrémités par une ligne de collines escarpées. Des marécages d'eau salée la parsemaient, et la végétation y était

rare. Une chaleur intense régnait continuellement dans cette vallée à l'aspect sinistre et désolé. Les Libyens comptaient traverser rapidement cette région hostile et, le soir du 14 septembre, ils se trouvèrent au pied des collines qui cachaient la vallée marécageuse.

Au cours de la même nuit, les troupes égyptiennes avaient pris possession des ravins de la région et s'y dissimulaient, attendant l'ennemi qui allait se jeter dans le piège mortel qui lui était tendu.

Le plan de Ramsès était simple : il voulait couper aux libyens la retraite et les repousser vers le désert, où ils ne manqueraient pas de périr de faim et de soif. À cet effet, il avait disposé son armée le long de la limite nord de la vallée, et l'avait divisée en trois parties : l'aile droite, commandée par Patrocle, devait couper la retraite aux Libyens ; l'aile gauche, sous les ordres de Mentésuphis était chargée d'arrêter la marche de l'ennemi ; le prince, assisté de Pentuer, s'était réservé le centre.

À l'aube du 15 septembre, un groupe de Libyens à cheval pénétra dans la vallée. Ils la traversèrent au galop et, ne voyant rien de suspect, ils retournèrent vers les leurs. Vers dix heures du matin, au moment où la chaleur devenait déjà insupportable, Pentuer dit au prince :

– Les Libyens se sont engagés dans la vallée et ils ont dépassé les positions de Patrocle. Ils seront ici dans une heure.

– Comment le sais-tu ? demanda le prince, étonné.

– Les prêtres savent tout ! répondit Pentuer en souriant.

Il monta sur un rocher, tira de sa trousse un objet brillant et l'agita au bout de son bras en direction des positions de Mentésuphis.

– Maintenant, Mentésuphis est déjà averti lui aussi, dit-il.

Le prince était stupéfait.

– J'ai de meilleurs yeux que toi et mes oreilles sont aussi bonnes que les tiennes, dit-il ; pourtant, je n'ai rien vu ni rien entendu ! Comment fais-tu pour voir d'ici l'ennemi et pour communiquer avec Mentésuphis ?

Pentuer lui dit de fixer le regard sur la colline d'en face ; Ramsès obéit et dut baisser les yeux aussitôt : un éclair, venant des broussailles, au loin, l'avait ébloui.

– Quelle est cette clarté insupportable ? s'écria-t-il.

– C'est le prêtre accompagnant Patrocle qui nous adresse des signaux, répondit Pentuer. Tu vois, seigneur, que nous pouvons nous rendre utiles en temps de guerre...

Il se tut, et ils entendirent une rumeur croissante s'élever dans la vallée. Les soldats égyptiens éparpillés sur les collines vérifièrent leurs armes. La rumeur s'amplifiait, se précisait, se faisait tumulte. On commençait à distinguer des éclats de voix, des chants d'hommes, le hennissement des chevaux, le grincement des chariots. N'y tenant plus, Ramsès escalada un rocher d'où il pouvait découvrir la vallée. Le cœur battant, il y vit le long serpent bariolé de l'armée libyenne avançant dans un immense tourbillon de poussière jaune. Des cavaliers marchaient en tête ; ils étaient suivis par des frondeurs en tuniques grises ; derrière eux avançait une litière surmontée d'un grand parasol. Ramsès vit un régiment de lanceurs de javelot, en tuniques bleues et rouges et, après eux, une grande troupe d'hommes presque nus, armés de frondes. Suivaient encore, en désordre, des fantassins, des archers, des hommes armés de haches et de faucilles. Tous marchaient sans discipline ni ordre aucun. Les soldats quittaient leur rang, s'asseyaient pour se reposer, puisaient avec leurs mains dans l'eau des marais.

Des vautours planaient au-dessus de la vallée.

Une pitié immense et la peur de ce qui allait suivre

s'emparèrent de Ramsès. Il lui semblait qu'il aurait renoncé au trône pour ne pas être là et ne pas assister au déroulement de la bataille imminente. Il descendit de son rocher, le regard vague. Pentuer courut vers lui et lui secoua l'épaule.

– Calme-toi, seigneur, dit-il. Patrocle attend tes ordres.

– Patrocle ? demanda le prince d'une voix absente.

Il vit, debout à côté de lui, Pentuer, un peu pâle mais calme et Tutmosis, pâle lui aussi, tenant dans ses mains tremblantes un sifflet d'argent. Plus loin, des officiers, visiblement émus, attendaient ses ordres.

– Erpatrès, répéta Pentuer, l'armée attend.

Le visage du prince se crispa, mais il retrouva soudain son calme et dit, d'une voix sourde :

– Commencez !...

Pentuer fit tournoyer dans l'air l'objet brillant qu'il tenait en main, Tutmosis porta le sifflet à ses lèvres et émit un son strident. D'autres sifflements lui firent écho dans les ravins, à droite et à gauche, et les frondeurs égyptiens se mirent à escalader les collines au pas de course.

Il était environ midi. Ramsès, calme maintenant, observait autour de lui ses archers et ses frondeurs, conduits par leurs officiers, escaladant les rochers. Il savait qu'aucun de ces hommes ne voulait mourir, et que même aucun n'avait envie de se battre ni de courir sous la chaleur atroce. Soudain, une voix puissante fit trembler la vallée :

– Soldats de l'immortel pharaon, taillez en pièce ces chiens libyens ! Les dieux sont à vos côtés.

C'était Patrocle qui haranguait ses troupes.

Deux cris immenses répondirent : celui, prolongé, de

l'armée égyptienne, et un autre, tumultueux, des Libyens pris au piège.

Ramsès escalada une fois de plus le rocher d'où il pouvait observer la bataille. Il vit, déployés en ligne, les frondeurs égyptiens, face au front désordonné des barbares où les officiers essayaient de ramener la discipline. Les Libyens, attaqués par surprise, s'efforçaient de reformer une ligne de bataille efficace.

Cependant, comme à l'exercice, les frondeurs de Ramsès lançaient une pluie de projectiles. Leurs officiers leur désignaient les cibles à atteindre. Après chaque salve, Ramsès voyait la ligne ennemie reculer, s'éparpiller, se dégarnir. Toutefois, malgré la grêle de pierres qui s'abattait sur eux, les Libyens réussirent à reformer une ligne de bataille et, après avoir reculé hors de portée du tir ennemi, ils commencèrent à riposter avec énergie. À chaque Égyptien qui tombait, les Libyens poussaient de grands cris. Bientôt, le plomb et les pierres se mirent à pleuvoir autour du prince. Un officier de sa suite tomba, l'épaule fracassée, un autre perdit son heaume ; une pierre rebondit aux pieds mêmes de Ramsès, projetant du sable brûlant sur le visage du prince. Les Libyens hurlaient de joie, lançaient des injures au chef ennemi. Immédiatement, toute pitié abandonna le prince. Il n'avait plus devant lui des hommes risquant la mort, mais un troupeau de bêtes féroces qu'il fallait exterminer. Il tira son glaive pour conduire ses fantassins à l'attaque, puis il se ravisa. Pourquoi se salirait-il du sang de ces barbares ? Les soldats étaient là pour cela !

Cependant, la bataille faisait rage, et les frondeurs libyens avaient réussi même à avancer quelque peu. Les projectiles volaient dans l'air, s'entrechoquaient parfois et éclataient avec bruit. Des deux côtés, des hommes tombaient, morts, ou s'écroulaient en gémissant, mais leurs compagnons n'en combattaient qu'avec plus d'acharnement.

Soudain, au loin, sur l'aile droite, retentirent les trompettes et s'éleva un grand cri. C'était Patrocle qui, ivre depuis l'aube,

attaquait l'arrière-garde ennemie.

– En avant ! cria Ramsès.

Une trompette répéta l'ordre, puis une autre, puis une autre encore, et de tous les ravins sortirent, en ordre de bataille, les fantassins égyptiens allant à l'attaque. Les frondeurs redoublèrent d'ardeur pour protéger leur marche, cependant que dans la vallée les lanceurs de javelots se rangeaient posément face à l'ennemi et s'ébranlaient eux aussi.

– Renforcez le centre ! dit Ramsès.

La trompette répéta le commandement. Derrière les deux colonnes de la première ligne vinrent se ranger deux autres colonnes. En face, les libyens renforçaient eux aussi leur front.

– Faites donner les troupes de réserve ! ordonna le prince. Vois aussi si l'aile gauche est prête, dit-il à un de ses lieutenants.

Celui-ci dévala aussitôt la crête pour remplir l'ordre et s'écroula, frappé d'une pierre. Un autre officier le remplaça et revint bientôt, disant que les régiments que commandait le prince étaient prêts.

Du côté de Patrocle, le tumulte allait croissant et, soudain, une fumée s'éleva. Un officier vint annoncer que les Grecs avaient mis le feu au camp ennemi.

– Attaquez au centre ! ordonna Ramsès.

Les trompettes résonnèrent une fois de plus et, lorsqu'elles se furent tues, on n'entendit plus que le pas cadencé de l'infanterie marchant à l'attaque.

– Une, deux, une, deux, une, deux... résonnait le commandement.

Les tambours retentirent à l'aile gauche et à l'aile droite et de nouvelles colonnes s'ébranlèrent. Les frondeurs libyens se

mirent à reculer tout en couvrant de pierres les rangs ennemis. Mais les Égyptiens avançaient toujours, malgré les trous qui s'ouvraient, de plus en plus nombreux, dans leurs rangs. Les frondeurs avaient cessé leur tir, craignant d'atteindre les leurs, et une sorte de silence interrompu seulement par des cris de douleur régna sur le champ de bataille.

– Rarement ils se sont si bien battus ! dit le prince à son état-major.

– C'est que, aujourd'hui, ils ne craignent pas le bâton… murmura un vieil officier.

La distance entre le front libyen et l'infanterie égyptienne diminuait rapidement ; les barbares demeuraient inébranlables et des troupes fraîches vinrent renforcer leurs lignes.

Ramsès dévala la colline et monta à cheval ; les dernières troupes de réserve dont il disposait attendaient qu'il leur donnât l'ordre d'attaquer. Il leur fit signe et les soldats le suivirent sur une autre colline d'où on dominait toute la vallée. Ramsès regardait impatiemment vers sa gauche, d'où devait arriver Mentésuphis, mais en vain. Les Égyptiens, cependant, ne parvenaient pas à rompre les lignes barbares et la situation s'aggravait à chaque instant. Ramsès se trouvait à présent, avec son corps d'armée, en face d'un ennemi de force égale, et la victoire était incertaine. Il y a, dans toute bataille, un moment critique où la victoire ou la défaite ne tiennent qu'à peu de chose, où il s'agit de rompre en sa faveur un équilibre de forces précaire. Ramsès sentit qu'il vivait cet instant critique, et il frémit. Ses fantassins n'étaient plus qu'à quelques pas des lignes libyennes ; les tambours battirent plus fort, les trompettes résonnèrent à nouveau, et les soldats prirent le pas de course. En face d'eux, le clairon se fit entendre et une forêt de piques s'abaissa, visant les poitrines égyptiennes. Une poussière épaisse recouvrit le choc de ces deux masses humaines, et on n'entendit plus, dans le tourbillon de sable jaune, que le fracas des javelots, le sifflement des faucilles, des cris et des clameurs

humaines.

Après un instant de ce tumulte effroyable, la ligne égyptienne ploya à sa gauche.

– Renforcez l'aile gauche ! cria Ramsès.

Un des régiments qui l'accompagnaient courut exécuter l'ordre : l'aile gauche se redressa, mais le centre parut faiblir et n'avançait plus.

– Renforcez le centre ! dit Ramsès.

Le reste de ses soldats alla au secours de leurs camarades. Mais les Libyens ne reculaient pas d'un pouce.

– Ils se battent comme des lions, ces sauvages ! dit un officier. Il est grand temps que Mentésuphis arrive !

La chaleur devenait insoutenable. Ramsès s'efforçait de percer du regard le tourbillon de poussière qui enveloppait le champ de bataille. Quelques secondes passèrent, et soudain il eut un cri de joie : le tourbillon s'ébranlait et s'était mis enfin à avancer. Le tumulte redoubla, devint indescriptible et, de plus en plus vite, la poussée égyptienne fit reculer le front barbare. Au même instant, Pentuer arriva, à cheval, en criant :

– Patrocle vient de prendre les Libyens par-derrière !

Effectivement, la panique semblait s'être emparée de l'ennemi. Sa ligne de bataille, visiblement brisée, refluait en désordre, et bientôt se mit à fuir.

– C'est une grande victoire ! s'écria un officier.

Une estafette vint annoncer que Mentésuphis arrivait sur la gauche et que les Libyens étaient encerclés de trois côtés.

– Ils fuiraient comme des gazelles, si le sable ne les en empêchait, s'écria-t-elle.

– Tu es un grand guerrier, seigneur, dit Pentuer.

Il était deux heures de l’après-midi.

Les cavaliers asiates se mirent à chanter et à tirer des flèches en l’air en l’honneur de Ramsès. Les officiers étaient descendus de cheval et baisaient les mains et les pieds du prince, puis ils le portèrent en triomphe en criant :

– Un nouveau Ramsès le Grand vient de naître ! Il a écrasé les ennemis de l’Égypte ! Amon dirige son glaive et le rend invincible !

Cependant, les Libyens battaient en retraite vers le désert, suivis des Égyptiens ; les estafettes continuaient à arriver, porteuses de nouvelles exaltantes :

– Mentésuphis les a pris de flanc ! criait un messager.

– Deux régiments viennent de se rendre ! annonçait un autre.

– Patrocle est en train de les écraser !

– Nous leur avons pris trois étendards !

Autour du prince, une véritable foule se massait.

– Puisses-tu vivre éternellement, seigneur ! criait-on. Sois béni, erpatrès !

Le prince était si ému qu’il pleurait et riait tout à la fois.

– Les dieux ont eu pitié de moi, disait-il. J’avais cru que tout était perdu... Je n’ai rien fait pour vaincre, puisque je n’ai même pas tiré mon glaive...

– Il gagne des batailles puis s’en étonne ! cria quelqu’un.

– Je ne sais même pas ce qu’est une bataille, s’obstinait Ramsès.

– Calme-toi, seigneur, dit Pentuer. Tu avais fait preuve de tant d'habileté dans ta manœuvre que la victoire était assurée !

– Mais je n'ai pas même tué un seul Libyen ! se plaignait le prince.

Dans la vallée, la poussière retombait doucement, découvrant le champ de bataille. Ramsès poussa son cheval dans cette direction et fut bientôt sur les lieux du combat. Le sol était jonché de blessés et de morts. Rangés avec une symétrie macabre, à gauche étaient étendus les barbares et à droite les Égyptiens ; parfois les corps étaient enchevêtrés comme dans un ultime combat. Des taches brunâtres recouvraient le sol ; des blessés, sans bras, la tête presque détachée du corps, poussaient des gémissements affreux. Certains, l'écume à la bouche, suppliaient qu'on les achevât.

Ramsès passa rapidement, rempli d'horreur. Un peu plus loin, il se heurta à un groupe de prisonniers qui se prosternèrent devant lui, implorant sa pitié.

– J'accorde le pardon aux vaincus, dit le prince à sa suite.

Une trompette résonna et une voix puissante clama :

– Par ordre du commandant suprême, les blessés et les prisonniers ne doivent pas être tués !

De loin en loin, des voix portèrent la bonne nouvelle.

Dans la vallée, tout combat avait cessé et les derniers régiments libyens déposaient leurs armes devant les Grecs. Patrocle, encore ivre, et rendu furieux par la chaleur, tenait à peine sur son cheval. Il essuya son visage couvert de sueur et hurla aux prisonniers :

– Bande de pourceaux qui avez osé porter les armes contre les soldats de Sa Sainteté, je vous ferai tous étriper à l'instant si vous ne me dites pas où est passé votre chef !

Il y eut un murmure dans les rangs des vaincus.

– Le voilà, notre chef ! s'écria l'un d'eux en désignant au loin dans le désert un groupe de cavaliers qui s'éloignaient au galop.

Le prince était arrivé sur ces entrefaites et avait tout entendu.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria-t-il.

– Musavassa fuit ! répondit Patrocle, vacillant sur sa monture.

Ramsès devint livide de fureur.

– Musavassa nous a échappé ? Eh ! Des cavaliers avec moi !

Pentuer lui barra la route.

– Tu ne peux poursuivre les fuyards ! dit-il.

– Comment ? s'écria Ramsès. Je n'ai pas participé à la bataille, et je devrais en plus renoncer à prendre le chef libyen ?

– L'armée ne peut rester sans son commandant.

– Tutmosis n'est-il pas là ? Et Patrocle aussi, et Mentésuphis ? Suis-je le chef ou non ? D'ailleurs, les fuyards ne sont pas loin et leurs chevaux sont fatigués.

– Dans une heure, nous serons revenus ! murmuraient les cavaliers.

– Patrocle, Tutmosis, je vous confie mon armée ! dit le prince. Reposez-vous en m'attendant !

Il cravacha son cheval et partit au trot, s'enfonçant dans le sable. Les Asiates et Pentuer le suivirent.

– Que fais-tu ici, saint Père ? lui demanda le prince. Reste plutôt au camp et repose-toi. Tu as déjà beaucoup fait,

aujourd'hui.

– Je pourrai t'être utile, répondit le prêtre.

– Je t'ordonne de rester.

– Le Grand Conseil m'a chargé de ne jamais te quitter.

Le prince eut un geste agacé.

– Et si nous tombons dans une embuscade ?

– Je serai toujours à tes côtés, seigneur, répondit Pentuer.

Il y avait dans sa voix tant de sympathie que le prince, étonné, ne dit plus rien et laissa le prêtre l'accompagner.

Chapitre V

Ils avançaient à grand-peine dans le sable brûlant qui freinait la marche des chevaux. Les fuyards n'avaient que quelques centaines de pas d'avance sur eux, mais la distance ne semblait pas diminuer. La chaleur, inhumaine, oppressait hommes et bêtes, le sable obstruait les narines des chevaux et brûlait aux yeux. L'air vibrait de façon inquiétante.

– Cette chaleur ne peut durer ! dit le prince.

– Elle ne fera qu'empirer, répondit Pentuer. Regarde : les chevaux des Libyens s'enlisent jusqu'aux jarrets !

Un instant, cependant, ils retrouvèrent un sol ferme et prirent le galop ; mais bientôt ils replongèrent dans la mer de sable et durent reprendre le trot. Les hommes ruisselaient de sueur, les chevaux écumaient.

– Seigneur, dit Pentuer, c'est un bien mauvais jour pour une poursuite dans le désert. Tous les présages étaient mauvais, ce matin, et annonçaient l'orage. Retournons au camp, car nous risquons de nous perdre !

Ramsès le regarda avec mépris.

– Tu n'imagines pas, saint Père, qu'après m'être juré de capturer Musavassa, je vais rentrer les mains vides par crainte de la chaleur et de l'orage ?

Ils continuèrent. À un moment donné, ils ne furent plus qu'à un jet de pierre des fuyards.

– Rendez-vous ! cria le prince.

Les Libyens ne se retournèrent même pas, mais

redoublèrent d’efforts. Ramsès crut un instant les rattraper, mais bientôt le sable se fit encore plus profond et la troupe ennemie disparut derrière une dune. Les chevaux, épuisés, ralentirent et finirent par s’arrêter complètement. Ils durent descendre et continuer à pied. Soudain, un des cavaliers du prince s’écroula. On le recouvrit d’une toile.

– Nous le reprendrons en revenant, dit Ramsès.

Ils atteignirent le sommet de la dune et aperçurent les Libyens qui avaient eux aussi abandonné leurs montures. Derrière eux, le camp égyptien avait disparu à l’horizon et le soleil seul pouvait désormais leur servir de guide. Un autre soldat du prince tomba, crachant du sang. On l’abandonna sur place, comme son compagnon. Un amas de rochers apparut devant eux et abrita les Libyens.

– Seigneur, dit Pentuer, il s’agit peut-être d’un piège !

– Peu m’importe de mourir ! répondit Ramsès, d’une voix changée.

Pentuer le regarda avec étonnement ; il n’eût pas soupçonné en lui tant d’acharnement.

Ils se traînèrent jusqu’aux rochers, s’enfonçant de plus en plus dans le sable. Le terrible soleil du désert les écrasait, aveuglant et brûlant la peau. Les plus des Asiates tombaient d’épuisement ; tous souffraient le martyre. Le sol, sous eux, se raffermit et ils pénétrèrent entre les rochers. Ramsès entendit, à sa droite, le hennissement d’un cheval ; il alla dans cette direction et vit un groupe d’hommes, couchés dans le sable, inanimés. C’étaient les Libyens. L’un d’entre eux, un jeune homme d’une vingtaine d’années à peine, portait une tunique écarlate, une chaîne en or au cou et un glaive finement ciselé. Il était étendu face au sol, les yeux révulsés, l’écume aux lèvres. Ramsès reconnut en lui le chef ennemi. Il se pencha au-dessus de lui, arracha la chaîne en or et détacha le glaive. Un vieux

Libyen, couché non loin, murmura alors :

– Quoique vainqueur, Égyptien, respecte un fils de roi !

– C’est le fils de Musavassa ? demanda Ramsès.

– Oui, c’est Téhenna, le fils de notre prince et notre chef.

– Et où est Musavassa ?

– Musavassa est dans sa capitale et rassemble une grande armée qui nous vengera !

Les autres Libyens se taisaient. Ils se laissèrent désarmer sans opposer de résistance puis tous, ennemis et amis, Égyptiens et Libyens, vaincus par une même fatigue, s’assirent, à demi inconscients, à l’ombre des rochers. La mort était sur eux et ils ne pensaient qu’au repos.

Voyant que Téhenna ne reprenait pas conscience, Pentuer se pencha sur lui de telle façon qu’on ne pouvait voir ce qu’il faisait. Immédiatement, le jeune Libyen respira mieux, ouvrit les yeux et se redressa.

– Téhenna, dit Ramsès, tu es prisonnier du pharaon.

– Tue-moi, tue-moi tout de suite, murmura Téhenna, plutôt que de faire de moi un esclave...

– Lorsque ton père, Musavassa, se sera humilié et aura conclu la paix avec l’Égypte, tu retrouveras la liberté et le bonheur.

Le Libyen ne répondit rien et se recoucha. Ramsès s’étendit à ses côtés et sombra dans une sorte de léthargie. Lorsqu’il revint à lui, il poussa un cri d’étonnement : devant lui s’étendait une plaine verdoyante, des palmiers bruissaient, un lac miroitait... Autour de lui, tous dormaient. Seul Pentuer, debout, fixait l’horizon.

– Pentuer, s’écria Ramsès, vois-tu cette oasis ?

Il courut vers le prêtre, dont le visage était anxieux.

– Ce n’est pas une oasis, répondit Pentuer, mais le fantôme d’un pays qui n’existe plus et erre dans le désert. Ce qui est réel, c’est cela !

Il étendit la main vers le sud.

– Des montagnes ? demanda le prince.

– Regarde bien !

– Il me semble qu’un nuage noir se lève...

– C’est le typhon, seigneur, et seuls les dieux peuvent encore nous sauver.

Ramsès senti sur son visage un souffle brûlant, bien plus brûlant encore que l’air du désert et qui croissait en intensité. En même temps, le tourbillon noir montait dans le ciel à une vitesse effrayante.

– Qu’allons-nous faire ? demanda Ramsès.

– Ces rochers nous protégeront de l’ensevelissement, mais non de la chaleur qui va croître et, dans un jour ou deux...

– Le typhon souffle donc si longtemps ?

– Trois et quatre jours, sinon davantage. Parfois, en quelques heures il retombe, mais c’est très rare...

Ramsès frémit mais ne dit rien. Pentuer tira de sa poche un petit flacon vert et lui dit :

– Voici un élixir... Bois-en chaque fois que tu auras peur ou sommeil. Il t’aidera à survivre...

– Et toi, et les autres ?

– Mon sort est entre les mains de l’Unique. Quant aux autres... Ils ne sont pas héritiers du trône !

– Je ne veux pas de ce breuvage, dans ce cas, dit le prince en lui rendant le flacon.

– Tu dois le prendre ! s'écria Pentuer. N'oublie pas que le peuple égyptien a mis en toi tout son espoir !...

– Le peuple égyptien ? murmura Ramsès. Mais... dis-moi, ne serait-ce pas toi qui m'as parlé une nuit, dans mon jardin, après les manœuvres de juin ?

– Oui, le jour où tu as eu pitié de ce paysan qui s'est pendu de désespoir...

– Et c'est toi qui as sauvé Sarah de la foule qui voulait la lapider ?

– Oui, c'est moi. Mais toi, tu as fait libérer peu après les innocents. C'est pourquoi je te bénis au nom de ce peuple opprimé. Si tu sors vivant de cette aventure, souviens-toi que tu dois ton salut au peuple d'Égypte qui attend de toi sa délivrance !...

Le ciel était devenu noir, et une pluie de sable brûlant s'abattit, renversant un des chevaux. Tous se dressèrent et coururent s'abriter derrière les rochers. La nuit était tombée subitement et des rafales de sable déferlaient dans tous les sens. L'air était irrespirable et la poussière brûlait comme des étincelles. Pentuer approcha le flacon vert de la bouche du prince qui but une gorgée et sentit aussitôt un bien être exquis l'envahir.

– Cela peut durer plusieurs jours ? dit-il.

– Quatre, répondit le prêtre.

– Et vous, amis des dieux, vous ne connaissez aucun remède à ce vent mortel ?

– Un seul homme au monde est capable de lutter avec les mauvais esprits, mais il n'est pas ici, répondit le prêtre.

Une heure durant, le typhon souffla avec rage. La chaleur augmentait sans cesse : on eût cru à la fin du monde. Soudain, le prince vit que Pentuer s'était éloigné et il entendit sa voix :

– Beroes ! Beroes ! Je t'appelle au nom du Tout-Puissant !

Un grondement de tonnerre retentit ; le prince frémit.

– Beroes ! Beroes ! appelait Pentuer.

Un éclair traversa le ciel et Ramsès vit la silhouette du prêtre se découper sur le ciel noir, entourée d'étincelles multicolores.

– Beroes ! Beroes !

Une fois encore, le tonnerre gronda et, soudain, la tempête parut s'apaiser. Le sable retomba et, lentement, le silence revint, cependant qu'un vent frais se mettait à souffler.

Libyens et Asiates s'animèrent.

– Guerriers du pharaon, s'écria soudain un vieux Libyen, entendez-vous ce murmure dans le désert ? C'est la pluie !

Effectivement, des gouttes d'abord chaudes, puis fraîches se mirent à tomber et bientôt une pluie abondante ruissela du ciel. Les soldats de Ramsès et leurs prisonniers furent pris d'une joie indescriptible. Ils couraient dans tous les sens, s'offrant à la pluie, la captant dans des gourdes, s'en frottant le visage et le corps.

– N'est-ce pas un miracle ? s'écria Ramsès.

– Il arrive que le vent de sable amène la pluie, répondit le vieux Libyen.

Ramsès se sentit déçu, car il attribuait leur salut aux prières de Pentuer. Il demanda au Libyen :

– Arrive-t-il aussi que des flammes jaillissent d'un être

humain ?

– Il en est toujours ainsi lorsque souffle le typhon, répondit le Libyen. Il y a un instant, nous avons vu des étincelles sortir des hommes et des chevaux...

Songeur, Ramsès s'éloigna de quelques pas.

À la chaleur du jour avait succédé un froid pénétrant. Ils burent à satiété et mangèrent quelques dattes. Dans le ciel apparurent des étoiles.

Pentuer s'approcha de Ramsès.

– Rentrons au camp au plus vite, lui dit-il.

– Comment retrouverons-nous notre chemin dans cette obscurité ?

– Avez-vous des torches ? demanda Pentuer aux Asiates.

Il y avait des torches, mais il n'y avait pas de feu.

– Impossible de les allumer ! dit le prince avec irritation.

Pentuer ne répondit pas. Il tira quelque chose de sa sacoche, prit une torche et alla à l'écart. Après un instant, il revint avec la torche allumée.

– Quel magicien, ce prêtre ! dit le vieux Libyen.

– C'est le deuxième miracle, aujourd'hui, ajouta le prince. Dis-moi comment tu as fait ?

Le prêtre secoua la tête.

– Demande-moi ce que tu veux, seigneur, dit-il, mais n'exige pas que je t'explique les secrets de nos temples...

– Même si je te nomme mon conseiller ?

– Même alors. Je ne serai jamais un traître ; d'ailleurs, je

crains le châtiment réservé à ceux qui trahissent.

– Le châtiment ? répéta Ramsès. Tu penses sans doute au goudron brûlant du temple de Hator ?... Laisse-moi rire !

Pentuer ne répondit pas et sortit une petite statuette suspendue au bout d'un fil. Il la tint en l'air et observa ses mouvements.

– Que fais-tu ? demanda le prince.

– Je puis seulement te dire que le bras tendu de cette statuette indique la direction de l'étoile polaire. C'est elle qui dirige les navires phéniciens sur les mers...

Sur un ordre du prince, la troupe se mit en marche vers le nord-est. Ils allaient à pied, conduisant leurs chevaux. Le froid était si vif que leurs mains s'engourdissaient. Soudain, ils sentirent des craquements sous leurs pas. Pentuer se pencha.

– Vois, seigneur, ce qu'est devenue l'eau !

Il tendit au prince une sorte de verre qui fondait dans la main.

– Lorsqu'il fait très froid, dit-il, l'eau se change en une pierre transparente.

Les Asiates confirmèrent la chose et ajoutèrent que, dans le Nord, l'eau devient souvent pierre et la vapeur se change en sel, un sel qui n'a pas de goût et fait mal aux dents.

Le prince admirait de plus en plus la sagesse de Pentuer. À un certain moment, il s'approcha du prêtre et lui dit :

– Pentuer, je te nomme mon conseiller pour maintenant et pour le jour où je deviendrai le maître de la Basse et de la Haute-Égypte...

– Qu'ai-je fait pour mériter cette faveur ?

– Tu as accompli des actes qui prouvent, à mes yeux, ta sagesse et ton pouvoir sur les esprits. De plus, tu m’as sauvé la vie ; aussi, quoique tu me caches certaines chose...

– Seigneur, interrompit le prêtre, tu trouveras toujours des traîtres en leur offrant de l’or. Mais avoue : en trahissant mes dieux, ne te donnerais-je pas à craindre qu’un jour, je te trahisse toi aussi ?

Ramsès devint songeur.

– Tu es infiniment sage, dit-il. Mais dis-moi, à quoi dois-je ta bienveillance ?

– Les dieux mont révélé que tu peux délivrer le peuple d’Égypte !

– En quoi le peuple t’intéresse-t-il tant ?

– J’en suis issu. Mon père et mes frères puisaient l’eau du Nil et recevaient des coups...

– Et que puis-je pour le peuple ?

– Tu peux, seigneur, ordonner qu’on ne le batte plus sans raison ; tu peux diminuer les impôts, distribuer des terres...

– Je te jure de le faire ! s’écria Ramsès. Il faut que cela change !

– Tu le jures vraiment ? demanda Pentuer d’une voix grave.

– Oui, je le jure !

– Dans ce cas, je puis te promettre que tu seras le plus grand pharaon que l’Égypte ait jamais connu !

– Mais que pouvons-nous, toi et moi, contre les prêtres qui nous haïssent ?

– Ils ont peur de toi, seigneur, ils ont peur de la guerre avec l'Assyrie...

– Pourquoi, si cette guerre est victorieuse ?

Pentuer ne répondit pas.

– Je vais te dire pourquoi, s'écria Ramsès. Ils ne veulent pas la guerre parce qu'ils ont peur que je n'en revienne vainqueur, chargé de butin et d'esclaves... Pour rester forts, ils veulent un pharaon faible ! Mais il n'en sera pas ainsi avec moi, oh non ! J'agirai à ma guise ou bien je périrai !

– Prends garde à tes paroles, seigneur. Elles pourraient te nuire...

– Peu importe, Pentuer ! La vie n'a de valeur que dans la mesure où elle assure à l'homme la liberté. Or, je suis l'esclave des prêtres !

Ils cheminèrent en silence.

Au loin, sur un rocher, un lion immobile comme une statue les regarda passer et tous détournèrent la tête, croyant voir un sphinx.

Le soleil apparut sur la ligne violette de l'horizon lorsque des cavaliers surgirent en face d'eux. Une trompette sonna. De la suite du prince on lui répondit, et bientôt la troupe des cavaliers fut à quelques pas d'eux. Une voix demanda :

– L'héritier du trône est-il parmi vous ?

– Oui, et il est sain et sauf ! répondit Ramsès.

Les cavaliers mirent pied à terre et se prosternèrent.

– Erpatrès, s'écria leur chef, l'armée tremble pour toi et toute notre cavalerie est à ta recherche. Les dieux ont voulu que nous soyons les premiers à te retrouver !

Le prince le nomma centurion et lui ordonna de se présenter chez lui le lendemain, avec tous ses hommes, pour recevoir sa récompense.

Chapitre VI

Une demi-heure plus tard, apparurent à l'horizon les lumières du camp égyptien et, bientôt, le prince et ses compagnons se retrouvèrent au milieu des leurs. Les soldats l'acclamaient, les officiers se jetaient à ses pieds. Mentésuphis vint à lui, entouré de porteurs de torches.

– J'ai réussi à capturer le chef libyen Téhenna ! s'écria Ramsès.

– C'est là une piètre capture, pour laquelle un chef ne devrait pas abandonner son armée, surtout au moment où l'ennemi peut surgir à tout instant, répondit le prêtre avec sévérité.

Ramsès sentit tout le bien-fondé du reproche, et pour cela même sa colère fut encore plus forte. Ses yeux brillèrent.

– Je t'adjure de te taire ! lui murmura Pentuer.

L'intervention du prêtre surprit Ramsès, mais il se tut et préféra admettre son erreur.

– Tu as raison, saint Père, dit-il à Mentésuphis. Je n'aurais pas dû quitter mon armée, mais je pensais que tu me remplacerais avantageusement, puisque tu représentes ici le ministre de la Guerre...

Cette réponse apaisa Mentésuphis, qui s'abstint de rappeler au prince qu'il avait commis la même faute lors des dernières manœuvres, ce qui lui avait valu la disgrâce du pharaon.

À ce moment, Patrocle s'approcha d'eux en criant très fort. Il était ivre et interpella le prince.

– Sais-tu, erpatrès, ce qu'a fait le saint Mentésuphis ? Tu avais proclamé ton pardon pour tous les soldats libyens qui passeraient dans nos rangs... C'est grâce à leur défection que j'ai enfoncé l'aile gauche de l'ennemi ! Et voilà que Mentésuphis les a fait tous massacrer ! Près de mille prisonniers, à qui tu avais promis la vie !

Le prince sentit son sang tourbillonner, mais Pentuer, une fois de plus, le rappela à la prudence :

– Tais-toi, seigneur, de grâce ! souffla-t-il.

Patrocle, cependant, continuait à crier :

– Nous avons perdu la confiance de nos soldats, une fois pour toutes, car nos hommes voient maintenant que des traîtres sont à leur tête !...

– Misérable mercenaire, répondit Mentésuphis avec froideur, tu oses parler ainsi des soldats et des officiers du pharaon ? Je crains que les dieux ne punissent tes blasphèmes !

Patrocle ricana.

– Aussi longtemps que je dors au milieu de mes Grecs, je ne crains pas tes dieux nocturnes... Et, le jour, je me fie à moi-même !

– Va donc dormir chez tes Grecs, ivrogne ! dit Mentésuphis. Sinon, tu vas attirer le malheur sur nos têtes...

– Ne crains donc rien pour ton crâne chauve... Il ne peut servir de cible qu'aux oiseaux !... cria le Grec, hors de lui.

Mais, voyant que Ramsès ne le soutenait pas, il s'en alla vers son camp.

– Est-il exact, demanda Ramsès au prêtre, est-il exact que tu aies fait massacrer des prisonniers à qui j'avais promis la vie sauve ?

– Puisque tu étais absent du camp, c'est moi qui assume la responsabilité de cette exécution. Je n'ai fait qu'appliquer les lois de la guerre en faisant tuer des soldats qui avaient trahi...

– Et si j'avais été là ?

– En tant que commandant suprême et fils de pharaon, tu peux suspendre l'application de certaines lois que je dois, moi, respecter.

– Mais ne pouvais-tu pas attendre mon retour ?

– La loi ordonne de tuer « immédiatement »...

Hors de lui, Ramsès rompit là l'entretien et se retira sous sa tente. Il s'écroula dans un fauteuil et appela Tutmosis.

– Je suis de nouveau prisonnier des prêtres ! lui cria-t-il. Ils massacrent les prisonniers, menacent mes officiers, ne respectent pas les engagements que j'ai pris !... Pourquoi n'as-tu pas empêché Mentésuphis de massacrer ces malheureux ?

– Il a prétendu avoir reçu des ordres de Herhor à ce sujet.

– Mais c'est moi qui commande ici, même si je m'absente pour quelques heures !

– Tu avais confié le commandement à Patrocle et à moi-même, mais lorsque Mentésuphis est arrivé, nous avons dû obéir...

Ramsès pensa qu'il payait cher la capture de Téhenna, et il regretta amèrement d'avoir abandonné son armée. Une fois de plus, sa haine des prêtres se réveilla et il les maudit intérieurement.

Tutmosis l'arracha à ses réflexions.

– Le bilan de la bataille ne t'intéresse-t-il pas ? demanda-t-il.

– Si, si... Quel est-il ?

– Deux mille prisonniers, trois mille ennemis tués.

– Les Libyens étaient donc si nombreux ?

– Six à sept mille hommes.

– Comment est-il possible qu'il y ait eu tant de morts ?

– Ce fut une terrible bataille, seigneur, répondit Tutmosis. Tu as encerclé l'ennemi et tes soldats ont fait le reste... sans compter Mentésuphis ! Rarement l'Égypte avait connu une telle victoire !

– Va dormir, Tutmosis ; je suis fatigué, interrompit Ramsès qui sentait une fierté immense l'envahir.

« J'ai donc remporté une grande victoire ! C'est incroyable ! » pensait-il.

Il s'étendit sur une peau de lion, mais ne réussit pas à s'endormir. Quatorze heures à peine s'étaient écoulées depuis le début de la bataille... Que d'événements en ces quelques heures ! Il lui semblait entendre encore le fracas des armes, les cris des combattants ; puis, il revécut la longue poursuite à travers le sable brûlant, le typhon, les prodiges de Pentuer... Enfin, la silhouette du lion sur son rocher...

Enfin, trempé de sueur, il s'endormit.

Il se réveilla alors que le soleil était déjà haut dans le ciel. Il avait mal aux os, ses yeux piquaient, mais il se sentait reposé et l'esprit clair.

Tutmosis apparut dans l'ouverture de la tente.

– Quoi de neuf ? demanda Ramsès.

– Les espions rapportent que Musavassa arrive vers nous, accompagné d'une foule suppliante de femmes et d'enfants...

– Qu’est-ce que cela veut dire ?

– Il vient sans doute demander la paix.

– Après une seule bataille ? s’étonna le prince.

– Oui, mais quelle bataille ! D’ailleurs, la peur lui fait sans doute surestimer nos forces et il redoute l’invasion...

– Nous allons voir si ce n’est pas une ruse de guerre... Et mes soldats ?

– Ils ont bien mangé, bien bu et sont joyeux et dispos. Seulement...

– Seulement quoi ?

– Patrocle est mort cette nuit... murmura Tutmosis.

– Comment ? bondit Ramsès.

– Les uns disent qu’il a trop bu, d’autres que c’est un châtiment divin... Il avait les lèvres livides et la bouche pleine d’écume...

– Comme l’esclave d’Atribis, t’en souviens-tu ? Oui, ce Hyksôs qui a fait du scandale au cours d’un banquet pour se plaindre du gouverneur. Il est mort la même nuit pour avoir trop bu...

Tutmosis baissa la tête.

– Nous devons être très prudents, seigneur, dit-il.

– Nous le serons, répondit calmement le prince. Je ne m’étonnerai même pas de la mort de Patrocle... N’est-il pas normal que les dieux punissent le blasphème ?

Tutmosis perçut de la menace sous cette ironie. Le prince aimait comme un frère le fidèle Patrocle, et il ne pardonnerait jamais à ses meurtriers.

Vers midi, des renforts et du ravitaillement arrivèrent d'Égypte, cependant que les espions confirmaient l'imminente apparition des Libyens. Des éclaireurs furent envoyés pour inspecter la région, et les prêtres, après être montés sur une colline, assurèrent Ramsès que la horde qui approchait, à trois milles de distance, n'avait rien de menaçant. Le prince se mit à rire en les écoutant.

– J'ai une bonne vue, dit-il, mais je suis incapable de voir à trois milles !...

Après s'être concertés, les prêtres promirent de lui révéler un secret à condition qu'il ne le trahît pas. Ramsès jura de se taire. Ils le firent alors entrer dans une caisse obscure et ils lui dirent de regarder fixement le mur. Ils se mirent à prier et un rond lumineux apparut dans la paroi de la caisse. Ramsès le fixa et il put y distinguer la ligne du désert, des rochers et les sentinelles égyptiennes. Les prêtres, au-dehors, priaient de plus en plus fort, et l'image changea. Une autre étendue de désert apparut, découvrant une foule en marche. Ramsès ne parvenait pas à dissimuler son immense étonnement. Il se frotta les yeux, tâta l'image... Il tourna la tête et la lumière disparut.

Lorsqu'il fut sorti de la caisse, un vieux prêtre lui demanda :

– Eh bien, erpatrès, crois-tu maintenant en la puissance des dieux égyptiens ?

– Oui, répondit Ramsès ; vous êtes vraiment de grands savants et le monde entier devrait vous rendre hommage. Si vous êtes capables de deviner l'avenir de la même façon, personne ne pourra vous résister.

À ces mots, un des prêtres pénétra dans la chapelle et se mit à prier. Bientôt, une voix retentit :

– Ramsès, le sort de l'Égypte est bien menacé, et tu seras pharaon avant la prochaine pleine lune.

– Dieux ! s'écria le prince, effrayé. Mon père serait-il malade à ce point ?

Les prêtres lui demandèrent s'il n'avait pas d'autres questions à poser.

– Si, dit-il. J'aimerais savoir si mes désirs se réaliseront.

La voix lui répondit :

– Si tu ne commences pas une guerre avec l'Asie, si tu respectes les dieux et leurs serviteurs, une vie longue et pleine de gloire t'attend.

Le prince rentra sous sa tente fort ému par toutes ces révélations.

« Décidément, rien ne pourra résister aux prêtres », pensait-il avec frayeur.

Dans sa tente, il trouva Pentuer.

– Dis-moi, mon conseiller, lui demanda-t-il, êtes-vous capables, vous les prêtres, d'interroger le corps humain et d'en découvrir les secrets ?

Pentuer secoua la tête.

– Non, dit-il. Il est plus facile de scruter le fond d'un rocher que de découvrir le cœur d'un homme ! Les dieux mêmes n'y ont pas accès.

Le prince poussa un soupir de soulagement ; néanmoins, son inquiétude subsistait. Lorsque, le soir, il dut se rendre au conseil de guerre, il invita Mentésuphis et Pentuer à y assister. Personne ne fit allusion à la mort subite de Patrocle... D'autres questions, plus importantes, se posaient : les ambassadeurs libyens venaient d'arriver et ils suppliaient, au nom de Musavassa, la pitié des Égyptiens pour son fils Téhenna ; de plus, ils proposaient à l'Égypte une paix éternelle.

– Des hommes mauvais, disait l'un des ambassadeurs, nous ont trompés en affirmant que l'Égypte est faible et que son pharaon n'est que l'ombre d'un roi. Nous avons pu nous rendre compte hier que son bras est robuste et nous estimons sage de nous soumettre et de payer le tribut. Cela vaut mieux que la mort et l'esclavage.

Lorsque le conseil de guerre eut écouté ce discours, il fut ordonné aux Libyens de quitter la tente et Ramsès demanda l'avis de Mentésuphis.

– Hier encore, répondit le prêtre, j'aurais conseillé de refuser les offres de Musavassa, et de porter la guerre en Libye. Mais j'ai reçu de Memphis des nouvelles importantes ; aussi, je vote pour la pitié à l'égard des vaincus.

– Mon père serait-il donc si malade ? demanda le prince, troublé.

– Oui, il est malade. Mais, aussi longtemps que nous n'en avons pas fini avec les Libyens, tu ne devrais pas y penser...

Ramsès baissa tristement la tête. Mentésuphis ajouta :

– J'ai des excuses à te faire. Hier, je me suis permis de te faire remarquer qu'un chef ne devait pas quitter son armée pour une capture aussi maigre que celle de Téhenna. Je vois aujourd'hui que je me suis trompé, car cette capture nous vaut la paix avec Musavassa... Ta sagesse, erpatrès, a été plus grande que les lois ordinaires de la guerre.

Cette subite humilité de Mentésuphis étonna le prince.

« Pourquoi me présente-t-il des excuses ? se demandait-il. Sans doute Amon n'est pas seul à savoir que mon père est très malade... »

Il éprouva pour les prêtres du mépris et pour leurs miracles de la méfiance.

« Donc, ce ne sont pas les dieux qui m'ont prédit que je deviendrai bientôt pharaon ; tout simplement, les prêtres ont reçu de Memphis des nouvelles précises et, dans leur caisse-chapelle, ils n'ont cherché qu'à me tromper !... »

Comme le prince se taisait et que les généraux n'avaient plus rien à dire après les paroles décisives de Mentésuphis, on décida, à l'unanimité, d'exiger des Libyens le plus grand tribut possible, de leur envoyer des garnisons égyptiennes et de mettre fin à la guerre.

Tous, maintenant, étaient convaincus que le pharaon était près de mourir. L'Égypte avait besoin d'une paix profonde afin d'assurer à son maître des funérailles dignes de son rang.

Après avoir quitté la tente, le prince demanda à Mentésuphis :

– Le vaillant Patrocle est mort cette nuit ; quels sont vos projets en ce qui concerne ses funérailles ? demanda-t-il.

– C'était un barbare et un grand pécheur, répondit le piètre. Cependant, il a rendu à l'Égypte des services si importants qu'il mérite que la survie de son âme soit assurée. Si tu le permets, erpatrès, nous enverrons son corps à Memphis aujourd'hui même, afin qu'on en fasse une momie et qu'on l'envoie à Thèbes, où elle connaîtra, au milieu des tombes royales, une paix éternelle...

Le prince accepta volontiers, mais ses soupçons ne firent que croître.

« Hier, Mentésuphis n'était que menaces à mon égard ; aujourd'hui, il me parle avec une humilité inaccoutumée. Cela veut dire, sans aucun doute, que le pouvoir entre sous ma tente !... »

La fierté remplissait Ramsès à cette idée, et sa colère à l'égard des prêtres, n'en diminuait pas pour autant, bien au

contraire. Elle était d’autant plus redoutable qu’elle était cachée.

Chapitre VII

Dans le courant de la nuit, les sentinelles annoncèrent que la foule des Libyens approchait de la vallée. En effet, on voyait au loin la lumière de leurs feux. Au lever du soleil, les trompettes retentirent, et l'armée égyptienne se plaça en ordre de bataille, à l'endroit où la vallée se faisait la plus large. Le prince voulait, en effet, remplir les Libyens de crainte par un déploiement de troupes considérable.

Vers dix heures du matin, le char doré du prince s'arrêta devant sa tente. Les chevaux étaient ornés de plumes d'autruche et des esclaves nombreux entouraient l'équipage. Ramsès sortit de sa tente, monta sur son char et prit lui-même les rênes. Pentuer se tint derrière lui ; un des généraux ouvrit au-dessus de sa tête un large parasol et des cavaliers aux armures dorées entourèrent le prince. À quelques pas derrière avançaient des soldats entourant Téhenna, fils de Musavassa. Lorsque Ramsès apparut, avec sa suite, sur la crête d'une colline, là même où il devait recevoir l'ambassade libyenne, toute l'armée éleva vers lui un cri immense, au point que Musavassa, en l'entendant, se rembrunit davantage et murmura à un des officiers qui l'entouraient :

– C'est là le cri d'une armée qui adore son chef !

Un des chefs libyens, debout à côté de lui, murmura :

– Ne crois-tu pas qu'il serait plus sûr de nous fier à la rapidité de nos chevaux plutôt qu'à la générosité d'un fils de pharaon ? C'est peut-être un lion furieux, qui n'attend qu'une chose : nous arracher la peau !...

– Fais comme tu l'entends, lui répondit Musavassa. Le désert est ouvert devant toi. Moi, je suis envoyé ici par mon

peuple pour réparer les fautes que j'ai commises, et je tiens par-dessus tout à la vie de mon fils.

Deux Asiates à cheval approchèrent des Libyens et leur annoncèrent que l'erpatrès attendait leur acte de soumission. Musavassa soupira lourdement et escalada la colline au sommet de laquelle l'attendait le vainqueur. Jamais encore, un trajet ne lui avait paru aussi pénible ni aussi long. L'épaisse toile de pénitent qu'il portait blessait sa peau ; sa tête, couverte de cendres, était livrée à l'ardeur du soleil, et le sol surchauffé blessait ses pieds. Il portait en lui toute la tristesse et le désespoir d'un peuple vaincu. Il s'arrêta plusieurs fois, se retourna pour voir si les esclaves nus qui portaient les présents destinés au prince ne dérobaient rien.

« Pour mon bonheur, se disait-il, mon humiliation a lieu un jour où le jeune prince attend d'un moment à l'autre de revêtir la pourpre royale. Les maîtres de l'Égypte sont toujours généreux dans les moments de triomphe. Si je parviens à émouvoir Ramsès, il diminuera le tribut qu'il compte nous imposer et il me raffermira sur mon trône. C'est un bonheur aussi qu'il ait capturé Téhenna ; non seulement il ne lui fera aucun mal, mais encore il le couvrira de bienfaits... »

Arrivés à trente pas du char de Ramsès, Musavassa et les Libyens qui l'accompagnaient se prosternèrent, et restèrent étendus jusqu'au moment où un adjudant du prince leur dit de se relever. Ils se remirent debout, firent quelques pas, se prosternèrent à nouveau ; ils répétèrent ce geste trois fois de suite. Cependant, Pentuer, qui se tenait debout derrière le prince, murmura à celui-ci :

– Que ton visage ne montre ni la sévérité, ni la joie. Sois aussi serein que le dieu Amon, qui méprise ses ennemis et ne se réjouit pas de n'importe quel triomphe...

Les Libyens se trouvèrent enfin en face du prince, qui les regardait du haut de son char.

– C’est toi, demanda subitement Ramsès, c’est toi le chef libyen Musavassa ?

– Oui, je suis ton serviteur, répondit Musavassa.

Et il se prosterna à nouveau.

Le prince lui ordonna de se relever.

– Comment as-tu osé porter les armes contre la terre des dieux ? Aurais-tu perdu ta sagesse d’autan ?

– Seigneur, répondit le rusé Libyen, la colère a fait perdre la raison aux soldats renvoyés par le pharaon, et ce sont eux qui m’ont poussé à ma perte. Les dieux savent que cette guerre horrible durerait encore si, à la tête de ton armée, il n’y avait pas eu Amon lui-même en ta personne. Tu as déferlé sur nous comme le typhon, là où nous ne t’attendions pas, au moment où nous ne t’attendions pas ! Tu nous as bridés comme l’ouragan brise le roseau. Désormais, tous les Libyens connaissent ta force et te respectent.

– Tu es sage, Musavassa, répondit le prince. Tu es d’autant plus sage que tu es venu à l’armée du pharaon sans attendre qu’elle vienne à toi. Je voudrais seulement savoir une chose : ta soumission est-elle sincère ?

– Aie confiance en nous, répondit Musavassa. Nous venons à toi comme un peuple soumis, et notre seul désir est que tu règnes sur neuf nations et que ton nom soit comparable au soleil !

Le prince écoutait cet habile discours et se rengorgeait.

– Relève-toi, Musavassa, dit-il, et écoute ma réponse : ton tort et celui de ton pays ne dépendent pas de moi, mais du seigneur tout-puissant qui règne à Memphis. Je te conseille d’aller à lui et là, après t’être prosterné, de répéter les paroles de soumission que je viens d’entendre ici. Je ne sais quel sera le résultat de tes prières ; mais je suis convaincu que les dieux ne

se détourneront pas, car ils ont toujours pitié du pénitent. Je pense que vous serez bien reçus. Et maintenant, fais-moi montrer les présents destinés à Sa Sainteté le pharaon.

Au même moment, Mentésuphis fit un signe à Pentuer. Celui-ci descendit du char princier et approcha de l'archiprêtre. Mentésuphis lui murmura :

– Je crains que le triomphe n'enivre trop notre jeune seigneur. Ne crois-tu pas qu'il serait bon de l'interrompre d'une façon ou d'une autre ?

– Bien au contraire, n'interrompez pas la cérémonie, et je te garantis qu'au moment du triomphe lui-même, Ramsès n'arborera pas un visage réjoui...

– Comment, feras-tu un miracle ?

– Un miracle ? J'en suis incapable ; je me contenterai de lui montrer qu'en ce monde toute grande joie s'accompagne d'une grande tristesse...

– Fais comme tu entends, répondit Mentésuphis, car les dieux, décidément, ne t'ont refusé aucune sagesse.

Les trompettes et les tambours retentirent, et le défilé triomphal commença. En tête marchaient des esclaves, portant des présents ; ils étaient surveillés par de riches Libyens. Les présents consistaient en or, en argent, en statues précieuses, en poteries émaillées. Ramsès avait appuyé ses deux mains sur le rebord du char et regardait la longue procession des Libyens vaincus. La fierté l'emplissait à l'étouffer et tous sentaient qu'il incarnait une puissance quasi surnaturelle. Soudain, ses yeux perdirent leur éclat et son visage exprima un douloureux étonnement. Pentuer venait de lui souffler à l'oreille :

– Écoute-moi, seigneur... Depuis que tu as quitté Pi-Bast, il s'y est passé des événements inattendus... Une de tes femmes, la Phénicienne Kamée, s'est enfuie avec le Grec Lykon.

– Avec Lykon ? répéta Ramsès.

– Ne bouge pas, seigneur, et ne montre pas aux milliers d'esclaves qui défilent devant toi que ton triomphe est assombri par de la tristesse...

Mais Ramsès ne pensait qu'à ce qu'il venait d'apprendre.

– Les dieux, murmurait Pentuer, ont puni la Phénicienne...

– L'a-t-on rattrapée ? demanda le prince.

– Oui, mais elle est repartie loin d'ici, au fond du désert : elle a la lèpre !

– Dieux ! murmura Ramsès, ne suis-je pas menacé, moi aussi, par cette maladie ?

– Sois tranquille, seigneur. Si tu devais l'avoir, tu serais déjà malade...

Le prince sentit son corps se glacer, et il pensa que des cimes du bonheur aux abîmes de la souffrance, il n'y avait pas loin.

– Et Lykon ? demanda-t-il.

– C'est un grand criminel, répondit Pentuer.

– Oui, je le connais ; il me ressemble comme mon image dans un miroir.

Le défilé des Libyens continuait. Des chameaux, chargés d'une riche cargaison, marchaient en une longue file. Deux rhinocéros, un troupeau de chevaux et un lion dans une cage suivaient. Le prince les regarda à peine et poursuivit :

– S'est-on emparé de Lykon ? demanda-t-il.

– Non. Mais j'ai quelque chose de bien pire à t'apprendre ; mais n'oublie pas que les ennemis de l'Égypte ne doivent

apercevoir sur ton visage aucune trace de tristesse...

Le prince frémit.

– Ton autre femme, Sarah, la Juive...

– Elle s'est enfuie, elle aussi ?

– Non, elle est morte, en prison...

– Qui l'a mise en prison ?

– Elle s'est accusée elle-même d'avoir tué ton fils...

– Comment ?...

Un grand cri s'était élevé non loin du prince. C'étaient les prisonniers libyens qui marchaient, Téhenna à leur tête. Ramsès se sentait le cœur si plein de désarroi, qu'il dit à Téhenna :

– Va rejoindre ton père, Musavassa, afin qu'il se rassure quant à ton sort...

À ces mots, tous les Libyens poussèrent un grand cri de joie et de reconnaissance, mais le prince n'entendait rien.

– Mon fils est mort, et Sarah s'est accusée de l'avoir tué ? demanda-t-il à Pentuer. Mais c'est de la folie !

– C'est Lykon qui a tué ton fils, répondit le prêtre.

– Dieux, donnez-moi la force de supporter tout cela, murmura Ramsès.

– Seigneur, domine-toi comme il se doit. N'oublie pas que tu es un général vainqueur !...

– Comment supporter sans frémir de pareilles nouvelles ? Décidément, les dieux me haïssent !...

– C'est Lykon qui a tué l'enfant et Sarah s'est accusée de ce meurtre pour te sauver, car elle t'a pris pour le meurtrier...

– Et je l’avais chassée de ma maison... J’en avais fait l’esclave de cette Phénicienne !... murmurait le prince.

Maintenant c’étaient les Égyptiens qui défilaient devant lui, portant des paniers pleins de mains coupées. À cette vue, Ramsès se voila le visage et se mit à pleurer. Les généraux l’entourèrent, le consolant de leur mieux. Mentésuphis proposa qu’à l’avenir on ne coupât plus les bras des vaincus.

Les larmes du prince mirent fin au défilé triomphal. Mais ces larmes le rendirent plus cher encore à ses soldats et conquirent ses ennemis. Le soir, réunis autour de feux de camp, Égyptiens et Libyens se partagèrent le même pain et burent ensemble le même vin. Une grande solidarité humaine avait pris la place de la haine, toute récente encore, et la paix succédait à la guerre.

Ramsès conseilla à Musavassa, à Téhenna et aux notables libyens, de partir immédiatement pour Memphis. Il leur donna une escorte pour les mener sans incident au terme de leur voyage. Lui-même se retira sous sa tente et ne se montra plus de la journée ; il ne voulut même pas recevoir Tutmosis, comme un homme pour qui la souffrance est encore la compagne la plus chère.

Le soir, une délégation d’officiers grecs, dirigée par Kalipsos, vint le trouver.

– Nous venons te prier, seigneur, de nous livrer le corps de ton serviteur et de notre chef, dit Kalipsos. Nous ne voulons pas, en effet, que Patrocle soit abandonné aux prêtres égyptiens et nous désirons brûler son corps suivant une tradition qui nous est chère.

Ramsès s’étonna.

– Vous savez sans doute, dit-il, que les prêtres égyptiens veulent embaumer le corps de Patrocle et le placer auprès des tombes royales. Un honneur plus grand peut-il lui être fait ?

Les Grecs hésitèrent. Kalipsos fit :

– Seigneur, permets-moi d'être franc. Nous savons que l'embaumement vaut mieux pour un homme que l'incinération. Mais nous savons aussi que les prêtres égyptiens haïssaient Patrocle. Qui peut nous garantir qu'après en avoir fait une momie ils ne se livreront pas à des pratiques qui empêcheront son âme de reposer éternellement ?... Et que vaut l'éternité si l'âme ne repose pas dans le bonheur ?

Ramsès répondit avec douceur :

– Il en sera fait selon votre désir.

– Et s'ils ne veulent pas nous remettre le corps ?

– Préparez le bûcher. Je m'occuperai du reste.

Les Grecs sortirent, et Ramsès fit mander Mentésuphis.

Chapitre VIII

Mentésuphis arriva bientôt, et il trouva Ramsès fort changé. Le prince semblait avoir maigri en ces quelques heures, il était pâle et ses yeux avaient perdu leur éclat.

Il exposa à Mentésuphis la demande que venaient de formuler les Grecs. Le prêtre accéda sans hésiter à leur prière.

– Ils ont raison, dit-il, car, effectivement, nous pourrions nous venger sur le cadavre de Patrocle ; mais seuls des sots peuvent soupçonner des prêtres égyptiens ou chaldéens d'un pareil crime. En effet, nous connaissons toute l'importance de la vie dans l'au-delà, et jamais nous ne voudrions condamner une ombre à errer éternellement.

Le prince appela un officier afin de transmettre aux Grecs la bonne nouvelle. Il retint Mentésuphis qui s'apprêtait à sortir.

– Tu sais sans doute, saint Père, qu'une de mes femmes, Sarah, est morte, et que mon fils a été tué...

– Oui, répondit Mentésuphis ; ce crime a eu lieu la nuit même où nous avons quitté Pi-Bast.

Le prince se redressa d'un bond.

– Par Amon ! s'écria-t-il, cela est arrivé il y a si longtemps déjà, et vous ne m'en avez rien dit ?... Même pas que j'étais accusé du meurtre de mon propre fils ?...

– Seigneur, répondit le prêtre, le général en chef, à la veille d'une bataille, n'a ni père, ni mère, ni enfant ; il n'a que l'ennemi en face de lui, et son armée à ses côtés... Nous ne voulions pas, à un moment aussi important, te troubler avec de pareilles nouvelles !...

– Tu as raison, répondit le prince. Je ne sais si je serais capable, aujourd’hui, de combattre comme il se doit, après ce que je viens d’apprendre... Je me demande même si je retrouverai jamais ma sérénité...

– Le temps guérit tous les maux. Le temps et la prière... murmura Mentésuphis.

Le prince hocha la tête et le silence retomba entre eux. On n’entendait que le sable glissant dans la clepsydre. Ramsès reprit :

– Dis-moi, saint Père, pour autant qu’il ne me soit pas interdit d’avoir accès à ces secrets, dis-moi quel est l’intérêt de l’embaumement ? J’ai appris, à l’école, que les Grecs attachaient une grande importance au traitement infligé au corps des défunts.

– Nous, Égyptiens, y accordons une importance bien plus grande encore, répondit le prêtre. Nos pyramides, et nos villes des morts en témoignent ! Les funérailles et la tombe sont les événements les plus importants dans l’existence du corps, car si nous ne vivons que cinquante ou tout au plus cent ans sous notre forme charnelle, notre ombre, elle, est destinée à vivre plusieurs milliers d’années, jusqu’à sa purification complète... Un corps embaumé est capable d’affronter ce long voyage ; et si, dans les tombes, nous laissons aux morts les instruments de guerre, les objets nécessaires à leur profession, la nourriture et la boisson indispensables à leur entretien, c’est pour leur permettre d’effectuer cette longue errance dans les meilleures conditions possible...

– Oui, interrompit le prince, mais comment se fait-il que vous ayez la certitude de l’existence de ces ombres ?... Personne, que je sache, n’est jamais revenu de l’au-delà...

– Tu te trompes, seigneur, dit Mentésuphis. Les ombres se montrent parfois aux humains, et même leur livrent leurs

secrets. Et puis, écoute : tu peux vivre dix ans à Thèbes et ne jamais voir tomber la pluie ; tu peux, de même, vivre cent ans sur terre et ne jamais rencontrer d'ombre. Mais si quelqu'un habitait trois cents ans à Thèbes, ou bien parcourait la terre durant cinq mille années, n'est-ce pas qu'il aurait davantage de chances de voir la pluie ou d'apercevoir une ombre ?

– Mais qui donc est capable de vivre des milliers d'années ? demanda le prince.

– Le clergé, seigneur, a vécu, vit et vivra des milliers d'années encore. Il possède une continuité et une pérennité qui ne sont données à aucun homme. En effet, il s'est établi sur les bords du Nil il y a trente mille ans de cela ; il a passé tout ce temps à étudier la terre et le ciel, il a créé toute notre sagesse, il a tracé les plans de nos canaux, de nos pyramides et de nos temples...

– Puisque tu parles d'ombres, interrompit Ramsès, permets-moi d'ajouter un mot : l'on m'a montré, une nuit, à Pi-Bast, mon... ombre. Elle me ressemblait parfaitement et était même habillée de la même façon que moi ! Mais, bien vite, j'ai appris qu'il ne s'agissait pas d'un esprit, mais d'un homme vivant, appelé Lykon, et qui, depuis, est devenu l'assassin de mon fils !... Il a commencé par terroriser la Phénicienne Kamée ; aussi ai-je ordonné qu'on l'arrête. Mais non seulement notre police s'en est révélée incapable, mais encore elle l'a laissé me voler Kamée et me tuer mon fils ! Je viens d'apprendre que Kamée a été reprise ; on ne m'a rien dit quant au sort de ce misérable. Je crains qu'il ne vive au milieu du luxe et des plaisirs après avoir tué et volé...

– On le poursuit activement, seigneur, dit Mentésuphis ; sans aucun doute, il sera bientôt entre nos mains et, à ce moment-là, il paiera pour tous ses méfaits !

– Je préférerais le prendre de mes propres mains, dit le prince ; il est toujours dangereux d'avoir une... ombre de ce

genre...

Sur ces mots, l’entretien prit fin et Mentésuphis se retira. Tutmosis entra aussitôt après son départ, annonçant que les Grecs avaient dressé un grand bûcher pour leur chef et que plusieurs femmes libyennes avaient accepté de pleurer pendant la cérémonie funèbre.

– J’y assisterai, dit Ramsès. Mais, sais-tu que l’on m’a tué mon fils ? Un si petit enfant... Il était si gentil, si tendre... Il est inouï de voir combien d’ignominie se cache dans le cœur humain !... Je pardonnerais plus facilement à Lykon d’avoir attenté à ma vie que d’avoir tué mon fils !

– Es-tu au courant du sacrifice de Sarah ? demanda Tutmosis.

– Oui, et je suis convaincu maintenant qu’elle était la plus aimante de mes femmes, et que j’ai été bien ingrat envers elle ! Mais comment est-il possible, s’écria-t-il en frappant du poing sur la table, comment est-il possible qu’on n’ait pas encore capturé ce Lykon ? Pourtant, les Phéniciens s’étaient engagés à le faire, et j’avais promis une récompense à la police... Il y a quelque chose de suspect là-dessous !

Tutmosis approcha du prince et lui murmura :

– Un envoyé de Hiram est venu me trouver... Hiram m’a fait savoir par lui que Lykon a été capturé... Mais, surtout, n’en parle à personne ! termina Tutmosis à voix basse.

La colère s’empara de Ramsès, mais il se domina aussitôt.

– Comment, on l’a capturé ? Et pourquoi tant de mystère ?

– Parce que le chef de la police a dû remettre le criminel entre les mains de Méfrès, et cela sur l’ordre du Grand Conseil...

– Ah ! Ah ! répéta Ramsès. Ainsi, Méfrès et le Grand Conseil ont besoin d’un homme qui me ressemble. Ils feront à

mon fils et à Sarah des funérailles somptueuses, ils embaumeront leurs corps, et le meurtrier, pendant ce temps, sera en sécurité, au fond de quelque temple !... Mentésuphis est un grand savant ; il m'a parlé aujourd'hui des mystères de la vie de l'au-delà, mais il n'a pas soufflé mot de la capture de Lykon ! Je suppose que les saints Pères veillent plus sur ce petit secret que sur les grands mystères de la religion !

– Tu ne devrais pas t'en étonner, répliqua Tutmosis. Tu sais que les prêtres connaissent ton animosité à leur égard et se font de plus en plus prudents... D'autant plus que...

– D'autant plus que quoi ?

– D'autant plus que le pharaon est malade. Très, très malade...

– Ainsi, mon père est mourant, et je dois, moi, me morfondre ici, dans le désert, à surveiller le sable pour qu'il ne s'enfuie pas... Mais je te remercie de m'avoir rappelé la maladie de mon père ! Oui, cela doit être vrai, car les prêtres sont trop aimables pour moi, depuis quelques jours...

Il s'arrêta.

– Tutmosis, reprit-il. Crois-tu qu'aujourd'hui encore je puisse compter sur mon armée ?

– Nous te suivrons jusqu'à la mort !

– Et la noblesse ?

– Tu peux compter sur elle autant que sur l'armée.

– C'est très bien répondit Ramsès. Et maintenant, allons rendre à Patrocle un ultime hommage.

Chapitre IX

Le lendemain à l’aube arriva l’ordre d’envoyer une garnison de trois régiments en Libye ; quant au reste de l’armée, il devait rentrer à Memphis.

Les soldats accueillirent ces dispositions avec joie, car le séjour dans le désert commençait à leur peser : malgré le ravitaillement qui arrivait d’Égypte, il n’y avait ni assez de vivres ni de l’eau en suffisance, et la chaleur était accablante.

Ramsès ordonna de lever le camp. Il dirigea vers la Libye trois régiments uniquement composés d’Égyptiens et, à la tête du reste de l’armée, il se mit en route pour Memphis. À neuf heures du matin, les colonnes s’ébranlèrent. Au moment de partir, Mentésuphis s’approcha du prince et lui dit :

– Il serait bon, seigneur, que tu arrives plus tôt que les autres à Memphis. Tu trouveras des chevaux frais en cours de route.

– Mon père est donc très gravement malade ? demanda Ramsès.

L’archiprêtre baissa la tête.

Ramsès lui confia le commandement de l’armée, en lui demandant de ne rien faire sans consulter les autres généraux. Puis, accompagné de Pentuer, de Tutmosis et de vingt cavaliers asiates, il partit au galop dans la direction de la capitale. En cinq heures, ils franchirent la moitié de la route. Comme Mentésuphis l’avait annoncé, ils trouvèrent à l’étape une nouvelle escorte et des chevaux frais. Les Asiates restèrent là, et le prince poursuivit son chemin avec ses nouveaux compagnons.

– Pauvre de moi ! gémissait le beau Tutmosis. Non

seulement, depuis cinq jours, je n'ai plus pris de bain ni connu le parfum de l'eau de rose, mais encore je dois subir une course forcée de deux jours ! Je suis certain que dans l'état où je me trouve, aucune danseuse ne voudrait me regarder !...

– Tu es exactement dans la même situation que nous ! fit remarquer Ramsès.

– Oui, mais je suis plus sensible que vous... Tu montes à cheval comme un Hyksôs, seigneur ; quant à Pentuer, il voyagerait même sur un fer rouge... Mais, moi, je suis délicat...

Au coucher du soleil, ils arrivèrent sur une haute colline d'où ils purent apercevoir la verte vallée menant à Memphis et, à l'horizon, les pylônes de la ville sainte, dans la brume bleuâtre.

– Hâtons-nous ! dit le prince.

Ils replongèrent dans la plaine.

Sur leur chemin, ils rencontrèrent des paysans revenant des champs.

Le prince s'arrêta et les interrogea :

– Que signifient ces feux allumés là, au nord ? demanda-t-il.

– Tu dois venir de loin, seigneur, pour ignorer ce que signifient ces lumières ! Demain, l'héritier du trône revient avec son armée victorieuse. C'est un grand chef !... En une seule bataille, il a écrasé les Libyens !... Aussi, le peuple de Memphis veut l'accueillir dignement... Nous serons trente mille, demain ! Il y en aura, du bruit !

– Je comprends... murmura le prince à Pentuer. Mentésuphis m'a envoyé en avant, afin que je ne connaisse pas le retour triomphal à Memphis ! Tant pis, qu'il en soit comme il l'a voulu !...

Les chevaux étaient fatigués et ils durent s'arrêter. Le prince envoya des cavaliers s'assurer qu'un bateau était prêt à leur faire traverser le Nil.

Ils se trouvaient dans la vallée des Rois, là même où se dressaient les pyramides, et ils apercevaient, au loin, la silhouette du Sphinx. Toute la région n'était qu'un immense cimetière, et les tombeaux des rois Chéops, Khéphren et Mykérinos, construits de leur vivant, sous forme de pyramides se trouvaient là, non loin du Sphinx colossal. C'étaient des constructions immenses, hautes de plusieurs dizaines de mètres, et reposant sur une base de plusieurs centaines de pas de côté.

Les soldats se couchèrent un instant pour se reposer ; Pentuer et Ramsès se mirent à marcher en bavardant. La nuit était claire, l'ombre des pyramides se dessinait sur le sol.

– Je suis ici pour la quatrième fois, dit Ramsès, et chaque fois cette vallée me remplit d'étonnement et de tristesse. Lorsque j'étais enfant, je rêvais d'ériger une pyramide plus grande encore que celle de Chéops, lorsque je serais devenu pharaon. Aujourd'hui, je n'en ai plus aucune envie, et d'ailleurs je n'en ai pas les moyens...

– Tu n'as rien à envier à Chéops. D'autres pharaons ont laissé de leur passage sur le trône des traces plus utiles : des lacs, des canaux, des temples et des écoles.

– Mais comment comparer ces choses aux pyramides ?

– Certes, elles sont incomparables. Mais pour le peuple, chaque pyramide fut un crime et la plus grande des pyramides correspond au plus grand des crimes !

– Tu exagères dit le prince.

– Nullement. La grande pyramide a coûté à cent mille hommes trente ans de travail. Et quelle en est l'utilité ? A-t-elle

guéri, a-t-elle nourri ? Elle a coûté des vies humaines, c'est tout ! Aussi, ne t'étonne pas si le paysan égyptien, lorsqu'il regarde vers l'ouest, a un visage effrayé. Ces pyramides sont pour lui synonymes de souffrance et de travail stérile !

Ramsès était péniblement étonné de cette subite explosion de Pentuer, mais il ne dit rien. Pour lui, les pyramides demeuraient l'expression même de la puissance de ses ancêtres et pour cela elles lui étaient chères et précieuses.

Ils marchèrent quelque temps dans la direction du fleuve.

– Repose-toi, seigneur, dit le prêtre. Tu as derrière toi un long voyage...

– Comment dormir, demanda le prince, surtout après ce que tu viens de me dire ?... Crois-moi, je connais déjà le prix du remords !

Une heure plus tard, environ, deux soldats arrivèrent, annonçant que les embarcations étaient prêtes pour la traversée du Nil. Les Asiates se levèrent aussitôt et sellèrent les chevaux. Tutmosis arriva, en bâillant affreusement.

– Brrr... grogna-t-il. Quel froid !... Décidément, le sommeil est une bonne chose, mais à peine ai-je réussi à m'endormir que déjà on me réveille. Ah ! Quelle vie !...

Les chevaux étaient prêts, et Ramsès enfourcha le sien. À ce moment, Pentuer s'approcha de la monture du prince et, prenant les rênes, il se mit à la conduire, la précédant à pied.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Tutmosis, étonné.

Mais il comprit aussitôt, et courut saisir les rênes de Ramsès de l'autre côté. Ils marchaient ainsi côte à côte, le courtisan et le prêtre, et tous sentaient qu'il venait de se passer des choses importantes.

Quelques centaines de pas plus loin, le désert s'arrêtait et

ils pénétrèrent au milieu des champs.

– À cheval ! ordonna le prince.

– Sa Sainteté ordonne de monter à cheval ! s'écria Pentuer.

Les assistants écoutaient, stupéfaits. Tutmosis retrouva rapidement sa présence d'esprit et, tirant son glaive, s'écria à son tour :

– Vive notre pharaon immortel et tout-puissant, Ramsès XIII !

– Qu'il vive éternellement ! crièrent les Asiates, en agitant leurs armes.

– Je vous remercie, soldats, répondit le nouveau pharaon.

Un instant plus tard, ils galopaient vers le Nil.

Chapitre X

La nouvelle de la mort du pharaon avait dû être propagée par quelque voie secrète, car au moment où Ramsès montait dans la barque qui devait lui faire franchir le Nil, l'archiprêtre Herhor faisait réveiller les domestiques du palais royal et, lorsque le jeune pharaon mit pied sur la rive droite du fleuve, tous les prêtres, les généraux et les dignitaires étaient déjà réunis dans la grande salle du palais.

Au moment même où le soleil se levait, le nouveau maître de l'Égypte entra dans la cour du palais, à la tête de son escorte, cependant que la garde royale présentait les armes et que résonnaient trompettes et tambours.

Après avoir salué ses troupes, Ramsès se rendit aux bains ; il s'y fit parfumer, coiffer et habiller par ses domestiques. Mais lorsque son coiffeur lui demanda s'il devait lui raser le crâne, il répondit :

– Non, je ne suis pas un prêtre, mais un soldat !

Ces mots firent rapidement le tour du palais et arrivèrent jusqu'à la grande salle où attendaient les dignitaires du royaume. Ils remplirent d'aise les gouverneurs, la noblesse, l'armée, cependant que les prêtres frémissaient d'inquiétude.

Vêtu d'une chemisette militaire à raies noires et jaunes, les sandales aux pieds, le casque sur la tête, le glaive d'acier assyrien à ses côtés, Ramsès fit son entrée dans la salle d'audience.

Herhor s'avança à sa rencontre, suivi des archiprêtres, des grands juges et du trésorier du royaume. Il salua Ramsès et lui dit, d'une voix grave :

– Seigneur, ton saint père a rejoint les dieux dont il est l'égal et c'est sur tes épaules que repose désormais le sort de l'Égypte ! Sois béni, maître du monde, Ramsès XIII, sois béni, et que ton nom passe à la postérité !

Les assistants répétèrent ce vœu à grands cris. Ils s'attendaient à ce que le nouveau pharaon manifestât quelque émotion ou quelque embarras. Mais, à l'étonnement général, il se contenta de froncer les sourcils et de répondre :

– Conformément à la volonté de mon père et aux lois de l'Égypte, je prends en main les rênes du pouvoir et je l'exercerai pour la plus grande gloire de mon pays et pour le bien du peuple !

Puis, se tournant vers Herhor et le regardant droit dans les yeux, il lui demanda d'une voix sévère :

– Je vois sur ta toque le serpent doré, symbole du pouvoir royal. Qui t'a autorisé à le porter ?

Un silence de mort s'établit dans la salle. Personne n'aurait cru que le jeune pharaon commencerait son règne par une pareille question adressée au plus puissant dignitaire du pays. Mais, derrière lui, il y avait les généraux et, dans la cour du palais, brillaient les piques de la garde ; l'armée revenant de Libye, et adulant son chef, franchissait le Nil. Aussi, Herhor pâlit-il et il sentit sa gorge se serrer au point qu'il ne pouvait prononcer un mot.

– Je te demande, répéta calmement le pharaon, je te demande de quel droit tu portes le serpent royal sur ta toque ?

– C'est la toque de ton grand-père, le saint Amenhotep, répondit Herhor à voix basse. Le Grand Conseil m'a ordonné de m'en coiffer lors des cérémonies importantes...

– Mon grand-père, répondit le pharaon, était le père de la reine, et avait obtenu comme faveur suprême le droit de porter

le serpent royal sur sa toque ; mais, pour autant que je sache, ses vêtements et ses coiffures se trouvent parmi les reliques du temple d'Amon...

Entre-temps, Herhor avait retrouvé son calme.

– Veuille te souvenir, seigneur, que pendant près de vingt-quatre heures, l'Égypte est restée sans maître légal. Il a fallu que, pendant ce temps, quelqu'un s'occupe des sacrifices aux dieux, qu'il donne sa bénédiction au peuple, et qu'il prie. J'ai été chargé par le Grand Conseil d'exercer cet intérim en attendant que tu sois là. Puisque, désormais, l'Égypte a un pharaon, je remets entre tes mains la relique sacrée.

Ayant dit cela, Herhor enleva la toque qu'il portait et la tendit à l'archiprêtre Méfrès. Le visage de Ramsès se rasséréna, et il s'approcha du trône.

Méfrès lui barra le chemin et, le saluant jusqu'à terre, il dit :

– Écoute, tout-puissant seigneur, une humble prière.

Mais ni sa voix, ni l'expression de son visage n'étaient humbles.

– Je parle ici au nom du conseil suprême des archiprêtres, poursuivit-il.

– Je t'écoute, dit Ramsès.

– Tu sais, seigneur, qu'un pharaon qui n'est pas en même temps archiprêtre, ne peut accomplir les sacrifices sacrés ni s'occuper de l'effigie du divin Osiris...

– J'ai compris, interrompit Ramsès. C'est moi le pharaon qui n'est pas archiprêtre.

– Oui, et c'est pourquoi le conseil des prêtres te supplie de bien vouloir désigner un archiprêtre qui puisse te remplacer

dans l’accomplissement de tes devoirs religieux.

Les assistants, une fois de plus, se figèrent dans l’inquiétude de ce qui allait arriver. Mais, là encore, Ramsès ne montra aucun embarras.

– Tu as bien fait, dit-il, de me rappeler ce détail important. D’ailleurs, les choses de la guerre et du gouvernement ne me permettront pas de m’occuper de notre très sainte religion ; c’est pourquoi je vais désigner à l’instant même mon remplaçant...

Des yeux, il parcourut l’assistance. Il vit, debout à la gauche de Herhor, l’archiprêtre Sem et remarqua la douceur et la bonté qui émanaient de son visage. Il lui demanda :

– Quel est ton nom, saint Père ?

– Je m’appelle Sem, et je suis archiprêtre au temple de Ptah, à Pi-Bast.

– Eh bien, c’est toi qui me remplaceras !

Un murmure d’étonnement approbateur parcourut l’assemblée. En effet, il eût été difficile de faire un choix plus judicieux que celui par lequel, sans hésiter, Ramsès avait désigné Sem. Seul Herhor avait pâli, et Méfrès était devenu plus livide encore.

Un instant plus tard, le nouveau pharaon s’assit sur le trône sculpté. Herhor lui tendit, sur un plateau d’or, une couronne blanche et rouge ceinturée d’un serpent doré. Ramsès s’en coiffa, et tous les assistants se prosternèrent devant lui. Il ne s’agissait pas encore du couronnement solennel, mais simplement de la prise du pouvoir. Lorsque les prêtres eurent encensé le pharaon et chanté un hymne de reconnaissance à Osiris, les dignitaires civils et militaires vinrent saluer leur nouveau maître. Puis Ramsès prit la cuillère d’airain qui servait à puiser l’encens, et il alla vers les statues des dieux pour leur

rendre hommage.

– Et maintenant, que dois-je faire ? demanda-t-il.

– Te montrer au peuple, répondit Herhor.

Ramsès traversa la grande salle et pénétra sur la terrasse du palais. Là, levant les bras au ciel, il se tourna successivement vers les quatre points cardinaux. Les trompettes résonnèrent au haut des pylônes et les drapeaux furent hissés. Tous, paysans dans les champs, passants dans la rue, voyageurs sur la route, se prosternèrent. La bénédiction du pharaon était sur eux, et le moment était si sacré qu'il était interdit, à ce moment précis, d'exécuter un condamné ou de battre un esclave.

Après avoir quitté la terrasse, Ramsès demanda :

– Que me reste-t-il à faire ?

– Il est temps de dîner ; ensuite, tu t'occuperas des affaires d'État, dit Herhor.

– Je puis donc me reposer un instant, dit Ramsès. Mais, dites-moi : où se trouve le corps de mon père ?

– Il est entre les mains des embaumeurs, murmura l'archiprêtre.

Des larmes apparurent dans les yeux du pharaon, mais il se domina et fixa son regard sur le sol ; il ne convenait pas, en effet, que ses serviteurs et son entourage vissent sa tristesse. Herhor interrompit sa méditation.

– Accepteras-tu, seigneur, de recevoir l'hommage de ta mère ? demanda-t-il.

– Ma mère n'a pas à me présenter d'hommage, répondit vivement Ramsès. Elle est pour moi la personne la plus chère et la plus vénérable qui soit. Aussi, ce n'est pas elle qui ira vers moi mais moi qui irai vers elle !

Il traversa plusieurs salles aux murs de marbre et d'albâtre, et sa suite nombreuse marchait à quelques pas derrière lui. Mais, arrivé dans l'antichambre de sa mère, il demanda qu'on le laissât seul. Il frappa lui-même à la porte des appartements et entra sans faire de bruit.

Dans la pièce, dénudée en signe de deuil, sa mère se tenait assise sur un divan bas. Elle était vêtue d'une chemise grossière et était pieds nus ; son front était maculé de boue et la cendre des deuils salissait ses cheveux. En apercevant son fils, elle voulut se jeter à ses pieds, mais il la releva et lui dit en pleurant :

– Si toi, mère, tu te courbes jusqu'au sol devant moi, jusqu'où ne devrais-je pas me courber devant toi ?...

La reine le serra contre sa poitrine, essuya ses larmes, puis lui dit d'une voix douce :

– Que tous les dieux, que l'ombre de ton père et de ton grand-père t'entourent de leur protection et te bénissent !... Depuis longtemps, je prie pour toi, et aujourd'hui je te remets entre les mains de toutes nos divinités... Que ton règne soit prospère, et que ta gloire soit immortelle !

Le pharaon l'embrasa encore, la fit se rasseoir et s'assit lui-même.

– Mon père m'a-t-il laissé des directives ? demanda-t-il.

– Il a seulement demandé que tu ne l'oublies pas, et il a dit au Grand Conseil : « Je vous laisse un successeur qui est lion et aigle à la fois ; obéissez-lui, et il conduira l'Égypte vers des lendemains plus glorieux que ceux qu'elle a jamais connus ! »

– Et tu crois que les prêtres m'obéiront ?

– N'oublie pas, dit la reine, que l'emblème du pharaon est le serpent ; or, le serpent, c'est la ruse, c'est le silence, mais c'est aussi la morsure mortelle... Si tu prends le temps pour allié, tu vaincras tout et tous...

– Herhor est d'une insolence incroyable... Il s'est permis, aujourd'hui, de mettre la toque du saint Amenhotep... J'ai dû le rappeler à l'ordre, lui et quelques autres membres du Grand Conseil...

La reine secoua la tête.

– L'Égypte t'appartient, dit-elle, et les dieux t'ont fait sage. Mais je redoute pour toi la haine de Herhor.

– Peu m'importe sa haine ! Je me contenterai de le chasser !

– L'Égypte t'appartient, répéta la reine, mais je crains le pire d'une lutte avec les prêtres... Je sais que ton père, trop doux, les a enhardis dans leurs prétentions, mais il ne faut pas non plus les exaspérer par trop de violence de ta part. D'ailleurs, qui remplacerait leurs conseils ? Ils savent tout, connaissent tout, ils étudient la terre et les astres et pénètrent jusqu'au cœur des hommes ! Sans eux, tu ne sauras plus ce qui se passe à Tyr, à Ninive, ni même à Thèbes ou à Memphis !

– Je ne repousse pas leurs conseils, mais je veux les réduire au rang de serviteurs, dit le pharaon. J'apprécie leur science, mais je veux la contrôler, et je n'admets pas qu'eux me contrôlent ! Regarde, mère, ce qu'ils ont fait de l'Égypte : un pays pauvre, avec une armée trop faible, un peuple misérable, un trésor vide ! L'Assyrie, notre voisine, croît en puissance, pendant ce temps !

– Fais comme tu l'entends, mais je te répète que notre emblème est le serpent...

– Tu as raison, mère, mais je pense que, parfois, le courage vaut mieux que la ruse. Je sais aujourd'hui que les prêtres espéraient voir la guerre contre la Libye traîner des années ! Je l'ai terminée, moi, en dix jours, et cela parce que j'ai commis chaque jour un acte audacieux mais décisif. Si je n'étais pas allé au-devant de l'ennemi, dans le désert, les Libyens seraient

aujourd'hui aux portes de Memphis !

– Oui, je sais, tu as poursuivi Téhenna et le typhon t'a surpris... Imprudent enfant ! dit la reine avec un bon sourire.

– Sois en paix, dit Ramsès avec douceur. Lorsque le pharaon combat, il a le dieu Amon à ses côtés. Qui, dans ces conditions, pourrait le vaincre ?

Il embrassa encore sa mère et sortit.

Chapitre XI

Lorsque Ramsès rejoignit sa suite, il vit qu'elle s'était très nettement divisée en deux groupes distincts. D'un côté, il y avait Herhor, Méfrès et quelques vieux archiprêtres ; de l'autre, tous les généraux, tous les militaires, et la plupart des jeunes prêtres. Ramsès sentit la fierté l'envahir, car c'était là un succès considérable que d'avoir réuni derrière lui la plus grande partie des grands du royaume.

Il passa dans la salle à manger, et fut frappé par l'abondance et le nombre de plats qui l'attendaient, disposés sur une longue table.

– Est-ce pour moi, tout cela ? demanda-t-il sans cacher son étonnement.

Le prêtre qui s'occupait des cuisines royales lui dit que les plats qu'il ne mangerait pas iraient en sacrifice aux dieux. Le pharaon pensa que, décidément, les statues mangeaient beaucoup et buvaient plus encore... Il ordonna d'enlever toute cette nourriture dont il ne voulait pas, et demanda de la bière, du pain et de l'ail. Le prêtre, stupéfait, transmit l'ordre royal. Mais on chercha en vain à satisfaire le maître : il n'y avait, dans tout le palais, ni une cruche de bière, ni une gousse d'ail. Ramsès sourit et demanda qu'à l'avenir on ne lui servît que des plats simples, tels qu'il avait l'habitude d'en manger en campagne, avec ses officiers. Il mangea frugalement, puis passa dans son cabinet afin d'écouter les rapports.

Herhor vint le premier. Il salua le pharaon comme il ne l'avait jamais fait et le félicita pour sa victoire sur les Libyens.

– Tu les as écrasés comme le typhon disperse une caravane dans le désert, dit-il. Tu as réussi à remporter une grande

victoire avec des pertes minimes ; décidément, tu es un grand chef !

Ramsès sentit son animosité à l'égard de Herhor décroître...

– C'est pourquoi, continuait l'archiprêtre, le Grand Conseil te demande d'accorder dix talents de récompense à tes vaillants soldats, et d'accepter d'accoler à ton nom l'épithète de « Vainqueur »...

Mais il avait exagéré la flatterie et Ramsès répondit avec ironie :

– Mais, dans ce cas, quelle épithète ne m'accorderiez-vous pas si j'écrasais l'armée assyrienne et si j'entrais demain dans Ninive et dans Babylone.

« Décidément, il ne pense qu'à cela ! » se dit l'archiprêtre.

Comme pour confirmer ses craintes, le pharaon lui demanda :

– Combien de soldats avons-nous ?

– Ici, à Memphis ?

– Non, dans toute l'Égypte.

– Tu avais avec toi, en Libye, dix régiments, dit Herhor ; Nitager, à la frontière orientale, en a quinze ; nous en avons dix au sud, et cinq dispersés dans tout le pays...

– En tout quarante ! dit Ramsès. Cela fait combien de soldats ?

– Environ soixante mille...

Ramsès bondit de son fauteuil.

– Soixante au lieu de cent vingt mille ? Qu'est-ce que cela

veut dire ? Qu'avez-vous fait de mon armée ?

– Nous n'avons pas les moyens d'entretenir davantage de soldats.

– Dieux ! dit le pharaon en se prenant la tête dans les mains. Mais si les Assyriens nous attaquaient demain, nous serions désarmés !

– Nous avons conclu un traité de paix avec l'Assyrie.

– C'est là une réponse de femme, indigne d'un ministre de la Guerre ! explosa Ramsès. Que vaut un traité que n'appuie pas une armée puissante ? Le roi Assar pourrait nous écraser en trois jours, s'il le voulait !

– Veuille te calmer, seigneur tout-puissant, dit Herhor. À la première tentative d'agression de la part des Assyriens, nous trouverions un demi-million de guerriers...

Le pharaon éclata de rire.

– Comment cela ? Décidément, tu ne dis que des sottises, saint Père ! Tu passes ta vie au milieu des papyrus, alors que la mienne s'écoule au milieu de mes soldats. Je connais le métier des armes. Comment réussirais-tu à lever en quelques mois un demi-million d'hommes ?

– Toute la noblesse s'armerait...

– Que veux-tu que j'en fasse ? Les nobles ne sont pas des soldats ! J'ai besoin, pour mettre sur pied une armée d'un demi-million d'hommes, d'au moins cent cinquante régiments, et nous n'en avons que quarante, tu viens de le dire ! Les Égyptiens ne sont pas des soldats-nés, ils ont besoin d'entraînement, d'exercices, d'un équipement suffisant... Pour tout cela, il faut du temps : deux années, environ, et quatre vaudraient mieux que deux ! En quelques mois, ce que nous obtiendrions, ce n'est pas une armée, mais une bande désorganisée que les Assyriens tailleraient en pièces en un clin

d'œil ! Or, la force de notre armée repose dans sa discipline !

– Tu es la sagesse même, maître, dit Herhor ; je connais moi aussi notre faiblesse militaire. C'est pourquoi, précisément, j'insiste tant pour que nous concluions un traité avec l'Assyrie...

– Mais il est conclu !

– Il ne s'agît que d'un traité... provisoire. L'ambassadeur assyrien Sargon n'a pas voulu signer le traité définitif en raison de la maladie de ton père ; il voulait attendre que tu aies accédé au trône.

– Comment ? s'écria Ramsès. Ainsi, les Assyriens pensent vraiment annexer la Phénicie ? Et ils espèrent que je signerai un traité aussi déshonorant ? Décidément, des mauvais esprits se sont emparés de vous tous !

Il fit signe que l'audience était terminée. Herhor salua et s'en fut. En s'éloignant, il songeait que le nouveau maître lui créerait encore bien des difficultés, et que la lutte entre ces deux puissances qu'étaient le pouvoir royal et le clergé ne faisait que commencer.

À Herhor succéda le grand juge de Memphis. Il relata les derniers incidents survenus et dont les paysans étaient les auteurs, et il insista sur la misère de ces derniers. Il rapporta aussi que des ouvriers s'étaient révoltés, car ils manquaient de nourriture ; un peu partout, les travailleurs n'étaient pas payés et les prisonniers eux-mêmes, dans les carrières, se révoltaient contre leurs gardiens.

– Et quel remède vois-tu à cette situation ? demanda Ramsès.

– Je pense, répondit le juge, qu'il faut d'abord assurer à tous un salaire convenable, car on ne peut exiger que des hommes travaillent s'ils ont faim.

– Je vais immédiatement charger mon conseiller Pentuer

d'étudier de près le problème, dit Ramsès. En attendant, ne punis personne et laisse en suspens tous les procès en cours.

– Mais alors, la révolte deviendra générale ! s'écria le grand juge.

Ramsès réfléchit un instant.

– Dans ce cas, que les tribunaux fassent leur travail... mais avec le plus d'indulgence possible.

« Décidément, pensait-il, il est plus facile de gagner une bataille que de mettre de l'ordre dans les affaires de ce pays ! »

Il fit venir Tutmosis, et lui ordonna d'aller accueillir l'armée qui revenait de Libye, et de distribuer entre officiers et soldats vingt talents. Puis il appela Pentuer et, en attendant qu'il vienne, il reçut le grand trésorier du royaume.

– Je veux connaître, lui dit-il, l'état exact du trésor.

– Nous avons en ce moment, répondit le trésorier, nous avons en ce moment environ pour vingt mille talents de marchandise dans nos greniers et nos entrepôts. De plus, les impôts rentrent régulièrement...

– Et les révoltes éclatent tout aussi régulièrement ! ajouta Ramsès. Quels sont exactement nos dépenses et nos revenus rajouta-t-il.

– L'armée nous coûte annuellement vingt mille talents, la Cour de Sa Sainteté en coûte trois mille par mois...

– Et les travaux publics ?

– En ce moment, ils s'exécutent pour rien... dit le trésorier en baissant la tête.

– Et les revenus ?

– Ils sont toujours inférieurs aux dépenses...

– Ils sont donc d'environ quarante ou cinquante mille talents par an ? demanda le pharaon. Et le reste ?

– Le reste est hypothéqué chez les Phéniciens, chez divers banquiers, et surtout chez les prêtres.

– Mais le trésor royal lui-même, ce trésor consistant en or, en argent, en pierres précieuses ?

– Il est dépensé depuis dix ans déjà !

– À quoi ? Comment ?

– En besoins de la Cour et en présents aux temples...

– Ces présents que mon père a offerts étaient donc si considérables ?

– Oui, ton saint père était très généreux... Il a offert en tout, de son vivant, près de mille talents en or, trois mille en argent, dix mille en bronze, cent vingt navires, cent villes et deux millions de bœufs...

Le prince parcourait maintenant la pièce à pas nerveux.

– Il est inouï que quelques centaines de prêtres puissent consommer tant de biens ! dit-il. Décidément, leurs revenus sont plus grands que leurs besoins !

– N'oublie pas, seigneur, qu'ils aident des milliers de pauvres et entretiennent plusieurs régiments...

– À quoi bon ? C'est le pharaon qui s'occupe de l'armée ! Quant aux pauvres, ils travaillent suffisamment pour les temples pour mériter que les prêtres soulagent un peu leur misère !

– Aussi, dit timidement le trésorier, les prêtres ne dépensent-ils pas tout ce qu'ils reçoivent, mais ils accumulent les richesses...

– Pourquoi ?

– Pour pouvoir en disposer en cas de besoin urgent.

– Et où se trouvent tous ces trésors ?

– Ils sont entreposés dans le Labyrinthe, et ils s’y entassent depuis des siècles.

– Pour que les Assyriens trouvent un butin de choix lorsqu’ils auront envahi l’Égypte, sans doute ? interrompit le pharaon. Je te remercie, trésorier, ajouta-t-il. Je savais que l’état financier de l’Égypte était mauvais, mais j’ignorais que nous fussions ruinés. Ainsi, il n’y a en Égypte que des révoltes, peu de soldats, et un pharaon misérable. Mais le Labyrinthe, lui, s’enrichit d’année en année !

Fort mécontent, il congédia le trésorier. Puis, en réfléchissant, il pensa qu’il avait tort de montrer trop de franchise dans le langage qu’il tenait à ses subordonnés, et il se jura d’être à l’avenir plus discret.

Chapitre XII

La garde annonça l'arrivée de Pentuer. Celui-ci, après s'être prosterné, demanda ce que le pharaon attendait de lui.

– Je n'ai rien à t'ordonner, répondit Ramsès ; c'est plutôt une prière que je voudrais t'adresser : tu sais que la révolte gronde en Égypte. Révolte de paysans, révolte d'ouvriers, révolte de prisonniers... Il ne manque plus qu'une révolte de soldats !

– Ne crains rien, seigneur, répondit le prêtre. Tous, en Égypte, bénissent ton nom et t'adorent.

– Mais s'ils savaient, interrompit Ramsès, s'ils savaient combien leur pharaon est faible !... Je croyais avoir hérité d'une double couronne ; mais, après une seule journée de règne, je me suis déjà aperçu que je n'étais que l'ombre des anciens maîtres de l'Égypte ! Car que vaut un pharaon sans armée, sans argent, et surtout sans fidèles serviteurs ?...

– Il m'est pénible d'entendre dans ta bouche d'aussi amères réflexions, et cela au début d'un règne, dit Pentuer. Si tes sujets connaissaient tes pensées...

– Mais ils ne les connaîtront pas, car je n'ai personne à qui me confier. Quant à toi, tu es mon conseiller, tu m'as sauvé la vie, et je compte aussi sur ta discrétion.

Il fit plusieurs fois le tour de la pièce, à grands pas, puis il reprit d'une voix plus calme :

– Je t'ai nommé président d'une commission chargée d'enquêter sur les raisons des récentes agitations populaires ; je veux que l'on punisse les coupables, mais aussi que l'on fasse justice aux malheureux.

– Sois béni, seigneur !... murmura le prêtre. Je ferai ce que tu ordonnes. Quant aux causes de cette agitation, je les connais sans devoir procéder à une enquête...

– Dis-les-moi !

– Souvent, je t'ai répété que le peuple avait faim, qu'il était écrasé d'impôts et de travail. Aujourd'hui, le paysan égyptien n'a même plus le temps de rendre visite à la tombe de ses parents, car son champ l'accapare du matin au soir ! Voilà la raison principale des révoltes.

– Mais dis-moi ce que je dois faire pour améliorer le sort des paysans ? demanda Ramsès.

– Tu veux, seigneur, que je te dise, moi, ce que tu dois faire ?

– Oui, je te l'ordonne !... Enfin, je t'en prie... Parle !

– Tu es sage et bon, seigneur, commença Pentuer. Voici ce qu'il faut faire : d'abord, ordonne que les travaux publics ne s'effectuent plus gratuitement, mais que les ouvriers soient payés...

– C'est entendu.

– Ensuite, commande que le travail ne commence qu'au lever du soleil et se termine à son coucher. De plus, fais que le peuple se repose un jour sur sept, et non un jour sur dix, comme maintenant. Enfin, ordonne que les propriétaires ne puissent plus donner leurs paysans en gage ; en dernier lieu, enfin, donne en propriété aux paysans ne fût-ce qu'un lopin de terre, et tu verras que du sable jailliront des jardins !

– Tu as raison, dit le pharaon, mais je crains que tes paroles, venant du cœur, ne soient pas applicables à la réalité. Souvent, les projets humains, même les plus nobles, se révèlent irréalisables...

– Ce n’est pas le cas ici, seigneur. J’ai déjà assisté à de plus audacieuses mesures que celles que je te propose. Dans les temples, précisément, on s’est aperçu qu’en nourrissant bien les paysans et en les soignant, on leur donne plus d’ardeur au travail et que leur rendement en devient meilleur. Les prêtres ont compris que des hommes bien portants et rassasiés travaillent mieux que des esclaves malingres. Enfin, on a constaté qu’une terre que le paysan travaille pour son propre compte produit près de deux fois plus qu’un champ dont s’occupent des esclaves. Oui, tout cela, on l’a expérimenté dans nos temples.

Ramsès souriait.

– Mais, comment se fait-il, demanda-t-il, qu’après avoir fait ces découvertes, les prêtres n’appliquent pas ces beaux principes dans leurs domaines ?

Pentuer baissa la tête.

– Parce que, dit-il, tous les prêtres ne sont pas bons ou intelligents.

– Voilà le vrai problème ! s’écria le pharaon.

Il reprit :

– Dis-moi, maintenant, toi qui es fils de paysan, et qui sais toute la turpitude du clergé, dis-moi pourquoi tu refuses de me seconder dans ma lutte contre les prêtres ? Tu comprends fort bien que je ne puis améliorer le sort des paysans aussi longtemps que je n’aurai pas soumis le clergé à ma volonté !...

Pentuer leva vers lui des bras suppliants.

– Seigneur, dit-il, c’est là une lutte criminelle et sacrilège, que celle que tu veux mener contre les prêtres. Plus d’un pharaon l’a commencée, aucun n’a eu le temps de la finir...

– Parce qu’aucun ne s’était assuré le concours de savants

comme toi ! s'écria Ramsès. Mais, je te le répète, je ne comprendrai jamais pourquoi les prêtres sages et vertueux ont partie liée avec les fripouilles que sont la majorité de nos saints Pères !

Pentuer secoua la tête et dit calmement :

– Depuis trente mille ans, le clergé fait prospérer l'Égypte et le pays est devenu pour le monde un objet d'étonnement et d'admiration. Comment, crois-tu, a-t-il réussi à obtenir ce résultat ? Parce qu'il porte le flambeau de la sagesse, et même si ce flambeau est sale et malodorant, il n'en maintient pas moins la flamme sacrée sans laquelle la barbarie submergerait l'univers ! Tu parles de lutter contre ces prêtres, seigneur ; mais quelles seront les conséquences de ce combat ! Si tu es vaincu, tu seras malheureux, car tu n'auras pas réussi à améliorer le sort de ton peuple ; si tu es vainqueur... alors, je préfère ne jamais voir ce jour-là... Car si tu piétines le flambeau sacré, qui sait si tu n'annihileras pas en même temps toute cette sagesse, toute cette science et toute cette civilisation dont, depuis des siècles, l'Égypte s'est fait la championne ? Voilà, seigneur, pourquoi je ne veux pas me mêler à cette lutte contre les prêtres ; je sens qu'elle est proche, et j'en souffre, d'autant plus que je suis impuissant à l'empêcher. Mais m'y mêler, non, jamais ! Car ou bien je devrais te trahir, ou bien je devrais renier Dieu qui est source de toute sagesse...

Le pharaon, songeur, l'écoutait.

– Soit, dit-il sans colère, soit. Fais comme tu l'entends. Tu n'es pas soldat, je ne puis donc te reprocher de manquer de courage. Mais, dans ces conditions, tu ne peux être mon conseiller ; je te demande uniquement de constituer un tribunal qui jugera les révoltes des paysans et, à l'occasion, de me servir de tes conseils lorsque je te le demanderai...

Pentuer s'agenouilla devant le pharaon.

– En tout cas, sache, dit Ramsès, que je ne serai jamais celui qui étouffera le flambeau de la sagesse... Que les prêtres la cultivent, cette sagesse, dans leurs temples, mais qu'ils ne se mêlent pas de l'armée, qu'ils ne contractent pas de traités, qu'ils ne volent pas le trésor. Maintenant, tu peux aller...

Le prêtre se retira, en saluant à chaque pas, et Ramsès demeura seul.

« Les hommes, pensait-il, sont des enfants... Herhor, ministre de la Guerre, sait combien notre armée est faible, et cependant il continue à diminuer nos effectifs militaires ! De même, le trésorier trouve tout à fait naturel que le trésor soit vide, et que des richesses s'accumulent inutilement dans le Labyrinthe... Enfin, Pentuer : quel homme étrange ! Il voudrait le bien des paysans, il voudrait que je leur donne des terres, mais lorsque je lui demande de m'aider à arracher aux prêtres ces biens que je pourrais ensuite redistribuer aux paysans, il appelle cela de l'impiété et m'accuse de vouloir détruire notre civilisation ! »

Il resta longtemps à réfléchir ainsi, et l'obscurité le surprit dans sa méditation. Il entendit, au-dehors, le changement de la garde, et il vit les lumières s'allumer dans les salles du palais. Personne, cependant, n'osait pénétrer dans les appartements du pharaon sans avoir été appelé. Fatigué, Ramsès s'assit dans un fauteuil, et il lui sembla qu'il régnait depuis des siècles, tant sa fatigue du pouvoir était grande. Soudain, il entendit une voix étouffée :

– Mon fils, mon fils...

Il bondit de son fauteuil.

– Qui est là ? s'écria-t-il.

– C'est moi, ton père... M'aurais-tu déjà oublié ?

Ramsès essaya de situer l'endroit d'où venait la voix ; il lui

sembla qu'elle jaillissait du coin où se trouvait une grande statue d'Osiris.

– Mon fils, s'éleva de nouveau la voix, respecte la volonté des dieux si tu veux qu'ils te bénissent... Respecte les dieux, car sans leur aide tout ce que tu feras ne sera qu'ombre et poussière...

La voix se tut, et le pharaon appela des serviteurs pour qu'ils apportent des torches. Une des portes de la pièce était fermée, la garde se tenait devant l'autre entrée. Personne donc n'avait pu pénétrer. L'inquiétude et la colère agitaient Ramsès. Que signifiait cette voix ? Était-ce vraiment son père qui lui avait parlé, ou bien s'agissait-il, une fois de plus, d'une supercherie des prêtres ? Mais comment les prêtres parleraient-ils à distance, à travers des murs épais ? Ou alors, s'ils le pouvaient, il se trouvait encerclé comme une bête traquée ! Il savait qu'au palais royal on écoutait aux portes, mais il croyait que l'audace des indiscrets s'arrêtait au seuil des appartements du maître... Mais si réellement, cette voix était celle de son père ?...

Il ne dîna pas, ce soir-là, et alla se coucher immédiatement. Il crut de ne pas pouvoir s'endormir, mais la fatigue prit le dessus, et il sombra dans le sommeil.

Quelques heures plus tard, il fut réveillé par des bruits et des lumières. Il était minuit, et le prêtre-astrologue venait rendre compte au pharaon de ses observations. C'était là une coutume respectée depuis des siècles, et Ramsès dut subir les longs commentaires de l'astrologue sur la position des astres et leurs prédictions. À la fin, il lui dit :

– Ne pourrais-tu, désormais, saint Père, présenter ton rapport à l'archiprêtre Sem, qui me remplace dans mes devoirs religieux ?

L'astrologue s'étonna fort de l'indifférence du pharaon

pour les choses célestes.

– Seigneur, dit-il, tu renonces donc aux indications que fournissent les astres ?

– Ah ? Les astres donnent des indications ? Que m'indiquent-ils donc, aujourd'hui ?

L'astrologue, visiblement, s'attendait à cette question, car il répondit sans hésiter :

– L'horizon, pour le moment, est couvert. Le maître du monde n'est pas encore entré sur le chemin de la vérité qui mène à l'obéissance aux dieux. Mais ce chemin, il le trouvera tôt ou tard, et alors un règne long et heureux l'attend...

– Je te remercie, saint Père, dit Ramsès avec un étrange sourire. Maintenant, je sais ce que je dois chercher, grâce aux indications astrales... Mais, désormais, veuille faire rapport à Sem. Si les astres révèlent quelque chose d'intéressant, il m'en fera part le lendemain matin...

L'astrologue avait à peine quitté la chambre qu'un officier vint annoncer à Ramsès que sa mère, la reine Nikotris, demandait audience.

– Maintenant, en pleine nuit ? demanda le pharaon.

– Oui, seigneur, car la reine sait qu'à minuit on réveille toujours le pharaon...

Ramsès ordonna à l'officier d'avertir sa mère qu'il l'attendrait dans la Salle Dorée. Il pensait que, là, personne ne pourrait surprendre leur conversation. Il se couvrit les épaules d'un manteau, chaussa des sandales et fit éclairer abondamment la Salle Dorée. Puis, il se rendit à la rencontre de sa mère, demandant que personne ne l'accompagne.

La reine Nikotris l'attendait déjà, toujours vêtue de ses habits de deuil. Voyant entrer son fils, elle se jeta à genoux, mais

le pharaon la releva et l'embrassa.

– Que se passe-t-il de si important, mère, pour que tu te lèves en pleine nuit ? demanda-t-il.

– Je ne pouvais dormir... Je priais... répondit-elle. Mon fils, il se passe des choses graves : je viens d'entendre la voix de ton père !

– Vraiment ? demanda Ramsès, qui sentait la colère l'envahir.

– Ton père immortel m'a dit, poursuivait la reine, que tu t'étais engagé sur le chemin de l'erreur... « Qui, disait ton père, restera aux côtés de Ramsès s'il perd la bienveillance des dieux et celle du clergé ? Dis-lui que s'il persévère dans l'erreur, il mènera à leur perte l'Égypte, la dynastie et lui-même ! »

– Ah ! Ainsi, ils me menacent déjà, le premier jour de mon règne ! Eh bien, mère, sache que le chien qui aboie le plus fort est celui qui a le plus peur ! Ces menaces ne prouvent qu'une chose : la peur qu'éprouvent les prêtres.

– Mais c'est ton père qui parlait... répéta la reine.

– Mon père, qui est actuellement un pur esprit, connaît mon cœur et il connaît aussi la situation lamentable de l'Égypte. Il sait aussi que mes désirs sont purs et mes intentions louables. Aussi, ce n'est pas lui qui voudrait s'opposer à la réalisation de mes projets !

– Tu ne crois donc pas que c'est ton père qui t'a parlé ? demanda sa mère, effrayée.

– Je ne sais pas, mais j'ai d'excellentes raisons de croire que ces voix qui retentissent dans tous les coins de ce palais ne sont rien d'autre qu'une supercherie des prêtres ! Les prêtres seuls, en effet, ont des raisons de me craindre, et non les esprits ou l'ombre de mon père !

La reine était visiblement étonnée de voir combien peu d'impression ses paroles avaient fait sur Ramsès. À vrai dire, elle avait vu au cours de sa vie tant de miracles, qu'elle était un peu sceptique quant à leur authenticité.

– Dans ce cas, sois au moins prudent, mon fils, soupira-t-elle. Cet après-midi, Herhor est venu me trouver. Il était fort mécontent de l'audience que tu lui avais accordée... Il m'a dit que tu voulais écarter les prêtres de la Cour.

– À quoi me servent-ils ? À augmenter les dépenses de mes cuisines et à m'espionner !

– Toute l'Égypte se révoltera si les prêtres te dénoncent comme blasphémateur ou comme impie !

– Elle se révolte déjà, mais par la faute des prêtres ! Quant à la piété du peuple égyptien, je commence à en avoir une idée toute personnelle... Si tu savais, mère, combien de procès sont en cours, en Basse-Égypte, pour vol de tombeaux !... Oh oui ! Depuis longtemps, chez nous, ce qui touche à la religion a cessé d'être sacré !

– C'est la faute des étrangers, des Phéniciens surtout, qui nous envahissent de plus en plus !

– Peu importe quelle en est la cause. Le fait est que plus personne, en Égypte, ne considère les statues ou les prêtres comme des choses surnaturelles. Et si tu entendais, mère, les propos que tiennent les soldats et les nobles, tu comprendrais qu'il est temps que l'autorité royale s'affermisse, si l'Égypte ne veut pas perdre toute sa puissance !

– L'Égypte t'appartient, murmura la reine Nikotris, et ta sagesse est grande. Fais comme tu l'entends, mais sois prudent, prudent... Un scorpion, même mort, peut encore blesser son vainqueur imprudent...

Ils s'embrasèrent et le pharaon regagna ses appartements.

Cette fois, il ne put vraiment s'endormir. Il sentait que la lutte qu'il avait engagée contre les prêtres était quelque chose de sournois, que l'ennemi était d'autant plus redoutable qu'il était caché. Car pouvait-on lutter contre des voix, contre des prédictions d'astrologues ?

Une froide détermination s'empara de lui. Il pensa : « Que m'importe un ennemi insaisissable ? Qu'il parle, qu'il espionne, qu'il maudisse mon impiété, peu importe ! Je suis le maître, et c'est moi qui donne les ordres ; celui qui osera me désobéir sera mon ennemi et je tournerai vers lui ma police, mes juges et soldats ! »

Chapitre XIII

L’Égypte était en deuil depuis soixante-dix jours, car depuis soixante-dix jours déjà le corps du pharaon défunt était aux mains des embaumeurs et subissait le traitement rituel réservé aux dépouilles des grands. Les temples étaient fermés : les processions ne sortaient plus dans les rues. Toute musique s’était tue ; il n’y avait plus ni banquets, ni fêtes. Les danseuses s’étaient transformées en pleureuses, et au lieu de danser elles s’arrachaient les cheveux, ce qui rapportait d’ailleurs tout autant. On ne buvait plus de vin, on ne mangeait plus de viande, les dignitaires allaient pieds nus, vêtus d’étoffes grossières.

De la Méditerranée aux cataractes du Nil, du désert de Libye à la presqu’île du Sinaï, régnaient la tristesse et le silence. Le soleil de l’Égypte s’était éteint, car son maître, source de vie et de joie, était parti vers l’au-delà.

Aussi, lorsqu’il fut annoncé que l’embaumement était terminé, une grande joie s’empara-t-elle de tous. Désormais, le corps du pharaon était à l’abri du temps et pouvait voguer tranquillement vers l’éternité.

Cette joie était d’autant plus grande que l’on disait monts et merveilles du nouveau pharaon. Le peuple l’aimait déjà et il espérait une amélioration de son sort au cours du règne qui commençait. De plus en plus, dans les lieux publics et dans les tavernes, on murmurait contre les prêtres, on parlait de terres données aux paysans en pleine prospérité, et du repos hebdomadaire. L’armée elle aussi était en proie à une intense agitation, et la noblesse espérait que le nouveau maître du pays lui rendrait ses privilèges d’antan. Quant aux prêtres, ils serraient les poings en voyant comment Ramsès XIII les traitait, et ils le maudissaient de toutes leurs forces.

En effet, au palais royal, de grands changements étaient intervenus. Le pharaon avait considérablement réduit le train de sa Cour, et il avait transporté ses appartements dans une seule aile du palais ; il y avait logé également ses généraux, au sous-sol il avait placé ses soldats grecs, à l'étage dormait sa garde. Un régiment éthiopien occupait une autre aile. Des cavaliers asiates furent placés tout autour du bâtiment. Ainsi, entouré de ses plus fidèles soldats, Ramsès se sentait en sécurité.

Les prêtres, cependant, avaient gardé leur place au palais et s'y occupaient, comme par le passé, des choses de la religion, sous la direction de l'archiprêtre Sem. Mais comme ils ne mangeaient plus à la table du pharaon, leurs menus avaient beaucoup perdu de leur qualité. C'est en vain qu'ils firent valoir qu'ils avaient à nourrir plusieurs dizaines de dieux ; le trésorier, sur l'ordre du pharaon, leur répondit que les fleurs et les parfums suffisaient aux dieux et que les saints Pères, quant à eux, se devaient de ne manger que des mets frugaux, tels des gâteaux de seigle, et de ne boire que des boissons simples et saines comme l'eau ou la bière. Aussi, les prêtres se demandaient-ils sérieusement s'il ne vaudrait pas mieux pour eux de quitter le palais, plutôt que d'y mourir de faim, et se réfugier dans un temple où ils trouveraient de la nourriture de qualité et de la boisson en abondance. Peut-être même auraient-ils mis leur projet à exécution si Méfrès et Herhor ne s'y étaient opposés formellement.

À vrai dire, la position de Herhor n'était pas des plus faciles. Lui qui, jadis, ne quittait presque pas les appartements royaux, passait désormais ses journées, solitaire, dans son petit palais, et il lui arrivait de ne pas voir le pharaon des semaines durant. Quoique gardant son titre de ministre de la Guerre, il ne donnait plus, en fait, aucun ordre. Le pharaon réglait lui-même toutes les questions relatives à l'armée, lisait les rapports des généraux, tranchait les litiges. Lorsqu'il appelait Herhor, c'était presque toujours pour lui adresser quelque reproche.

Néanmoins, tous reconnaissaient que le pharaon travaillait beaucoup. Il se levait avant le soleil, prenait son bain et brûlait de l'encens devant la statue d'Osiris. Ensuite, il entendait les rapports du grand juge, du grand trésorier, du grand scribe et du régisseur de ses palais. Ce dernier s'entendait reprocher tous les jours les dépenses trop élevées de la Cour. En effet, plusieurs centaines de femmes du défunt pharaon, ainsi que leurs enfants, habitaient encore le palais. Le régisseur du palais finit par en chasser quelques-unes, qui allèrent se plaindre à la reine Nikotris. Celle-ci se rendit chez son fils et le supplia d'avoir pitié des femmes de son père et de ne pas les réduire à la misère. Ramsès l'écouta avec déplaisir, mais il ordonna à son trésorier de ne pas pousser plus avant ses restrictions. Il décida pourtant que toutes ces femmes quitteraient le palais pour être dispersées dans les divers domaines royaux du pays.

– Notre Cour coûte près de trente mille talents par an ! dit-il à sa mère : notre armée elle-même coûte moins ! Nous ne pouvons dépenser tant d'argent sans ruiner l'État et nous ruiner nous-mêmes !

– Fais comme tu l'entends, répondit la reine selon son habitude ; je crains cependant que les courtisans chassés ne deviennent autant d'ennemis pour toi.

Sans dire un mot, le pharaon prit sa mère par la main, la conduisit à la fenêtre et lui montra, au-dehors, un groupe de soldats en train d'exécuter des exercices. À cette vue, les yeux de la reine se remplirent de larmes de fierté ; elle baisa la main de son fils et lui dit :

– Vraiment, tu es le digne fils d'Isis et d'Osiris !... L'Égypte a enfin un maître !

Depuis ce jour, la reine Nikotris ne vint plus jamais intercéder auprès de son fils, et quand on lui demandait une démarche, elle répondait :

– Je ne suis que la servante de Sa Sainteté le pharaon, et je vous conseille de lui obéir sans opposer de résistance. Ce qu'il fait, ce sont les dieux qui lui ordonnent de le faire ; et qui donc peut faire front à la divinité ?

Au cours de la matinée, le pharaon s'occupait des questions administratives et financières, et, vers trois heures, il allait, accompagné de sa suite, rendre visite aux troupes stationnées près de Memphis et assister à leur entraînement.

Dans le domaine militaire, il opéra en peu de temps des changements considérables. En moins de deux mois, il forma cinq nouveaux régiments, il les épura des éléments troubles et leur donna une réelle efficacité militaire. Il plaça ses officiers les plus doués au ministère de la Guerre où ils remplacèrent les prêtres, et bientôt il rassembla dans ses mains tous les documents concernant l'armée. De plus, il fit recenser tous les hommes habitant son royaume et capables de porter les armes ; il ouvrit deux nouvelles écoles militaires pour enfants du peuple, il donna enfin à la carrière des armes un prestige nouveau.

Bientôt l'Égypte tout entière ressembla à un vaste camp militaire, et une ardeur nouvelle souffla sur le pays. Le pharaon assistait avec fierté à cette métamorphose due à sa seule volonté.

Mais arriva le moment où son front se rembrunit.

En effet, le jour même où l'embaumement de son père fut terminé, le grand trésorier lui dit, au moment de faire son rapport :

– Je suis dans l'embarras... Le trésor n'a plus que deux mille talents, et il nous en faut trois mille pour les funérailles du pharaon défunt...

– Comment, deux mille ? s'étonna Ramsès. Lorsque j'ai pris le pouvoir, tu m'as dit que nous en avions vingt mille !

– Oui, mais nous en avons dépensé dix-huit mille depuis lors...

– En deux mois ?

– Nous avons eu des dépenses énormes...

– Oui, certes, mais les impôts rentrent tous les jours !

– Ils rentrent de moins en moins, je ne sais trop pourquoi, d'ailleurs, répondit le trésorier. De plus, n'oublie pas que nous devons payer la solde aux soldats de cinq nouveaux régiments sans compter que ces hommes ne travaillent plus et ne produisent plus rien...

Ramsès réfléchissait.

– Nous devons emprunter de nouveau, dit-il. Je vais me mettre en rapport avec Herhor et Méfrès, afin que les temples nous prêtent de l'argent.

– Je leur en ai déjà parlé... Les temples ne prêteront pas une drachme !

– Ah ! Les saints Pères nous boudent ! sourit Ramsès. Dans ce cas, il ne nous reste plus qu'à nous adresser aux païens... Envoie-moi Dagon !

Vers le soir, le banquier phénicien arriva. Il se prosterna devant le pharaon et lui offrit une coupe en or incrustée de pierres précieuses.

– Maintenant, s'écria-t-il, je puis mourir en paix, puisque mon maître bien-aimé est sur le trône !

– Avant de mourir, essaie donc de me trouver quelques milliers de talents, dit Ramsès XIII.

Le Phénicien blêmit, ou du moins feignit un grand embarras.

– Demande-moi plutôt de chercher des perles dans le Nil, dit-il ; car jamais, il ne me sera possible de trouver pareille somme !

Ramsès s'étonna.

– Comment cela ? demanda-t-il. Les Phéniciens n'ont plus d'argent pour moi ?

– Nous pouvons te donner notre sang, et celui de nos enfants, répondit Dagon ; mais de l'argent ? Où en prendrions-nous ? Jadis, les temples nous en prêtaient, à quinze ou à vingt pour cent l'an, mais depuis que tu as séjourné au temple de Hator, les prêtres nous refusent tout crédit. S'ils le pouvaient, ils nous chasseraient d'Égypte aujourd'hui même ou, mieux, nous extermineraient tous ! Les paysans ne travaillent plus, se révoltent si on les frappe, et si un Phénicien s'adresse à un tribunal, il est certain d'être débouté... Décidément, nos heures dans ce pays sont comptées ! gémissait Dagon.

Ramsès se rembrunissait de plus en plus.

– Je vais m'occuper de cela, et les tribunaux vous rendront justice. En attendant, j'ai besoin, et tout de suite, d'environ cinq mille talents.

– Mais où veux-tu que nous les prenions ? se lamentait le Phénicien. Indique-nous des acheteurs pour nos marchandises, et nous leur vendrons tous nos entrepôts, pour t'être agréables... Mais où sont-ils, ces acheteurs ? Les prêtres, seule, pourraient nous tirer d'affaire, et encore, ils ne paieraient pas au comptant !

– Cherchez du côté de Tyr ou de Sidon... suggéra le pharaon. Chacune de ces villes pourrait nous prêter non cinq, mais cent mille talents, si elle voulait !

– Tyr et Sidon ? répéta Dagon. Aujourd'hui, toute la Phénicie amasse de l'or et des pierres précieuses pour amadouer

les Assyriens. Des envoyés du roi Assar viennent chez nous et répandent le bruit que si, chaque année, nous envoyons à leur roi des sommes importantes, il nous laissera notre liberté, et nous fournira même l'occasion de réaliser des bénéfices importants, plus importants même que ceux que nous permet de faire l'Égypte...

Ramsès pâlit et serra les dents. Le Phénicien s'en aperçut et ajouta rapidement :

– Mais je te fais perdre ton temps, avec mes bavardages... Le prince Hiram est à Memphis en ce moment. Il pourra, mieux que moi, te renseigner à ce sujet, car c'est un homme plein de sagesse, et membre du Grand Conseil phénicien.

Ramsès s'anima.

– Oui, envoie-moi au plus vite Hiram ! dit-il. Car ton langage, Dagon, rappelle plus celui d'une pleureuse que celui d'un banquier !

Le Phénicien frappa le sol du front et demanda encore :

– Hiram peut-il venir immédiatement ? Il est vrai qu'il est tard, mais il redoute tant les prêtres qu'il préférera certainement te rendre visite de nuit...

Le pharaon se mordit les lèvres, mais il accepta. Il envoya Tutmosis accompagner le banquier, afin d'introduire Hiram au palais par une porte dérobée.

Chapitre XIV

Vers dix heures du soir, Hiram arriva au palais.

– Pourquoi viens-tu en cachette, comme un voleur ? lui demanda le pharaon vexé. Mon palais est-il une prison ou une léproserie ?

– Ah, seigneur, répondit le Phénicien, depuis que tu es devenu le maître de l'Égypte, ceux qui osent te parler sont considérés comme des criminels, et ils doivent répéter tout ce que tu leur as dit...

– À qui devez-vous répéter mes paroles ? demanda Ramsès.

– Ne connaîtrais-tu pas tes ennemis ? dit Hiram en levant les yeux vers le ciel.

– Nous reparlerons de cela, dit le pharaon. Sais-tu pourquoi je t'ai fait venir ? J'ai besoin de quelques milliers de talents !

Hiram parut chanceler sous le chiffre. Ramsès le fit asseoir. Lorsqu'il se fut confortablement installé, le Phénicien commença :

– Pourquoi as-tu besoin d'emprunter de l'argent alors que tu as une fortune à portée de la main ?

– Oui, je sais, répondit le pharaon d'une voix irritée. Le jour où je prendrai Ninive et Babylone...

– Je ne pense pas à la guerre, interrompit Hiram, mais à tout autre chose qui pourrait, immédiatement, t'assurer d'importants revenus.

– De quoi s'agit-il ?

– Permets-nous, seigneur, de creuser un canal qui reliera la Méditerranée à la mer Rouge !

Le pharaon se leva brusquement.

– Tu plaisantes, vieillard ! s'exclama-t-il. Qui exécutera un travail pareil et qui, surtout, osera faire courir à l'Égypte le risque de se voir envahie par la mer ?

– Quelle mer ? Ce n'est certes ni la Méditerranée ni la mer Rouge qui envahiront l'Égypte ! Je sais que des prêtres-ingénieurs égyptiens ont étudié la question de près, et qu'ils ont calculé que c'était là la meilleure affaire du monde ! Seulement, ils préfèrent procéder eux-mêmes à ces travaux plutôt que de les laisser exécuter par le pharaon...

– As-tu des preuves de cela ?

– Je n'ai pas de preuves, mais je t'enverrai un prêtre qui t'exposera tout le projet avec plans et chiffres en mains.

– Qui est ce prêtre ?

Hiram hésita un instant.

– Ai-je ta promesse formelle que personne, en dehors de nous, ne saura le nom de cet homme ? Il pourra, seigneur, te rendre plus de services que je ne le puis moi-même ! Il connaît beaucoup de secrets sacrés...

– Oui, je te le promets.

– Ce prêtre s'appelle Samentou, et il vit au temple de Set, à Memphis. C'est un grand savant, mais il a besoin d'argent et il est dévoré par l'ambition ; comme les prêtres le rabaissent à plaisir, il m'a dit qu'il t'aiderait de toutes ses forces à les combattre. Or, je te l'ai dit, il connaît beaucoup de secrets... Beaucoup...

Ramsès réfléchit profondément. Il comprenait que ce prêtre était un grand traître, mais qu'il pourrait lui rendre d'importants services.

– Je penserai à Samentou, dit-il. Mais, pour en revenir à ce canal : quel profit en retirerai-je ?

– D'abord, la Phénicie te rendra les cinq mille talents qu'elle te doit ; de plus, elle te versera cinq mille talents par an pour le droit d'exécuter cet ouvrage ; ensuite, dès que les travaux auront commencé, tu recevras mille talents d'impôt annuel et un talent pour chaque dizaine d'ouvriers égyptiens que tu nous auras fournis ; en outre, nous te verserons annuellement un talent par ingénieur égyptien fourni ; enfin, tu nous donneras la gérance du canal pour cent ans, et nous te verserons mille talents par an de location. N'est-ce pas assez ? conclut-il.

– Et je recevrai dès demain mes cinq mille talents ?

– Si l'accord est conclu aujourd'hui même, tu auras demain dix mille talents plus un acompte de trois mille talents sur l'impôt futur...

Ramsès réfléchit. Plusieurs fois déjà, les Phéniciens avaient proposé aux pharaons égyptiens la construction de ce canal mais, toujours, les prêtres s'y étaient opposés. Ils avaient chaque fois argué du danger de l'envahissement par la mer. Mais Hiram n'affirmait-il pas que ce danger était inexistant et que, de plus, les prêtres le savaient ?

– Vous promettez, dit le pharaon après un long silence, vous promettez mille talents annuellement, et cela pendant cent ans ? Et vous me garantissez que ce canal est la meilleure affaire qu'on puisse réaliser ? Je t'avoue, Hiram, que je soupçonne là-dessous quelque traîtrise.

Le Phénicien s'anima.

– Seigneur, je vais tout te dire, mais je t'en supplie, sur l'ombre de ton père, sur ta couronne, ne livre jamais à personne ce secret... Car c'est le plus grand secret des prêtres chaldéens, égyptiens et même phéniciens ! L'avenir du monde en dépend !

– Allons, allons, Hiram, du calme ! sourit le pharaon.

– Les dieux, reprit le Phénicien, t'ont donné la sagesse, la noblesse d'âme et la force. C'est pourquoi, tu mérites de connaître ce secret, car tu es capable de grandes choses !...

Ramsès sentait l'envahir une douce fierté, mais il la domina.

– Cesse de me louer pour ce que je n'ai pas encore fait, dit-il à Hiram. Dis-moi plutôt quels profits tireront la Phénicie et l'Égypte de la construction de ce canal ?

Hiram se cala dans son fauteuil et commença :

– Sache, seigneur, qu'à l'est, au sud et au nord de l'Assyrie il n'y a ni désert ni pays marécageux, mais des contrées immenses et des empires inconnus... Ces pays sont si vastes, que ton infanterie, pourtant connue pour sa rapidité, mettrait deux années à atteindre leurs frontières.

Ramsès avait le visage d'un homme qui sait qu'on lui ment, mais qui accepte le mensonge. Hiram fit semblant de ne pas s'en apercevoir et il poursuivit :

– À l'est de Babylone, au bord d'une grande mer, habitent près de cent millions d'hommes ; ils ont des rois puissants, des prêtres plus savants que les vôtres, des livres anciens et des artisans habiles. Ces peuples produisent des étoffes, des armes, des poteries aussi belles que celles que tu vois ici ; ils ont des temples souterrains, plus riches que l'Égypte tout entière.

– Continue, continue, dit le pharaon, qui semblait amusé au plus haut point par les paroles de Hiram, mais aussi fort sceptique quant à leur véracité.

– Il y a, dans ces pays, des perles, de l'or, du cuivre, et surtout des pierres précieuses ; des fleurs et des fruits étranges y poussent ; les forêts y sont si vastes que l'on peut y errer des années durant, et les arbres de ces forêts sont aussi épais que les colonnes de vos temples... Les peuples qui habitent cette contrée ont des mœurs douces et simples, et si tu envoyais vers eux deux de tes régiments, tu pourrais conquérir des territoires plus vastes que l'Égypte et un trésor plus riche que le Labyrinthe ! Demain, si tu le permets, je te ferai porter des échantillons de tissus, de bois et de métaux de là-bas : je t'enverrai également quelques grains d'une plante qui dispense le bonheur, la paix et une béatitude connue des seuls dieux...

– Oui, je tiens beaucoup à voir ces échantillons, dit le pharaon.

Le Phénicien reprit.

– Plus loin, plus loin encore, à l'est de l'Assyrie, s'étendent d'autres pays peuplés d'environ deux cent millions d'habitants...

– Tu jongles avec les millions, interrompit le pharaon, incrédule.

– Je te jure sur mon honneur que tout ce que je dis est vrai, dit Hiram avec gravité.

Ce serment surprit Ramsès dont le scepticisme fut ébranlé.

– Continue ! dit-il.

– Ces pays, reprit Hiram, sont fort étranges. Les hommes qui les habitent ont le teint jaune et les yeux obliques. Leur maître s'appelle le Fils du Ciel et il règne avec l'aide de savants, qui cependant ne sont pas des prêtres et n'ont pas un pouvoir semblable à celui des prêtres égyptiens. Les habitants de cette contrée ont des mœurs semblables aux vôtres : ils ont le culte des morts et leur écriture ressemble fort à la vôtre : mais ils portent des vêtements longs, tissés dans une matière qui nous

est inconnue, et leurs maisons ont des toits pointus... Ils cultivent un grain très nourrissant et s'abreuvent d'une boisson plus forte que le vin ; ils ont également une plante qui donne la vigueur et la joie ; enfin, ils connaissent un papier qu'ils peignent savamment, et une sorte de glaise qui, chauffée, brille comme le verre et résonne comme le métal. Demain, je t'enverrai des échantillons de ces pays-là aussi.

– Tu dis là des choses étranges, Hiram, dit le pharaon. Cependant, je ne vois pas le rapport entre le canal que tu veux creuser et ces peuples lointains...

– Tu vas comprendre tout de suite. Lorsque le canal aura été creusé, la flotte phénicienne et égyptienne pourra passer en mer Rouge, et de là atteindre en quelques mois ces pays riches qu'il est pratiquement impossible de gagner par la voie terrestre. Ne vois-tu pas, maintenant, toutes les richesses qui seront à ta portée ? Du bois précieux, de l'or, des pierres ! Je te jure, seigneur, que si tu mets jamais les pieds sur ces lointains rivages, l'or deviendra en Égypte moins cher que le cuivre, il y aura plus de bois que de paille, et d'esclaves que de bœufs ! Permets-nous de creuser ce canal, seigneur, et prête-nous cinquante mille soldats pour exécuter le travail !

– Cinquante mille soldats ? Et combien cela me rapportera-t-il ?

– Je te l'ai déjà dit ; mille talents par an pour la concession, et cinq mille pour les ouvriers, que nous nourrirons et paierons en outre nous-mêmes...

– Et vous les tuerez au travail ?

– Jamais de la vie ! Nous n'avons aucun intérêt à ce que les ouvriers meurent... Tes soldats ne travailleront pas plus au creusement du canal qu'ils ne travaillent aux fortifications ou à la construction de routes. Et quelle gloire pour toi, seigneur ! Quelle richesse pour l'Égypte ! Le plus humble paysan aura sa

maison en bois, des vaches, des instruments de travail, un esclave peut-être... Jamais un pharaon n'aura tant amélioré le sort de son peuple ! Que sont les inutiles et mortes pyramides à côté d'un canal qui servira à transporter les richesses du monde entier ?

– Et il y aura cinquante mille soldats sur la frontière orientale...

– Certes. Et l'Assyrie n'osera jamais lever la main sur l'Égypte lorsque cinquante mille soldats garderont la frontière !

Le plan était éblouissant, et il promettait de telles richesses que Ramsès se sentit grisé d'avance. Mais il se domina.

– Je réfléchirai à tout cela, Hiram. Mais la décision à prendre est trop grave pour que je la prenne sans consulter les prêtres.

– Jamais ils n'accepteront ! s'écria le Phénicien. Quoique... quoique si le pouvoir passait jamais dans leurs mains, immédiatement ils nous demanderaient de faire ce travail...

Ramsès le regarda avec mépris.

– Vieillard, laisse-moi le soin de me faire obéir des prêtres, et hâte-toi de donner des preuves de ce que tu avances. Je serais un bien mauvais roi si je ne pouvais écarter les obstacles qui se dressent entre moi et l'intérêt du pays !

– Tu es un grand maître ! dit Hiram en se courbant jusqu'au sol.

La nuit était fort avancée lorsqu'il quitta le palais accompagné de Tutmosis. Le lendemain, il envoya par l'intermédiaire de Dagon une caissette contenant des échantillons des produits des contrées inconnues dont il avait ébloui le pharaon. Celui-ci y trouva des statuettes, des étoffes et des bagues hindoues, de l'opium, une poignée de riz, des feuilles de thé, des coupes en porcelaine et plusieurs feuilles de papier

peintes à l'encre de Chine. Il regarda le tout avec grand soin et admit n'avoir jamais vu rien de pareil. Il ne doutait plus de l'existence de lointains pays où tout était différent : les montagnes, les gens, les maisons...

« Ces pays existent depuis des siècles : les prêtres le savent, ils connaissent leurs richesses, et n'en disent rien ! Ce sont vraiment des traîtres qui voudraient réduire le pharaon au rang de subordonné ! »

Dagon attendait ses ordres.

– Tout cela est fort intéressant, lui dit le pharaon ; mais ce n'est pas cela que j'ai demandé...

Dagon s'approcha de lui et murmura :

– Dès que tu auras signé un accord avec Hiram, Tyr et Sidon déposeront à tes pieds toutes leurs richesses !

Ramsès fronça les sourcils, car l'audace des Phéniciens l'irritait ; comment, ils osaient lui poser des conditions ? Aussi, dit-il froidement au banquier :

– Je réfléchirai et je donnerai ma réponse à Hiram. Maintenant, tu peux partir !

Après le départ de Dagon, la colère s'empara subitement de lui. La désinvolture avec laquelle le traitaient les Phéniciens le mettait hors de lui ; il sentait le besoin de leur rappeler sa force et son pouvoir. Il appela Tutmosis, qui arriva aussitôt.

– Envoie quelques officiers chez Dagon, lui ordonna-t-il, et fais-lui dire qu'il cesse d'être mon banquier ; il est trop stupide pour mériter cet honneur !

– Et par qui le remplaceras-tu ?

– Je ne sais pas encore. Il faudra trouver quelqu'un parmi les marchands égyptiens ou grecs... À la rigueur, je m'adresserai

aux prêtres !

La nouvelle fit en quelques heures le tour de la ville. On racontait que les Phéniciens avaient encouru la disgrâce du pharaon, et dès le soir le peuple se mit à piller les boutiques de ces étrangers haïs. Les prêtres respirèrent. Herhor alla trouver Méfrès et lui dit :

– Je savais que notre maître se détournerait de ces païens qui boivent le sang du peuple... Il faut lui témoigner notre gratitude !

– Et lui ouvrir les portes de nos trésors ? demanda Méfrès avec aigreur. Ne sois pas si pressé, ajouta-t-il ; je connais ce garçon, et malheur à nous si nous le laissons nous dominer, ne serait-ce qu'un instant !

– Et s'il rompait définitivement avec les Phéniciens ?

– Il ne peut qu'y gagner : cela lui évitera de payer ses dettes...

– À mon avis, dit Herhor, le moment est propice pour que nous regagnions la faveur du pharaon. Il est fougueux mais sait être reconnaissant.

– Tu déraisonnes, aujourd'hui, coupa Méfrès. D'abord, Ramsès n'est pas encore pharaon, car il n'a pas été couronné au temple ; il ne le sera d'ailleurs jamais car il méprise les consécrations religieuses. Ensuite, nous n'avons pas besoin de sa faveur, mais c'est lui qui a besoin de celle des dieux qu'il injurie à chaque pas !

Méfrès suffoquait de colère. Il ajouta :

– Il a osé se moquer publiquement de ma piété... Il a comploté avec les Phéniciens, leur a fait surprendre des secrets d'État et, à peine arrivé sur les premières marches du trône, il excite déjà l'armée et la populace... Aurais-tu oublié tout cela ? Aurais-tu oublié le danger qu'il représente ? Qui peut nous

garantir que ce dément qui, hier, a appelé les Phéniciens et qui les chasse aujourd'hui, ne commettra pas demain quelque acte qui entraînera notre perte ?

– Que propose-tu ? demanda Herhor, en le fixant au fond des yeux.

– Je pense qu'il n'y a pas lieu de manifester de la reconnaissance, ni surtout de la faiblesse ; et, puisqu'il a besoin d'argent, nous ne lui en donnerons pas !

– Et... ensuite ? demanda Herhor.

– Ensuite, il pourra gouverner son royaume et augmenter son armée sans argent... s'écria Méfrès, hors de lui.

– Et si l'armée, affamée, se met en tête de piller les temples ?

Méfrès ricana.

– Ce sera à toi, ministre de la Guerre, de montrer tes talents. Je suppose que tu as prévu l'éventualité d'un coup de force ?

– Oui, j'ai tout prévu, mais je ne pourrai rien si les temples sont profanés. Ne détiens-tu pas, toi, la foudre divine ?

– Certes, et elle punira le blasphémateur.

– Ah, vraiment ? demanda Herhor avec de l'ironie dans la voix.

Ils se quittèrent fort froidement.

Le soir même, le pharaon les convoqua. Ils arrivèrent séparément, et après avoir salué le maître, ils allèrent se placer chacun dans un coin différent de la pièce.

« Seraient-ils en brouille ? se demanda Ramsès. Tant mieux, tant mieux... »

Un instant plus tard arriva l'archiprêtre Sem, suivi de Pentuer. Ramsès s'assit, et il désigna aux quatre prêtres des petits tabourets placés en face de lui. Ils prirent place, et il commença :

– Saints Pères, jusqu'à présent je n'ai guère eu recours à vos conseils, car les ordres que je donnais avaient principalement trait à des préoccupations d'ordre militaire.

– C'était ton droit, Sainteté, dit Herhor.

– J'ai fait tout ce que j'ai pu pour augmenter la force de notre armée, poursuivait le pharaon ; j'ai créé de nouvelles écoles militaires et j'ai recruté cinq régiments...

– C'était également ton droit, dit Méfrès.

– Je ne parle même pas des autres mesures que j'ai prises, car elles ne vous intéressent pas...

– Certes, seigneur, dirent ensemble Herhor et Méfrès.

– Mais un autre problème vient de se poser à moi, reprit Ramsès ; les funérailles de mon père sont proches, et le trésor ne dispose pas des fonds nécessaires...

Méfrès se leva de son tabouret.

– Ton père, Ramsès XII, était un maître juste et bon ; il a assuré au peuple la paix et aux dieux la gloire. Permets-donc, seigneur, que ses funérailles se déroulent aux frais des temples.

Ramsès XIII s'étonna de cet hommage rendu à son père, et il en éprouva une satisfaction très vive. D'abord, il ne sut que répondre, puis il dit :

– Je vous suis reconnaissant de l'hommage rendu ainsi à mon père bien-aimé...

Il s'arrêta et parut réfléchir un instant. Lorsqu'il releva la tête, son visage était animé et ses veux brillaient.

– Oui, je suis ému par cette marque de bienveillance de votre part, saints Pères : puisque la mémoire du pharaon défunt vous est chère, j'ose espérer que cette même bienveillance rejaillira sur ma personne...

– Comment peux-tu en douter ? intervint Sem.

– Je n'en doute pas, et désormais je ferai preuve envers vous de plus de franchise...

– Que les dieux te bénissent ! dit Herhor.

– Je serai dont franc : mon Père, en raison de sa maladie, de son grand âge, et peut-être aussi de ses nombreuses préoccupations religieuses, n'a pu consacrer aux affaires de l'État tout le temps voulu. Je compte, moi, en consacrer davantage aux problèmes du gouvernement. Je suis jeune, bien portant, libre, et j'entends régner seul. Voilà ma volonté expresse ; je n'y dérogerai pas... Mais je sais que même l'homme le plus expérimenté ne peut se passer des services de fidèles serviteurs et de sages conseillers. C'est pourquoi, je vous demanderai votre avis de temps à autre...

– C'est bien à cela qu'est destiné le Grand Conseil, intervint Herhor.

– Oui, dit Ramsès. J'aurai donc recours à vos services, et je vais commencer immédiatement : je veux améliorer le sort du peuple égyptien, mais comme en pareille matière trop de précipitation ne peut que nuire, je pense accorder à mon peuple, pour commencer, un modeste cadeau. Je veux lui accorder un jour de repos pour six journées de travail...

– Il en a été ainsi pendant le règne de dix-huit dynasties, approuva Pentuer.

– Cela fait cinquante jours sans travail chaque année, soit cinquante drachmes perdues, dit Méfrès. Comme nous avons, en Égypte, un million de travailleurs, l'État y perdra environ dix

mille talents par an.

– Oui, il y aura des pertes, mais la première année seulement, intervint Pentuer ; lorsque l'ouvrier, grâce au repos, aura repris des forces, il produira davantage l'année suivante !

– Peut-être, dit Méfrès ; néanmoins, il nous faut ces dix mille talents pour la première année de l'expérience.

– Tu as raison, Méfrès, dit le pharaon ; les réformes que j'envisage nécessitent même vingt ou trente mille talents. C'est pourquoi, j'aurai besoin de votre aide...

– Nous sommes prêts à t'aider par des prières et des processions, dit Méfrès.

– Oui, priez, mais donnez-moi en outre trente mille talents !

Les prêtres se taisaient. Ramsès attendit un instant, puis se tourna vers Herhor.

– Tu ne dis rien, saint Père ? lui demanda-t-il.

– N'oublie pas, seigneur, que le trésor ne peut même pas payer les funérailles de Ramsès XII ; comment voudrais-tu qu'il te donne trente mille talents ?

– Et les trésors du Labyrinthe ?

– Ils sont sacrés. Nous ne pouvons y puiser qu'en cas de besoin urgent ! dit Méfrès.

Le pharaon blêmit de colère.

– Eh bien, disons que j'ai urgemment besoin d'argent !

– Il t'est facile de trouver non pas trente, mais même soixante mille talents, si tu le veux, dit Méfrès.

– Comment cela ?

– Ordonne qu'on chasse tous les Phéniciens d'Égypte !...

Les assistants crurent que le pharaon allait se jeter sur l'insolent. Il pâlit, ses lèvres tremblèrent, ses yeux brillaient d'un éclat sauvage. Il se maîtrisa cependant et répondit, d'une voix étonnamment calme :

– Cela suffit. Si vous n'êtes pas capables de me donner d'autres conseils que ceux-là, je m'en passerai. Avez-vous oublié que nous nous sommes engagés par écrit, vis-à-vis des Phéniciens, à leur rendre l'argent qu'ils nous ont prêté ? L'as-tu oublié, Méfrès ?

– Pardonne-moi, seigneur, mais je pensais à autre chose, en ce moment. Je pensais que c'est non sur du papyrus, mais sur de la pierre et du bronze, que tes ancêtres ont gravé la promesse que les présents déposés par eux aux temples et offerts aux dieux resteront à jamais la propriété des temples et des dieux...

– Et la vôtre... ironisa Ramsès.

– Oui, la nôtre dans la même mesure où l'Égypte t'appartient, à toi, répliqua Méfrès. Nous gardons ces trésors, continua-t-il, et les accumulons, mais nous n'avons pas le droit de les dilapider !

Vibrant de colère, le pharaon quitta la salle et rentra dans son cabinet. La situation lui apparaissait à présent dans toute sa gravité. Il ne pouvait plus douter de la haine des prêtres, ces dignitaires fous d'orgueil qui n'avaient accepté qu'il devienne pharaon que dans l'espoir de le dominer. Ils l'espionnaient, ils ne lui avaient pas parlé du traité avec l'Assyrie, ils avaient essayé de le tromper lors de son séjour au temple de Hator, ils avaient massacré ses prisonniers. Il se souvint des courbettes de Herhor, de la voix insolente de Méfrès. Que de mépris et d'orgueil sous ces apparences de politesse et de soumission ! Il leur demandait de l'argent, et ils lui proposaient des prières !...

Ils se permettaient même de sous-entendre qu'il n'était pas le seul maître de l'Égypte !... Réellement, la situation était menaçante. Le trésor ne recelait plus que mille talents environ, de quoi subvenir aux besoins d'une semaine, tout au plus. Et après ?... Que diraient les employés, les domestiques, les soldats, lorsqu'ils cesseraient d'être payés ? Les archiprêtres connaissaient fort bien la situation où il se trouvait plongé, et ils savaient qu'ils pouvaient le perdre en lui refusant l'argent. Il sentit que son règne pouvait connaître une fin rapide, et la colère, une colère impuissante doublée de haine, le submergea. Il se ressaisit soudain et il songea :

« Que peut-il m'arriver de pire ? Mourir ! Eh bien, j'irai rejoindre mes glorieux ancêtres, Chéops et Ramsès le Grand... Mais je pourrai leur dire, en arrivant auprès d'eux, que j'ai péri en combattant. »

Il n'admettait pas que lui, le vainqueur des Libyens, dût céder devant une poignée de forbans, et il ne pouvait accepter qu'en raison de l'ambition exacerbée d'un Méfrès et d'un Herhor, son peuple dût mourir de faim, son armée se disperser, ses paysans travailler sans relâche. C'étaient ses ancêtres qui avaient élevé les temples, c'étaient eux qui les avaient emplis de richesses, c'étaient eux aussi qui avaient bâti, par les armes, la grandeur de l'Égypte ! Qui donc était le véritable maître de ces trésors : le pharaon et ses soldats, ou les prêtres ?

Ramsès haussa les épaules et appela Tutmosis. Malgré l'heure tardive, le favori arriva aussitôt.

– Sais-tu, lui demanda le pharaon, que les prêtres ont refusé de me prêter de l'argent ?

– Veux-tu, seigneur, que je les fasse mettre immédiatement en prison ? demanda Tutmosis.

– Le ferais-tu ?

– Il n'y a pas un seul officier, en Égypte, qui hésiterait à

exécuter les ordres de son pharaon !

– Dans ce cas, dit lentement Ramsès, dans ce cas n'arrête personne. J'ai pour moi trop de respect et pour eux trop de mépris ; on n'attaque pas le chacal avec un glaive ! D'ailleurs, il est trop tôt... Demain matin, tu iras trouver Hiram et tu lui diras de m'envoyer le prêtre dont il m'a parlé.

– Oui, seigneur. Je voudrais simplement que tu saches que le peuple s'est attaqué aujourd'hui aux maisons des Phéniciens...

– Aie ! Ce n'était vraiment pas nécessaire !

– Je crois aussi que depuis que Pentuer s'occupe de l'enquête sur les révoltes paysannes, les prêtres essaient d'inciter à la rébellion les gouverneurs et la noblesse. Ils disent que tu veux ruiner les nobles au profit des paysans...

– Et les nobles croient ces mensonges ?

– Certains les croient ; d'autres affirment ouvertement qu'il s'agit là d'une manœuvre de la part des prêtres.

– Et si vraiment je voulais améliorer le sort des paysans ?

– Fais ce que tu juges bon de faire, répondit Tutmosis.

– Voilà une bonne réponse ! s'exclama Ramsès, en riant. Va en paix et dis à mes nobles que non seulement ils ne perdront rien en exécutant mes ordres, mais qu'encore leur condition s'améliorera sensiblement. J'arracherai les richesses de l'Égypte à ceux qui en sont indignes, et je les partagerai entre mes fidèles serviteurs.

Il prit congé de son favori, et alla se reposer.

Le lendemain, vers midi, Hiram se fit annoncer. Aussitôt entré, il se prosterna devant le pharaon et lui offrit une pierre précieuse.

– J'ai appris hier que ce stupide Dagon a osé te rappeler notre conversation au sujet du canal de la Méditerranée à la mer Rouge, s'exclama-t-il. Pardonne-lui, car ce n'est qu'un imbécile ! Dis un mot, et toutes les richesses de la Phénicie seront à tes pieds sans que tu aies à signer aucun engagement ! Nous ne sommes pas des Assyriens, ni des prêtres, et ta parole nous suffit...

– Et si, Hiram, j'exigeais vraiment une forte somme ?

– Par exemple ?

– Par exemple... trente mille talents ?

– Immédiatement ?

– Non, échelonnés sur un an.

– Tu les auras, Sainteté, répondit Hiram sans hésiter.

Cette générosité surprit le pharaon.

– Vous demanderez certainement une garantie ?

– Pour la forme seulement, répondit le Phénicien, pour ne pas réveiller les soupçons des prêtres.

– Et le canal ? Dois-je signer l'accord immédiatement ?

– Nullement. Tu le signeras quand tu jugeras bon de le faire.

Ramsès respira, et le métier de roi lui parut soudain bien doux.

– Hiram, s'écria-t-il, je vous donne dès aujourd'hui, à vous Phéniciens, la permission de creuser le canal qui joindra la Méditerranée à la mer Rouge...

Le vieillard se jeta aux pieds du maître.

– Tu es le plus grand roi de la terre ! s'exclama-t-il.

– Mais n’en parle pour le moment à personne, car mes ennemis veillent. Voici cependant une bague en gage de ma promesse.

Il remit à Hiram une bague sertie d’une pierre noire.

– Toutes les richesses de la Phénicie sont à tes pieds, répéta le Phénicien, ému. Tu verras, seigneur, grâce à toi s’accomplira une œuvre qui assurera à ton nom une gloire immortelle !

Le pharaon serra la main de Hiram et le fit asseoir.

– Maintenant, nous voilà alliés. J’espère que la Phénicie et l’Égypte retireront de cette alliance un grand profit !

– Et le monde entier avec elles !

– Dis-moi, prince, comment se fait-il que tu aies à ce point confiance en moi ? demanda soudain Ramsès.

– Je connais la noblesse de ton caractère. Si tu n’avais pas été pharaon, tu serais devenu membre du Grand Conseil de Phénicie !...

– Mais, continua Ramsès, pour que je puisse tenir mes promesses, il faut que j’écrase le clergé. C’est une lutte terrible, et dont l’issue est incertaine...

Hiram sourit.

– Seigneur, si nous t’abandonnions aujourd’hui, alors que le trésor est vide, tu perdrais cette lutte, car un homme dépourvu de moyens perd courage. Mais tu as notre or et nos agents ; de plus, derrière toi, se dressent tes généraux et ton armée ; tu auras autant de peine à vaincre les prêtres qu’un éléphant à écraser le scorpion !

Il s’arrêta.

– Dans le jardin attend le prêtre Samentou, reprit-il. Je lui

cède la place... Il t'expliquera des choses fort intéressantes... Quant à l'argent promis, tu l'auras au moment où tu le demanderas.

Il se prosterna et sortit.

Une demi-heure plus tard arriva le prêtre Samentou. Il avait une chevelure rousse, une barbe épaisse, un visage sévère et des yeux brillants d'intelligence. Il salua sans bassesse et regarda le pharaon droit dans les yeux.

– Assieds-toi, dit Ramsès.

L'archiprêtre s'assit par terre.

– Tu me plais, commença Ramsès, car tu as un visage d'Hyksôs, et ce sont mes meilleurs soldats !

Il s'arrêta un instant, puis reprit :

– C'est toi qui as parlé à Hiram du traité conclu par nos prêtres avec les Assyriens ?

– Oui, c'est moi, répondit Samentou, sans baisser les yeux.

– Tu as assisté à cette conversation infâme ?

– Non, mais je l'ai entendue. Dans les temples, tout comme dans ton palais, les murs sont percés et on peut entendre tout, depuis les caves jusqu'aux pylônes !

– Et, des caves, y a-t-il moyen de parler aux personnes habitant en haut ? demanda le pharaon.

– Oui, et de simuler la voix des dieux...

Ramsès sourit. Il avait donc eu raison en considérant comme une fourberie des prêtres cette voix qui disait être celle de son père !

– Pourquoi as-tu confié aux Phéniciens un tel secret

d’État ?

– Parce que je voulais empêcher la signature de ce traité déshonorant, qui nuit aussi bien à nous qu’à la Phénicie...

– N’aurais-tu pas pu avertir plutôt un dignitaire égyptien ?

– Qui ? demanda le prêtre. Un de ceux qui sont impuissants devant Herhor, ou bien un de ceux qui m’auraient dénoncé, me condamnant ainsi à une mort atroce ? Je l’ai dit à Hiram, car il me paraissait être le personnage le mieux indiqué...

– Dans quel but crois-tu que Herhor et Méfrès ont conclu ce traité ?

– Je crois, seigneur, qu’ils manquent d’intelligence, et le Chaldéen Beroes leur a fait peur en leur prédisant dix années néfastes pour l’Égypte, et en les menaçant de défaite en cas de guerre avec l’Assyrie.

– Et ils l’ont cru ?

– Il paraît que Beroes a fait, devant eux, des miracles : il se serait même soulevé au-dessus du sol. Mais je ne vois pas de raison de perdre la Phénicie simplement parce que Beroes sait voler dans l’air...

– Ne croirais-tu pas aux miracles, toi non plus ?

– Cela dépend. Je crois que Beroes est vraiment capable de choses prodigieuses, mais nos prêtres, eux, ne sont que des charlatans !

– Tu sembles les haïr !

Samentou écarta les bras.

– Je ne fais que leur rendre leur haine : mais je les hais surtout pour leur hypocrisie, leurs mensonges, leur fausse austérité... Sais-tu que chacun d’eux dépense des dizaines de

talents chaque année pour des femmes, qu'ils volent les autels...

– Mais, toi aussi tu acceptes les dons des Phéniciens !

– Les Phéniciens honorent vraiment Set, car ils redoutent sa colère pour leurs navires. D'ailleurs, si je refusais ce qu'ils me donnent, je mourrais de faim, moi et mes enfants...

Ramsès se dit que le prêtre n'était pas un méchant homme, quoiqu'il trahît les secrets des temples. De plus, il semblait plein de bon sens et disait la vérité.

– As-tu entendu parler, lui demanda encore le pharaon, as-tu entendu parler du canal qui doit relier la Méditerranée à la mer Rouge ?

– Oui, je connais ce projet. Il est vieux de plusieurs siècles.

– Et pourquoi ne l'a-t-on pas réalisé jusqu'à présent ?

– Parce que les prêtres craignent que des peuplades lointaines ne mettent le pied en Égypte, n'y affaiblissent la religion... et leurs revenus par la même occasion.

– Et ce que Hiram m'a dit de ces peuples habitant loin à l'est, est-ce vrai ?

– Oui, absolument vrai. Nous savons depuis longtemps qu'ils existent, et nous recevons souvent de ces régions quelque dessin ou quelque objet.

Ramsès réfléchit un instant, puis il demanda :

– Me serviras-tu fidèlement, si je te nomme mon conseiller ?

– Je te serai dévoué jusqu'à la mort, mais si je devenais conseiller du pharaon, les prêtres me haïraient plus encore...

– Crois-tu qu'il soit possible de les abaisser ?

– Oui, et même très facilement.

– Quel est ton plan ?

– Il faut s'emparer des trésors du Labyrinthe.

– Pourras-tu trouver le chemin ?

– Je dispose de nombreuses indications, et je trouverai bientôt celles qui me manquent.

– Et puis ?

– Il faudrait intenter à Méfrès et à Herhor un procès pour trahison d'État ; leurs relations secrètes avec l'Assyrie fourniront un excellent prétexte.

– Et les preuves ?

– Nous les trouverons avec l'aide des Phéniciens.

– Un tel scandale ne mettra-t-il pas l'Égypte en danger ?

– Absolument pas. Il y a quatre cents ans, le pharaon Amenhotep IV a renversé le pouvoir des prêtres et a pillé les temples... Personne n'est venu défendre le clergé : ni le peuple, ni la noblesse ! Il en sera de même cette fois-ci, d'autant plus que la foi est bien ébranlée !

– Et qui a aidé Amenhotep ? demanda le pharaon.

– Le prêtre Ey.

– Qui a succédé sur le trône à Amenhotep IV, n'est-il pas vrai ? demanda Ramsès en regardant fixement Samentou.

Mais celui-ci répondit calmement :

– Cela prouve simplement qu'Amenhotep était un mauvais roi...

– Tu es vraiment sage, dit Ramsès.

– Je suis à tes ordres, seigneur.

– Je te nomme donc mon conseiller ; mais tu ne viendras me trouver que secrètement.

– Je crois que c'est la meilleure solution. Je t'aiderai autant que je le pourrai, mais sans que personne ne le sache.

– Et tu trouveras le chemin du trésor du Labyrinthe ?

– J'espère qu'avant ton retour de Thèbes, où tu assisteras aux funérailles de ton père, j'aurai réuni toutes les indications nécessaires. Et lorsque nous aurons transporté les trésors au palais, lorsque le tribunal aura condamné Herhor et Méfrès – que tu pourras ensuite gracier – à ce moment-là je me montrerai au grand jour, et j'abandonnerai le temple de Set !

– Et tu crois que nous réussirons ?

– Je m'en porte garant ! s'écria Samentou. Il sera facile de soulever la populace contre les temples ; l'armée t'obéit ; tous les Égyptiens t'aiment. De plus, tu as l'appui des Phéniciens et de leur or. Que pourrais-tu espérer de plus ?

Sur ces mots, Samentou se retira, et Ramsès demeura seul.

Un espoir nouveau gonflait son cœur. S'il s'emparait des richesses du Labyrinthe, une partie d'entre elles suffirait à résoudre tous les problèmes, à améliorer le sort des paysans, à payer les dettes phéniciennes, à libérer les biens hypothéqués. Et alors, quels témoignages de son règne ne pourrait-il ériger en terre d'Égypte ?

Oui, toutes les difficultés disparaîtraient à ce moment-là ; les emprunts consentis par Hiram n'étaient, eux, qu'un palliatif momentané, car les dettes doivent tôt ou tard, être remboursées. Le Labyrinthe, lui, sauverait l'Égypte de la ruine.

Chapitre XV

Sur le chemin de Thèbes, où il devait rendre l'ultime hommage à son père défunt, Ramsès XIII s'arrêta dans la province de Piom. De nombreuses pyramides s'élevaient là et, surtout, tout près du Nil, se dressait le fameux Labyrinthe, construit par Aménhémate et qui servait aux rois égyptiens de tombeau et de chambre du trésor.

C'est là que reposaient, en effet, les momies de nombreux pharaons, d'archiprêtres et de généraux, et c'est là que s'entassaient les richesses du royaume.

Extérieurement, le Labyrinthe ne semblait ni inaccessible ni particulièrement gardé. Un groupe de soldats au service des prêtres s'occupait de sa défense, sous la direction de religieux spécialement affectés au Labyrinthe. Mais la grande particularité de cet édifice, c'était ses trois mille chambres reliées entre elles par un dédale de couloirs dont personne, sauf quelques initiés, ne connaissait le plan. Tout nouveau pharaon, tout archiprêtre, tout trésorier nouvellement nommé, avait pour devoir de contempler de ses propres yeux le trésor du pays. Cependant, aucun d'entre eux n'était capable d'y arriver sans être guidé. Aucun n'avait même d'idée précise quant à l'endroit où se trouvaient entreposées les richesses. Certains croyaient le trésor sous terre, d'autres pensaient qu'il était caché loin du Labyrinthe auquel le reliait un couloir souterrain. Personne, d'ailleurs, n'essayait d'approfondir la question, car la loi voulait que toute curiosité dans ce domaine fût punie de mort.

Arrivé dans la région de Piom, le nouveau pharaon visita d'abord le pays lui-même. C'était une des provinces les plus prospères de l'Égypte. Dans les vergers poussaient des figuiers et des tamariniers, des champs soigneusement cultivés

s'étendaient à perte de vue.

Le peuple accueillit son pharaon avec beaucoup d'enthousiasme ; on lui jeta des fleurs, on le couvrit de parfums ; il reçut pour dix talents d'or et de pierres précieuses. Mais Ramsès n'oubliait pas la raison principale de sa visite à la province : le Labyrinthe.

Il fut reçu à l'entrée du bâtiment par un groupe de prêtres au visage d'ascètes, ainsi que par quelques soldats au crâne tondu.

– Même ces soldats ressemblent aux prêtres ! s'étonna Ramsès.

– Ils le sont, mais ne possèdent que les consécrations inférieures, répondit le gardien-chef du temple.

Effectivement, tous ces hommes à la figure austère avaient fait vœu de chasteté et ne mangeaient pas de viande. Ils étaient fanatiquement dévoués à leur tâche. Le pharaon comprit tout de suite qu'on ne pouvait attendre d'eux aucun compromis, aucune trahison.

« Je me demande comment Samentou fera pour trouver son chemin... se dit-il ; je me demande aussi si mes Grecs et mes Asiates auront peur de ces soldats chauves. À vrai dire, ils sont si sauvages que les allures solennelles ne leur en imposent pas !... »

À la demande des gardiens du Labyrinthe, la suite du prince resta devant le porche, sous la garde des soldats.

– Dois-je aussi laisser ici mon glaive ? demanda le pharaon.

– Ce n'est pas la peine. Nous n'avons rien à en redouter...

Cette réponse insolente fit monter une bouffée de colère au visage de Ramsès, mais il avait depuis longtemps appris à se

dominer. Il pénétra dans le bâtiment après avoir traversé une vaste cour bordée de sphinx. Dans le vestibule sombre, s'ouvraient huit portes.

– Par quelle porte Sa Sainteté veut-elle pénétrer dans le Trésor ? demanda le gardien-chef.

– Par celle qui accède au chemin le plus court.

Chacun des prêtres qui l'accompagnaient prit une brassée de torches, mais un seul en alluma une. Le gardien principal marchait à côté du pharaon, avec, à la main, un chapelet dont il faisait glisser les grains. Trois autres prêtres suivaient Ramsès.

Le prêtre au chapelet tourna à droite, et pénétra dans une grande salle dont les murs et les colonnes étaient couverts de dessins et d'inscriptions. De là, ils prirent un couloir étroit et montant, et se trouvèrent dans une autre salle aux portes innombrables. Là, le plancher s'entrouvrit et ils descendirent par un escalier étroit. Ils arrivèrent ainsi dans une pièce où ne semblait exister aucune issue ; mais le guide toucha une inscription murale et une porte apparut. Ramsès essayait de retenir le chemin qu'ils suivaient, mais bientôt il perdit tout sens de l'orientation et renonça. Il vit seulement qu'ils traversaient de grandes et de petites salles, qu'ils longeaient des couloirs tantôt larges et tantôt étroits, qu'ils montaient, descendaient, ouvraient certaines portes et en fermaient d'autres. Il avait aussi remarqué qu'à chaque porte franchie le guide faisait glisser un grain de son chapelet.

– Ou sommes-nous, maintenant ? demanda-t-il soudain. Sous terre ou à l'air libre ?

– Nous sommes aux mains des dieux ! répondit son voisin.

« Décidément, ils parlent tous le même langage ! » se dit Ramsès.

Un instant plus tard, il s'exclama :

– Mais nous sommes passés par ici au moins deux fois déjà !

Les prêtres ne dirent rien, mais celui qui portait la torche l'approcha du mur et Ramsès dut admettre que les inscriptions qu'il y voyait lui étaient inconnues, et qu'il ne les avait jamais vues auparavant.

Dans une des pièces qu'ils traversèrent, il vit un corps étendu par terre, recouvert d'une bâche.

– Voici le cadavre du premier Phénicien qui a tenté de pénétrer dans le Labyrinthe et est parvenu jusqu'ici, il y a cent ans de cela, dit le guide.

– On l'a tué ?... demanda Ramsès.

– Non, il est mort de faim.

Une demi-heure plus tard, ils virent un autre cadavre.

– Et voilà le corps d'un prêtre nubien qui a essayé de s'introduire ici sous le règne de ton grand-père...

Le pharaon ne demanda même pas ce qui était arrivé à cet homme. Il avait l'impression qu'un poids énorme lui écrasait la poitrine ; ce silence, cette obscurité, ce dédale étaient horrifiants.

« Samentou ne pourra rien faire ici... ou bien il périra, comme ces deux autres dont j'ai vu les cadavres. »

Jamais encore il ne s'était senti aussi seul, aussi menacé ni aussi désarmé qu'au milieu de ces prêtres dont il dépendait entièrement ; une sorte de panique s'empara de lui et, de la main, il toucha son glaive. Il aspirait à la lumière du jour et se disait que la mort, dans une de ces trois mille pièces sombres, devait être quelque chose d'atroce.

Ils marchaient depuis une heure environ lorsqu'ils

pénétrèrent dans une salle basse, soutenue par de lourdes colonnes. Les prêtres qui entouraient Ramsès se dispersèrent et l'un d'eux s'approcha d'une colonne et disparut. Une ouverture étroite apparut dans un des murs, et les prêtres allumèrent toutes leurs torches. Ensuite, un à un, ils franchirent l'étroite entrée.

– Voici la salle du trésor, dit le gardien-chef.

Les prêtres mirent le feu aux torches accrochées aux murs et Ramsès aperçut des objets d'une valeur inestimable, rangés le long des murs. Chaque dynastie, chaque pharaon, avaient accumulé là ce qu'ils avaient de plus précieux et de plus rare. Ramsès vit des chars, des barques sculptées, des meubles divers, de l'ivoire et toutes sortes de bois précieux. Il y avait aussi des armes, des vêtements de prix, des pierres rares. La sécheresse de l'air conservait tous ces objets en parfait état depuis des siècles.

Tant de richesses accumulées irritèrent le prince au lieu de le ravir.

– Dis-moi, demanda-t-il au gardien-chef, quel profit retirons-nous de tant de biens amassés dans un souterrain ?

– Ils seront pour nous d'une grande utilité en cas de danger, répondit le prêtre. Avec un seul de ces chars ou de ces glaives, nous pourrions acheter la bienveillance de tous les satrapes assyriens, et peut-être le roi Assar lui-même se laisserait-il tenter !...

– Je pense qu'il préférera s'emparer de tout cela par la force, plutôt que d'attendre notre éventuelle générosité...

– Qu'il essaie ! dit le prêtre avec un sourire entendu.

– J'ai compris... Vous êtes en mesure de détruire tous ces trésors... Mais alors, plus personne n'en jouira jamais !

– Cela ne nous regarde pas, trancha le prêtre ; nous

gardons ce qui nous a été confié, et nous faisons ce qu'on nous ordonne de faire.

– Ne vaudrait-il pas mieux utiliser ne fût-ce qu'une partie de ces richesses à renflouer le trésor national, et à tirer l'Égypte de la misère dans laquelle elle se trouve plongée ?

– Cela ne dépend pas de nous...

Ramsès fronça les sourcils puis demanda encore :

– Soit. Tous ces objets précieux peuvent servir à acheter des alliés. Mais si la guerre éclatait, avec quoi achèterions-nous des peuples qui n'apprécient pas l'art ni les objets richement travaillés ?

– Ouvrez la chambre du trésor, dit le prêtre.

De nouveau, les prêtres se dispersèrent et Ramsès pénétra dans la chambre du trésor elle-même. C'était une pièce vaste et haute remplie uniquement de métaux précieux. Il y avait là des tonneaux remplis de poussière d'or ; des barres d'or fondu étaient alignées le long des murs ; des briques d'argent s'amoncelaient jusqu'au plafond. Sur les tables étaient disposés des monceaux de rubis, de topazes, de saphirs et de diamants, de perles grosses comme des noix. Pour un seul de ces bijoux, on eût pu acheter une ville.

– Voilà tout ce dont nous disposons en cas de situation grave ! dit l'archiprêtre.

– Et quelle situation plus grave que l'actuelle attendez-vous donc ? Le peuple est dans la misère, les nobles et la cour endettés, l'armée réduite de moitié... Pouvez-vous imaginer pire situation ?

– Ce fut pire lors de l'invasion des Hyksôs !

– D'ici quelques dizaines d'années, ce seront les Israélites qui nous envahiront, à moins que les Libyens ou les Éthiopiens

ne les devancent !... Et alors, toutes ces pierres précieuses serviront à orner des sandales de Juifs ou de Noirs !

– Sois tranquille, Sainteté ; en cas de besoin, non seulement le trésor, mais le Labyrinthe tout entier disparaîtra, et ses gardiens avec lui...

Ramsès était maintenant convaincu d'avoir affaire à des fanatiques qui ne pensaient qu'à une chose : ne jamais laisser personne s'emparer du trésor qui leur avait été confié. Il s'assit sur un tas de barres d'or et dit :

– Vous gardez donc ces richesses en vue de situations exceptionnelles ?

– Oui, seigneur.

– Dites-moi : à quoi verrez-vous que la situation est exceptionnelle ?

– Pour en décider, il faut réunir une assemblée d'Égyptiens composée du pharaon, de treize prêtres, de treize nobles, de treize officiers, enfin de treize marchands, paysans et ouvriers.

– Et vous remettrez vos trésors à une telle assemblée ?

– Nous donnerons la somme nécessaire, à condition que cette assemblée décide, à l'unanimité, que le pays est en danger, et que...

– Et que quoi ?

– Et que la statue d'Amon, à Thèbes, approuve cette décision.

Ramsès jubila intérieurement. Déjà, il avait un plan !

« Je puis réunir une telle assemblée et la forcer à émettre une décision unanime... Il me semble aussi possible d'inciter la statue d'Amon à approuver cette décision ; il suffira d'entourer les prêtres d'Amon de quelques Asiates... » se disait-il.

– Je vous remercie, fidèles gardiens, de m'avoir montré ce trésor unique au monde, qui ne m'empêche cependant pas d'être le plus pauvre des rois !... Et maintenant, veuillez me faire sortir d'ici par le plus court chemin.

– Nous souhaitons qu'au cours de ton règne tu enrichisses du double le Labyrinthe... Quant à sortir d'ici, il n'existe qu'un seul chemin et nous devons le prendre.

Un des prêtres tendit à Ramsès quelques dattes et une coupe de vin mélangé d'aromates. Le pharaon mangea et but, et se sentit reprendre des forces aussitôt.

– Je donnerais beaucoup pour connaître la clé de ce dédale incroyable ! dit-il en riant.

Le prêtre qui le guidait s'arrêta.

– Je puis te jurer, seigneur, qu'aucun d'entre nous ne connaît ce chemin, quoiqu'il l'ait fait des dizaines de fois.

– Mais alors, comment faites-vous ?

– Nous nous guidons d'après certaines indications ; mais si nous perdions une seule d'entre elles, nous mourrions tous de faim ici...

Ils se retrouvèrent dans le vestibule, puis dans la cour du Labyrinthe. Ramsès retrouva avec joie l'air frais et le soleil.

– Jamais, s'écria-t-il, je ne voudrais être gardien de ces trésors ! La peur m'étouffe rien qu'à l'idée de mourir dans cette obscurité !

– Pourtant, ces richesses sont bien attachantes ! répondit l'archiprêtre avec un sourire.

Le pharaon les remercia et ajouta :

– Je voudrais vous manifester ma gratitude pour votre compagnie si efficace, dit-il aux gardiens ; demandez-moi ce

que vous voulez...

Mais les prêtres semblaient indifférents et leur chef répondit :

– Pardonne-moi seigneur, mon insolence, mais que pourrions-nous désirer ? Nos figues et nos dattes sont aussi douces que celles de ton jardin, et notre eau est aussi bonne que celle qui jaillit de la source de ton palais... Quant aux richesses, n'en avons-nous pas plus que tous les rois de la terre ?...

« Rien ne réussira à corrompre ces hommes-là, pensa le pharaon ; mais je la leur donnerai, la décision unanime de l'assemblée ; et ils l'auront, l'acquiescement d'Amon !... »

Chapitre XVI

Quelques jours plus tard, Tutmosis vint trouver Ramsès dans son cabinet et lui dit :

– Le prêtre Samentou désire te voir, seigneur.

– Fais-le entrer !

– Il te supplie, seigneur, de le recevoir au milieu de ton camp, sous ta tente, car il prétend que les murs du palais ont des oreilles...

– Je me demande ce qu'il a à m'apprendre, murmura Ramsès.

Et il annonça à ses courtisans qu'il passerait la nuit au camp.

Peu avant le coucher du soleil, il quitta le palais en compagnie de Tutmosis et il alla retrouver ses troupes stationnées près de la ville. Il se rendit immédiatement dans sa tente qu'entouraient des cavaliers asiates.

Samentou arriva vers le soir. Il était vêtu d'une cape de pèlerin. Il salua son maître et lui murmura dès l'entrée :

– Il me semble avoir été suivi tout au long du chemin par un homme qui s'est caché non loin d'ici en me voyant entrer chez toi... Ne serait-ce pas un agent des prêtres ?

Ramsès donna un ordre et Tutmosis sortit en courant.

Dehors, il trouva un officier qui semblait rôder autour de la tente.

– Qui es-tu ? lui demanda-t-il d'un ton menaçant.

– Je suis Eunane, centurion au régiment d’Isis. Ne te souviens-tu pas du malheureux Eunane qui, lors des manœuvres de l’an dernier, aperçut des scarabées sur la route ?

– Ah, c’est toi... interrompit Tutmosis. Mais ton régiment n’est pas stationné ici ?

– Non, nous sommes casernés près de Men, où nous travaillons à la réfection d’un canal, comme des paysans...

– Mais alors, que fais-tu ici ?

– J’ai obtenu un congé de quelques jours et je suis accouru pour me jeter aux pieds de mon maître...

– Que lui veux-tu ?

– Je viens demander justice contre les crânes rasés qui me refusent tout avancement parce que j’ai pitié de mes soldats !...

Tutmosis retourna auprès de Ramsès et lui répéta la conversation qu’il venait d’avoir.

– Eunane ?... dit Ramsès d’un air songeur. Ce nom me dit quelque chose... Il nous a créé bien des ennuis avec ses scarabées, qui lui ont d’ailleurs valu, par la suite, cinquante coups de fouet sur l’ordre de Herhor ! Et tu dis, qu’il se plaint des prêtres ? Fais-le donc entrer !

Il dit à Samentou de se cacher derrière une tenture, et Eunane entra. Il se prosterna aussitôt devant le pharaon et se mit à gémir :

– Soleil de l’Égypte, fils du divin Osiris, écoute-moi : je sers depuis dix ans au régiment d’Isis... J’ai pris part pendant six ans aux guerres que nous avons menées dans l’Est... Tous mes compagnons sont devenus généraux, et je ne suis toujours que centurion et je reçois des coups de bâton !... En quoi ai-je mérité une telle injustice ?

Le pharaon se remua impatiemment, car il trouvait Eunane bien bavard.

Eunane, cependant, se lamenta encore un long moment ; il accompagna même ses plaintes, de poèmes.

– Cet homme va m'endormir sur place ! s'exclama Ramsès.

– Eunane, dit Tutmosis, tu as convaincu Sa Sainteté de tes malheurs et de ton érudition. Maintenant, réponds nettement : que veux-tu ?

– Je serai rapide comme la flèche... commença Eunane.

Et il s'apprêtait à recommencer ses litanies, mais Tutmosis, cette fois, l'interrompit brutalement.

– Droit au but, je te prie !

– Seigneur, dit alors, comme à regret, Eunane, je te supplie de m'accepter dans un régiment royal. Je préfère être simple soldat chez toi que centurion chez les prêtres ! Seul un porc ou chien peut les servir, mais non un vrai Égyptien !...

Il prononça ces derniers mots avec tant de fureur dans la voix que Ramsès, convaincu, dit en grec à Tutmosis :

– Fais-le entrer dans un des régiments de ma garde. Un officier qui hait les prêtres peut nous être utile...

– Sa Sainteté a bien voulu t'accepter dans sa garde particulière, annonça Tutmosis à Eunane.

– Ah, sois béni, et que la gloire t'accompagne éternellement ! s'écria l'officier, et il se mit à embrasser le tapis sur lequel Ramsès avait posé ses pieds.

Puis, le visage heureux, il sortit à reculons tout en saluant. Lorsqu'il eut quitté la tente, le pharaon s'adressa à son favori :

– Quel bavard ! Il faut absolument apprendre aux officiers

égyptiens à s’exprimer brièvement !

– Pourvu que ce soit son seul défaut ! murmura Tutmosis, sur qui Eunane avait fait mauvaise impression.

Ramsès rappela Samentou.

– Sois tranquille, lui dit-il ; l’homme qui te suivait n’était pas un espion ; il est trop stupide pour cela... Et maintenant, dis-moi pourquoi tu as voulu me voir ?

– J’ai réuni à peu près toutes les indications nécessaires pour atteindre le trésor du Labyrinthe...

Le pharaon secoua la tête.

– C’est là une entreprise bien difficile ! dit-il. J’ai passé une heure à courir ces couloirs et ces salles, comme une souris poursuivie par un chat, et je t’avoue que je n’oserais pas m’y aventurer seul... Périr face au soleil, soit ! Mais périr dans ce caveau, comme une taupe !

– Et pourtant, dit doucement Samentou, il faut que nous trouvions le chemin et que nous nous rendions maîtres du Labyrinthe !

– Et si les prêtres nous livrent de bon gré leurs trésors ?

– Jamais ils ne le feront aussi longtemps que Méfrès et Herhor seront en vie !

Le pharaon réfléchit un instant.

– Comment as-tu réussi à obtenir les indications nécessaires ?

– À Abidot, au temple d’Osiris, j’ai trouvé le plan complet du chemin qui mène à la chambre du trésor...

– Et comment savais-tu que tu trouverais là ce plan ?

– Les inscriptions murales de mon temple de Set me l'avaient appris.

– Décidément, tu as des dons de stratège plus que de prêtre ! s'exclama Ramsès en riant. Et tu comprends, toi, le chemin du Labyrinthe ?

– Depuis longtemps, déjà, je l'avais compris, mais maintenant j'ai toutes les données nécessaires pour m'y retrouver !

– Pourrais-tu me l'expliquer ?

– Certes ; à l'occasion, je te montrerai même le plan... Le chemin à suivre parcourt quatre fois le Labyrinthe en serpentant ; il commence à l'étage, et se termine dans les caves...

– Et comment passeras-tu d'une salle à l'autre, alors qu'il y a chaque fois des dizaines de portes ?

– Sur chaque porte qui conduit au but se trouve inscrite une partie de la phrase suivante :

Malheur au traître qui tente de violer le plus grand des secrets d'État et de tendre la main vers les biens des dieux ! Son cadavre pourrira comme de la charogne, et son âme errera éternellement dans les ténèbres !

– Et cette inscription ne t'effraie pas ?

– Et toi, la vue d'un javelot libyen t'effraie-t-elle ? Ces menaces sont bonnes à effrayer la populace ; j'ai déjà déchiffré, moi, des malédictions bien plus redoutables !

– Tu as raison. Le javelot ne fera aucun mal à celui qui sait l'écarter d'un bras agile ; de même, le chemin du Labyrinthe ne

troublera pas un savant comme toi !

» Cependant, reprit le pharaon d'un ton où perçait l'inquiétude, cependant je ne voudrais pas qu'un malheur t'arrive dans ce Labyrinthe...

– Ce que j'y puis trouver de pire, c'est la mort ; mais le pharaon ne la risque-t-il pas lui aussi, tous les jours ? N'as-tu pas failli perdre la vie lors de la bataille contre les Libyens ? D'ailleurs, ne crois pas, seigneur, que je ferai le même chemin que celui que tu as parcouru l'autre jour ; je connais un passage beaucoup plus court, et j'arriverai au but dix fois plus vite !

– Et comment feras-tu pour entrer dans l'enceinte du palais ?

– Je connais des entrées depuis longtemps abandonnées, ou non gardées ; de plus, les soldats vont prier au temple à l'heure du coucher du soleil ; c'est à ce moment que j'entrerai...

– Et si tu te trompes de chemin ?

– J'ai un plan...

– Et s'il est faux ? Décidément, le risque est grand ! soupira Ramsès.

– Et toi, seigneur, si les Phéniciens te refusent leur aide, comment feras-tu sans les richesses du Labyrinthe ? Crois-moi, il faut absolument que nous mettions la main sur ces trésors ! D'ailleurs, je risque moins dans le dédale du Labyrinthe que toi dans ton palais !

– Samentou, j'apprécie beaucoup ta grande sagesse et ton merveilleux courage. Néanmoins, je vais convoquer l'assemblée nécessaire pour obtenir de l'argent du Labyrinthe par la voie légale.

– Cela ne peut pas faire de tort. Mais tu verras, seigneur, que jamais Méfrès et Herhor ne te laisseront t'emparer de leurs

richesses !

– Et tu crois, toi, à ton succès ? demanda à nouveau le pharaon, avec une obstination mêlée d'inquiétude.

– Jamais, personne, avant moi, n'a disposé de tant d'atouts pour réussir. Je vois clair dans l'obscurité, je connais le secret de toutes les portes dérobées et de tous les couloirs. Qui pourra m'arrêter ?

– Et pourtant, il t'arrive à toi aussi d'avoir peur... Cet officier qui t'a suivi t'a inquiété, n'est-ce pas ?

– Je n'ai peur de rien ni de personne, répondit Samentou en haussant les épaules, mais je suis prudent. J'ai tout prévu, même l'échec.

– D'horribles tortures t'attendent, si tu es pris !

– Oh non ! Des profondeurs du Labyrinthe, j'accéderai droit à la lumière éternelle dont je me serai ouvert les portes moi-même !...

– Et tu ne m'en voudras pas ?

– T'en vouloir ? Si je réussis, j'accéderai à ce dont toute ma vie j'ai rêvé ! J'occuperai dans l'État la place de Herhor...

– Je te jure que tu l'occuperas si tu réussis, si nous réussissons !

– Dans les hautes montagnes, on côtoie sans cesse les précipices ; plus la vue est étendue et belle, et plus grand est le danger... Car si le pied glisse, la chute est mortelle... Je voudrais te demander, seigneur, de t'occuper de mes enfants, si je venais à périr...

– Je te le promets. Tu peux partir tranquille ; tu mérites le nom d'ami !

Chapitre XVII

Après les funérailles du pharaon, l'Égypte retrouva son rythme de vie normal, et Ramsès XIII se pencha à nouveau sur les problèmes de l'État. Il avait pu constater, au cours de son voyage à travers le pays, combien sa popularité était grande, et devant l'enthousiasme populaire, la noblesse et le clergé avaient dû admettre l'autorité incontestable de leur nouveau maître. Seuls, Herhor et Méfrès ne désarmaient pas.

Le jour même de son retour de Thèbes, le pharaon trouva dans son cabinet son grand trésorier qui arborait un air fort affligé.

– Les temples, dit-il après avoir salué, les temples viennent de nous refuser tout nouveau crédit et ils demandent que tu rembourses les dettes contractées auprès d'eux dans un délai de deux ans...

– Je reconnais là la main de Méfrès, dit le pharaon : et... combien leur devons-nous ?

– Environ cinquante mille talents.

– Et je devrais rembourser cinquante mille talents en deux ans ? Cela me paraît difficile... Et qu'as-tu d'autre à m'apprendre ?

– Les impôts rentrent de moins en moins... dit le trésorier. Depuis trois mois, nous n'avons reçu que le quart des sommes prévues.

– Comment cela se fait-il ?

– J'ai entendu dire, répondit le trésorier, très embarrassé, que des inconnus incitent les paysans à ne plus payer les

impôts, disant que ce n'est plus nécessaire, sous ton règne...

– Ah, ah !... Ces inconnus me font penser à mon ami Herhor... Mon ministre voudrait-il réellement me faire mourir de faim ? Mais toi, trésorier, comment fais-tu pour subvenir à nos besoins courants ?

– Les Phéniciens, nous prêtent de l'argent ; déjà, ils nous ont avancé huit mille talents.

– Et exigent-ils des garanties ?

– Ils prétendent que ce n'est qu'une formalité ; néanmoins, ils s'installent dans les domaines royaux et exploitent les paysans autant qu'ils le peuvent !

Le pharaon ne répondit rien. Il remercia le trésorier et convoqua pour le lendemain l'archiprêtre Sem, le Phénicien Hiram, Pentuer et Tutmosis.

Lorsqu'ils furent tous réunis, il leur annonça :

– Vous savez sans doute que les temples viennent d'exiger le remboursement de tout l'argent qu'ils avaient prêté à mon divin père. Or, une dette est chose sacrée, surtout une dette vis-à-vis des dieux... Malheureusement, mon trésor est vide et les impôts rentrent irrégulièrement ; c'est pourquoi, j'estime l'État menacé, et je me vois forcé de demander de l'argent au Labyrinthe...

Les deux prêtres remuèrent sur leur siège.

– Je sais, poursuivait Ramsès XIII, que d'après nos saintes lois, mon décret ne suffit pas à ouvrir les portes du Labyrinthe. Les prêtres chargés de sa garde m'ont dit qu'il fallait rassembler une délégation composée de treize représentants de chaque classe sociale du pays, et qui aurait à approuver ma décision. Je vous ai appelée aujourd'hui afin que vous m'aidiez à réunir cette assemblée. Je compte sur toi, Sem, pour choisir treize prêtres, sur toi, Pentuer, pour me trouver des paysans et des artisans ;

Tutmosis s'occupera des nobles et des officiers ; quant à Hiram, il me trouvera treize marchands... Je tiens à ce que cette assemblée se réunisse au plus vite, ici, dans mon palais de Memphis, car j'ai un urgent besoin d'argent !

– Permets-moi de te faire remarquer, intervint l'archiprêtre Sem que le ministre Herhor et l'archiprêtre Méfrès devront également assister à cette réunion car ils ont voix au chapitre eux aussi, et peuvent s'opposer à tout prélèvement d'argent du Labyrinthe.

– Mais oui, certainement, dit vivement Ramsès ; ils avanceront leurs arguments et je présenterai les miens ; l'assemblée jugera.

– Quelques-uns des saphirs cachés au Labyrinthe suffiraient à payer toutes tes dettes phéniciennes ! intervint Hiram. Je vais de ce pas chercher les treize marchands dont tu as besoin...

Il salua et sortit.

Après son départ, Sem prit la parole :

– Je ne sais si la présence ici de cet étranger était souhaitable, dit-il.

– Je ne le sais pas non plus, répondit Ramsès ; mais Hiram jouit auprès des marchands d'une grande autorité et de plus, c'est lui qui me fournit actuellement tout l'argent dont je dispose. Je veux qu'il sache que je suis en mesure de le rembourser !

Il se fit un silence. Pentuer en profita pour dire :

– Si tu permets, je vais partir à l'instant même, pour me mettre en quête des paysans et des artisans nécessaires. Ils voteront tous pour toi, mais je tiens à choisir les plus intelligents d'entre eux.

Il sortit à son tour.

– Et toi, Tutmosis, qu’en penses-tu ? demanda le pharaon.

– Je suis tellement sûr, seigneur, des sentiments de la noblesse et de l’armée, que je trouve même inutile d’en parler. Aussi, oserai-je te présenter une requête toute personnelle...

– Tu as besoin d’argent ?

– Non. Je voudrais me marier.

– Toi, te marier ? s’exclama joyeusement Ramsès. Et quelle est l’heureuse élue ?

– C’est la belle Hébron, la fille du gouverneur de Thèbes... répondit Tutmosis en riant. Je voudrais te demander de présenter ma demande à son père...

Le pharaon lui frappa cordialement l’épaule.

– Je m’en occuperai dès demain, dit-il ; d’ici huit jours, tu auras épousé ta Hébron bien-aimée ! Maintenant, va donc la rejoindre au plus vite !

Il resta seul avec Sem. Après un instant de silence, il lui demanda :

– Tu sembles soucieux, saint Père ? Ne crois-tu pas possible de trouver treize prêtres disposés à m’obéir ?

– Je suis convaincu que tous les prêtres feront le nécessaire pour redresser la situation du pays, répondit le prêtre. Cependant, n’oublie pas que l’avis décisif sera émis par Amon !

– La statue d’Amon, à Thèbes ?

– Oui.

Le pharaon eut un geste de mépris.

– Amon, c’est Herhor et Méfrès, dit-il. Je sais qu’ils ne

seront pas d'accord pour m'aider, mais je refuse de perdre l'Égypte à cause de l'obstination de deux ambitieux !

– Tu te trompes, répondit Sem avec sévérité ; il est vrai que bien souvent les statues des dieux ne font que ce que les prêtres leur font faire ; mais pas toujours ! Il se passe dans nos temples des choses mystérieuses et surnaturelles, seigneur ! Il arrive que les statues ne fassent et ne disent que ce qu'elles veulent !...

– Dans ce cas, je suis tout à fait rassuré, s'écria Ramsès. Les dieux connaissent les difficultés de l'Égypte et ils peuvent lire dans mon cœur. Ils savent aussi que je veux le bien de mon peuple, et aucun dieu juste et bon ne voudrait m'empêcher de faire le bien !

– Puisses-tu avoir raison, murmura l'archiprêtre.

Et il sortit, courbé, d'un pas lourd, comme un homme sur qui pèsent l'angoisse et l'inquiétude.

Chapitre XVIII

Avant de partir pour la Basse-Égypte, Pentuer alla faire ses adieux au ministre Herhor. Celui-ci le reçut avec cordialité.

– Tu te fais rare, mon cher Pentuer ! lui dit-il. Depuis que tu es devenu conseiller du pharaon, tu ne te montres plus guère ! À vrai dire, tu n'es pas le seul... ajouta-t-il avec amertume. Mais je n'oublie pas les services que tu m'as rendus dans le passé, même si aujourd'hui tu n'oses plus me parler...

– Je ne suis pas devenu le conseiller du pharaon, interrompit Pentuer, et je ne t'évite nullement. Tu as été mon bienfaiteur, et je m'en souviens.

– Oui, je sais que tu restes loyal vis-à-vis de nous, répondit Herhor ; cependant, qui sait, peut-être aurais-tu dû accepter de devenir le conseiller de Ramsès. Tu lui aurais fait éviter la compagnie de traîtres qui le mèneront à sa perte !

Pentuer changea de sujet de conversation et exposa à Herhor les raisons de son voyage en Basse-Égypte.

– Oui, que Ramsès XIII convoque cette assemblée, dit le ministre... C'est son droit. Mais il est regrettable que tu te mêles à cette machination ! Décidément, tu as bien changé ; te rappelles-tu, lors des dernières manœuvres, tu te plaignais des dépenses excessives de la Cour ? Et aujourd'hui tu sers le pharaon le plus dépensier et le plus débauché que l'Égypte ait connu !

– Ramsès XIII veut améliorer le sort du peuple, intervint Pentuer ; et moi, fils de paysans, je serais un lâche si je ne l'y aidais pas !

– Et as-tu envisagé tous les préjudices que cela entraînera

pour nous, clergé ?

Pentuer s'étonna.

– Mais vous avez été les premiers à vous pencher sur le sort des paysans ! dit-il.

– Oui, mais Ramsès, lui, ne fera rien pour le peuple !

– Il ne fera rien si vous lui refusez l'argent...

– Même si nous lui donnions une pyramide d'or et d'argent, il ne ferait rien, car c'est un enfant sans suite dans les idées !

– Il a pourtant de grandes qualités !

– Mais il ne connaît rien, ne sait rien ! s'écria Herhor. Il n'a été à l'école que pendant quelques mois, et il n'a eu le temps de rien apprendre !

– Pourtant, il gouverne...

– Mais quel gouvernement, Pentuer !... Il a ouvert des écoles militaires, il a augmenté le nombre de soldats, il a armé tout le pays ! Crois-tu qu'il ait pensé aux conséquences de ses actes ? Il te semble qu'il gouverne ? Erreur ! C'est moi qui continue à gouverner, et moi seul, quoiqu'il m'ait chassé ! C'est moi qui fais que les impôts ne rentrent plus, qui empêche que les paysans ne se révoltent chaque jour ! À deux reprises déjà, j'ai empêché l'Assyrie, irritée par notre mobilisation, de nous déclarer la guerre ! Ramsès gouverne, dis-tu. Il crée de l'agitation autour de lui, c'est tout ! On l'a bien vu, d'ailleurs, du temps qu'il était nomarque de Basse-Égypte : qu'a-t-il fait, sinon boire, s'amuser, se débaucher avec des filles ; s'est-il un tant soit peu intéressé à la gestion de la province ? Non ! De plus, le voilà qui s'entoure de Phéniciens, maintenant !

– Et sa victoire sur les Libyens ?

– Je lui reconnais de l'énergie et certaines qualités militaires. C'est d'ailleurs la seule chose qu'il sache faire. Mais, avoue toi-même : aurait-il vaincu les Libyens si les prêtres ne l'avaient pas aidé ? C'est nous qui l'avons averti de tous les mouvements de l'ennemi !...

– Mais à quoi mènera cette haine qui t'oppose à lui ? murmura Pentuer.

– Il n'est pas question de haine, coupa Herhor. Puis-je haïr un enfant ? J'estime simplement que sa politique est dangereuse pour l'Égypte et, si Ramsès avait eu un frère, depuis longtemps déjà il ne serait plus pharaon !...

– Et c'est toi qui serais devenu son successeur ! éclata Pentuer.

Herhor ne parut nullement offusqué.

– Tu sembles avoir perdu tes qualités d'intelligence de jadis, répondit-il avec calme. Il est évident que si le trône d'Égypte devenait vacant, c'est moi qui y monterais, en tant qu'archiprêtre d'Amon à Thèbes et président du Grand Conseil... Mais je n'en ai nulle envie ; mon pouvoir n'est-il pas plus grand que celui du pharaon ? Quoique en disgrâce, ne suis-je pas le maître du pays ? Tous ces prêtres, ces trésoriers, ces juges, ces généraux qui me fuient comme un pestiféré, oseraient-ils me désobéir ? Lorsque j'appose mon sceau sur un papyrus, y a-t-il un seul homme, en Égypte, qui ne remplirait pas mes ordres ?

Pentuer baissa la tête. Si, en dépit de la mort de Ramsès XII, le Grand Conseil secret des prêtres fonctionnait toujours, le jeune pharaon devait l'abattre ou bien être abattu par lui. Il avait à ses côtés l'armée, les nobles, un grand nombre de prêtres, mais le Conseil, lui, pouvait se targuer d'une organisation puissante et d'une sagesse séculaire. L'issue d'un tel conflit apparaissait douteuse.

– Vous avez donc décidé de perdre le jeune pharaon ? demanda Pentuer d'une voix étouffée.

– Non, nous voulons simplement sauver le pays.

– Mais alors, que reste-t-il à faire à Ramsès ?

– Je ne sais pas, répondit Herhor. Je sais seulement ce que fit son père : il avait lui aussi commencé son règne avec l'intention de tout bouleverser, mais lorsqu'il manqua d'argent, il s'adressa aux dieux, se tourna vers les prêtres, et épousa la fille de l'archiprêtre Amenhotep. Il devint archiprêtre lui-même, et acquit une rare sagesse.

– Et si Ramsès n'écoute pas ces conseils ?

– Dans ce cas, nous nous passerons de lui ! répondit calmement Herhor.

– Et que me conseilles-tu de faire ?

– Obéis-lui, à condition de ne pas trahir nos secrets. Pour le reste, l'avenir nous dictera notre attitude. Sincèrement, je souhaite que Ramsès XIII trouve le bon chemin ; je pense qu'il y parviendrait s'il n'était entouré de traîtres...

Pentuer quitta le ministre fort déprimé.

Des semaines durant, il parcourut la Basse-Égypte, choisissant dans les villages les paysans et les artisans les plus intelligents et les plus évolués. Partout, il trouva les paysans fort agités, et il dut reconnaître que les prêtres seuls empêchaient le peuple de se soulever. Mais ce qui le surprit le plus désagréablement, ce fut une rumeur qu'il entendît un peu partout et qui prétendait que Ramsès XIII, tout comme son frère aîné, présentait des signes de folie. Certains lui dirent qu'on avait vu le pharaon courant nu dans les jardins de son palais, grimpant sur les arbres et entrant par les fenêtres ; on disait aussi que sa mère, la reine Nikotris, était au courant de la maladie de son fils. Pentuer eut beau jurer qu'il voyait souvent

le pharaon, et que celui-ci était en parfaite santé, on ne le croyait pas.

« Je reconnais là les procédés de Herhor, songeait Pentuer. D'ailleurs, seuls les prêtres peuvent transmettre aussi rapidement des nouvelles de la capitale... »

Au nord de Memphis, non loin des pyramides, s'élevait le petit temple de la déesse Nuth. Il était habité par un vieux prêtre, Ménès, astronome fameux et célèbre ingénieur. Depuis des années, Pentuer n'avait plus rendu visite au vieux savant, qu'il aimait de tout son cœur pour sa bonté et sa douce philosophie d'homme épris de science. Aussi, pensa-t-il que l'occasion était propice pour revoir son ami.

Un vieil homme mi-nu, la chevelure en désordre, une peau de panthère sur les épaules, sortit d'une tour délabrée et s'avança au-devant du visiteur.

– Il me semble reconnaître mon ami Pentuer ? s'écria-t-il.

– Oui, c'est bien moi, répondit en souriant Pentuer, et il serra la main de Ménès.

– Il me semble que tu as bien changé ! remarqua Ménès. Ta peau est blanche, tes habits de fine étoffe, et tu portes au cou une chaîne en or... Eh bien, viens-tu t'établir chez moi, dans ma tour ?

Pentuer secoua la tête.

– Je viens simplement te saluer, maître.

– Et ensuite tu retourneras à la cour du pharaon, n'est-ce pas ? Ah, si vous saviez, vous tous, courtisans, combien vous perdez en ne fréquentant pas les sages !

– Et toi, tu vis seul, ici ?

– J'ai un esclave qui est parti ce matin à la ville, mendier

quelque nourriture. Le temple, comme tu vois, n'est pas prospère !

– Et cette solitude ne te pèse-t-elle pas ?

– Oh non ! s'écria Ménès. Depuis ta dernière visite, j'ai réussi à arracher aux dieux un grand secret ; un secret que je n'échangerais pas contre la couronne d'Égypte !

– Et quel est-il ?

– Je viens de terminer les calculs relatifs aux dimensions de notre terre...

– Que veux-tu dire ?

– Tu sais, commença Ménès à voix basse, que la terre n'est pas plate, comme on le dit généralement, mais qu'elle a la forme d'un globe...

– Oui, cela, je le sais.

– Mais peu le savent ! dit Ménès. En tout cas, personne, jusqu'à présent, ne connaissait les dimensions de ce globe...

– Et tu as réussi à les calculer ?

– Oui. Il faudrait à notre infanterie cinq ans environ pour faire le tour de la terre, à raison de treize mille Égyptiens par jour !

– Dieux ! Et tu ne crains pas de te livrer à de pareils calculs !

Ménès haussa les épaules.

– Qu'y a-t-il de terrible à mesurer les espaces ? demanda-t-il. Mesurer une pyramide, ou mesurer la terre, c'est la même chose. J'ai déjà réussi des calculs plus compliqués...

– Par exemple ?

– Eh bien, j’ai découvert quelque chose qui vous effraiera certainement. Mais n’en parle à personne !... Il y aura, en septembre, une éclipse du soleil... La nuit régnera en plein jour, et je suis certain de ne pas m’être trompé, même d’une fraction d’heure dans mes calculs !...

– J’ai lu dans des livres sacrés que, parfois, la nuit est tombée en plein midi ; comment cela se fait-il !

– C’est très simple : entre le soleil et nous vient se glisser la lune ; elle voile la lumière solaire et provoque l’obscurité.

– Et cela va se produire chez nous ?

– Oui, en septembre. J’ai écrit au pharaon pour l’en avertir, mais il a raillé mes calculs et a transmis ma lettre à Herhor...

– Et Herhor ?

– Il m’a remercié et m’a envoyé vingt mesures de grain. C’est un homme sensé, lui, cependant que Ramsès est un garçon désinvolte...

– Ne sois pas trop sévère pour lui, maître ! Ramsès est bon, il veut le bien du peuple...

– Et moi je te répète que c’est un gamin orgueilleux et sot ! soutint Ménès, irrité. Je lui ai déjà soumis divers projets relatifs au travail de la terre, et chaque fois il a raillé mes conseils !

Ils firent quelques pas, puis entrèrent dans le temple. Ménès continuait à monologuer :

– Vous êtes des hommes étranges, vous courtisans, disait-il, avec amertume. Qu’un Phénicien vous apporte un saphir ou un rubis, vous ne demandez pas à quoi sert cet objet ; mais lorsqu’un savant vous propose une invention, fruit de son cerveau, fût-elle géniale, vous la craignez et demeurez sceptiques... Et pourtant, la science seule affronte victorieusement le temps ; les dynasties disparaissent, les villes

s'écroulent, la terre elle-même se transforme... Mais deux et deux feront toujours quatre, le triangle aura toujours trois angles, et la lune cachera le soleil... Oui, seule la science est éternelle !

– Les dieux parlent par ta bouche, dit Pentuer après un instant, mais il n'est accordé qu'à très peu d'hommes d'avoir ta sagesse. D'ailleurs, tant mieux, car si les paysans passaient leur temps à observer les étoiles, et si les soldats s'occupaient de géométrie, tous nous mourrions de faim ! Aussi, quoique la sagesse soit indispensable à la vie, nous ne pouvons être tous des savants !...

Ménès ne répondit rien.

Pentuer passa quelques jours encore au temple de Nuth, à se reposer et à contempler la plaine verte qui s'étendait à ses pieds. Il regarda les astres, en compagnie du vieux prêtre, et il examina les diverses inventions que Ménès mettait au point. Il admirait son génie et son austérité, mais il estimait qu'il s'agissait là de fantaisies bien plus que de choses concrètes et réelles. En tant que politicien et conseiller royal, il se refusait à l'abstraction et il ne songeait qu'aux réalités du temps présent.

Chapitre XIX

Pendant que Pentuer parcourait le pays à la recherche des délégués dont avait besoin Ramsès, celui-ci mariait, à Thèbes, son favori Tutmosis.

Entouré d’une suite brillante, il s’était rendu chez Antèphe, père de Hébron et gouverneur de Thèbes, pour lui demander la main de sa fille. Antèphe avait reçu son maître avec de grandes démonstrations d’humilité et de soumission, et avait accepté le mariage avec une joie visible. Il déclara donner à sa fille cinquante talents de dot annuelle ; de plus, toute sa fortune personnelle, qui était considérable, devait aller à sa mort à son gendre, de même que son titre de gouverneur, pour autant, naturellement, que le pharaon fût d’accord. De son côté, Ramsès déclara qu’il dotait Tutmosis à raison de vingt talents par an, et qu’il lui offrait plusieurs domaines en Basse-Égypte.

Lorsque les modalités financières furent réglées, Tutmosis vint remercier Antèphe d’avoir donné sa fille à un misérable comme lui, et le féliciter de l’avoir si bien élevée. La cérémonie du mariage fut fixée à quelques jours de là, car Tutmosis, en raison de ses devoirs militaires, ne pouvait attendre longtemps.

– Je te souhaite beaucoup de bonheur, mon fils, lui dit Antèphe avec un sourire, mais tu devras t’armer de patience, car ma fille bien-aimée, à vingt ans, est la femme la plus élégante de Thèbes, et elle a l’habitude de voir respecter tous ses caprices... Même mon pouvoir s’arrête au seuil de ses jardins, et je crains que ton titre de général ne fasse pas grand effet sur elle !...

Puis, il convia tous ses invités à un grand banquet au cours duquel la fiancée devait paraître. Afin de leur faire honneur, Ramsès invita Hébron et son favori à sa table. La jeune femme était réellement très belle et ne semblait ni naïve ni

inexpérimentée, ce qui, en Égypte, n'étonnait personne. Le pharaon remarqua rapidement que la fiancée n'accordait pas même un coup d'œil à son futur époux, mais que, par contre, elle lui lançait à lui, des regards sans équivoque. Cela non plus ne pouvait étonner personne en Égypte.

Lorsque la musique retentit et que les danseuses apparurent, Ramsès se pencha vers Hébron et lui dit :

– Plus je te regarde, Hébron, et plus je m'étonne... Si un étranger te voyait, il te prendrait pour une déesse ou une prêtresse, mais certes pas pour une radieuse fiancée !...

– Tu te trompes, seigneur, répondit-elle ; je suis fort heureuse, en ce moment, mais pas à cause de mes fiançailles...

– Comment est-il possible ? interrompit Ramsès.

– Le mariage ne me tente guère, et je préférerais certes devenir prêtresse d'Iris plutôt que me marier...

– Mais alors, pourquoi te maries-tu ?

– Je le fais pour mon père, qui tiens absolument à avoir des héritiers, et aussi pour toi...

– Tutmosis ne te plaît donc pas ?

– Je n'ai pas dit cela. Tutmosis est beau, il est élégant, il a une belle voix, il est général de ta garde. Ce sont là de grandes qualités... Cependant, jamais je ne serais devenue sa femme si mon père et si toi-même ne me l'aviez demandé... D'ailleurs, je ne serai jamais vraiment sa femme ; il devra se contenter de ma fortune et des titres qu'il héritera de mon père... Le reste, il ira le chercher chez les danseuses !

– Et Tutmosis est au courant de son infortune ?

Hébron sourit.

– Il sait très bien que je n'appartiendrai jamais à un

homme que je n'aime pas ! Or, je ne pourrai aimer que quelqu'un qui me sera supérieur !

– Penses-tu réellement ce que tu dis ? s'étonna Ramsès.

– J'ai déjà vingt ans, seigneur, et depuis six ans je suis entourée de prétendants et d'adorateurs ; j'ai pu apprécier leur réelle valeur !... Je t'assure que je préfère la conversation des hommes de science aux compliments des jeunes gens !

– Dans ce cas, je n'ai que faire à tes côtés, sourit Ramsès. Je ne suis pas élégant, et quant à la science... je n'en possède guère !

– Oh si, seigneur, tu as plus, tu as beaucoup plus !... répondit-elle en rougissant. Tu es un général vainqueur, tu es fort comme le lion, rapide comme l'aigle... Des millions d'hommes se prosternent devant toi, des empires entiers tremblent en entendant prononcer ton nom !... Les dieux même pourraient t'envier ta puissance !

Ramsès se troubla.

– Hébron, Hébron, si tu savais quels sentiments tu éveilles en moi ! murmura-t-il.

– C'est pourquoi, poursuivit-elle, j'ai accepté d'épouser Tutmosis. Ainsi, je vivrai non loin de toi, et je pourrai te voir plus souvent...

Sur ces mots, elle se leva et sortit.

Antèphe avait observé la conversation, et s'approcha de Ramsès, inquiet.

– Seigneur, dit-il, je crains que ma fille n'ait commis quelque impair... Pardonne-lui, car c'est une enfant si irréfléchie encore...

– Calme-toi, répondit le pharaon ; ta fille, bien au

contraire, est pleine de sagesse et de maturité. Elle est sortie parce qu'elle s'est aperçue que ton vin égayait trop les convives.

En effet, le banquet tournait peu à peu à l'orgie.

– Je t'avouerai, tout à fait entre nous, souffla Antèphe, que le pauvre Tutmosis devra surveiller étroitement son épouse, et que sa vie avec Hébron ne sera pas des plus faciles...

Le banquet dura jusqu'au matin. Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsque Antèphe fit ramener chez eux, dans des chars, ses invités ivres morts.

Quelques jours plus tard eut lieu le mariage lui-même.

Ramsès y assistait, de même que les archiprêtres Méfrès et Herhor. Après la cérémonie solennelle au temple, les jeunes époux burent ensemble dans une même coupe, suivant la coutume, pour symboliser leur union. Puis, suivi de leur suite, et acclamés sur leur passage par la foule et les soldats, ils se rendirent au palais royal où devait se dérouler le repas de noces.

Jusqu'alors, Tutmosis avait habité dans les appartements du pharaon. À l'occasion de son mariage, il avait reçu de son maître un somptueux petit palais situé dans la partie la plus sauvage et la plus éloignée du parc et entourée de baobabs, de figuiers et de tamariniers. Les jeunes époux pouvaient passer là, à l'abri du monde, leurs premières journées d'intimité.

Le banquet se prolongea tard dans la soirée. Vers minuit, Herhor et Méfrès se levèrent de table et se rendirent au temple d'Amon. Là, dans une salle souterraine, ils rejoignirent Mentésuphis, le grand juge de Thèbes et plusieurs dignitaires du royaume.

Ils s'assirent sur des bancs de pierre, et Herhor prit la parole :

– Notre pharaon, Ramsès XIII, est un homme dangereux, dit-il. L'Assyrie, à deux reprises déjà, a réclamé la signature du

traité promis...

– De plus, ajouta Méfrès, cet impie pense vraiment porter la main sur les trésors du Labyrinthe !...

– Or, continua Herhor, l'État n'est nullement menacé... Seul le pharaon l'est ! Il n'est donc pas question de toucher au Labyrinthe ! D'ailleurs, une fois que nous aurons commencé à y puiser, petit à petit toutes les richesses qu'il recèle prendront le chemin du palais royal, et le trésor séculaire de l'Égypte cessera d'exister ! Et pourquoi aiderions-nous un homme qui méprise les prêtres, raille la religion et incite le peuple à la révolte ?

– En ce qui concerne le peuple, interrompit Méfrès, il sera facile de changer son état d'esprit... Il suffira de répandre le bruit que le nouveau pharaon, qui promet tant de choses aux paysans, est fou... D'ailleurs, son grand frère passe ses journées perché au haut des arbres ; vous verrez que Ramsès commencera bientôt à faire de même !... Voulez-vous que je vous donne les preuves de sa folie ? Écoutez-moi...

Tous se rapprochèrent de lui.

– Dites-moi, commença Méfrès d'une voix haineuse et animée, dites-moi, un homme sain d'esprit descend-il devant des milliers de personnes dans l'arène pour combattre un taureau ? Passe-t-il ses nuits dans un temple païen ? Un homme normal fait-il de la première de ses femmes une esclave, entraînant ainsi sa mort et celle de son enfant ?

Un frisson d'horreur parcourut l'assistance.

– Tout cela, disait l'archiprêtre, nous en avons été témoins à Pi-Bast ; de même, Mentésuphis et moi avons vu des banquets au cours desquels, à demi fou, Ramsès injuriait les dieux et les prêtres !...

– Oui, nous avons vu tout cela, confirma Mentésuphis.

– Enfin, croyez-vous qu'un homme sain d'esprit, continuait

Méfrès, de plus en plus animé, croyez-vous qu'un homme sain d'esprit abandonnerait son armée pour poursuivre, dans le désert, une bande de Libyens ? Et j'en passe...

– Le saint Méfrès est encore fort indulgent pour notre pharaon, intervint Herhor, en le traitant de dément. Nous pourrions plus justement lui donner le nom de traître...

À nouveau, un murmure s'éleva dans l'assistance.

– Oui, reprit Herhor, l'homme appelé Ramsès XIII est un traître, car non seulement il s'entoure d'espions et d'escrocs étrangers, qui doivent l'aider à trouver le chemin du trésor du Labyrinthe, non seulement il refuse de signer avec l'Assyrie le traité dont dépend la sécurité de l'Égypte, mais encore il accorde aux Phéniciens la permission de creuser un canal de la Méditerranée à la mer Rouge !... Or, ce canal est la plus grande menace qui puisse peser sur notre pays, car l'Égypte, en un instant, se verrait envahie par la mer ! Il ne s'agit plus ici d'un simple trésor ; il y va de nos temples, de nos maisons, de nos champs, de la vie de six millions d'hommes et de femmes, stupides il est vrai, mais innocents ! Il y va enfin de la vie de nos enfants, et de la nôtre ! Croyez-moi, jamais encore un homme n'a représenté pareil danger pour l'Égypte ! C'est pour en discuter, c'est pour trouver un moyen de salut, saints Pères, que nous sommes réunis ici aujourd'hui... Et il faut faire vite, car les décisions de cet homme sont impétueuses comme l'ouragan !

Un grand silence se fit dans la salle.

– Je pense, dit un des dignitaires présents, que le mieux serait de remettre l'affaire entre les mains de Méfrès et de Herhor. Ils ont trouvé le mal, qu'ils cherchent maintenant le moyen de le guérir ! Qu'ils se fassent assister, au besoin, du grand juge de Thèbes.

– Oui, oui ! répétèrent les autres.

Mentésuphis alluma une torche et se mit à couvrir un

papyrus de signes. Il y consigna les décisions qui venaient d'être prises, et écrivit que le Grand Conseil secret, devant le danger qui menaçait l'État, remettait ses pouvoirs à Herhor et à Méfrès. Tous contresignèrent ce document, qui fut ensuite déposé, cacheté, sous l'autel d'Amon. Chacun des assistants s'engagea en outre à faire participer au complot dix autres dignitaires ; quant à Herhor, il promit de prouver que Ramsès XIII projetait de faire construire le canal Méditerranée-mer Rouge et s'apprêtait à violer le Labyrinthe.

– Ma vie et mon honneur sont entre vos mains, termina Herhor. Si je vous ai menti, vous pourrez me condamner à mort et faire brûler mon corps !...

Plus personne ne mit en doute ses paroles, tant ce serment était grave.

*

Tutmosis, cependant, habita quelques journées avec Hébron dans le palais que le pharaon lui avait offert mais, le soir, il se rendait à la caserne de la garde royale et y passait joyeusement la nuit en compagnie d'officiers et de danseuses. Tous comprirent à cette attitude que Tutmosis n'avait épousé Hébron que pour sa dot mais personne ne s'en étonna.

Au bout d'une semaine, le favori vint trouver Ramsès et lui annonça qu'il était prêt à reprendre son service. Il ne vit plus son épouse que le jour, car, la nuit, il était chargé de garder les appartements de son maître.

Un soir, Ramsès lui dit :

– Je ne me sens ni libre ni tranquille, dans ce palais. Ma mère entend de nouveau des voix mystérieuses, et je ne puis recevoir personne sans qu'on ne m'écoute... Aussi, dois-je quitter ces appartements pour consulter mes fidèles amis.

– Veux-tu que je t'accompagne ? demanda Tutmosis en voyant que le pharaon mettait son manteau.

– Non, reste ici et veille à ce que personne n'entre chez moi... Même ma mère... Tu diras que je dors et que je ne veux voir personne.

– Il en sera fait comme tu le désires, dit le favori en recouvrant Ramsès de son manteau.

Il éteignit les lumières et Ramsès sortit par une porte secrète.

Arrivé dans le jardin, il regarda soigneusement autour de lui, puis se mit à marcher d'un pas rapide dans la direction du palais qu'habitait Tutmosis. Après quelques instants de marche, une ombre lui barra le chemin.

– Qui est là ? demanda une voix.

– Nubie, répondit le pharaon.

– Libye ! répliqua la voix, et l'ombre s'écarta.

Ramsès reconnut Eunane. Il s'approcha de lui et demanda :

– Ah, c'est toi ? Que fais-tu donc ici, la nuit ?

– Je fais le tour des jardins, seigneur, car des voleurs rôdent parfois autour du palais.

– C'est bien. Mais n'oublie pas que la première qualité d'un officier de la garde est la discrétion. Aussi, arrête les voleurs mais évite de remarquer les personnages de marque qui circulent la nuit dans le parc... Et surtout, tais-toi !

– Seigneur, je suis tel un tombeau, et mon glaive est à ton service !

Ramsès coupa net d'un geste le bavardage d'Eunane.

– Je sais, dit-il. Peut-être, un jour, te demanderai-je de le tirer pour moi !

Il poursuivit son chemin.

Après un quart d'heure de marche dans d'étroits sentiers, il se trouva dans le jardin de la maison de Tutmosis. Il crut entendre bruisser le feuillage, et demanda, à voix basse :

– C'est toi, Hébron ?...

Une ombre couverte d'un grand manteau courut à sa rencontre et, jetant ses bras autour du cou de Ramsès, elle se mit à le couvrir de baisers passionnés en murmurant :

– Enfin, tu es venu, seigneur ! Je t'attends depuis si longtemps !...

Il la prit dans ses bras et la porta jusqu'à la maison. Son manteau s'accrocha à une branche et glissa de ses épaules, mais il ne songea même pas à le ramasser...

*

Le lendemain matin, la reine Nikotris appela Tutmosis chez elle. Le favori la trouva affreusement changée : elle était pâle, ses yeux étaient creusés de cernes profonds, son regard paraissait inquiet.

– Assieds-toi, lui dit-elle en désignant un tabouret.

Tutmosis hésita.

– Mais si, assieds-toi, répéta-t-elle, tu es un ami ; je t'ai vu grandir ; tu pourrais être mon fils...

Tutmosis fut effrayé par l'affolement de la reine et par sa voix tremblante.

– Ne répète à personne ce que je vais te dire, reprit la reine. À personne... Jure-le-moi !

– Je le jure ! fit Tutmosis, de plus en plus inquiet.

– Écoute bien, mais ne me trahis pas... Vois-tu cet arbre, là, en face de la fenêtre ?... Sais-tu qui j'y ai vu, perché, cette nuit ?

– Le frère de notre pharaon, qui se prenait, une fois de plus, pour un singe, sans doute...

– Non, pas son frère, mais Ramsès lui-même !

– Cette nuit ?

– Oui ! La lumière des torches a éclairé son visage... Il m'a regardé avec des yeux de dément, et m'a dit : « Regarde, mère, maintenant je sais voler, ce que ni Chéops, ni Ramsès le Grand, n'ont réussi à faire ! Vois comme des ailes me poussent !... » Il a tendu ses bras vers moi, et j'ai touché ses mains et son visage baigné de sueur glacée... Puis il est descendu de l'arbre et s'est enfui en courant...

Tutmosis écouta, plein d'horreur.

– Ce ne pouvait être Ramsès ! dit-il d'un ton décidé. C'était un homme qui lui ressemble, le sinistre Grec Lykon, qui a tué son fils et que les prêtres détiennent en leur pouvoir ! Non, ce n'était pas Ramsès ! C'est là une ignominie de plus imaginée par Herhor et Méfrès.

Une lueur d'espoir apparut sur le visage de la reine ; mais elle s'évanouit aussitôt.

– N'aurais-je pas reconnu mon fils ? demanda-t-elle.

– Ce Grec lui ressemble de façon incroyable ! répéta Tutmosis. D'ailleurs, je reconnais bien là les méthodes des prêtres ! Ah, les lâches !... La mort sera pour eux un châtiment bien trop doux !

– Le pharaon a-t-il dormi cette nuit chez lui ? demanda la reine.

Tutmosis se troubla et baissa les yeux.

– Il n'a pas dormi chez lui, n'est-ce pas ? insistait Nikotris.

– Mais si... répondit Tutmosis d'une voix hésitante.

– Je vois bien que tu mens ! s'écria la reine. Et ce manteau, ose jurer que ce n'est pas celui de mon fils !

Elle se leva, tira d'un coffre un manteau brun et le tendit à Tutmosis.

– Mon esclave l'a trouvé accroché aux branches de cet arbre ! dit-elle.

Tutmosis se rappela alors que Ramsès était rentré peu après minuit, sans manteau, disant qu'il l'avait perdu quelque part dans le jardin. Il hésita encore un instant, se refusant à admettre l'affreuse vérité.

– Non, répéta-t-il enfin avec énergie. Ce n'était pas Ramsès, mais Lykon, et les prêtres seuls sont les auteurs de cette sinistre farce !

– Et si, vraiment, c'était mon fils ?

Tutmosis sentait sa confiance le quitter. Certes, ses soupçons quant à Lykon étaient plausibles, mais il y avait de bonnes raisons de croire que l'homme juché au haut de l'arbre était Ramsès : il n'avait pas dormi au palais, cette nuit-là, et puis ce manteau perdu... D'ailleurs, son frère n'était-il pas fou ? Qui sait si la malédiction ne s'étendait pas aux autres membres de la famille ?

Le favori se sentit triste et découragé. Mais plus il doutait et plus la reine semblait retrouver espoir.

– Je te remercie de m'avoir fait penser à ce Lykon, dit-elle.

Oui, je me souviens de lui... C'est à cause de lui que Méfrès accusait Ramsès d'avoir tué son fils, et aujourd'hui il se sert de ce criminel pour discréditer le pharaon ! En tout cas, n'en parle à personne, à Ramsès surtout ! S'il apprenait pareille horreur, il ne pardonnerait jamais aux prêtres de l'avoir ridiculisé ainsi ! Il les ferait juger, et ou bien Méfrès et Herhor se verraient condamnés à mort, ou bien ils seraient acquittés. Dans les deux cas, que de malheurs en perspective !

– Je ferai moi-même une enquête, dit Tutmosis d'une voix décidée.

– Trouve Lykon et tue-le sans pitié, comme une vipère ! s'écria encore la reine.

À partir de ce jour, Tutmosis n'osa plus regarder Ramsès dans les yeux et se mit même à l'éviter. Comme le pharaon lui aussi paraissait moins cordial, une sorte de gêne se dressa entre eux. Cependant, un soir, il appela son favori.

– J'ai à parler à Hiram de choses importantes, dit-il. Aussi, je dois sortir. Veille donc à l'entrée de ma chambre, comme tu l'as fait précédemment !

Lorsque Ramsès fut sorti, l'anxiété s'empara de Tutmosis.

« Les prêtres ne l'auraient-ils pas empoisonné avec quelque breuvage qui donne la folie ? Peut-être, se sentant malade et redoutant la crise, Ramsès fuit-il ses appartements. On verra bien ! »

Il vit, en effet. Ramsès ne rentra qu'après minuit. Il était couvert, cette fois, d'un manteau, mais ce n'était pas le sien ! Il portait sur les épaules une cape militaire...

Tutmosis ne put s'endormir, cette nuit-là, et, toute la matinée, attendit que la reine l'appelât. Mais Nikotris ne le demanda plus. Seulement, après la revue des troupes, à midi, Eunane s'approcha de lui et demanda à lui parler. Lorsqu'ils

furent seuls, l’officier se jeta aux pieds de Tutmosis et le supplia de ne répéter à personne ce qu’il allait lui dire.

– Qu’est-il arrivé ? demanda le favori, pressentant un nouveau malheur.

– Seigneur, commença Eunane, hier, vers minuit, mes soldats ont surpris dans le jardin un homme qui courait, nu, et qui hurlait affreusement... Ils me l’ont amené, et...

Il se jeta de nouveau aux pieds de Tutmosis.

– Et quoi ? cria presque celui-ci.

– Je n’ose le dire... Cet homme nu...

– Qui était-ce ?

– Je ne puis plus rien dire... gémit Eunane.

– Vas-tu parler ? ordonna Tutmosis.

– Eh bien... j’ai recouvert de mon manteau la nudité sacrée... J’ai voulu le ramener au palais, mais il m’a ordonné de le laisser et de me taire... J’ai donc ordonné à mes hommes de ne rien dire de ce qu’ils avaient vu, sous peine de mort !

Tutmosis avait retrouvé son calme.

– Je ne comprends vraiment pas ce que tu me racontes, dit-il avec froideur. Sache, cependant, qu’il m’est déjà arrivé, à moi aussi, de courir nu après avoir trop bu... Un officier intelligent ne devrait s’étonner de rien !

– J’ai compris, murmura Eunane en le regardant droit dans les yeux. Je ne parlerai de tout cela à personne, et dès cette nuit, je me promènerai nu dans les jardins pour montrer à mes hommes que leurs supérieurs sont libres de faire ce qu’ils veulent !...

Le bruit de ces événements étranges se répandit cependant

dans la ville avec une incroyable rapidité. Les habitants de Thèbes murmuraient que le pharaon était affligé de la même maladie que son frère aîné. La crainte et le respect qu'inspirait la personne du maître étaient si grands qu'on n'osait répandre ces rumeurs à voix haute, mais tous, sauf Ramsès, étaient au courant. La rapidité avec laquelle ces bruits s'étaient propagés prouvait indubitablement que les prêtres s'en étaient mêlés, car eux seuls étaient capables d'acheminer aussi rapidement les nouvelles d'un bout à l'autre de l'Égypte. Tutmosis remarquait qu'au palais tous ne pensaient qu'à cela ; les soldats se taisaient à son approche, les serviteurs murmuraient entre eux.

Irrité et inquiet, Tutmosis décida de consulter le gouverneur de Thèbes, Antèphe. Celui-ci paraissait, comme tout le monde, avoir eu connaissance des bruits qui circulaient de la ville.

– La seule chose que tu puisses faire, dit-il en haussant les épaules, c'est t'emparer de ce Lykon et essayer de prouver que c'est Méfrès et Herhor qui se sont servis de lui pour faire croire à la folie du pharaon : des preuves, entends-tu ? Il faut des preuves. Sans elles, aucun tribunal ne condamnera les archiprêtres... D'ailleurs, es-tu tellement sûr qu'il y ait eu supercherie ?

Tutmosis hésita. Puis une idée lui vint :

– Où est Hiram, en ce moment ? demanda-t-il.

– Il est parti pour Memphis peu après ton mariage, et il séjourne actuellement à Hiten.

L'embarras du favori ne fit que croître.

« La nuit où Eunane a trouvé dans les jardins un homme nu, le pharaon m'avait dit qu'il allait retrouver Hiram. Or, Hiram n'est pas à Thèbes ? Où donc était allé Ramsès ce soir-là ? »

Tutmosis ne savait plus que penser. De plus en plus, il doutait de la présence de Lykon dans les parages du palais. Et si lui, ami et favori de Ramsès, doutait, quels sentiments ne devaient pas agiter le peuple ? Ses partisans les plus dévoués n'allaient-ils pas faiblir, en apprenant que leur maître était un dément ? Oui, les prêtres venaient de remporter leur premier succès !

Dans sa colère et son incertitude, Tutmosis imagina un moyen audacieux. Rencontrant un jour l'archiprêtre Sem, il lui demanda :

– As-tu entendu parler, saint Père, des bruits qui courent au sujet de notre maître ?

– Le pharaon est si jeune qu'il peut prêter à toutes sortes de bruits malveillants, répondit prudemment Sem, en regardant Tutmosis d'un air bizarre. Je ne m'occupe, moi, que du culte des dieux...

– Je sais que tu es tout dévoué à notre maître, poursuivit Tutmosis ; c'est pourquoi, je voudrais te faire une confidence... Je viens d'apprendre, en toute certitude, que Méfrès garde emprisonné un certain Lykon. Cet homme est le meurtrier du fils du pharaon ; de plus, il ressemble à notre maître. Il serait bon, si Méfrès ne veut attirer sur le clergé un lourd discrédit, qu'il remît au plus vite ce criminel aux tribunaux. Si nous ne retrouvons pas Lykon, je crains fort que Méfrès ne perde son titre d'archiprêtre et sa tête par la même occasion... On ne peut, dans notre pays, protéger impunément un criminel !

Sem se troubla très fort, car il était au courant de l'affaire, et craignait qu'on ne l'accusât de complicité. Aussi, répondit-il immédiatement :

– J'avertirai Méfrès des soupçons qui pèsent sur lui. Mais sais-tu ce qu'il en coûte d'accuser à la légère quelqu'un d'un crime ?

– Je le sais, et je prends volontiers le risque. Méfrès est le seul à devoir éprouver, en ce moment, quelque inquiétude...

Cette conversation porta immédiatement ses fruits : plus jamais le sosie du pharaon ne se montra à quiconque.

Cependant, les rumeurs persistèrent. Ramsès n'en sut jamais rien, car Tutmosis n'osa pas lui en parler.

Chapitre XX

Vers la mi-septembre, la reine Nikotris, le pharaon et la Cour revinrent de Thèbes à Memphis. Au cours du voyage, Ramsès fit remarquer à Tutmosis, à plusieurs reprises :

– Il me semble que le peuple m'acclame moins fort, sur mon passage, quoiqu'il se masse toujours aussi nombreux sur les rives.

– Le peuple est fatigué par les terribles chaleurs, répondit Tutmosis ; il n'y a rien d'autre, rassure-toi...

– Oui, ce doit être à cause de cela, répondit gaiement le pharaon.

Mais Tutmosis ne croyait pas ses propres paroles ; il sentait, et toute la suite royale avec lui, que l'amour du peuple pour son pharaon avait étrangement décru depuis quelques semaines. Était-ce à la suite des rumeurs qui couraient au sujet de la folie de Ramsès – ou d'autres médisances – il ne savait pas. Ce dont il était sûr, c'est que c'était là le résultat de manœuvres de la part des prêtres.

Immédiatement après son retour à Memphis, le pharaon ordonna que se réunît dans son palais l'assemblée qui devait lui ouvrir les portes du Labyrinthe. Il donna également ordre à sa police de susciter une certaine agitation dans le peuple contre le clergé. Les paysans furent invités à réclamer le repos hebdomadaire.

Rapidement, toute la Basse-Égypte fut en proie à une véritable effervescence. Le peuple réclamait du repos, il injuriait les prêtres ; le nombre des délits augmenta, et les coupables refusaient de paraître devant les tribunaux. Les temples

reçurent moins d’offrandes, et des statues de divinités furent renversées. La peur s’empara des prêtres, des hauts dignitaires et des nobles, car c’est en vain qu’ils s’efforçaient d’apaiser cette agitation croissante. Des aristocrates affolés vinrent supplier le pharaon de remédier à cette situation.

– La terre s’entrouvre sous nos pas ! gémissaient-ils. Notre vie est menacée, car les paysans se révoltent ! Si tu ne nous viens pas en aide, nos jours sont comptés !

– Mon trésor est vide, mon armée trop faible, ma police n’est pas payée, répondit Ramsès. Si vous voulez que je vous aide, fournissez-moi de l’argent... Pour ma part, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir !

Prétextant la gravité de la situation, il fit venir à Memphis divers régiments stationnés en province, et la capitale ressembla bientôt à une ville assiégée. Le pharaon disposait ainsi, à portée de la main, d’importantes forces militaires.

Le 10 septembre, le palais royal de Memphis connut dès le matin une intense animation. Des milliers de curieux s’étaient rassemblés devant le grand porche pour assister à l’entrée des délégués de tout le royaume dont la décision allait permettre au pharaon de puiser dans les trésors du Labyrinthe.

Bientôt, les notables parurent : d’abord les paysans, vêtus seulement d’un pagne, ensuite les artisans, puis les marchands, dont certains portaient perruque ; suivaient les officiers, dans leurs tuniques noires et jaunes ou bleues et rouges ; les treize aristocrates, en perruque et toge blanche, marchaient derrière eux. Les prêtres, le crâne rasé, la peau de panthère sur les épaules, fermaient le cortège. Tous entrèrent dans la grande salle du palais ou sept bancs, rangés l’un derrière l’autre, les attendaient. Les prêtres s’assirent sur les premiers, les paysans sur les derniers.

À ce moment parut Ramsès XIII, dans sa litière dorée ; les

assistants se prosternèrent, et le pharaon s'assit sur le trône. Les archiprêtres Méfrès et Herhor, ainsi que le grand gardien du Labyrinthe entrèrent à leur tour. Les généraux entourèrent leur pharaon : les hauts dignitaires, avec leurs porteurs d'éventail, se placèrent en demi-cercle autour de leur maître.

– Égyptiens ! commença le pharaon d'une voix sonore. Vous savez que ma Cour, mon armée et mes dignitaires se trouvent dans le besoin. Or, le trésor est vide. Je ne me permets, quant à moi, aucune dépense excessive, je m'habille et me nourris comme un soldat, et j'entretiens moins de femmes que le dernier de mes scribes !...

Il y eut un murmure d'acquiescement dans l'assemblée.

Ramsès poursuivit :

– Jusqu'à présent, lorsque le trésor était vide, on avait recours à de nouveaux impôts ; mais je connais la misère de mon peuple, et non seulement je ne veux pas l'écraser de nouveaux impôts, mais encore je veux à tout prix alléger son sort !

– Sois béni éternellement, seigneur ! retentirent des voix sur les derniers bancs.

– Heureusement pour l'Égypte, poursuivit Ramsès XIII, notre pays dispose de richesses qui pourraient facilement servir à payer les fonctionnaires, à développer l'armée, à améliorer la vie du peuple, et même à rembourser toutes nos dettes envers les temples et les Phéniciens. Ce trésor, rassemblé par nos ancêtres, se trouve entreposé dans le Labyrinthe. Mais je ne peux y puiser qu'à condition que vous tous, qui représentez ici la Basse-Égypte, vous m'autorisiez à disposer des biens de mes prédécesseurs ; il faut, pour cela, que vous proclamiez que le pays se trouve dans une situation exceptionnellement grave...

– Oui, nous sommes d'accord, prend tout ce dont tu as besoin ! s'écrièrent les délégués.

– Herhor – le pharaon s’adressa au ministre – le clergé a-t-il quelque chose à ajouter ?

– Très peu de chose, répondit Herhor en se levant ; d’après des lois séculaires, le trésor du Labyrinthe ne peut être entamé que pour autant que le pays ne dispose d’aucune autre ressource ; or, il n’en est pas ainsi aujourd’hui, car si tu voulais tirer un trait sur les dettes phéniciennes, non seulement ton trésor se remplirait, mais encore ton peuple serait délivré du joug des étrangers...

Un murmure d’approbation courut sur les bancs.

– Tes conseils sont ingénieux, saint Père, répondit calmement le pharaon, mais ils sont dangereux. Car si mon trésorier, mes gouverneurs et mes nobles prenaient l’habitude de ne plus reconnaître leurs dettes, il serait à craindre qu’ils n’oublient ce qu’ils doivent aux temples...

Le coup était si direct que Herhor parut chanceler, et se tut.

– Et toi, grand gardien du Labyrinthe, qu’as-tu à dire ?

– J’ai ici une urne, répondit celui-ci, et des cailloux blancs et noirs. Chaque délégué en recevra un blanc et un noir, et s’il est d’accord pour que soit entamé le trésor du Labyrinthe, il mettra dans l’urne un caillou noir ; s’il estime qu’il ne faut pas toucher aux biens des dieux, il glissera un caillou blanc.

– N’accepte pas ce système, seigneur, murmura le grand trésorier au pharaon. Que chaque délégué dise son opinion à haute voix !

– Nous devons respecter la coutume ! intervint Méfrès.

– Soit, qu’ils votent à l’aide de cailloux ! décida le pharaon. Mon cœur est pur et mes intentions honnêtes.

Méfrès et Herhor se regardèrent à la dérobée.

Le grand gardien du Labyrinthe, assisté de deux officiers, circula entre les bancs et remit à chaque délégué les deux cailloux nécessaires au vote. Certains paysans ne comprenaient pas ce qu'on voulait d'eux, et disaient, embarrassés :

– Nous voudrions pourtant satisfaire à la fois et le pharaon et les dieux ! Comment faire ?...

Enfin, le vote commença. Tour à tour, chaque délégué s'approchait de l'urne et y glissait son caillou, de telle façon qu'on n'en pût deviner la couleur.

Le grand trésorier, debout à côté du trône, murmurait cependant au pharaon :

– Tout est perdu !... S'ils avaient voté à haute voix, nous aurions obtenu l'unanimité ; maintenant, je suis convaincu qu'il y aura au moins vingt cailloux blancs dans l'urne !

– Calme-toi, répondit Ramsès avec un sourire. J'ai sous la main plus de régiments que je n'aurai de voix contre moi !

– Cela ne te servira à rien ! Sans l'unanimité, le Labyrinthe nous restera fermé !

Le défilé des délégués avait pris fin. L'urne fut vidée et son contenu répandu sur le sol : sur quatre-vingt-onze votants, il y avait quatre-vingt-trois cailloux noirs et seulement huit blancs.

Les généraux frémirent ; dans le regard des archiprêtres passa un éclair de triomphe, mais bientôt leur visage se rembrunit, car Ramsès gardait un air réjoui.

Personne n'osait proclamer à haute voix que la proposition du pharaon avait été rejetée. Ce fut Ramsès qui rompit le silence :

– Égyptiens, dit-il d'une voix calme, vous avez exécutez mes ordres. Ma grâce vous accompagne ! Pendant deux jours, vous serez mes hôtes au palais. Vous recevrez des présents, puis

vous rentrerez chez vous, à votre travail !... Que la paix soit avec vous !

Sur ces mots, il quitta la salle, suivi de ses courtisans, cependant que Méfrès et Herhor se regardaient avec désarroi.

– Il ne paraît nullement déçu ! murmura Herhor.

– Je t'ai toujours dit que c'était un chien furieux ! répondit Méfrès. Tu verras qu'il ne reculera pas devant la violence ! À moins que nous ne le devancions...

Le soir même, Ramsès XIII rassembla dans ses appartements ses plus fidèles serviteurs : le grand trésorier, le grand scribe, Tutmosis et Kalipsos, commandant des régiments grecs.

– Seigneur, commença le trésorier, pourquoi n'as-tu pas fait comme tes prédécesseurs ? Si le vote n'avait pas été secret, nous aurions déjà le droit d'entrée au Labyrinthe !

– Oui, le trésorier a raison, approuva le grand scribe.

Le pharaon secoua la tête.

– Vous vous trompez, dit-il. Même si toute l'Égypte, en chœur, criait : « Donnez les trésors du Labyrinthe ! », les prêtres refuseraient !

– Mais alors, pourquoi avoir convoqué cette assemblée ? Pourquoi avoir inutilement exaspéré nos ennemis ?

– Le vote m'a révélé le rapport exact des forces : quatre-vingt-trois voix pour nous, et huit seulement contre nous. Cela veut dire que je suis infiniment plus fort que mes ennemis ! Oh, ne vous faites aucune illusion ! poursuivit-il. Entre les prêtres et moi, c'est une lutte à mort qui est engagée ! Et puisqu'ils refusent de m'obéir de bon gré, j'agirai désormais par la force !

– Ordonne, seigneur ! s'écrièrent en chœur Kalipsos et

Tutmosis.

– Voici ma volonté, commença le pharaon. Toi, trésorier, tu vas distribuer dix talents à la police... Tu approvisionneras les auberges en vins et en nourriture, afin que le peuple boive et mange sans qu'il ne lui en coûte une drachme, et cela pendant dix jours...

Le trésorier s'inclina profondément.

– Toi, scribe, reprit Ramsès XIII, tu feras annoncer sur les places publiques que les barbares s'apprêtent à nous attaquer à l'Ouest... Toi, Kalipsos, envoie au Sud quatre régiments grecs ; deux d'entre eux cerneront le Labyrinthe, les deux autres pousseront jusqu'à Hanès, plus au sud ; si des régiments des prêtres arrivaient de Thèbes, vous les repousseriez ; si le peuple, excité par le clergé, menaçait le Labyrinthe, vous serez forcés d'occuper ce sanctuaire pour défendre le divin trésor...

– Et si les gardiens du Labyrinthe s'y opposaient ? demanda Kalipsos.

– Ils deviendraient des rebelles, dans ce cas ; or, tu connais la loi... répondit en souriant Ramsès.

– Toi, Tutmosis, poursuivit-il, tu enverras trois régiments à Memphis. Tu les placeras aux alentours des temples de Ptah, d'Isis et de Horus. Si le peuple voulait attaquer ces temples, faites-vous en ouvrir les portes, et occupez-les, afin d'empêcher la populace de profaner les lieux saints et de violenter les prêtres...

– Et si on nous oppose de la résistance demanda Tutmosis.

– Seuls des traîtres oseraient tenir tête au pharaon ! trancha Ramsès. Maintenant, retenez bien ceci : les temples et le Labyrinthe doivent être occupés le 23 septembre. Le peuple, tant à Memphis qu'en province, peut donc s'agiter dès le 18... D'abord modérément, puis de plus en plus fort et de plus en

plus nombreux... Ainsi donc, si dès le 20 une certaine effervescence se manifestait, laissez faire... Mais l'attaque des temples par la populace ne doit se produire que le 22 et le 23 ! Et, dès que mes troupes auront occupé les sanctuaires, le calme doit revenir !

– Ne serait-il pas plus facile d'arrêter dès maintenant Herhor et Méfrès ? demanda Tutmosis.

– Pourquoi ? C'est le Labyrinthe qui m'intéresse, et les temples... Pas eux. Or l'armée ne sera à pied d'œuvre que le 22 septembre... D'ailleurs Hiram, qui s'est emparé des lettres que Herhor adressait aux Assyriens, ne sera de retour à Memphis que vers le 20. Ce n'est donc qu'à cette date-là que nous aurons les preuves de la trahison des prêtres. Nous pourrons alors les rendre publiques !

– Dois-je partir immédiatement vers le Sud ? demanda Kalipsos.

– Non. Tu resteras ici, ainsi que Tutmosis. J'ai besoin de troupes de réserve au cas où les prêtres réussiraient à s'attacher une partie du peuple...

– Et tu ne redoutes pas la trahison, seigneur ? demanda à son tour Tutmosis, vaguement inquiet.

Le pharaon haussa les épaules.

– Je n'ai plus rien à craindre, dit-il. J'ai devancé mes ennemis dans le rassemblement des forces ; ils sont donc déjà en état d'infériorité. Ce n'est pas en quelques jours qu'ils formeront des régiments !

– Et leurs miracles ?

– Il n'y a pas de miracle qui résiste à l'épée ! s'exclama en riant Ramsès.

Sur un signe du maître, les dignitaires se retirèrent, et

Tutmosis demeura seul avec le pharaon. À ce moment, le favori ouvrit une porte secrète cachée dans le mur du cabinet et fit entrer le prêtre Samentou. Le pharaon l'accueillit avec joie et lui donna sa main à baiser.

– La paix soit avec toi, fidèle serviteur, lui dit-il. Qu'as-tu de nouveau à m'apprendre ?

– Je suis allé deux fois au Labyrinthe, ces jours derniers, répondit Samentou.

– Et tu connais déjà le chemin ?

– Je le connaissais depuis longtemps, mais je viens de découvrir quelque chose que j'ignorais : le trésor peut disparaître, tuant ses gardiens et détruisant ce qu'il contient !

Ramsès fronça les sourcils.

– C'est pourquoi, poursuivit le prêtre de Sem, veuille avoir sous la main quelques hommes sûrs. Je pénétrerai dans le Labyrinthe avec eux, la nuit qui précédera l'attaque, et j'occuperai les pièces voisines de la chambre du trésor ; surtout celles du dessus... Avant cela, je me rendrai une fois encore seul, au Labyrinthe, et peut-être réussirai-je à empêcher la destruction du trésor sans l'aide de personne.

– Ne crains-tu pas d'être suivi ? demanda Ramsès.

– Il faudrait un miracle pour me surprendre ; d'ailleurs, l'aveuglement des gardiens est enfantin ! Ils savent que quelqu'un cherche à s'introduire dans le sanctuaire, mais ils ne renforcent la garde qu'aux entrées visibles. Or, j'en ai découvert trois autres, qu'ils ignorent ou qu'ils ont oubliées ! Il faudrait qu'un esprit leur indique où je me trouve, pour me découvrir dans une des trois mille pièces du Labyrinthe !

– Samentou a raison, intervint Tutmosis. Nous surestimons la vigilance des prêtres.

– Ne dis pas cela, répliqua Samentou. Leurs forces sont limitées, mais leurs ruses dépassent tout ce que tu peux imaginer ! Ils emploieront peut-être contre nous des armes que tu ne soupçonnes pas, et qui t'étonneront ; leurs temples sont pleins de secrets qui troublent même les savants et terrorisent la populace.

– Parle-nous-en ! demanda le pharaon.

– Je suis certain que nos soldats se heurteront à des murs de feu, que des mains invisibles leur lanceront des pierres, qu'ils entendront gronder le tonnerre...

– Nous aurons nos javelots et nos haches ! s'écria Tutmosis. Seul un mauvais soldat recule devant des fantômes !

– Tu as raison ! approuva Samentou. Si vous marchez courageusement de l'avant, les flammes ne brûleront plus et les pierres cesseront de pleuvoir ! Et maintenant, seigneur – il s'adressa à Ramsès – un dernier mot : si je venais à périr...

– Ne parle pas de malheur ! interrompit vivement le pharaon.

– Si je venais à périr, continua Samentou avec un sourire triste, un jeune prêtre viendra t'apporter ma bague. À ce moment-là, que l'armée occupe au plus vite le Labyrinthe et chasse les gardiens, puis qu'elle ne quitte pas le sanctuaire. Ce jeune prêtre qui t'aura apporté la bague viendra quelques jours plus tard te donner le plan du chemin qui mène au trésor. Avec les indications que je lui aurai laissées, il ne manquera pas de découvrir le chemin exact en quelques jours ou, tout au plus, quelques semaines. Mais, surtout, seigneur, je t'en supplie, si tu vaincs, venge-moi ! Surtout, ne pardonne ni à Méfrès ni à Herhor ! Tu ne peux imaginer quels terribles ennemis tu as en eux ; s'ils venaient à te vaincre, tu périrais, et avec toi ta dynastie !...

– Un vainqueur ne se doit-il pas d'être magnanime ?

demanda Ramsès.

– Aucune pitié pour eux ! s'exclama Samentou. Aussi longtemps qu'ils vivront, tu seras menacé de mort, de déshonneur ; ton cadavre même ne sera pas respecté ! On peut apaiser un lion, acheter un Phénicien, s'attacher un Libyen ou un Éthiopien ; on peut à la rigueur susciter la pitié chez un prêtre chaldéen... Mais un prêtre égyptien qui a goûté au pouvoir et à l'argent est impitoyable !... Oui, seule leur mort ou la tienne apportera la solution du conflit qui vous oppose ! Ne l'oublie jamais !

Chapitre XXI

Vers le 12 septembre, des événements inquiétants se produisirent dans divers temples du pays : au sanctuaire de Horus, l'autel s'était renversé, et au temple d'Isis, la statue de la déesse avait pleuré. Au temple d'Amon, à Thèbes, les présages étaient mauvais, et les prêtres en déduisaient que des malheurs imminents allaient s'abattre sur l'Égypte. C'est pourquoi, Herhor et Méfrès ordonnèrent que des processions parcourent la ville et que des prières publiques soient dites. Mais le peuple, qui s'agitait de plus en plus, attaqua les processions, lapida les statues sacrées, et les prêtres durent se réfugier dans leurs temples. La police, quant à elle, s'abstenait d'intervenir.

Le 13 septembre au soir, se réunirent au temple de Ptah : Herhor, Mentésuphis, Méfrès, le grand juge de Thèbes et trois gouverneurs de province gagnés à la cause du clergé.

– La menace se précise, s'écria le grand juge. Je sais en toute certitude que le pharaon veut lancer le peuple contre les temples !

– Quant à moi, j'ai appris que Nitager avait reçu l'ordre de marcher sur Memphis ! ajouta le gouverneur de Sébès. Comme s'il n'y avait pas déjà assez de soldats ici !...

– Toutes les communications entre la Basse et la Haute-Égypte sont coupées depuis hier ! ajouta le gouverneur d'Aa. L'armée occupe les routes, et les galères de Sa Sainteté fouillent toutes les embarcations qui passent sur le Nil !...

– Ramsès XIII n'est pas « Sa Sainteté », coupa sèchement Méfrès ; il n'a pas reçu sa couronne des mains des dieux !

– Mais tout cela ne serait pas tragique s'il n'y avait tant de

trahisons autour de nous, reprit le grand juge. Je sais de source sûre que beaucoup de prêtres sont acquis au pharaon et lui rapportent tout ce qu'ils apprennent...

– Oui, certains se sont même engagés à faciliter l'occupation des temples par l'armée, intervint à ce moment Herhor.

– L'armée doit occuper les temples ? s'écria avec effroi le gouverneur de Sébès.

– Elle a du moins reçu cet ordre pour le 23 septembre, répondit calmement Herhor.

– Et tu en parles avec cette désinvolture ? demanda le gouverneur d'Ament.

Le ministre haussa les épaules. Les autres dignitaires se regardèrent sans comprendre.

– C'est inconcevable ! s'écria le gouverneur d'Aa. Les temples ne disposent que de quelques centaines de soldats, les prêtres trahissent, la route de Thèbes est coupée, le peuple se révolte, et tu parles de tout cela comme d'un banquet en vue... Défendons-nous s'il en est temps encore ; sinon...

– Sinon, capitulons devant « Sa Sainteté », n'est-ce pas ? demanda Méfrès avec ironie. Cela, il sera toujours temps de le faire ! ajouta-t-il.

– Mais nous voudrions au moins connaître nos moyens de défense ! remarqua le gouverneur de Sébès.

– Les dieux n'abandonneront pas leurs serviteurs ! répondit Herhor.

– Je t'avoue, dit le grand juge, que ton indifférence m'étonne moi aussi ; tu sais que tout le peuple est dressé contre nous...

– Le peuple suit la direction du vent, répondit Herhor.

– Et l'armée ?

– Il n'y a pas d'armée qui ne recule devant Osiris...

– Oui, nous le savons, interrompit impatiemment le gouverneur d'Aa, mais nous ne voyons ni Osiris, ni ce vent qui changerait l'état d'esprit de la foule. Aujourd'hui, le pharaon se l'est achetée par des promesses, demain il se l'attachera par des libéralités...

– La crainte est plus forte que les promesses et les cadeaux ! rétorqua Herhor.

– De quoi veux-tu qu'ils aient peur ? Pas des trois cents soldats que nous avons, je suppose ?

– Ils auront peur d'Osiris ! répéta Herhor.

– Mais où est-il, ton Osiris ? demanda le gouverneur d'Aa, de plus en plus agité.

– Vous le verrez tous, et je vous souhaite d'être aveugles, ce jour-là !

Herhor avait prononcé ces mots avec tant d'inébranlable vigueur qu'il imposa le silence aux assistants.

– Mais que devons-nous faire ? demanda après un instant le grand juge.

– Le pharaon veut que le peuple attaque les temples le 23 septembre, commença Herhor. Or, nous devons faire en sorte que cette attaque se produise le 20 septembre...

– Dieux ! s'écria de nouveau le gouverneur d'Aa en levant les bras. Pourquoi veux-tu que nous attirions le malheur sur nous trois jours plus tôt ?

– Écoutez ce que vous dit Herhor, et faites que l'attaque se

produise le 20 au matin ! ordonna Méfrès d'un ton autoritaire.

– Et si le peuple parvenait à prendre les temples d'assaut ? demanda le juge d'une voix troublée.

– Si le plan de Herhor échoue, j'appellerai les dieux à mon secours, dit Méfrès, et un éclair mauvais passa dans son regard.

– Je sais que vous, archiprêtres, avez vos secrets que nous ignorons, répondit le grand juge. Nous vous obéirons donc, et provoquerons l'attaque le 20 septembre. Mais le sang de nos enfants retombera sur vos têtes !

– Oui, qu'il retombe ! s'écrièrent les autres dignitaires.

– Soit, nous l'acceptons, répondit Herhor. Depuis dix ans, ajouta-t-il, nous gouvernons le pays, et jamais aucun d'entre vous n'a eu à s'en plaindre ; nous savons tenir nos promesses, vous le savez. Soyez donc patients et fidèles quelques jours encore. Alors vous verrez la puissance des dieux et vous recevrez votre récompense !

Les dignitaires se retirèrent, inquiets et troublés. Méfrès et Herhor restèrent seuls.

Après un moment de silence, Herhor dit :

– Ce Lykon était utile aussi longtemps qu'il jouait au fou... Mais pourra-t-il se faire passer pour Ramsès en public ?

– Si la mère de Ramsès l'a pris pour son fils, c'est qu'il est très ressemblant. D'ailleurs, il ne s'agira que de dire quelques mots, et nous l'assisterons...

– C'est un si mauvais comédien !

– Il possède le don de double vue et peut nous rendre d'immenses services, répliqua Méfrès.

– Tu parles toujours de cette double vue ! Je voudrais bien voir ce qui en est... demanda Herhor avec ironie.

– Tu le veux vraiment ? Suis-moi ; mais, je t'en supplie, oublie aussitôt ce que tu auras vu...

Ils descendirent dans un des caveaux du temple de Ptah ; là, ils virent, à la lumière d'une torche, un homme assis à une table, et qui mangeait. Il portait la tunique de la garde royale.

– Lykon, dit Méfrès, le ministre Herhor veut éprouver les dons que t'ont accordés les dieux...

Le Grec repoussa son plat et se mit à grommeler :

– Maudit soit le jour où j'ai touché du pied le sol de ce temple ! Je préférerais travailler aux carrières et recevoir des coups de fouet !...

– Il sera toujours temps pour cela... répondit sèchement Méfrès.

Lykon pâlit subitement en voyant dans la main du prêtre une bille de cristal. Son regard devint trouble ; son visage se couvrit de sueur, sa bouche se crispa. Il fixait, comme fasciné, le cristal et n'en pouvait détacher le regard.

– Voilà, il dort déjà, dit Méfrès.

– Ou fait semblant... répondit Herhor.

– Pince-le, brûle-le, si tu veux !

Herhor tira un poignard d'acier et en menaça Lykon. Le Grec ne bougea pas, ses paupières n'eurent pas même un tremblement.

– Regarde ici, lui disait Méfrès, regarde dans ce cristal... Y vois-tu l'homme qui t'a pris Kamée ?...

Le Grec se leva, de la bave apparut à ses lèvres, ses poings se serrèrent.

– Lâchez-moi ! dit-il d'une voix sourde. Lâchez-moi, que

j'aille boire son sang !

– Où est-il, en ce moment ? demanda Méfrès.

– Dans le petit palais, au fond du jardin royal, près du fleuve ; une jeune femme, très belle, l'accompagne, murmura le Grec.

– C'est Hébron, la femme de Tutmosis, dit calmement Herhor. Avoue, Méfrès, qu'il ne faut pas avoir le don de double vue pour savoir cela ! ironisa-t-il.

Les lèvres de Méfrès se crispèrent.

– Je vais te montrer mieux, pour te convaincre, dit-il. Lykon, poursuivit-il en s'adressant au Grec, parle-nous maintenant du traître qui cherche le chemin du Labyrinthe ?

Le Grec fixa un instant le cristal puis murmura :

– Je le vois... Il est habillé comme un mendiant... Il est couché dans le jardin d'une auberge, sur la route du Labyrinthe... Il y sera au matin...

– Et comment est-il ?

– Il a une barbe et des cheveux roux...

– Qu'en penses-tu ? demanda Méfrès au ministre, avec un air de triomphe.

– Je pense que ta police est bien faite, répondit Herhor, toujours aussi incrédule.

– Mais la tienne ne l'est pas ! s'écria Méfrès en colère. Lee gardiens du Labyrinthe ne font pas leur devoir ! Cette nuit encore, je me rendrai sur place pour les avertir que quelqu'un cherche à pénétrer dans le sanctuaire ! Et si je réussis à sauver le trésor des dieux, j'espère que tu me nommeras grand gardien du Labyrinthe ?...

– Si tu le veux... répondit Herhor avec indifférence.

Mais, dans son for intérieur, il ajouta :

« Le saint Méfrès commence à montrer les dents... Il ne veut devenir que... grand gardien du Labyrinthe, et faire de son protégé Lykon... le pharaon ! Décidément, il faudrait dix Égyptes pour assouvir l'avidité de mes confrères !... »

Le soir même, Méfrès et Lykon partaient en litière vers le Labyrinthe.

*

Dans la nuit du 14 au 15 septembre, Samentou pénétra dans le Labyrinthe, par une issue connue de lui seul, comme il l'avait annoncé au pharaon. Il avait dans la main plusieurs torches et un panier sur le dos. Il passait facilement de salle en salle, de couloir en couloir, ouvrant d'un seul geste de la main les portes secrètes et les dalles pivotantes. Parfois il hésitait ; il déchiffrait alors des signes gravés sur le mur et les comparait avec ceux de son chapelet. Après une demi-heure de marche, il arriva dans la chambre du trésor et descendit dans la cave située au-dessous. C'était une longue pièce dont le plafond bas était soutenu par de larges colonnes creuses. Samentou alluma deux nouvelles torches et se mit à déchiffrer les inscriptions des murs. Il y lut :

Je suis le véritable fils des dieux ; ma colère est terrible. Au grand air, je me transforme en flamme et provoque le tonnerre ; enfermé, je suis force et destruction, et aucun granit ne peut me résister. Seule l'eau m'adoucit et m'enlève mon pouvoir ; ma colère naît d'une simple flamme ou même d'une étincelle.

– Je crois comprendre, murmura Samentou. Voilà le secret de la destruction du Labyrinthe.

Il ouvrit une des petites portes pratiquées dans les colonnes, et y trouva un vase rempli d'une poudre grisâtre d'où sortait une mince cordelette. Samentou prit un peu de la substance grise et en approcha sa torche : aussitôt une flamme s'éleva, répandant une abondante fumée et une odeur suffocante. Le prêtre reprit encore un peu de cette poudre, en fit un petit tas sur le sol, y appliqua un morceau de la corde, et plaça une pierre sur le tout. Puis, il mit le feu à l'extrémité de la corde ; celle-ci grésilla, et au bout d'un instant la pierre fut entourée de flammes et bondit subitement dans l'air embrasé.

– Voilà ce qu'ils nomment le fils des dieux ! murmura en souriant Samentou. Non, le trésor ne sera pas anéanti !

Il se mit à aller de colonne en colonne, les ouvrant toutes, et enlevant les cordes qui pendaient des vases.

– Ma découverte mérite que le pharaon me donne la moitié du trésor que j'ai sauvé... murmurait-il. Ou, tout au moins, qu'il me nomme prêtre d'Amon à Thèbes... Il le fera certainement, car c'est un maître généreux...

Après avoir assuré la sécurité de la salle que surplombait le trésor, il monta dans celle s'étendant au-dessus de la pièce recelant les richesses. Là-aussi, il y avait des colonnes contenant des vases de poudre grise ; Samentou fit le nécessaire pour la rendre inoffensive. Puis, fatigué, il s'assit. Six de ses torches étaient consumées. Au-dehors, le jour devait poindre. Samentou pensait à cette étrange matière dont les prêtres connaissaient le secret. Cette poudre devait être capable de détruire les plus solides fortifications assyriennes...

Il se mit à rêver. Il était sûr, désormais, de son succès, et ne doutait plus qu'un avenir brillant l'attendait. Oui, il prendrait la

place de Herhor... Il songea à la politique qu'il mènerait : il vaincrait les Assyriens, ferait creuser le canal mer Rouge-Méditerranée, assurant ainsi à son maître et à lui-même une gloire immortelle...

« Dans un mois, je serai le maître ! pensait-il. Le pharaon aime trop l'armée et les femmes pour s'occuper du gouvernement ; et s'il n'a pas de fils, c'est mon fils, mon fils à moi... »

Il s'arracha à sa rêverie et se leva pour repartir. Il avait traversé des dizaines de pièces et de couloirs lorsque, soudain, il s'arrêta net : il lui avait semblé apercevoir un mince filet de lumière sur le sol. En l'espace d'un instant, une terreur panique s'empara de lui ; il éteignit sa torche et ne bougea plus. Le filet de lumière avait disparu... Le prêtre tendit l'oreille, mais il n'entendait que les battements de son cœur.

– Non, ce n'est pas possible !... J'ai dû me tromper !... se dit-il.

Il ralluma sa torche, et reprit sa route. Arrivé à la porte dérobée, il appuya sur le clou : rien. Il appuya à nouveau, puis encore une fois : toujours rien. La porte refusait de s'ouvrir.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura-t-il.

Il avait ouvert, dans ce labyrinthe, des centaines de portes, et jamais aucune n'avait résisté ; il ne pouvait comprendre ce qui arrivait...

Soudain, la peur fut sur lui. Il courut de mur en mur, essayant d'ouvrir toutes les portes secrètes. Elles étaient fermées. Enfin, l'une d'elles s'ouvrit. Il respira. Il se trouvait une fois de plus dans une salle immense, remplie de colonnes comme toutes les autres. L'obscurité le rassura, et il reprit courage. Il se dit que personne ne pourrait le trouver là ; il s'assit, mais se redressa aussitôt. Un danger le menaçait. Il en était sûr. Il avait l'habitude des souterrains, de l'obscurité, des

errances interminables dans des couloirs sombres ; mais ce qu'il éprouvait en ce moment était pire que les plus grandes frayeurs qu'il avait jamais connues ; c'était si effrayant qu'il n'osait lui donner un nom.

– Si vraiment j'ai vu de la lumière, si vraiment quelqu'un a fermé les portes, cela veut dire que je suis trahi... Dans ce cas... !

– Dans ce cas, c'est la mort !... murmura une voix intérieure.

La sueur couvrit son visage, sa respiration se fit saccadée, et une horrible panique l'envahit. Il se mit à courir le long des murs, frappant des poings toutes les issues, cherchant à les ouvrir ; il ne savait plus où il se trouvait, ne s'orientait plus dans ce dédale effroyable, et il ne pouvait plus sortir du Labyrinthe. Il savait que son attitude était insensée, qu'il gaspillait ses dernières chances de salut, mais sa peur ne faisait que croître, touchait au paroxysme, approchait de la folie.

Un instant, il retrouva son calme. Qui, pensait-il désespérément, qui pourrait le surprendre dans le Labyrinthe ? Il faudrait pour cela des milliers d'hommes, ou bien un miracle... D'ailleurs, s'ils s'emparaient de lui, il porterait à ses lèvres le petit flacon qu'il avait sur lui, et en un instant il franchirait le seuil des dieux.

« Comment ai-je pu être assez fou pour entrer ici ? se disait-il. N'avais-je pas à manger, étais-je sans toit ? Le Labyrinthe possède des gardiens perspicaces, et seul un fou ou un enfant pouvait espérer les égarer !... Le pouvoir... L'argent... Que sont-ils en regard de la vie que je vais perdre ? Ah, j'ai été insensé !... »

Il aperçut à ce moment, au fond de la salle, une lumière, une véritable lumière : à travers une porte ouverte et éclairée entraient des hommes armés. À cette vue, il sentit ses jambes trembler ; son sang se figea, son cœur battit plus fort. Il ne

pouvait plus douter non seulement qu'il était découvert, mais poursuivi et pris au piège. Et il se demanda qui avait pu le trahir.

Subitement, comme cela arrive souvent en face de la mort, il cessa d'avoir peur. Il retrouva un grand calme et un détachement de ce qui avait été sa vie. Il était à présent au-dessus de la crainte et au delà du regret. Ses ambitions, son passé, tout cela n'avait plus aucune importance ni aucun sens, et la mort seule l'emplissait déjà.

Cependant, les hommes armés, la torche à la main, avançaient lentement à travers la salle. Il vit briller leurs javelots et aperçut la peur sur leurs visages. Caché par une colonne, il les attendait.

Derrière eux marchait un autre groupe d'hommes ; Samentou se demanda si le traître était parmi eux.

Il entendit un des soldats dire :

– Il ne peut y avoir personne, ici !

Ses compagnons s'arrêtèrent, et Samentou retint sa respiration. Peut-être allaient-ils rebrousser chemin ?... Mais le second groupe avait rejoint le premier.

– Il y a certainement quelqu'un : regardez donc Lykon ! Il sent l'ennemi ! dit une voix.

« Lykon... pensa Samentou. Ah oui, c'est ce Grec qui ressemble tant au pharaon ! Mais... c'est Méfrès qui l'accompagne ! »

À ce moment, le Grec, toujours en état d'hypnose, bondit vers la colonne qui abritait Samentou. Les hommes armés entourèrent le prêtre et une torche éclaira son visage sombre.

– Qui est là ? s'écria le grand gardien qui dirigeait la poursuite.

Samentou s’avança d’un pas, et son apparition en ce lieu quasi inaccessible était si extraordinaire, que tous reculèrent.

– Alors, Lykon s’était-il trompé ? triomphait Méfrès. Le voilà, le traître !

Samentou s’avança vers lui et dit d’une voix chargée de mépris :

– Je t’ai reconnu, Méfrès... Tu es non seulement un escroc mais aussi un imbécile ! Un escroc, car tu essaies de faire croire aux gardiens du Labyrinthe que ce gredin de Lykon a le don de double vue ; un imbécile, parce que tu espères qu’ils vont te croire ! Avoue tout de suite qu’au temple de Ptah se trouvent les plans du Labyrinthe !...

– C’est faux ! s’écria Méfrès.

– Demande donc à ces hommes qui ils croient : toi ou moi ? demanda Samentou avec une calme ironie. Je suis ici car j’ai trouvé les plans nécessaires au temple de Set ; toi, tu les as trouvés au temple de Ptah...

– Emparez-vous de ce traître ! s’écria Méfrès.

Samentou recula d’un pas, tira de sa poche un flacon de verre.

– Méfrès, ricana-t-il, tu resteras stupide jusqu’à ta mort ! Tu n’es intelligent que lorsqu’il s’agit d’amasser des richesses...

Il but et s’écroula. Les soldats bondirent vers lui, mais déjà ils n’avaient plus devant eux qu’un cadavre.

– Laissez-le ici, comme les autres, dit le grand gardien.

Ils quittèrent tous la salle. Bientôt, ils se retrouvèrent dans la cour du sanctuaire ; Méfrès et Lykon repartirent immédiatement pour Memphis.

Les gardiens du Labyrinthe, restés seuls, se regardèrent,

étonnés encore de ce qu'ils avaient vu.

– Je ne parviens pas à croire qu'un homme ait réussi à pénétrer ici, dit le grand gardien.

– Tu veux dire que trois hommes y ont pénétré aujourd'hui, fit remarquer un des jeunes prêtres, en le regardant d'un air étrange.

– Ah, c'est vrai ! s'exclama le grand gardien. Dieux ! Où ai-je la tête, aujourd'hui ? ajouta-t-il en se frottant le front.

– Et deux d'entre eux sont repartis, libres : le comédien de Lykon et l'archiprêtre Méfrès... ajouta le jeune prêtre.

– Pourquoi ne me l'as-tu pas fait remarquer plus tôt ?

– Je ne savais pas que tu les laisserais s'échapper...

– Malheur à moi ! s'écria l'archiprêtre. Je ne mérite pas d'être le grand gardien de ce trésor ! On m'avait prévenu que quelqu'un cherchait à entrer dans le Labyrinthe, et je n'ai rien fait pour l'en empêcher ; et maintenant, je viens de laisser échapper les deux hommes les plus dangereux qui soient !

– Rien n'est perdu, dit l'autre prêtre ; la loi est formelle... Il suffit donc que tu envoies à Memphis quelques hommes munis des sentences appropriées ; ils feront le reste.

– Oui, intervint un autre prêtre. Une chose est certaine : des hommes qui sont entrés dans le Labyrinthe ne peuvent vivre un jour de plus !

– Choisissez donc dix soldats, et que les scribes préparent les sentences contre Lykon et Méfrès. Il s'agit de faire vite.

Quelques heures plus tard, six prêtres-soldats, gardiens du Labyrinthe, partaient à toute allure pour la capitale.

Chapitre XXII

Dès le 18 septembre, l'Égypte entière se trouva en état de siège. Les routes étaient coupées, le commerce avait cessé, les galères royales sillonnaient le Nil et l'armée occupait tous les points stratégiques du pays. Les paysans avaient abandonné leur travail et seuls les champs appartenant aux temples étaient encore cultivés. Les auberges accueillaient, sans rien leur faire payer, artisans et ouvriers, qui discutaient avec passion des événements.

En raison du chaos général, seul le pharaon – et, mieux encore, les prêtres – savaient ce qui se passait dans le pays et quelle était la situation exacte. Elle était la suivante : à Thèbes, le parti des prêtres dominait, cependant que Memphis tout entière avait embrassé la cause de Ramsès XIII. Dans le Sud, on disait que le pharaon était devenu fou et voulait livrer le pays aux Phéniciens ; dans la capitale, on racontait que les prêtres voulaient empoisonner Ramsès et abandonner l'Égypte aux Assyriens.

D'instinct, le peuple se sentait attiré vers Ramsès ; mais le peuple est un élément instable et passif. Lorsqu'un agitateur du clan royal haranguait la foule, celle-ci était prête à prendre les temples d'assaut ; mais qu'une procession se montrât, et elle se prosternait face au sol et écoutait en tremblant les prédictions des malheurs qui, disaient les prêtres, allaient s'abattre sur l'Égypte.

Effrayés, les nobles demandaient au pharaon de les défendre contre les paysans révoltés ; mais comme Ramsès ne leur répondait que pour leur conseiller la patience, et qu'il ne faisait rien, ils commençaient à se tourner vers le clergé.

À Memphis même, les partisans des deux partis

s'affrontaient constamment dans la rue. Cependant, fait étrange, il n'y avait ni combats ni rixes, et cela parce que, sans le savoir, chaque parti agissait pour le compte d'une autorité supérieure qui lui avait dicté sa conduite et donné des ordres précis dans le cadre d'un plan longuement mûri.

Le pharaon n'avait pas encore rassemblé toutes ses forces ; c'est pourquoi, il attendait avant de donner l'ordre d'attaquer les temples. Les prêtres, manifestement, attendaient quelque chose, eux aussi. Il était visible qu'ils se sentaient moins faibles que quelques jours auparavant.

Le fait que les paysans des temples, et eux seuls, continuaient à travailler aux champs, fit réfléchir Ramsès.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? se demandait-il. Les prêtres espèrent-ils que je n'oserai pas m'attaquer aux temples ? Ou bien disposent-ils de moyens de défense que je ne soupçonne pas ?... »

Le 19 septembre, la police annonça que le peuple avait commencé à démanteler les murs du temple de Horus.

– Leur avez-vous ordonné de faire cela ? demanda Ramsès au chef de la police.

– Non, la foule s'est mise spontanément à attaquer les murailles.

– Dans ce cas, repoussez-la... Mais doucement... Dans quelques jours, elle pourra faire tout ce qu'elle voudra !... Pour le moment, il faut éviter tout acte de violence.

Il savait qu'une fois l'agitation populaire suscitée, rien ne pourrait l'arrêter ; il savait aussi que si les temples ne se défendaient pas, la foule en aurait raison, mais que s'ils opposaient de la résistance, les agresseurs fuiraient. Il faudrait alors les remplacer par des soldats et il n'y avait pas encore de troupes en suffisance dans la ville. De plus, Hiram n'était pas

encore rentré de Pi-Bast avec les preuves de la trahison de Herhor et de Méfrès. Enfin, les prêtres acquis au pharaon ne devaient donner leur appui à l'armée que le 23, et il n'était pas possible, en raison des distances, de les avertir d'un changement de date.

C'est pourquoi Ramsès voulait à tout prix empêcher l'attaque des temples avant le jour prévu.

Cependant, l'agitation croissait sans cesse, et il était impuissant à l'empêcher. On avait tué des pèlerins, près du temple d'Isis, une procession de Ptah avait été attaquée, des prêtres battus et une barque sacrée renversée. Le même soir arriva au palais royal une délégation des prêtres. Les prêtres qui la composaient se prosternèrent devant le pharaon et le supplièrent de se porter au secours des temples et des dieux. Cette prière remplit Ramsès de joie et de fierté. Il fit se relever les prêtres et leur déclara que ses troupes étaient toujours prêtes à défendre les temples à condition qu'on leur en ouvrît les portes.

– Je suis convaincu, dit-il, que la populace reculera en voyant les soldats occuper les murs des temples...

Les délégués hésitèrent.

– Tu sais, seigneur, répondirent-ils, que l'armée n'a pas le droit de franchir l'enceinte d'un temple... Nous devons demander l'avis des archiprêtres avant de te donner une réponse...

– Oui, consultez vos archiprêtres. Mais je n'ai pas le pouvoir de faire des miracles, moi, je ne puis défendre vos temples à distance !...

La délégation quitta le pharaon, apparemment fort découragée. Ramsès était convaincu que les prêtres allaient céder, et pas un seul instant il ne se douta que l'envoi de cette délégation était un stratagème de Herhor destiné à l'induire en

erreur.

Il convoqua immédiatement ses conseillers et, lorsqu'ils furent réunis, il prit la parole. Sa voix vibrait de fierté :

– Je voulais, dit-il, n'attaquer les temples que le 23 septembre ; je pense cependant qu'il vaudra mieux attaquer dès demain...

– Mais les troupes ne sont pas encore toutes rassemblées ! fit remarquer Tutmosis.

– Et nous n'avons pas encore les lettres de Herhor, ajouta le grand scribe.

– Peu importe ! Annoncez dès maintenant que Herhor et Méfrès sont des traîtres ; je fournirai les preuves dans quelques jours, lorsque Hiram sera revenu de Pi-Bast.

– Ces nouvelles dispositions bouleversent le plan prévu, seigneur ! dit Tutmosis. Demain, il ne nous sera pas possible d'occuper le Labyrinthe, et si les temples de Memphis résistent, nous n'avons même pas de béliers pour forcer leurs portes !

– Tutmosis, répondit le pharaon, je n'ai pas à motiver mes ordres. Je veux bien le faire, toutefois, afin que tu comprennes mes intentions... Le peuple, poursuivit-il, attaque les temples dès aujourd'hui ; sans doute, demain, voudra-t-il les envahir. Si nous ne l'en empêchons pas, il sera repoussé et n'osera pas recommencer dans trois jours. D'autre part, si les prêtres m'ont envoyé aujourd'hui une délégation, c'est qu'ils sont faibles et affolés. Dans quelques jours, le nombre de leurs partisans peut croître. Il faut profiter de ce moment de panique et ne pas faiblir. Mon peuple est prêt, mes ennemis effrayés, c'est le moment de frapper ! Peut-être, une conjoncture aussi favorable ne se représentera-t-elle plus...

– D'ailleurs, les vivres s'épuisent, et il faudra que dans quelques jours les gens retournent au travail, car nous ne

pouvons pas les nourrir pour rien plus longtemps... dit le grand scribe.

– Tu vois ! dit Ramsès à Tutmosis. J'avais ordonné à la police de calmer la foule ; mais s'il n'y a pas moyen de le faire, il faut exploiter son élan !

À ce moment arriva une estafette, annonçant que le peuple avait attaqué les étrangers de Memphis : les Grecs, les Syriens, mais surtout les Phéniciens. De nombreuses boutiques avaient été pillées, et des Phéniciens tués.

– Voilà la preuve, s'écria Ramsès, de plus en plus décidé, qu'on ne peut arrêter le peuple une fois qu'il s'est mis en marche ! Que demain matin les troupes cernent les temples et les occupent si le peuple veut les envahir... ou s'il recule... Je vous le répète, j'ai voulu maintenir la date initialement prévue, mais je ne puis plus reculer, car je suis dépassé par la rapidité des événements ! Demain, qu'on arrête Méfrès et Herhor ; quant au Labyrinthe, nous en viendrons à bout en quelques jours.

Les conseillers quittèrent le pharaon en admirant son énergie et son intelligence. Ils jugeaient sa décision opportune, les généraux surtout.

La nuit était venue. Un autre courrier arriva de la ville, annonçant que la police avait réussi à protéger les étrangers, mais que la foule était très agitée et qu'on pouvait tout craindre du lendemain.

À partir de ce moment, les courriers se succédèrent sans cesse. Les uns annonçaient que des milliers de paysans armés de haches marchaient sur Memphis ; d'autres disaient que des paysans fuyaient dans les champs en annonçant que la fin du monde était pour le lendemain. Enfin, Hiram fit annoncer son arrivée imminente. De plus, on avait arrêté, aux environs du palais, des prêtres déguisés qui cherchaient à pénétrer chez le

pharaon, animés sans aucun doute d'intentions meurtrières.

Vers minuit, la reine Nikotris demanda à son fils de la recevoir.

Elle entra, pâle et effrayée, fit sortir de la pièce les officiers et les courtisans et se mit à parler d'une voix suppliante :

– Les présages sont bien mauvais, Ramsès...

– Je préférerais, mère, connaître les forces et les intentions exactes de mes ennemis, répondit Ramsès.

– Ce soir, reprit la reine, la statue d'Isis, dans ma chapelle, a versé des larmes...

– Cela prouve seulement, trancha le pharaon, qu'il y a des traîtres au palais même ! Mais ils ne sont pas bien dangereux, s'ils ne réussissent qu'à faire pleurer les statues !

– Tous tes serviteurs, tout le peuple est convaincu que si, demain, les troupes occupent les temples, un grand malheur va s'abattre sur l'Égypte ! gémit la reine.

– L'insolence des prêtres est notre grand malheur ! s'écria Ramsès. Ils se croient les maîtres du pays ! Eh bien, je leur montrerai, demain, à quoi se réduit leur pouvoir !

– Mais, au moins, seigneur, sois miséricordieux ! supplia la reine. Oui, certes, défends tes droits, mais ne permets pas à tes soldats de profaner les lieux saints ni d'outrager les prêtres ! Ils rendent au pays de grands services, ne l'oublie pas !

Ramsès baisa les mains de sa mère et répondit en riant :

– Les femmes exagèrent toujours ! Tu me parles comme si j'étais un Hyksôs sauvage, et non un pharaon ! Penses-tu que j'aie l'intention de massacrer les prêtres, que je dédaigne leur sagesse ou leur science, même si elle est aussi stérile que l'observation des astres ?... Non ! Ce que je ne puis souffrir, c'est

la misère du pays, pauvre en dedans, menacé au-dehors, et que les prêtres refusent de m'aider à faire disparaître, malgré tout leur savoir et toutes leurs richesses !... Je vais donc leur montrer que c'est moi le maître ici et non eux ! J'aurai pitié des ennemis repentants mais j'écraserai les récalcitrants ! Ah, ils ne savent pas comme je suis décidé à tout, et en l'absence de forces réelles, ils essaient de m'intimider par des balivernes et des présages ! C'est leur dernière planche de salut, mais qu'ils sachent donc que je ne crains pas les fantômes. Qu'ils s'humilient devant moi, et pas une pierre de leurs temples ne sera arrachée, pas une bague ne disparaîtra de leurs trésors ! Tu les connais : aujourd'hui, à distance, ils menacent, mais il suffira que demain j'étende mon bras de fer, et toute cette agitation se muera en paix profonde, en calme et en prospérité !

La reine se prosterna et sortit, un peu apaisée de voir que son fils respectait les dieux et qu'il épargnerait leurs serviteurs.

Après son départ, le pharaon appela Tutmosis.

– Que demain matin l'armée occupe les temples ; mais je ne veux pas que l'on touche aux prêtres ni à leurs biens...

– Même Méfrès et Herhor ?...

– Même ces deux-là. Ils seront suffisamment châtiés en perdant leur rang et en se voyant relégués dans leurs temples, où ils pourront tout à leur aise se consacrer à la science et se vouer à la prière...

– Il en sera fait selon tes ordres. Cependant...

Ramsès leva la main, signifiant par là qu'il ne voulait entendre aucune objection. Puis, changeant de ton, il dit avec un sourire :

– Te souviens-tu, Tutmosis, des manœuvres près de Pi-Bailos... Deux ans déjà... Te rappelles-tu comme, à ce moment, je m'indignais contre l'insolence des prêtres ? Aurais-tu cru que

je leur demanderai des comptes si vite ?... Et Sarah, te souviens-tu d'elle ? Qu'elle était belle, n'est-ce pas ?...

Des larmes embuèrent ses yeux.

– Oui, vraiment, si je n'étais pas le fils des dieux, qui sont généreux et magnanimes, mes ennemis connaîtraient demain des moments terribles !... Trop souvent, j'ai versé des larmes à cause d'eux...

Chapitre XXIII

Le 20 septembre au matin, Memphis avait l'aspect d'une ville en fête. Tout travail avait cessé et les habitants s'étaient répandus dans la rue, sur les places et aux abords des temples. La foule était particulièrement dense autour du temple de Ptah où s'étaient enfermés les principaux archiprêtres avec Herhor et Méfrès. Tous les sanctuaires étaient ceinturés d'une ligne de soldats, l'arme aux pieds, qui devisaient joyeusement avec le peuple. Des hommes chargés de paniers distribuaient du pain et du vin sans rien faire payer, disant que c'était le pharaon qui avait ordonné cette libéralité. D'autres, tout en distribuant les mêmes victuailles, clamaient :

– Mangez et buvez, malheureux Égyptiens, car nul ne sait s'il verra encore la lumière demain...

C'étaient là des agents des prêtres.

Des agitateurs, il y en avait d'ailleurs des centaines ; les uns disaient que les prêtres voulaient empoisonner le pharaon, d'autres que le pharaon était devenu fou et voulait livrer l'Égypte aux étrangers. Les premiers encourageaient le peuple à attaquer les temples, les seconds affirmaient que si pareille chose arrivait, un grand malheur ne manquerait pas de se produire. Nul ne sait comment, autour du temple de Ptah, se trouvèrent rassemblés des tas de pierres et des troncs d'arbres pouvant servir de béliers.

Les notables de la ville n'avaient aucun doute quant au caractère artificiel de toute cette agitation. Les petits scribes, les policiers, les officiers déguisés ne faisaient rien pour cacher le rôle qu'ils jouaient et ne laissaient ignorer à personne qu'ils étaient là pour pousser le peuple à attaquer le temple. D'autre part, des prêtres habillés en mendiants, les serviteurs des

temples, les embaumeurs, quoique s'efforçant de dissimuler leur mission, ne parvenaient pas à cacher qu'eux aussi encourageaient le peuple à la violence... Aussi, les bourgeois de Memphis étaient-ils étonnés de l'attitude du clan des prêtres, cependant que la foule commençait à perdre son élan de la veille. Il n'y avait pas moyen de savoir exactement qui encourageait l'agitation : l'armée, seule, demeurait calme en attendant que la foule commençât l'attaque du temple. Tels étaient les ordres du palais royal ; de plus, les officiers craignaient que les agresseurs ne se heurtassent à des pièges sanglants, et ils préféraient voir périr la populace plutôt que leurs soldats.

Mais en dépit des cris des agitateurs et du vin distribué à profusion, la foule semblait hésiter. Les paysans regardaient les artisans, les artisans observaient les paysans, et tous semblaient attendre quelque chose.

Soudain, vers une heure de l'après-midi, d'une rue voisine du temple, déboucha une bande armée de bâtons et de haches ; c'étaient des pêcheurs, des matelots grecs, des chevriers, des vagabonds libyens. À leur tête marchait un géant qui tenait un énorme gourdin à la main. Il marcha droit vers la porte du temple et là, se tournant vers la foule immobile, il la harangua :

– Savez-vous, mes amis, ce que complotent là-dedans les archiprêtres et les dignitaires ? Eh bien, sachez qu'ils veulent forcer le pharaon à imposer aux paysans un nouvel impôt d'une drachme !... Ils veulent aussi supprimer la galette de froment à laquelle chaque jour les ouvriers ont droit !... C'est pourquoi, je vous dis que vous vous comportez comme des ânes en restant là, les bras croisés ! Il faut mettre la main sur ces brigands à crâne rasé et les remettre à la justice du pharaon ! Si notre maître leur cédait, qui donc défendrait à l'avenir le pauvre peuple ?

– Le pharaon nous a promis le repos hebdomadaire ! crièrent des voix.

– Et aussi de nous donner des terres !...

– Oui. Il a toujours été bon pour nous !...

– Qu'il vive, Ramsès XIII, l'ami des faibles...

– Regardez, dit soudain une voix dans la foule, les troupeaux rentrent des pâturages, comme si le soir approchait...

– Peu importent les troupeaux ! En avant contre le temple !

– Eh, là-dedans ! s'écria le géant, dressé devant la porte du sanctuaire. Ouvrez-nous de bon gré, ou bien nous allons nous rendre compte par nous-mêmes de ce que vous complotez là...

– Ouvrez ou nous défonçons la porte !...

– C'est étrange, dit de nouveau une voix dans la foule ; les oiseaux regagnent leurs nids, et il n'est que midi...

– Oui, il y a quelque chose d'anormal dans l'air...

– La nuit approche déjà, et je n'ai pas encore arraché les légumes pour le souper, dit une femme.

Mais ces remarques furent couvertes par les cris et le fracas des poutres qui heurtaient la porte du temple.

Cependant, il se passait effectivement quelque chose d'étrange : le soleil brillait toujours, il n'y avait pas un nuage dans le ciel, et pourtant la clarté du jour diminuait et une fraîcheur subite était tombée.

– Encore une poutre ici ! cria un de ceux qui défonçaient le portail.

– La porte cède ! Allons, encore un effort !

La foule grondait comme une marée. Des hommes s'en détachaient pour se joindre aux assaillants ; enfin, toute la masse se mit lentement en branle dans la direction du temple.

Cependant, malgré l'heure matinale, l'obscurité augmentait. Dans le jardin du temple de Ptah, les coqs se mirent à chanter, mais le vacarme était tel que personne ne le remarqua.

– Regardez ! cria cependant un mendiant. Voilà arrivé le jour du jugement dernier !…

Mais il reçut un coup de gourdin sur la tête et il s'écroula.

À ce moment, des hommes armés apparurent autour du temple et les officiers donnèrent des ordres, prêts à appuyer d'un moment à l'autre l'attaque de la foule.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? murmuraient les soldats en regardant le ciel. Il n'y a pas de nuages, et on dirait pourtant qu'un orage approche !…

– En avant, plus fort… criait-on au portail.

Le choc des poutres contre la porte d'airain se répétait à un rythme accéléré.

Au même moment, sur la terrasse qui surplombait la grande porte, apparut Herhor entouré de prêtres et de dignitaires civils. Il était revêtu de sa toge dorée et portait sur la tête la toque d'Amenhotep, ornée des serpents royaux. Il contempla la foule des assaillants et, se penchant vers elle, il dit :

– Qui que vous soyez, je vous engage, au nom des dieux, à cesser toute violence et à repartir d'ici…

Le vacarme cessa, et on n'entendit plus que le fracas des poutres qui ébranlaient le portail. Puis ce bruit-là cessa à son tour.

– Ouvrez la porte ! hurla le géant.

– Mon fils répondit Herhor, prosterne-toi et supplie les dieux de te pardonner tes blasphèmes !

– C'est toi qui devrais demander aux dieux de te protéger ! répondit le géant, et il brandit une pierre qu'il voulut lancer vers l'archiprêtre.

Au même moment, du haut d'un pylône coula un mince filet de liquide ; il atteignit le colosse en plein visage. Celui-ci chancela, et s'écroula comme foudroyé. Ses compagnons hurlèrent de terreur, mais le reste de la foule, qui ne pouvait voir ce qui s'était passé, continua à injurier les prêtres.

– Défoncez la porte ! criait-on.

Une nuée de pierres s'abattit sur Herhor et sa suite.

Cependant, le ministre venait d'élever les bras vers le ciel et lorsque le vacarme se fut un peu apaisé, il s'écria d'une voix forte :

– Dieux ! Je remets entre vos mains ces lieux saints qu'outragent des traîtres et des impies !...

Cependant, une voix terrible, surhumaine, s'élevait quelque part dans le temple :

– Je me détourne de ce peuple maudit, et que l'obscurité enveloppe la terre...

Alors se passa une chose effroyable : au fur et à mesure que la voix parlait, le soleil perdait de sa clarté, et lorsque le dernier mot eut été prononcé, la nuit envahit la terre. Les étoiles apparurent dans le ciel, et à la place du soleil on put voir un cercle noir entouré de flammes. Un grand cri s'échappa de milliers de poitrines ; ceux qui brandissaient les poutres les lâchèrent, tous se jetèrent face contre le sol.

– Voici venu le jour du jugement et de la mort ! s'écria une voix dans la foule. Dieux, pitié !... Saints Pères, détournez de nous le châtiment !

– Malheur aux soldats qui remplissent les ordres de chefs

impies ! résonna la voix surnaturelle.

Immédiatement, la panique gagna les rangs des soldats qui entouraient le temple. Toute discipline disparut, les hommes lâchèrent leurs armes et se mirent à fuir de tous côtés. Ils trébuchaient les uns sur les autres, piétinant leurs compagnons. En quelques instants, il n'y eut plus, à la place des colonnes de fantassins, qu'un tas de javelots et de glaives abandonnés, et des blessés qui gémissaient affreusement. Une défaite écrasante devant l'ennemi n'aurait pas entraîné plus folle panique.

– Dieux, dieux, ayez pitié des innocents !... gémissait le peuple.

– Osiris, s'écria Herhor de sa terrasse, pardonne à ce peuple et montre-lui ton visage !...

– Pour la dernière fois, j'écouterai les prières de mes prêtres, car je suis miséricordieux ! répondit la voix surnaturelle.

Au même moment, l'obscurité disparut et le soleil se montra à nouveau. Des cris, des pleurs, des prières saluèrent son apparition ; la foule, ivre de joie, accueillait le soleil ressuscité. Des inconnus s'embrassaient, des hommes et des femmes rampaient jusqu'aux murs du temple et en baisaient les pierres.

Au-dessus de la porte, Herhor, entouré des archiprêtres demeurait debout, les bras élevés vers le ciel.

Les mêmes scènes, à peu de chose près, se déroulaient dans toute la Basse-Égypte. Dans toutes les villes, la foule s'était rassemblée, dès le matin, autour des temples, et vers midi une bande avait commencé à donner l'assaut aux sanctuaires. Vers une heure, des archiprêtres s'étaient montrés, avaient maudit les agresseurs, et l'obscurité s'était faite. Puis, lorsque la foule se fut dispersée, en proie à la panique, les prêtres avaient prié Osiris et la lumière était revenue.

Ainsi, grâce à une éclipse, grâce à la science du clergé, les desseins de Ramsès XIII étaient compromis. En quelques minutes, le pharaon se trouvait au bord d'un précipice qu'il ne soupçonnait même pas. Seuls un esprit de décision rapide et une connaissance exacte de la situation pouvaient encore le sauver.

Or, ces deux qualités firent cruellement défaut dans l'entourage du pharaon et le hasard seul dirigea les événements au palais royal.

Le 20 septembre au matin, Sa Sainteté le pharaon s'était levée tôt et avait transporté sa résidence du grand palais dans un petit pavillon situé sur la route de Memphis, cela afin de pouvoir suivre plus facilement la marche des événements. Ce pavillon était entouré, d'un côté, par les casernes des cavaliers asiates, de l'autre par le palais qu'habitaient Tutmosis et la belle Hébron, son épouse. Les généraux et les courtisans avaient suivi le pharaon, ainsi que le premier régiment de sa garde, en qui il avait la confiance la plus absolue.

Ramsès XIII était d'excellente humeur. Il avait pris un bain, avait déjeuné de bon appétit, puis s'était mis à écouter les rapports des messagers arrivant de la capitale. Ces rapports étaient monotones au point d'en devenir ennuyeux : les archiprêtres s'étaient réfugiés au temple de Ptah, l'armée était pleine d'ardeur et le peuple fort agité. Chacun attendait l'ordre de passer à l'attaque.

Lorsque, pour la quatrième fois, il entendit le même rapport, Ramsès fronça les sourcils.

– Mais qu'attendent-ils donc ? Qu'ils attaquent immédiatement ! s'écria-t-il.

Le courrier répondit que la bande principale qui devait mener l'attaque n'était pas encore rassemblée. Cette explication ne plut pas au pharaon, et il expédia à Memphis un officier avec

ordre de presser les événements.

– Je ne suis pas content du tout ! dit-il. J'espérais qu'à mon réveil on m'annoncerait la prise du temple ! Dans ce genre d'entreprise, la rapidité est une des conditions essentielles du succès !

L'officier partit pour Memphis, mais autour du temple de Ptah, la situation n'évoluait en aucune manière. Le peuple semblait attendre quelque chose, et la bande principale n'était toujours pas là. On eût dit qu'une autre volonté retardait à dessein l'accomplissement des ordres.

Vers une heure, la situation restait inchangée et la colère apparut sur le visage de Ramsès. Voulant le calmer, Tutmosis lui dit :

– Le peuple n'est pas l'armée, seigneur ; il est indiscipliné et incapable d'agir à l'heure fixée. Si tu avais ordonné à tes régiments de s'emparer des temples, ce serait déjà fait !

– Tu oublies que d'après mes ordres l'armée ne doit pas attaquer les temples, mais, au contraire, les défendre contre la populace !

– Oui, mais cela retarde le dénouement ! répondit impatiemment Tutmosis.

À ce moment-là, un adjudant vint lui annoncer qu'un vieillard que ses soldats avaient arrêté demandait à parler au pharaon.

– Aujourd'hui, grogna l'officier, chacun veut voir le pharaon, comme si c'était un aubergiste !...

Le vieil homme que venait d'arrêter la garde n'était autre que le prince phénicien Hiram. Il portait un costume militaire couvert de poussière et paraissait exténué et irrité. Tutmosis le fit entrer immédiatement, et lorsqu'ils furent seuls dans le jardin, il lui dit :

– Je pense que tu voudras prendre un bain et changer d’habits avant de demander audience à Sa Sainteté ?

Hiram fronça les sourcils.

– Après ce que j’ai vu, répondit-il sèchement, je crois n’avoir pas même besoin de voir le pharaon !

– Tu nous apportes les lettres de Herhor aux Assyriens, n’est-ce pas ?

– Vous n’en avez plus besoin, puisque vous avez fait la paix avec les prêtres !

– Que dis-tu là ? rugit Tutmosis.

– Je sais parfaitement bien ce que je dis ! Vous avez tiré de nous des dizaines de milliers de talents, soi-disant pour délivrer l’Égypte du joug du clergé, et voilà qu’aujourd’hui vous nous faites piller et massacrer ! Va donc voir ce qui se passe dans le pays, tout le long du Nil : partout, le peuple pourchasse les Phéniciens comme des chiens, car tel est l’ordre donné par les prêtres !...

– Mais tu es fou, Tyrien ! Notre peuple, en ce moment même, prend d’assaut le temple de Ptah à Memphis !...

Hiram haussa les épaules.

– Il ne le prendra jamais ! Ou bien vous vous trompez, ou bien on vous a trompés... Vous deviez avant toutes choses vous emparer du Labyrinthe et de ses trésors, le 23 septembre... Et voilà qu’aujourd’hui déjà vous gaspillez vos forces devant le temple de Ptah, alors que le Labyrinthe demeure aux mains des prêtres ! Que se passe-t-il ?... Avez-vous perdu la raison ?... Pourquoi cet assaut des sanctuaires ?... Vous tenez absolument à ce que la garde du Labyrinthe soit renforcée ?...

– Nous prendrons aussi le Labyrinthe ! interrompit Tutmosis.

– Vous ne prendrez rien du tout ! cria le Phénicien déchaîné. Le Labyrinthe ne pouvait être pris que par un seul homme ; un régiment ne pourra rien faire !

Tutmosis se sentit agacé par la violence de ces reproches.

– Que nous reproches-tu, au juste ? demanda-t-il sèchement à Hiram.

– Je vous reproche le désordre qui règne ici !... Vous n'êtes plus des chefs, mais un troupeau d'officiers et de dignitaires dont les prêtres font ce qu'ils veulent !... Depuis trois jours, un chaos épouvantable règne en Égypte : le peuple nous attaque, nous, vos seuls amis ! Et pourquoi cela ? Parce que vous ne dirigez plus les événements. Ce sont les prêtres qui mènent le jeu !...

– Tu parles ainsi parce que tu ignores toute la situation, répondit Tutmosis. Il est vrai que les prêtres excitent la populace contre les Phéniciens, mais sache que c'est le pharaon, et lui seul, qui est le maître des événements !

– Et l'attaque prématurée contre le temple de Ptah ?

– C'est également le pharaon qui l'a ordonnée. J'ai assisté au conseil au cours duquel il fut décidé d'avancer l'attaque de trois jours...

– Eh bien, commandant de la garde, je t'annonce, moi, que vous êtes perdus ! dit Hiram. Car je sais en toute certitude que l'attaque d'aujourd'hui a été décidée lors de la réunion des archiprêtres qui s'est tenue au temple de Ptah le 13 septembre dernier !

– Et pourquoi donc auraient-ils décidé une attaque contre eux-mêmes ? demanda Tutmosis avec ironie.

– Ils ont certainement une raison pour cela, car une chose est certaine : ils défendent leurs intérêts beaucoup mieux que vous ne défendez les vôtres !

Un adjudant approcha, disant que le pharaon demandait Tutmosis.

– Mais j'oubliais ! s'écria Hiram. Vos soldats ont arrêté le prêtre Pentuer qui a quelque chose d'important à dire à ton maître...

Tutmosis ordonna à un officier de lui amener immédiatement Pentuer puis il se rendit chez Ramsès. Un instant plus tard, il priait Hiram de le suivre.

Lorsqu'ils entrèrent chez le pharaon, ils trouvèrent la pièce pleine de généraux. La reine Nikotris était là elle aussi, ainsi que le grand trésorier et le grand scribe. Ramsès, très nerveux, arpentait la pièce à pas rapides.

Voyant entrer Hiram, Ramsès se tourna vers lui :

– As-tu les lettres de Herhor ? lui demanda-t-il.

Le Phénicien tira de dessous son manteau un petit paquet et le tendit en silence au pharaon.

– Voilà ce qui me manquait ! s'écria joyeusement Ramsès. Faites immédiatement annoncer au peuple que les archiprêtres ont trahi l'État !...

– Mon fils, intervint la reine, je t'adjure sur l'ombre de ton père d'attendre quelques jours avant de faire cette révélation !... Il faut se méfier des présents que font les Phéniciens !...

– Seigneur, intervint Hiram avec un sourire ironique, tu peux même brûler ces lettres. Je n'y tiens nullement.

Le pharaon ne répondit pas et cacha les lettres sous sa tunique.

À ce moment, Pentuer entra dans la pièce. Ses vêtements étaient en lambeaux, il paraissait hagard.

– Et toi, que viens-tu m'apprendre ? lui demanda Ramsès

d'une voix nerveuse.

– Aujourd'hui, dans un instant, seigneur, aura lieu une éclipse du soleil ! s'écria Pentuer avec émotion.

Ramsès le regarda avec étonnement.

– Mais... que veux-tu que cela puisse me faire, surtout en ce moment ?...

– Seigneur, répondit Pentuer, j'ai pensé comme toi jusqu'au moment où j'ai relu dans d'anciennes chroniques la description de ce genre de phénomène... C'est un spectacle si effrayant que tu aurais dû en avertir tout ton peuple !

– Eh oui... murmura Hiram.

– Pourquoi ne me l'as-tu pas fait savoir plus tôt ? demanda Tutmosis à Pentuer.

– Tes soldats m'ont gardé prisonnier pendant deux jours... D'ailleurs, il est trop tard pour prévenir le peuple ; au moins, avertis les soldats de ta garde, pour éviter la panique !

Le pharaon frappa dans les mains.

– Ah ! Cette éclipse est vraiment inopportune ! murmura-t-il. Et en quoi consistera-t-elle ?... Et quand doit-elle se produire ?...

– La nuit se fera en plein jour, et durera le temps de marcher cinq cents pas... Cela commencera à une heure... C'est du moins ce que m'a dit Ménès...

– Ménès... Je connais ce nom.

– Oui, c'est un astronome... Il t'avait écrit pour te prévenir qu'une éclipse aurait lieu... Mais avertis donc tes soldats au plus vite !

Les trompettes sonnèrent. Les Asiates et la garde royale se

rangèrent dans la cour et le pharaon entouré de sa suite leur annonça qu'une éclipse allait se produire, mais qu'il n'y avait rien à en redouter, et que le soleil réapparaîtrait aussitôt.

– Vive le pharaon ! crièrent les hommes.

En attendant l'éclipse, le pharaon se promena devant le front des troupes. Il était une heure environ et la clarté du jour semblait diminuer.

– Ce sera vraiment la nuit ? demanda Ramsès à Pentuer.

– Oui, mais elle sera très brève...

– Et où donc va se cacher le soleil ?

– La lune se placera devant lui...

– Oui, décidément, il faudra que je m'attache tous ces savants qui étudient les astres, dit le pharaon.

L'obscurité augmentait rapidement. Les chevaux des Asiates montraient des signes d'inquiétude, les oiseaux envahirent le jardin et recouvrirent les arbres.

– Chantez donc quelque chose ! ordonna Kalipsos à ses Grecs.

Les tambours résonnèrent, les flûtes sifflèrent, et le régiment grec entonna une chanson gaillarde où il était question de la fille d'un archiprêtre qui avait si peur des esprits qu'elle ne parvenait à dormir qu'à la caserne...

Soudain, une ombre épaisse descendit sur les collines environnantes, recouvrit Memphis, le Nil et les jardins du palais. Le soleil disparut et la nuit enveloppa la terre.

Un grand cri recouvrit le chant des soldats grecs : c'étaient les Asiates qui injuriaient les mauvais esprits de la nuit et lançaient vers le soleil obscurci une nuée de flèches.

– Tu prétends que ce disque noir c'est la lune ? demanda le pharaon à Pentuer.

– Oui, c'est ce qu'affirme Ménès...

– C'est un grand savant !... Et cette obscurité va-t-elle bientôt se terminer ?

– Sans nul doute...

Effectivement, le soleil reparaissait déjà. Les soldats acclamèrent leur pharaon, et celui-ci embrassa Pentuer.

– Oui, vraiment, ce fut un spectacle étrange, dit-il... Je n'aimerais pas le revoir souvent. Si je n'étais pas soldat, je sens que j'aurais peur !

Hiram, cependant, s'était approché de Tutmosis.

– Envoie, seigneur, des estafettes à Memphis, lui dit-il ; car je crains que les prêtres n'y aient fait de bien mauvaises choses pour nous !...

– Tu crois ?...

– Ils ne gouverneraient pas ce pays depuis des siècles s'ils ne savaient pas exploiter des événements tels que l'éclipse d'aujourd'hui...

Le pharaon remercia ses troupes pour leur bonne tenue et rentra dans le pavillon. Il demeurait calme, mais l'inquiétude se lisait sur son visage.

Il comprenait maintenant que les prêtres disposaient de forces dont il n'avait pas tenu compte. Ces savants qui observaient le mouvement des astres, il appréciait maintenant leur science, cette science qui pouvait changer le cours d'événements aussi graves que ceux qui se déroulaient en ce moment.

Cependant, les courriers partaient pour Memphis l'un

après l'autre. Mais aucun ne revenait, et l'inquiétude, puis l'angoisse, s'emparèrent de l'entourage de Ramsès. Personne ne doutait plus qu'au temple de Ptah s'étaient passés des événements imprévus, mais on ignorait leur nature exacte. Chaque minute qui passait augmentait l'appréhension du pharaon et de ses fidèles.

Ce n'est qu'à trois heures qu'arriva de Memphis un premier messager ; c'était l'adjudant du régiment placé au temple de Ptah. Il rapporta que le temple n'avait pu être pris à cause de la colère des dieux, que le peuple s'était enfui, que les prêtres triomphaient et que l'armée avait été prise de panique. Puis, ayant pris à part Tutmosis, il lui déclara sans ambages que l'armée était démoralisée et que sa fuite désordonnée lui avait coûté autant de blessés qu'une bataille.

– Et que devient l'armée en ce moment ? demanda Tutmosis, effrayé.

– Nous avons réussi à reformer les régiments, mais il ne peut plus être question de les utiliser contre les temples... À la vue d'un crâne rasé, les soldats se prosternent et ce n'est pas de si tôt que nous leur ferons franchir la porte d'un temple !

– Et les prêtres ?...

– Ils bénissent les soldats, les soignent, leur ont donné à manger et à boire, et leur expliquent qu'ils ne sont pas responsables de l'attaque des temples, mais que les coupables sont les Phéniciens... Ah ! Si nous avions pu nous-mêmes attaquer les temples, nous y serions depuis ce matin, et les archiprêtres moisiraient dans les caves !...

À ce moment, l'officier de service annonça qu'un prêtre venait d'arriver de Memphis et désirait parler au pharaon.

Tutmosis le fit entrer. C'était un jeune homme au visage austère ; il prétendit venir de la part de Samentou. Ramsès le reçut immédiatement ; le prêtre, à sa vue, se prosterna et lui

tendit une bague. En la voyant, Ramsès pâlit.

– Qu’est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il.

– Samentou est mort... répondit le prêtre.

Ramsès demeura sans voix. Enfin, il put articuler :

– Comment est-ce arrivé ?

– Il semble que Samentou ait été surpris dans une des salles du Labyrinthe et qu’il se soit empoisonné pour éviter les tortures. C’est Méfrès et Lykon, le Grec, qui auraient aidé à le surprendre...

– Encore Méfrès et Lykon ! s’écria Tutmosis avec rage. Seigneur – il se tourna vers le pharaon – quand nous délivreras-tu de ces traîtres ?

Ramsès convoqua sur-le-champ son conseil ; il y invita également Hiram et le prêtre venu apporter la bague de Samentou. Pentuer refusa d’assister à cette réunion ; la reine Nikotris, elle, y vint sans être appelée.

– Je vois, murmura Hiram à Tutmosis, que lorsque nous aurons chassé les prêtres, ce sont les femmes qui vont gouverner l’Égypte...

Le pharaon donna immédiatement la parole au messager de Samentou. Celui-ci ne parla pas du Labyrinthe, mais insista longuement sur le fait que le temple de Ptah n’était pas défendu et que quelques dizaines de soldats suffiraient pour s’en emparer.

– C’est un traître ! s’écria la reine après l’avoir écouté. Il est prêtre et vous encourage à faire violence à d’autres prêtres !

Le jeune ascète demeura calme.

– Majesté, dit-il. Méfrès a causé la mort de mon maître et protecteur Samentou. Je veux le venger !

– Cet homme me plaît ! murmura Hiram.

Tous partagèrent son sentiment. Un souffle nouveau parcourut l'assistance, un peu de l'enthousiasme perdu sembla revenir. Ramsès s'était animé.

– Ne l'écoute pas ! supplia la reine.

– Que penses-tu que ferait à ma place Samentou ? demanda Ramsès au jeune prêtre.

– Je suis convaincu, répondit le prêtre avec énergie, je suis convaincu qu'il prendrait d'assaut le temple de Ptah, brûlerait de l'encens devant l'autel, mais châtierait les criminels et les traîtres !

– Et moi je prétends que le pire traître, c'est toi ! s'écria la reine.

– Je ne fais que mon devoir, répondit-il calmement.

– Oui, cet homme est le digne disciple de Samentou. Il voit clair et pense juste... intervint Hiram.

Tous lui donnèrent raison, et le grand scribe ajouta :

– Puisque nous avons commencé la lutte avec le clergé, il faut la terminer, d'autant plus que nous possédons maintenant la preuve de la trahison de Herhor...

– Il continue la politique de Ramsès XII ! dit la reine Nikotris.

– Mais moi, je suis Ramsès XIII ! répliqua le pharaon avec impatience.

Tutmosis se leva.

– Seigneur, dit-il, laisse-moi faire. Il est dangereux de nous cantonner dans l'incertitude et l'inaction. Puisque ce prêtre affirme que le temple est mal défendu, permets-moi de m'y

rendre avec quelques volontaires...

– Je t'accompagne ! intervint Kalipsos. L'ennemi est toujours le plus faible lorsqu'il est triomphant. Si nous attaquons immédiatement le temple...

– Vous n'avez pas besoin de l'attaquer ! Pénétrez-y sur l'ordre du pharaon qui vous a chargés d'arrêter les traîtres ! ajouta le grand scribe.

– Mon fils cède à vos instances, mais il se refuse à toute violence, il vous défend... dit la reine.

– Sache encore une chose, seigneur, intervint alors le jeune prêtre.

Il hésita un instant, puis reprit :

– Dans les rues de Memphis, les prêtres proclament...

– Oui, parle... ordonna Ramsès.

– Ils proclament que tu es fou, que tu n'es pas le pharaon légitime et que l'on doit te détrôner...

– C'est ce que je craignais... murmura la reine.

Le pharaon s'était dressé.

– Tutmosis ! dit-il d'une voix forte. Tutmosis ! Prends autant de soldats que tu veux. Va au temple de Ptah et ramène-moi ici Herhor et Méfrès, accusés de crimes contre l'État ! S'ils parviennent à se disculper, je leur rendrai ma faveur ; sinon...

– As-tu bien réfléchi ? interrompit la reine.

Le pharaon ne l'écouta même pas. Ses courtisans poussèrent de grands cris :

– Mort aux traîtres !...

Ramsès remit à Tutmosis la liasse de lettres adressées par

Herhor aux Assyriens et lui dit d'une voix solennelle :

– Jusqu'à étouffement complet de la révolte des prêtres, je remets mes pouvoirs au commandant de ma garde, Tutmosis. C'est à lui que désormais vous devrez obéir ; c'est à lui aussi, mère, que tu adresseras tes observations...

– Tu es juste et sage ! s'écria le grand scribe. Il ne sied pas qu'un pharaon se préoccupe lui-même d'un complot...

Les assistants saluèrent profondément Tutmosis. La reine se jeta aux pieds de son fils.

Tutmosis sortit, accompagné des généraux. Il fit se mettre en rang le premier régiment de la garde et annonça :

– J'ai besoin de cent hommes prêts à mourir pour la grandeur de notre pharaon...

Une foule de soldats et d'officiers sortirent du rang : Eunane était parmi eux.

– Nous sommes tous prêts à donner notre vie pour notre maître ! s'écria Eunane.

– Il ne s'agit pas de mourir, mais de vaincre ! répondit Tutmosis. Les officiers qui m'accompagnent monteront de deux grades, et les soldats seront tous promus officiers ! C'est moi, commandant de la garde royale, qui vous l'annonce !

– Vive Tutmosis !... s'éleva un grand cri.

Tutmosis fit atteler vingt-cinq chars à deux roues et les volontaires y montèrent. Lui-même, ainsi que Kalipsos, enfourchèrent des chevaux, et bientôt tout le détachement disparut sur la route de Memphis dans un grand tourbillon de poussière.

Hiram les regardait partir, debout à une des fenêtres du pavillon royal. Il se pencha vers Ramsès et lui murmura :

– Ce n’est que maintenant que je crois que tu n’étais pas de connivence avec les archiprêtres…

– Tu es fou ? éclata le pharaon.

– Pardonne-moi, seigneur, mais l’attaque du temple de Ptah, ce matin, était montée de toutes pièces par les prêtres. Je ne puis comprendre comment ils ont réussi à t’y mêler…

Il était cinq heures du soir.

Chapitre XXIV

Au moment même où Tutmosis et ses soldats partaient pour Memphis, le prêtre qui veillait au haut du pylône du temple de Ptah avertit les archiprêtres que le palais royal lui envoyait des signaux.

– Il semble que Sa Sainteté veuille faire la paix avec nous, dit en riant un des dignitaires présents.

– J'en doute fort !... répondit Méfrès.

Herhor monta sur le pylône. Il revint bientôt et annonça :

– Notre maître a pris une fâcheuse décision : en ce moment même, Tutmosis vient nous arrêter ou nous massacrer, en compagnie d'un groupe de volontaires...

– Et tu oseras encore défendre Ramsès ?... s'écria Méfrès.

– Je dois le faire, car je l'ai promis à la reine.

– Oui, mais moi je ne lui ai rien promis ! répliqua Méfrès, et il quitta la pièce.

– Que comptes-tu faire ? demanda un des dignitaires.

Herhor haussa les épaules.

– La vieillesse lui fait perdre la raison, dit-il.

Peu avant six heures, Tutmosis et ses compagnons arrivèrent devant le temple de Ptah. Le favori royal frappa à la porte, qui s'ouvrit immédiatement.

Lorsqu'ils entrèrent dans la cour du temple, Tutmosis vit avec étonnement s'avancer vers lui Herhor, entouré des autres

archiprêtres.

– Que veux-tu, mon fils ? demanda le ministre à Tutmosis, qui perdait un peu contenance.

Mais, rapidement, il se domina et répondit :

– Herhor, archiprêtre d'Amon à Thèbes ! Sur la foi de lettres que tu as écrites à l'Assyrien Sargon et que j'ai ici, tu es accusé de trahison d'État et tu dois te justifier devant le pharaon...

– Si notre jeune maître veut connaître les buts de la politique menée par son glorieux prédécesseur Ramsès XII, qu'il s'adresse au Grand Conseil et il en obtiendra tous les éclaircissements voulus, répondit calmement Herhor.

– Je t'invite à me suivre sur-le-champ, si tu ne veux pas que je t'y contraigne ! dit Tutmosis d'un ton menaçant.

– Mon fils, je supplie les dieux de te pardonner tes insolences...

– Vas-tu me suivre ? demanda Tutmosis.

– J'attends Ramsès ici ! répondit Herhor.

– Eh bien, reste ici, traître ! s'écria Tutmosis.

Il tira son glaive et bondit sur Herhor. Au même instant, Eunane, qui se tenait derrière son chef, leva sa hache et l'en frappa de toutes ses forces à hauteur du cou ; le sang gicla de tous côtés et le favori de Ramsès s'écroula, décapité. Quelques soldats se jetèrent sur Eunane, mais ils furent massacrés après un bref combat par les autres volontaires de la garde qui étaient tous à la solde des prêtres.

– Vive Herhor, notre maître ! s'écria Eunane en brandissant sa hache ensanglantée.

– Qu'il vive ! répétèrent les autres soldats et les prêtres, et

tous se prosternèrent devant l'archiprêtre qui étendit ses deux mains et les bénit.

Cependant Méfrès, après avoir quitté l'assemblée des prêtres, s'était rendu dans les caves du temple où demeurait Lykon. Il l'endormit à l'aide du cristal magique et lui dit :

– Prends ce poignard... Va dans le jardin royal, et cherche jusqu'à ce que tu trouves celui qui t'a enlevé Kamée...

Le Grec grinça des dents.

– Et, lorsque tu l'auras trouvé, réveille-toi... termina Méfrès.

Il recouvrit Lykon d'une cape militaire et le fit sortir dans la rue par une porte dérobée. Puis il monta rapidement au haut du pylône et se mit à émettre des signaux à l'aide de drapelets multicolores. Lorsqu'il eut terminé, un mauvais sourire apparut sur son visage ridé. Il se mit à descendre lentement l'escalier de la tour. Soudain, arrivé au premier étage, il se vit entouré d'hommes enveloppés de manteaux sombres.

– Voici le saint Méfrès, dit l'un d'eux.

Tous s'agenouillèrent devant lui, et il leva le bras pour les bénir. Soudain, il demanda :

– Qui êtes-vous ?

– Les gardiens du Labyrinthe.

– Et que me voulez-vous ? demanda-t-il encore, cependant que ses lèvres et ses mains commençaient à trembler.

– Tu es venu au Labyrinthe il y a quelques jours à peine, et tu en connais le chemin aussi bien que nous ; or, tu n'en as pas le droit... Comme tu es un grand savant, tu connais fort bien nos lois, et nous n'avons nul besoin de te les rappeler...

– Que voulez-vous dire ! s'écria Méfrès d'une voix blanche.

Vous êtes des brigands envoyés par Her…

Il ne put achever. Un des hommes lui avait pris les deux bras, un autre lui avait recouvert le visage d'une étoffe, un troisième y avait versé quelques gouttes d'un liquide. Méfrès se débattit quelques instants, puis tomba. Les assaillants versèrent sur son visage encore un peu du liquide incolore, et lorsqu'il eut expiré, ils lui glissèrent dans la main un papyrus enroulé et disparurent dans les couloirs du pylône.

Trois hommes habillés de la même façon que les meurtriers de Méfrès suivaient Lykon depuis qu'il était sorti du temple. Ils marchèrent sur ses pas jusqu'au Nil ; là, il leur échappa et, sautant dans une petite embarcation, il traversa le fleuve ; ils se lancèrent à sa poursuite, mais, arrivés sur l'autre rive, ils le perdirent de vue.

– Il nous a de nouveau échappé !… murmura l'un des hommes.

– Il est entré au palais royal ; ce n'est pas la peine de le poursuivre là… Il reviendra par ici, j'en suis tout à fait certain ! Attendons-le.

Et ils s'étendirent dans l'herbe.

*

Ramsès avait retrouvé sa bonne humeur après le départ de Tutmosis. Cependant, vers six heures, l'inquiétude le reprit.

– Il devrait nous avoir déjà envoyé un messager ! dit-il. Une chose est certaine : d'une manière ou d'une autre, la situation a été éclaircie.

– Peut-être le temple a-t-il opposé de la résistance ?… suggéra le grand trésorier.

– Et où est donc ce jeune prêtre, disciple de Samentou ? demanda soudain Hiram.

On envoya des soldats à sa recherche. Le prêtre avait disparu. Cet incident troubla fort l'entourage royal, et de nouveau l'angoisse s'empara de tous.

À la tombée de la nuit, un domestique vint annoncer à Ramsès que Hébron était très malade et demandait à voir le pharaon de toute urgence. Les courtisans, connaissant la nature des relations de Ramsès avec la belle Hébron, n'osèrent empêcher leur maître d'aller la rejoindre. D'ailleurs les jardins étaient bien gardés et aussi sûrs que le palais lui-même.

Lorsque Ramsès fut sorti, le grand scribe dit à Hiram :

– Je crois que cette expédition de cent hommes contre le temple de Ptah était une folie... Et que penses-tu de la disparition de ce jeune prêtre ?...

– Il est venu sans être appelé et il est reparti sans rien dire. C'est tout à fait normal, répondit Hiram.

Le scribe secoua dubitativement la tête.

Ramsès marchait rapidement vers le palais de Tutmosis. Lorsqu'il entra dans sa chambre, Hébron se jeta à son cou.

– Je meurs d'angoisse ! murmura-t-elle.

– Tu as peur pour Tutmosis ?

– Que m'importe Tutmosis, dit-elle avec dédain. Toi seul me préoccupes, à toi seul je pense...

– Je bénis tes craintes, car elles m'ont permis de te retrouver, ce soir... Dieux, quelle journée ! Si tu voyais les mines de mes conseillers ! Et ma mère se croit obligée de m'importuner sans cesse, elle aussi !... La dignité de pharaon me pèse, crois-moi !

– Ne le dis pas si haut, murmura Hébron ; que feras-tu si Tutmosis échoue, au temple de Ptah ?

– Je lui retirerai le commandement et je coifferai moi-même le casque d'officier ! répondit Ramsès. Lorsque je prendrai la tête de mes troupes, la révolte cessera !...

– Laquelle ?

– Ah oui, c'est vrai ; nous en avons deux, en ce moment ! dit en riant le pharaon. Celle du peuple contre les prêtres, et celle des prêtres contre moi...

Il prit Hébron dans ses bras et l'entraîna vers sa couche en murmurant :

– Que tu es belle, aujourd'hui... Il me semble d'ailleurs que chaque jour tu deviens plus belle encore !...

– Lâche-moi !... dit-elle en souriant. J'ai parfois peur que tu ne me mordes...

– Te mordre, non... Mais je pourrais t'étouffer sous mes baisers... Ah, si tu savais comme tu es belle...

– C'est l'impression que je te donne après une journée passée au milieu de tes généraux, plaisanta-t-elle. Mais lâche-moi donc !...

– Auprès de toi, je voudrais me changer en buisson de roses, et avoir pour te caresser autant de bras que l'arbre a de branches... Autant de mains qu'il a de feuilles, autant de bouches qu'il a de fleurs, afin de pouvoir embrasser en même temps et ta bouche, et tes yeux, et ton corps...

– Pour un souverain menacé, tu as des pensées bien frivoles...

– Au lit, je ne pense pas au trône... Aussi longtemps que j'ai mon épée, je garde le pouvoir.

– Ton armée est dispersée...

– Demain arriveront des régiments frais, et je regrouperai les autres... Mais ne t’occupe donc pas de tout cela... Un moment de caresses vaut plus qu’une année de règne...

Une heure plus tard, le pharaon quittait le palais de Sarah et retournait d’un pas lent vers son pavillon. Il était rêveur et pensait que les prêtres étaient stupides de lui résister. Il n’y avait jamais eu, en Égypte, meilleur pharaon que lui.

Soudain, un homme sortit de derrière un buisson et barra la route à Ramsès. Celui-ci avança d’un pas pour voir son visage et s’écria :

– Ah, c’est toi, misérable ? Je te tiens enfin !

C’était Lykon. Ramsès le saisit par le cou et le jeta au sol ; au même instant, il sentit une vive brûlure au ventre.

– Tu mords encore ? dit-il.

En même temps, il serra plus fort encore le cou du Grec et lorsqu’il entendit craquer les vertèbres broyées, il le repoussa d’un geste de dégoût. Lykon s’écroula sur le sol avec un gémissement d’agonie.

Ramsès fit quelques pas hésitants puis, sentant croître la douleur, il tâta sa tunique et découvrit le manche d’un poignard. Il retira de son ventre une lame toute mince et, de la main, pressa la plaie.

– Je me demande si un de mes généraux aura des pansements, pensa-t-il.

Une sensation de nausée l’envahit, et il pressa le pas. Un officier courut à sa rencontre en criant :

– Tutmosis est mort !... Le traître Eunane l’a tué !...

– Eunane ?... répéta le pharaon. Et les autres soldats ?...

– Ils étaient presque tous vendus aux prêtres !...

– Il faut en finir ! dit Ramsès. Appelez les Asiates !

La trompette retentit et les cavaliers asiates sortirent en courant de leur caserne.

– Donnez-mot un cheval ! dit Ramsès.

Mais un vertige lui fit fermer les yeux et il ajouta :

– Non... Avancez plutôt une litière... Je ne veux pas me fatiguer.

Il chancela et s'écroula dans les bras de ses officiers.

– J'allais oublier... dit-il d'une voix éteinte. Apportez-moi aussi mon casque et mon épée... Celle que je portais dans le désert... Nous allons à Memphis !

Des domestiques accoururent avec des torches. Le visage du pharaon était blême et ses yeux se voilaient déjà. Il tendit encore le bras, comme s'il cherchait une arme, remua les lèvres puis, au milieu du silence, le maître de l'Orient et de l'Occident cessa de respirer.

Chapitre XXV

De la mort de Ramsès XIII à ses funérailles, ce fut l'archiprêtre d'Amon à Thèbes, Herhor, qui assuma le pouvoir.

Ce fut pour l'Égypte une époque de grande prospérité. Herhor apaisa l'agitation populaire et octroya le repos hebdomadaire à tous les Égyptiens. Il protégea les Phéniciens et conclut avec l'Assyrie un traité de paix, sans toutefois lui céder la Phénicie. La justice fut rétablie et avec elle revint le calme. Aussi, après trois mois de ce gouvernement, le peuple disait-il :

– Béni soit Herhor !... Il est digne de succéder à Ramsès XIII, fléau de l'Égypte, coureur de femmes et ruine du trésor !...

Ainsi, quelques semaines avaient suffi pour que le peuple oublie que toutes les réformes de Herhor n'étaient que la réalisation des projets d'un pharaon jeune et généreux.

En décembre, lorsque la momie de Ramsès XIII eut été déposée à Thèbes, les grands du royaume se réunirent au temple d'Amon. Tous les archiprêtres étaient là, les généraux, les gouverneurs, et aussi Nitager, le glorieux commandant des troupes d'Orient.

Il s'agissait de résoudre un grave problème d'État : la succession de Ramsès XIII, mort sans héritier.

Herhor, qui présidait, prit la parole le premier.

– Archiprêtres, généraux, dignitaires, nous sommes réunis ici pour donner une solution à un problème de grande importance. Avec la mort de Ramsès XIII, dont l'existence brève et agitée s'est terminée de tragique façon...

Ici, il poussa un profond soupir.

– Avec sa mort s'est éteinte la glorieuse vingtième dynastie...

Un murmure parcourut l'assemblée.

– La dynastie n'est pas éteinte, interrompit violemment le gouverneur de Memphis ; la reine Nikotris vit toujours, et c'est à elle que revient le trône !...

Herhor attendit un instant, puis enchaîna :

– Ma noble épouse, la reine Nikotris...

Un murmure d'étonnement couvrit ses paroles. Lorsque le silence fut rétabli, Herhor reprit d'une voix forte :

– Ma noble épouse, la reine Nikotris, inconsolable depuis la mort de son fils bien-aimé, a renoncé au trône...

– En as-tu la preuve ? s'écria le gouverneur de Memphis.

Sur un signe de Herhor, le grand juge de Thèbes lut l'acte de mariage conclu deux jours plus tôt entre Herhor, archiprêtre d'Amon, et Nikotris, veuve de Ramsès XII, mère de Ramsès XIII.

Un silence de mort accueillit cette lecture. Herhor reprit :

– Puisque mon épouse et dernière descendante de la vingtième dynastie a renoncé à ses droits au trône, nous devons élire un nouveau pharaon... Il doit être mûr, énergique et expert dans l'art de gouverner. C'est pourquoi je propose...

– Herhor ! cria une voix.

– Je propose, poursuivit Herhor, le glorieux Nitager.

Nitager resta assis un long moment, les yeux mi-clos, un sourire indéfinissable aux lèvres. Enfin, il se leva et dit :

– Le titre de pharaon ne manquera jamais de candidats... Il n'y en a jamais que trop ! Mais les dieux désignent sans doute possible un homme qui dépasse tous les autres d'une tête. Aussi, au lieu d'accepter la glorieuse couronne que l'on m'offre, je répondrai : Vive le premier pharaon de la nouvelle dynastie, Sam-Amen-Herhor !

Tous les assistants, à de rares exceptions près, répétèrent le même cri, et le grand juge fit apporter sur un plateau deux toques : une blanche et une rouge, symboles de la Basse et de la Haute-Égypte. Herhor baisa le serpent doré qui les ornait et s'en coiffa.

Alors commença l'hommage des grands d'Égypte. Il dura plusieurs heures. En même temps, un acte fut dressé, que tous signèrent, et dès ce moment, Herhor fut pharaon d'Égypte.

Le soir, il rentra fatigué dans ses appartements. Il y trouva Pentuer, plus maigre que jamais, le visage triste et accablé. Le prêtre se prosterna, mais Herhor le releva et lui dit en souriant :

– Tu n'as pas signé mon élection, tu ne m'as pas rendu hommage ; devrai-je t'assiéger un jour ou l'autre au temple de Ptah ?... Eh bien, as-tu réfléchi ? Restes-tu près de moi ou préfères-tu Ménès ?

– Pardonne-moi, seigneur, répondit Pentuer, mais la vie de Cour m'a lassé, et je n'ai plus qu'un désir : me plonger dans l'étude.

– Tu ne parviens donc pas à oublier Ramsès ! Pourtant, tu l'as si peu connu...

– Ne me blâme pas, seigneur ; Ramsès XIII fut le premier pharaon à comprendre la misère du peuple égyptien.

Herhor sourit à nouveau.

– Ah, ces savants !... dit-il en hochant la tête. C'est toi qui as attiré l'attention de Ramsès sur la condition du peuple, et

maintenant tu portes son deuil quoiqu'il n'ait rien fait pour ce peuple ! De même Ménès : il ne se doute pas que sa lettre annonçant une éclipse du soleil a renversé la dynastie !... Sans elle, Méfrès et moi casserions sans doute des pierres aux carrières... Va, Pentuer, va, et salue Ménès de ma part. Sache aussi que je sais être reconnaissant, ce qui est un des grands secrets du succès. Va et reviens quand tu voudras ; il y aura toujours pour toi une place de choix à mes côtés...

Il leva le bras et bénit Pentuer humblement agenouillé.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juin 2014

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : BernardP, PatriceC, ChristineN, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.